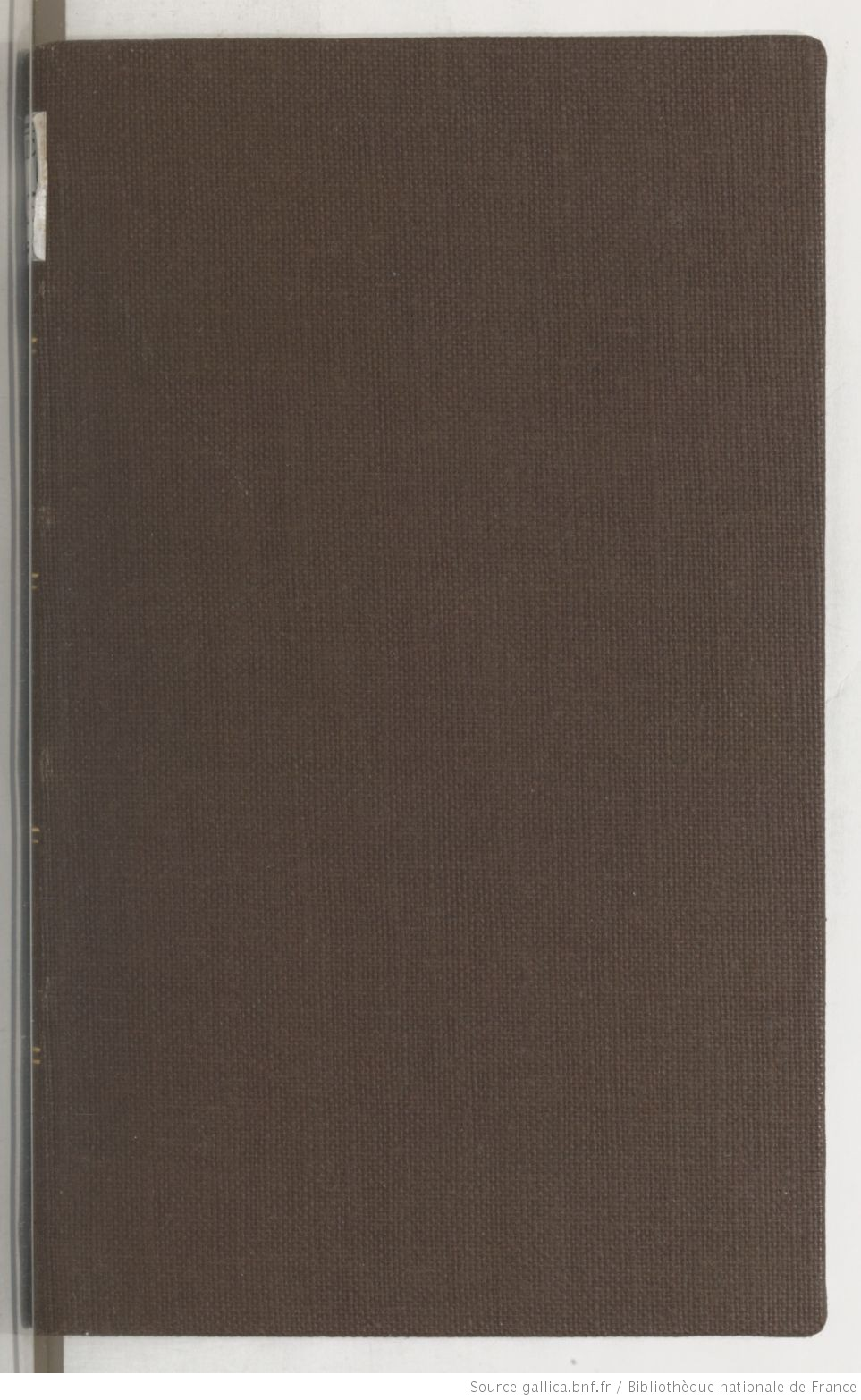
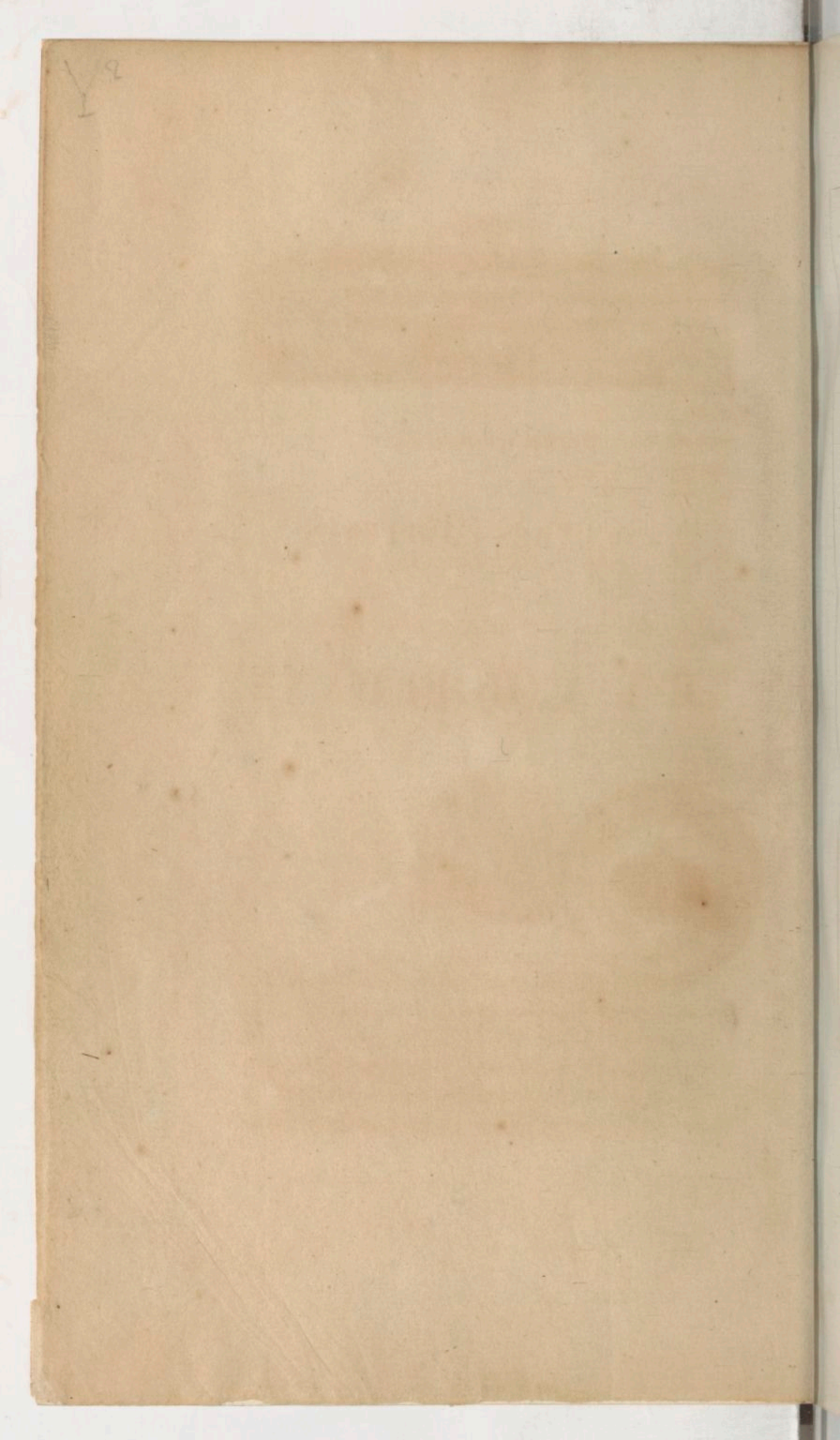


Contes fantastiques...





E[ts] ARDOUIN 2008



ŒUVRES COMPLÈTES

DE

E. T. A. HOFFMANN.

CONTES FANTASTIQUES

DE

E. T. A. HOFFMANN.

Traduction nouvelle

PRÉCÉDÉE D'UNE NOTICE SUR LA VIE ET LES OUVRAGES
DE L'AUTEUR;

PAR HENRY EGMONT.

ORNÉE DE VIGNETTES
D'APRÈS LES DESSINS DE CAMILLE ROGIER.

TOME TROISIÈME.



PARIS.

BÉTHUNE ET PLON, ÉDITEURS,

RUE DE VAUGIRARD, 36.

1836.



Publié par BETHUNE et PLON Editrs à Paris.

LES AVENTURES

DE LA NUIT

DE SAINT-SYLVESTRE,

TIRÉES

DU JOURNAL D'UN VOYAGEUR ENTHOUSIASTE.

AVANT-PROPOS DE L'ÉDITEUR.

Le Voyageur enthousiaste, dont on nous communique ce morceau de fantaisie à la manière de Callot, extrait de son journal, met évidemment si peu de différence entre sa vie intellectuelle et sa vie positive, qu'on peut à peine distinguer la limite qui les sépare. Mais cette limite n'étant guère mieux déterminée dans ton esprit, lecteur bénévole, il se pourra bien qu'entraîné malgré toi par l'auteur visionnaire dans les régions fantastiques de la

magie, tu voyes inopinément mille figures étranges venir s'associer à ta vie réelle, et te traiter sans façon aussi familièrement que de vieilles connaissances. Veuille les accueillir avec la même franchise que s'il en était ainsi, et te soumettre absolument à leur influence merveilleuse, sans même t'irriter des petits frissons fébriles que pourraient te causer leurs procédés surnaturels; je t'en prie de tout mon cœur, lecteur bénévole! Que puis-je faire de plus en faveur du Voyageur Enthousiaste à qui il est arrivé décidément partout, et à Berlin encore durant la nuit de Saint-Sylvestre, tant de choses extraordinaires et inconcevables? [1]

I.

LA BIEN-AIMÉE.

J'avais la mort, la mort glaciale dans le cœur. Je croyais sentir dans tout mon être mes veines brûlantes transpercées par des glaçons aigus. Je me précipitai impétueusement dehors, malgré les ténèbres de la nuit et de l'orage, sans songer à prendre mon chapeau ni mon manteau. — Les girouettes des édifices craquaient avec des sons plaintifs; il semblait qu'on entendit le grondement terrible des rouages éternels que fait mouvoir le temps, alors que la vieille année va s'engloutir en roulant sourdement, telle qu'un pesant fardeau, dans le sombre abîme du passé.

Tu sais, ami, que le retour de ces fêtes de Noël et du nouvel an, qui vous inspire à tous tant de joie et de franche allégresse, m'arrache invariablement à ma paisible retraite pour me jeter à la merci d'une mer houleuse et mugissante. Noël! ce sont des jours bénis qui depuis long-temps brillent

à mes yeux d'une clarté propice : je les attends avec une impatience sans égale ; je deviens meilleur, plus ingénu que pendant tout le reste de l'année ; mon âme, pleine d'un pur sentiment de volupté céleste, ne nourrit plus aucune pensée sombre ni haineuse ; je redeviens un enfant enivré de plaisir. De gracieux visages d'anges me sourient du milieu des figurines bigarrées et dorées qui garnissent les boutiques resplendissantes de *la Noël ;* et à travers le bruit confus de la foule, j'entends retentir, comme à une grande distance, les merveilleux accords des orgues saints. Car *il nous est né un enfant* !

Mais après la fête tout redevient morne et silencieux, et à ces vives splendeurs succède une triste obscurité. Chaque année les fleurs fanées s'accumulent de plus en plus à nos pieds : leur germe est mort pour l'éternité, aucun soleil de printemps ne viendra ranimer d'une vie nouvelle leurs tiges desséchées. — Je le sais fort bien, mais l'esprit malin trouve une joie secrète à m'en rabattre ironiquement les oreilles chaque fois que l'année approche de son déclin. Vois, murmure-t-il tout bas, combien de jours encore ont fui loin de toi pour ne jamais revenir ; mais en revanche aussi te voilà devenu plus raisonnable, et tu ne fais plus grand cas en général des vains plaisirs du monde ; chaque jour au contraire te rend plus grave, plus posé, — tout-à-fait maussade !

En outre, pour la nuit de Saint-Sylvestre, le Diable me réserve toujours quelque aubaine particulière. Il s'entend à m'enfoncer à point nommé et

avec une affreuse ironie sa griffe acérée dans la poitrine, pour repaître sa vue du sang qui jaillit de mon cœur. Partout il trouve aide et assistance : c'est ainsi qu'hier le conseiller de justice le seconda merveilleusement. Il y a toujours chez lui (chez le conseiller de justice s'entend) grande réunion le soir de la Saint-Sylvestre; et le cher homme s'applique, en l'honneur du nouvel an, à faire jouir chacun de ses hôtes d'une satisfaction particulière; mais il s'y prend d'une manière si gauche et si ridicule que toujours ses pénibles préparatifs de plaisir aboutissent à un désappointement comique.

Dès que je parus dans l'antichambre, le conseiller s'élança vivement à ma rencontre, et me barra la porte du sanctuaire, d'où s'échappait une vapeur odorante de thé et de parfums délicats. Il avait un air affecté de maligne satisfaction, et, m'adressant un sourire tout-à-fait étrange, il me dit : « Mon cher ami! mon cher ami! quelque chose de délicieux vous attend dans le salon, une surprise sans pareille pour cette chère soirée de la Saint-Sylvestre... Mais ne vous effrayez pas! » — Je fus consterné; de sombres pressentiments vinrent m'assaillir, j'avais l'esprit inquiet et le cœur serré : la porte s'ouvrit, j'avançai à la hâte... j'entrai.

Au milieu des dames assises sur le sopha, ses traits ravissants m'apparurent : c'était elle! — elle-même, que je n'avais pas vue depuis bien des années. Le souvenir pénétrant des plus beaux jours de ma vie rayonna au fond de mon âme d'une brillante clarté. Plus de mortel abandon! toute idée de sépa-

ration entre nous à jamais proscrite!... Par quel merveilleux hasard elle était venue là, quel événement avait pu l'amener dans la société du conseiller de justice, dont je ne me rappelais nullement qu'elle eût jamais fait partie: c'est à quoi je ne pensai même pas. — Elle m'était rendue!...

Il faut que je sois resté sottement immobile et comme frappé par la baguette d'un enchanteur; car le conseiller, me poussant doucement, me dit: « Eh bien, cher ami! eh bien? » J'avançai machinalement, mais je ne voyais qu'elle, et de ma poitrine oppressée s'échappèrent péniblement ces mots: « Mon Dieu, mon Dieu! Julie ici? » — J'étais tout près de la table à thé, alors seulement Julie m'aperçut. Elle se leva et dit d'un ton presque indifférent: « Je suis ravie de vous voir ici. — Vous avez l'air bien portant! » Après quoi elle se rassit; et se penchant vers la dame assise auprès d'elle: « Pouvons-nous, demanda-t-elle, compter sur un spectacle intéressant pour la semaine prochaine? » —

Tu t'approches d'une fleur magnifique et chérie qui t'attire avec son suave parfum; mais au moment où tu te baisses pour admirer de plus près son éclat et sa fraîcheur, un basilic froid et luisant s'élance de son brillant calice, et te menace de ses regards meurtriers! — C'est ce qui venait de m'arriver.

Je m'inclinai gauchement devant les dames; et pour que le ridicule vînt se joindre à la déception, en me reculant précipitamment, je heurtai le conseiller, qui était immédiatement derrière moi, et sa tasse de thé bouillant inonda son jabot coquettement

plissé. On rit beaucoup du guignon du conseiller, et plus encore sans doute de ma maladresse. Tout semblait donc conspirer pour ma fatalité ; mais je repris contenance avec un désespoir résigné. Julie n'avait pas ri, mes regards égarés la frappèrent, et il me sembla voir rayonner vers moi un coup d'œil expressif plein d'un passé délicieux, respirant toute une vie d'amour et de poésie !

Quelqu'un alors commença à improviser sur le piano dans le salon voisin, ce qui mit toute la société en mouvement. On disait que c'était un célèbre virtuose étranger, nommé Berger, qui jouait divinement, et qu'il fallait religieusement écouter. « Ne fais donc pas un bruit si abominable avec les cuillers à thé, Minette ! » Tout en parlant ainsi et en indiquant la porte d'un geste engageant, le conseiller, avec un doucereux « eh bien ! » provoquait les dames à s'approcher davantage du virtuose.

Julie aussi s'était levée et se dirigeait lentement vers la pièce voisine. Je trouvai toute sa personne transformée pour ainsi dire, elle me parut plus grande, plus formée, oui, plus riche d'attraits et de séductions qu'autrefois. La coupe particulière de sa robe blanche flottant autour de sa taille en plis abondants, et laissant à demi-découverts son dos, sa gorge et ses épaules, avec des manches amples et bouffantes, fendues à la hauteur du coude ; ses cheveux symétriquement séparés sur son front, et par derrière nattés en tresses nombreuses bizarrement entrelacées ; tout cela lui donnait un certain caractère antique : elle me faisait presque l'effet d'une

madone d'un des tableaux de Miéris. — Et cependant il me semblait en outre que j'avais vu positivement quelque part de mes propres yeux celle dont Julie m'offrait en ce moment l'image. Elle avait ôté ses gants, et, jusqu'aux bracelets précieux qui entouraient ses poignets, tout dans l'exacte conformité de sa mise concourait à réveiller en moi de plus en plus vivante et colorée cette illusion inexplicable.

Julie, avant d'entrer dans l'autre salon, se retourna vers moi, et il me sembla que ce visage si angéliquement beau, si frais et si gracieux, était contracté par une malicieuse ironie. J'éprouvai une commotion horrible, frénétique, semblable à une crampe nerveuse. — « Oh ! il joue à ravir ! » murmura une petite demoiselle exaltée par du thé bien sucré. Et je ne sais comment il se fit que son bras s'appuya sur le mien, et que je la conduisis, ou plutôt qu'elle me conduisit dans le salon de musique.

En ce moment, Berger faisait mugir l'ouragan le plus furieux : ses puissants accords montaient et s'abaissaient comme les vagues retentissantes de la mer courroucée. Cela me fit du bien. Julie se trouva tout-à-coup près de moi, et elle me dit d'une voix plus douce, plus caressante que jamais : « Je voudrais que tu te misses au piano pour faire entendre, sur un mode plus tendre, un chant d'espérance et de félicité passée ! » — L'ennemi avait fui loin de moi, et j'allais, par ce seul mot de : Julie ! exprimer l'enivrement céleste dont je me sentais rempli... Mais d'autres personnes s'avançant me séparèrent d'elle de nouveau. Je vis alors qu'évidemment elle cher-

chait à m'éviter; mais je réussis tantôt à frôler sa robe, tantôt, tout à côté d'elle, à respirer une partie de son haleine, et je croyais voir renaître, parées de mille couleurs séduisantes, les heures fortunées de mon printemps.

Berger avait fait succéder le calme à la tempête, le ciel était rasséréné, de douces et vagues mélodies s'élevaient comme de petits nuages dorés au lever de l'aurore et se perdaient enfin dans un pianissimo presque imperceptible. L'artiste recueillit de nombreux et justes applaudissements, les rangs des assistants se confondirent, et il arriva ainsi que je me trouvai involontairement à deux pas de Julie, en face d'elle. Je me sentis animé de plus d'énergie : je songeais, dans le douloureux transport de mon amour insensé, à la retenir là, à la serrer entre mes bras !... quand la figure damnée d'un valet importun se glisse entre nous deux, un vaste plateau sur les mains, en chuchotant d'une voix déplaisante : « Vous plairait-il...? »

Parmi les verres remplis de punch fumant, j'en remarquai un élégamment taillé à facettes, et plein de la même boisson, à ce qu'il paraissait. Comment ce verre particulier se trouvait là au milieu des autres, c'est ce que sait mieux que personne celui que j'apprends chaque jour à connaître davantage, celui qui est fort habile, ainsi que Clément dans *Octavien*[2], à décrire de son pied gauche d'agréables crochets en marchant, et qui aime prodigieusement les petits manteaux et les plumes rouges. — Ce verre, cette coupe merveilleusement taillée et toute étincelante, Julie

la prit et me la présenta en disant : « Reçois-tu encore aussi volontiers qu'autrefois le verre offert de ma main ? — Julie !... Julie ! » m'écriai-je avec un profond soupir. En saisissant la coupe, j'avais touché ses doigts délicats, mille étincelles électriques embrasèrent mes veines et mes artères ; je bus jusqu'à la dernière goutte : il me semblait que des petites flammes bleuâtres se jouaient et pétillaient autour du verre et de mes lèvres. Ensuite, je ne sais moi-même comment cela se fit, je me trouvai assis sur l'ottomane d'un petit cabinet éclairé seulement par une lampe d'albâtre, et à côté de Julie, de Julie qui me regardait comme autrefois d'un œil candide et bienveillant.

Berger s'était remis au piano et il jouait l'andante de la sublime symphonie en mi-bémol de Mozart. Ravie par ses accords magiques, comme sur l'aile du cygne inspiré, mon âme vit renaître et resplendir d'un nouvel éclat tout le bonheur et l'amour des plus beaux instants de ma vie printanière. Oui, c'était Julie ! Julie elle-même dans sa beauté d'ange et son tendre épanchement. — Notre dialogue : de langoureuses expressions d'amour, moins de paroles que de regards passionnés ; sa main reposait dans la mienne. — « Désormais je ne te quitte plus, ton amour est la divine étincelle qui embrase mon cœur et illumine pour moi une sphère superbe d'art et de poésie ! — Sans toi, sans ton amour, tout est mort et glacé..... Mais je t'ai retrouvée : n'est-ce pas pour que tu m'appartiennes à jamais ! »

En ce moment une sotte figure aux jambes d'arai-

gnée, avec des yeux de crapaud à fleur de tête, passa en chancelant, et, riant bêtement, s'écria d'une voix aigre et glapissante : « Où diantre s'est donc fourrée ma femme? » Julie se leva et me dit d'une voix que je ne reconnus plus : « Ne voulez-vous pas que nous rentrions dans le salon, mon mari me cherche. — Vous êtes toujours fort amusant, mon cher! toujours d'humeur originale, comme autrefois; seulement, ménagez-vous sur la boisson. » Et le faquin aux jambes d'araignée la prit par la main; elle le suivit en riant dans le salon.

« Perdue pour l'éternité! » m'écriai-je.

— « Oui certes, codille! mon très-cher! » brailla un animal qui jouait à l'hombre.

Je m'enfuis, m'enfuis rapidement dans la nuit orageuse.

II.

LA SOCIÉTÉ DANS LA CAVE.

Il peut être fort agréable, en certains moments, de se promener de long en large sous Les Tilleuls [3]; mais ce n'est pas assurément durant la nuit de Saint-Sylvestre, par une bonne gelée et quand il neige à foison. La tête nue et sans manteau, comme j'étais, je finis par m'en apercevoir au frisson glacial qui me saisit, malgré la fièvre ardente dont j'étais dévoré. Je repris ma course, je traversai le pont de l'Opéra, en passant devant le Château, puis celui de l'Écluse, après avoir tourné la Monnaie, et j'arrivai dans la rue des Chasseurs, à côté de la boutique de *Thiermann*. Là des lumières engageantes brillaient à travers les croisées, et je me disposais à entrer pour me réchauffer et boire quelque bon verre d'une liqueur réconfortante. En ce moment il sortit du cabaret une société de joyeux compagnons qui parlaient d'huîtres délicieuses et de l'excellent vin de la Comète. « Ma foi ! s'écria l'un d'entre eux

qu'à la lueur des lanternes je reconnus pour un superbe officier de uhlans, il avait bien raison celui-là de pester, l'année dernière à Mayence, contre ces maudits animaux qui, en 1794, s'étaient bien gardés de lui donner à boire du vin de l'an onze [4]. » Tous se mirent à rire à gorge déployée. J'avais avancé involontairement quelques pas plus loin, je m'arrêtai court vis-à-vis d'une cave d'où s'échappait la lueur tremblante d'une lampe solitaire. — Le Henry V de Shakespeare ne se trouva-t-il pas un jour si modeste et si altéré, que la pauvre créature appelée petite bière lui vint à l'esprit? La même chose m'arriva en effet, ma langue était avide de plonger dans l'écume d'un flacon de bonne bière anglaise. J'entrai immédiatement dans la salle-basse. —

« Que désire monsieur ? » me dit l'hôte en venant à moi d'un air accort et portant la main à son bonnet. Je demandai une bouteille de bonne bière anglaise avec une bonne pipe de bon tabac, et je me trouvai bientôt dans un état de béotisme tellement sublime [5], que le diable lui-même en conçut du respect pour moi et me quitta.

O conseiller de justice ! si tu m'avais vu, au sortir de ton salon si resplendissant, venant m'attabler dans ce sombre caveau, et préférant cette humble bière à ton noble thé, de quel air hautain et méprisant ne te serais-tu pas détourné de moi en murmurant sans doute : « Il n'est pas étonnant qu'un pareil homme abîme les plus élégants jabots ! »

Fait comme j'étais, sans chapeau ni manteau, je devais produire sur les assistants un effet tant soit

peu extraordinaire. Une question voltigeait déjà sur les lèvres de l'hôte, lorsqu'on frappa en dehors aux carreaux, et une voix s'écria d'en haut : « Ouvrez, ouvrez ! c'est moi. » L'hôte courut aussitôt, et rentra immédiatement avec deux flambeaux allumés qu'il tenait élevés dans ses mains. Un homme fort grand et élancé le suivait, il oublia de se baisser en passant sous la porte-basse et se cogna rudement à la tête ; mais une calotte noire qu'il portait en guise de toque, amortit le coup. Il se glissa d'une manière toute particulière le long de la muraille, et vint s'asseoir en face de moi, l'hôte en même temps posait les deux lumières sur la table.

On pouvait presque dire de cet homme qu'il avait une physionomie aussi morose que distinguée. Il demanda d'un air soucieux de la bière et une pipe, et en quelques aspirations il produisit une telle fumée que nous nageâmes bientôt dans un épais nuage. Du reste son visage avait quelque chose de si caractéristique et de si attrayant, qu'en dépit de son air sombre je me sentis tout d'abord du penchant pour lui. Ses cheveux noirs et abondants étaient séparés sur son front et retombaient des deux côtés en nombreuses petites boucles, ce qui le faisait ressembler aux portraits de Rubens. Lorsqu'il eut déposé son grand collet, je vis qu'il était vêtu d'une kurtka noire garnie de quantité de brandebourgs ; mais ce qui me surprit étrangement, ce fut de voir, ce dont je m'aperçus quand il secoua sa pipe qu'il avait achevé de fumer en moins de cinq minutes, qu'il avait mis par-dessus ses bottes d'élégantes pantoufles.

Notre conversation était peu active ; l'étranger paraissait très-occupé de toutes sortes de plantes rares qu'il avait retirées d'un étui, et qu'il considérait avec satisfaction. Je lui exprimai mon admiration pour ces jolies plantes, et comme elles paraissaient avoir été récemment cueillies, je lui demandai s'il avait été par hasard au jardin botanique ou bien chez *Boucher*. Il sourit d'une façon assez étrange et répondit : « La botanique ne paraît pas être votre fort, autrement une question aussi... (il hésitait) — aussi sotte, murmurai-je à voix basse, — ne serait pas sortie de votre bouche, ajouta-t-il naïvement. Vous auriez, poursuivit-il, reconnu du premier coup d'œil des plantes alpines et celles-là d'entre elles encore qui croissent sur le Chimboraço [6]. »

Ces derniers mots, l'étranger les prononça à voix basse et à part lui ; mais tu peux t'imaginer quel singulier effet ils produisirent sur moi. Vingt questions expirèrent sur mes lèvres ; et il me vint à l'esprit un soupçon de plus en plus décidé que j'avais déjà, sinon vu cet étranger, du moins plus d'une fois rêvé à lui.

On frappa de nouveau aux carreaux, l'hôte ouvrit la porte, et une voix s'écria : « Ayez la bonté de couvrir votre miroir ! — Ah, ah ! dit l'hôte, en jetant aussitôt un voile sur la glace, le général Suwarow arrive un peu tard. » En effet, bientôt s'élança dans la salle avec une vitesse traînante, je dirais presque une agile lourdeur, un petit homme sec, enveloppé d'un manteau d'une couleur brune toute particulière, et qui voltigeait autour de son corps, tandis

que lui sautillait dans la chambre, en formant mille petits plis et replis si compliqués, qu'aux reflets des lumières on croyait voir se mouvoir plusieurs figures superposées les unes aux autres, comme celles des scènes fantasmagoriques d'*Ensler*. En même temps il se frottait les mains cachées sous de larges manches et s'écriait : « Froid ! froid ! très-froid ! — En Italie, c'est différent, bien différent ! » Enfin il prit place entre le grand étranger et moi, en disant : « Voilà une épouvantable fumée ! — Tabac contre tabac : si j'avais seulement une prise ! »

J'avais sur moi la tabatière d'acier poli, claire comme une glace, dont tu m'as fait cadeau un jour. Je la tirai aussitôt de ma poche pour offrir du tabac à mon voisin. Mais à peine l'eut-il aperçue, qu'il la couvrit de ses deux mains, et s'écria en la repoussant : « Arrière ! arrière cet abominable miroir ! » Sa voix avait quelque chose d'effrayant, et lorsque je le regardai tout surpris, je le trouvai métamorphosé. Le petit homme avait en entrant le visage ouvert et riant d'un jeune homme ; mais à présent c'était un vieillard aux traits flétris et ridés, pâle comme la mort, qui fixait sur moi des yeux caves et ternes.

Saisi d'effroi, je me rapprochai de mon autre commensal prêt à m'écrier : « Au nom du ciel ! regardez donc ! » Mais celui-ci était enfoncé dans l'examen de ses plantes du Chimboraço, et au même moment le petit dit à l'hôte dans son langage prétentieux : « Vin du Nord ! » — Peu à peu le dialogue devint plus animé. Le petit m'était, à la vérité, très-sus-

pect, mais le grand savait, à propos de choses en apparence insignifiantes, raconter des faits intéressants et curieux ; et quoiqu'il parût lutter contre la difficulté de s'exprimer, et qu'il se servît même quelquefois de mots impropres, cela donnait précisément à ses discours une originalité comique; de sorte qu'il atténuait, en éveillant de plus en plus ma sympathie, l'impression désagréable que le petit faisait sur moi.

Celui-ci semblait mu intérieurement par mille ressorts, car il s'agitait en tout sens sur sa chaise, et ne cessait de gesticuler avec ses mains. Je remarquai distinctement qu'il me regardait tantôt avec un visage, tantôt avec un autre, et je sentis à cette vue une sueur froide couler de mes cheveux sur mon dos. Il prenait surtout sa figure de vieillard pour regarder souvent l'autre, dont l'air de calme et d'aisance contrastait singulièrement avec l'excessive mobilité du petit; mais toutefois son aspect me parut alors moins effrayant que lorsqu'il m'avait envisagé moi-même la première fois.

Dans cette mascarade de la vie humaine, l'esprit pénètre souvent d'un regard subtil à travers le masque du visage, et reconnaît les esprits dont la nature est conforme à la sienne. Et c'est ainsi que nous trois, êtres à part, et rapprochés par le hasard dans ce sombre caveau, nous reconnûmes sans doute notre affinité réciproque. L'entretien prit donc cette tournure humoristique à laquelle provoquent les déceptions et les tortures mortelles de l'âme. — « Cela porte aussi son épine, dit le grand.—Eh, grand Dieu !

m'écriai-je, épines ou crochets, combien le diable n'en a-t-il pas semés partout à notre préjudice! sur les parois des murailles, sous les berceaux, dans les haies de rosiers, de sorte que nous laissons toujours quelque lambeau de notre cher individu accroché au passage. On dirait, mes dignes maîtres, que chacun de nous a déjà été dépouillé de la sorte; pour moi, je regrette surtout cette nuit l'absence de mon chapeau et de mon manteau. Tous deux sont restés, comme vous le savez, pendus à un clou dans l'antichambre du conseiller de justice. »

Mes deux compagnons tressaillirent visiblement comme frappés d'une secousse imprévue. Le petit me lança un regard horrible avec sa figure décrépite, puis il sauta brusquement sur une chaise et tira plus avant le rideau qui couvrait la glace, tandis que le grand mouchait les chandelles avec un soin tout particulier. La conversation se renoua péniblement. On vint à parler d'un jeune peintre de mérite, nommé *Philipp*, et de son portrait d'une certaine princesse, remarquable par un sentiment profond de l'art et de l'infini, fruit d'une ardente inspiration et d'un amoureux enthousiasme. « Ressemblance surprenante! dit le grand; il n'y manque que la parole. En vérité, ce n'est pas un portrait, mais une image, un reflet. — Au point, dis-je, qu'on pourrait le croire dérobé au miroir même. »

A ces mots, le petit bondit en l'air avec fureur, et fixant sur moi le regard enflammé de son vieux visage, il s'écria: « Ceci est stupide: quelle absurdité! qui peut dérober une image réfléchie par une

glace ? qui cela ?... Peut-être le diable, imagines-tu ? Ho, l'ami ! celui-là, il brise la glace de sa griffe brutale, et l'on verrait saigner aussi les mains blanches et délicates de cette image de femme blessée. Allons! cela est stupide !... Oui dà, l'habile homme ! fais-moi voir et toucher un reflet dérobé à un miroir, et je fais devant toi le saut périlleux de mille toises d'élévation ! »

Le grand se leva, s'approcha du petit, et lui dit : « Ne faites pas tant l'arrogant, camarade ! autrement l'on vous fera enjamber plaisamment l'escalier. Parbleu ! il doit avoir un air bien pitoyable, votre reflet à vous ! — Ha, ha, ha, ha ! fit le petit en glapissant avec un rire sardonique ; ha, ha, ha !.... Tu crois ?..... tu crois ? j'ai ma belle ombre au moins : entends-tu, pauvre garçon ! moi j'ai ma belle ombre ! » Et en disant cela, il s'enfuit. Nous l'entendîmes encore ricaner dehors et répéter ironiquement : « J'ai du moins mon ombre ! » Le grand était retombé sur sa chaise comme anéanti, et cachant entre ses mains sa figure pâle comme la mort, il poussait du fond de sa poitrine les plus douloureux soupirs.

« Qu'avez-vous ? lui demandai-je avec intérêt. — O monsieur ! me répondit-il, ce méchant homme que vous venez de voir acharné contre moi, qui m'a poursuivi jusqu'ici, jusque dans mon bouchon privilégié, où je séjournais autrefois tout seul, car c'est tout au plus si de temps en temps un petit gnome souterrain se dressait sous la table pour faire sa récolte des miettes de pain,... ce méchant homme vient me replonger dans l'excès du désespoir ! —

Hélas! j'ai perdu... perdu irrévocablement mon.... Je suis votre serviteur! » —

Il s'était levé, et sortit à son tour, en traversant le milieu de la salle : tout resta lumineux autour de lui, son corps ne projetait aucune ombre! Ivre de joie, je m'élançai sur ses traces : « Pierre Schlemihl! Pierre Schlemihl! » m'écriai-je avec transport. Mais il avait quitté ses pantoufles. Je le vis enjamber la haute tour de la caserne des gendarmes, et disparaître dans les ténèbres [7].

Lorsque je voulus rentrer dans le cabaret, l'hôte me ferma la porte au nez en s'écriant : « Que le bon Dieu me préserve de semblables pratiques! »

III.

APPARITIONS.

Monsieur Mathieu est mon bon ami, et son portier un homme vigilant. Celui-ci m'ouvrit immédiatement dès que j'eus tiré la sonnette de l'*Aigle d'or*. Je lui expliquai comme quoi je m'étais échappé de la maison du conseiller sans chapeau ni manteau, sans songer que dans la poche de celui-ci était la clef de mon logis, et que je n'avais pu parvenir à réveiller ma servante sourde pour me faire ouvrir. L'homme obligeant (je parle du portier) m'ouvrit une chambre, y déposa des flambeaux, et me souhaita une bonne nuit.

La pièce était décorée d'une grande et belle glace, couverte d'un voile. Je ne sais comment il me prit fantaisie de découvrir cette glace et de poser les lumières sur la console de marbre qui la soutenait. Je me trouvai au premier coup d'œil si pâle et si défiguré, que j'avais peine à me reconnaître moi-même. Et puis, je crus voir du fond le plus reculé

du miroir une figure vague et flottante s'avancer vers moi. En la considérant avec plus d'attention, je distinguai de plus en plus nettement les traits d'une femme charmante, rayonnant de je ne sais quelle lueur magique. C'était l'image de Julie.

Dans le transport de mes désirs brûlants, je m'écriai tout haut : « Julie !... Julie ! » Soudain j'entends soupirer et gémir derrière les rideaux d'un lit, dans l'enfoncement de la chambre. Je prête l'oreille, les gémissements deviennent de plus en plus plaintifs. L'ombre de Julie avait disparu. Je saisis résolument un flambeau, je m'approchai du lit et je tirai violemment les rideaux. Mais comment te décrire la stupéfaction qui s'empara de moi, lorsque je reconnus le petit homme du caveau, qui dormait, avec son visage juvénil, mais douloureusement contracté, et qui s'écriait avec de profonds et amers soupirs : « Giulietta ! — Giulietta ! » — Ce nom me causa un frisson glacial !...

Remis de mon effroi, je saisis le petit, et, le secouant rudement, je m'écriai : « Hé ! — cher ami, comment vous trouvez-vous dans ma chambre ? réveillez-vous ! et ayez la bonté de vous en aller au diable ! » — Le petit ouvrit les yeux, et fixa sur moi des regards sombres : « Ah ! fit-il, c'était un mauvais rêve : je vous rends grâce, monsieur, de m'avoir éveillé. » Ces mots résonnèrent faiblement comme de légers soupirs. Je ne sais comment cela se fit, mais le petit me parut alors tout autre qu'auparavant ; bien plus, la douleur dont il semblait affecté pénétra dans mon propre cœur, et toute ma

colère s'évanouit sous l'impression d'une tristesse profonde. Une brève explication suffit pour me persuader que le portier m'avait par mégarde ouvert la chambre occupée d'avance par le petit homme, et que par conséquent c'était sur moi que retombait l'inconvenance d'avoir troublé son sommeil de la sorte.

« Monsieur, me dit le petit, je dois vous avoir paru bien extravagant et bien fou ce soir au cabaret. Mais il faut attribuer ma conduite à une influence prestigieuse qui souvent s'empare de moi, et qui, je ne puis le dissimuler, me fait méconnaître les lois de la bienséance et de la politesse. Pareille chose ne vous est-elle pas arrivée quelquefois? — Hélas oui, répondis-je timidement; pas plus tard que ce soir, lorsque j'ai revu Julie. — Julie? » s'écria le petit homme avec un glapissement affreux. Et une crispation convulsive vint m'offrir subitement l'aspect de son visage de vieillard. — « O laissez-moi dormir!... reprit-il; ayez donc la bonté de couvrir la glace, mon cher monsieur. » Il prononça ces derniers mots d'une voix très-basse, le visage contre son oreiller.

« Monsieur! lui dis-je, ce nom d'une femme que j'aimais et que j'ai à jamais perdue paraît vous causer une impression singulière; en outre, les traits agréables de votre visage subissent fréquemment, il me semble, d'étranges variations. Quoi qu'il en soit, j'espère pouvoir passer auprès de vous une nuit tranquille. Je vais donc tout de suite recouvrir la glace et me mettre au lit. » Le petit se mit sur son

séant, me considéra de son visage de jeune homme avec des regards pleins de douceur et de bienveillance, puis il me tendit la main, et prenant doucement la mienne, il me dit : « Dormez tranquille, monsieur ! Je m'aperçois que nous sommes compagnons d'infortune. — Seriez-vous aussi ?... Julie ! — Giulietta ! — Enfin, quoi qu'il en puisse être, vous exercez sur moi une séduction irrésistible : je ne puis faire autrement, il faut que je vous découvre l'affreux secret de ma vie. — Puis après, haïssez-moi, méprisez-moi !... »

Le petit homme, à ces mots, se leva lentement, s'enveloppa dans une ample robe de chambre, et se dirigea en silence, tel qu'un vrai fantôme, vers la glace, devant laquelle il s'arrêta. Ha ! — le miroir réfléchissait purement les deux lumières, tous les objets de l'appartement, et ma propre personne : mais l'image du petit homme en était absente, nul rayon ne renvoyait un seul trait de son visage, qui touchait presque la glace. — Il se retourna vers moi, le désespoir le plus profond peint sur sa physionomie, et pressant mes mains dans les siennes : « Vous connaissez à présent l'excès de mon infortune, dit-il ; Schlemihl, cette âme pure et bonne, est digne d'envie auprès de moi réprouvé ! il a vendu étourdîment son ombre ; mais moi !... moi, je lui ai donné mon reflet : à elle ! — Oh ! — oh ! — oh !... » En gémissant ainsi amèrement, et les mains croisées sur ses yeux, le petit regagna son lit en chancelant, et s'y jeta avec empressement.

Je restai stupéfait. Le soupçon, l'horreur, le mé-

pris, l'intérêt, la pitié, je ne sais moi-même tout ce qui s'émut dans mon âme pour et contre lui. — Cependant il commença bientôt à ronfler d'une manière si mélodieuse et si musicale, que je ne pus résister à la contagion narcotique de ces accents. Je couvris promptement le miroir, j'éteignis les lumières, je me jetai à l'instar de mon compagnon sur le lit, et je tombai bientôt dans un profond sommeil.

La nuit devait toucher à sa fin, lorsque je fus réveillé par le rayonnement d'une lueur éblouissante. J'ouvris tout-à-fait les yeux, et je vis le petit assis devant la table dans sa robe de chambre blanche, la tête enveloppée dans son bonnet de nuit, et me tournant le dos, qui écrivait assidûment à la clarté des deux flambeaux allumés. Il avait un air prodigieusement fantastique, et j'éprouvai un inconcevable vertige. Je tombai subitement sous l'empire des songes, et je me retrouvai chez le conseiller de justice, assis sur l'ottomane auprès de Julie.

Mais bientôt toute la société s'offrit à moi sous l'aspect d'un étalage de la Noël, chez Fuchs, Weide, Schoch ou quelque autre; le conseiller me parut être une gentille poupée de sucre candi avec un jabot de papier joseph. Peu à peu, les arbres et les buissons de roses grandirent à vue d'œil [8]. Julie se leva et me tendit une coupe de cristal, d'où s'échappaient en voltigeant de petites flammes bleues. En ce moment je me sentis tirer par le bras. Je me retournai et vis derrière moi le petit avec sa vieille figure, qui me dit à voix basse : « Ne bois pas, ne bois pas ! — Regarde-la donc bien... Ne l'as-tu pas

déjà vue sur les panneaux peints par Brughel, Callot ou Rembrandt ? — »

Je frissonnai en examinant Julie : car positivement, avec sa robe à plis nombreux et à manches bouffantes, avec cette coiffure, elle ressemblait aux vierges séduisantes que ces maîtres ont peintes environnées de monstres diaboliques. « Pourquoi as-tu peur ? dit Julie. N'es-tu pas à moi entièrement toi et ton reflet. » Je saisis la coupe. Mais le petit sauta sur mes épaules, sous la forme d'un écureuil, et répétant avec un grognement aigu : « Ne bois pas ! ne bois pas ! » il battait de sa longue queue les flammes bleuâtres pour les éteindre.

Alors toutes les figures de sucre de l'étalage devinrent animées, et elles remuaient comiquement leurs petites mains et leurs petits pieds. Le conseiller-candi s'avança de mon côté en piétinant et s'écria d'une voix excessivement perçante : « Pourquoi tout ce fracas, mon cher ami ? pourquoi tout ce fracas ? Posez-vous donc un peu sur les pieds, car je remarque depuis une heure que vous cheminez dans l'air par dessus les chaises et les tables. »

Le petit avait disparu. Julie n'avait plus la coupe dans sa main. « Pourquoi donc ne voulais-tu pas boire ? dit-elle ; la flamme pure et brillante qui jaillissait de la coupe vers toi, n'est-ce pas celle du baiser que tu obtins un jour de moi ? » Je voulus la presser contre mon sein, mais Schlemihl s'interposa entre nous en disant : « Ceci est Mina, qui a épousé Raskal [9]. » — Il avait marché sur quelques-unes des figures de sucre, qui poussèrent des gémis-

sements lamentables. Mais bientôt leur nombre augmenta par centaines, par milliers, et toutes se mirent à frétiller autour de moi, et à grimper sur mon corps, qui fut bientôt couvert de leur nuée bigarrée, bourdonnant sourdement comme un essaim d'abeilles. Le conseiller de sucre candi s'était hissé jusqu'à ma cravate, qu'il serrait de plus en plus fort : « Maudit conseiller-candi ! » m'écriai-je à haute voix.... Et je m'éveillai.

Il était grand jour, onze heures du matin ! Je pensais que l'histoire du petit homme pouvait bien n'être aussi qu'un rêve moins fantasque, lorsque le garçon d'hôtel, qui entrait avec le déjeuner, me dit que l'étranger qui avait passé la nuit dans la même chambre que moi était parti de grand matin, et me présentait ses civilités.

Sur la table à laquelle j'avais vu travaillant pendant la nuit le fantastique petit homme, je trouvai quelques feuillets récemment écrits, et je t'en communique le contenu, qui est indubitablement l'histoire merveilleuse de ce singulier personnage.

IV.

L'HISTOIRE DU REFLET PERDU.

L'heure était enfin arrivée où Érasme Spikher pouvait accomplir le souhait le plus ardent qu'eût nourri son cœur depuis qu'il était au monde. Ce fut ivre de joie, et la bourse bien garnie, qu'il monta en voiture pour quitter le nord, sa patrie, et se rendre dans la chaude et belle Italie. Sa tendre et sensible moitié, noyée dans un torrent de larmes, souleva une dernière fois le petit *Rarasme* à la portière, après lui avoir essuyé proprement le nez et les lèvres, pour que son père lui donnât les baisers d'adieu, et dit ensuite elle-même en sanglotant : « Adieu ! mon cher Érasme Spikher ! Je veillerai soigneusement sur la maison ; pense bien souvent à moi, reste-moi fidèle, et ne perds pas ton joli bonnet de voyage en penchant la tête hors de la voiture, comme c'est ton habitude en dormant. » Spickher promit cela.

Dans la douce Florence, Érasme trouva plusieurs compatriotes, qui, pleins de l'ardeur de la jeunesse et

avides des plaisirs de la vie, se livraient à toutes les jouissances faciles et multipliées qu'offre ce pays magnifique. Il fraya avec eux comme un brave et solide compagnon, et l'on organisa mille délicieuses parties auxquelles l'humeur joyeuse de Spikher et son talent tout particulier d'allier une certaine raison aux folies les plus désordonnées, donnaient un attrait tout particulier.

Il arriva donc que nos jeunes gens (Érasme, âgé de vingt-sept ans seulement, pouvait bien prétendre à ce titre) célébraient une fois pendant la nuit, dans un jardin magnifique, et sous un bosquet parfumé et tout resplendissant, un festin des plus joyeux. Chacun, Érasme seul excepté, avait amené avec soi une charmante *donna*. Les hommes étaient vêtus de l'ancien costume allemand si distingué, les femmes portaient des robes aux couleurs vives et tranchées, taillées la plupart d'une manière capricieuse et fantastique, ce qui les faisait pour ainsi dire ressembler à autant de fleurs éclatantes et douées de la vie. Quand l'une d'elles avait terminé, aux doux accords de la mandoline, quelque romance d'amour italienne, les convives entonnaient, au joyeux cliquetis des verres remplis de vin de Syracuse, une énergique chanson aux refrains allemands.

Oh! l'Italie est réellement le pays favori de l'amour. La brise de nuit murmurait de langoureux soupirs dans le feuillage embaumé par les douces émanations des jasmins et des orangers; il semblait que de voluptueux accents voltigeassent dans l'air mêlés aux plaisanteries malicieuses et délicates qu'inspi-

rait à ces femmes charmantes le folâtre enjouement dont leur sexe en Italie possède exclusivement le secret. La joie devenait de plus en plus bruyante et exaltée. Frédéric, le plus bouillant de la troupe, se leva : d'un bras il avait entouré la taille de sa dame, et de l'autre, élevant en l'air son verre rempli de vin pétillant, il s'écria : « Où peut-on trouver le bonheur et les plaisirs du ciel ailleurs qu'auprès de vous, ravissantes, divines femmes italiennes! Oui, vous êtes l'amour lui-même! — Mais toi, Érasme? poursuivit-il en se tournant vers Spikher, tu n'as vraiment pas l'air d'en être convaincu, car outre que tu n'as amené à cette fête aucune dame, contrairement à nos conventions et à tous les usages reçus, tu es encore aujourd'hui tellement triste et préoccupé, que si tu n'avais du moins vaillamment bu et chanté, je croirais que tu as été subitement atteint d'une noire et fastidieuse hypocondrie.

» Je t'avouerai, Frédéric, répartit Érasme, que je ne saurais partager des divertissements de ce genre. Tu sais bien que j'ai laissé derrière moi une bonne et tendre ménagère, que j'aime aussi du plus profond de mon âme, et envers qui je commettrais évidemment une trahison en choisissant une dame, à votre exemple, même pour une seule nuit. Pour vous autres garçons, c'est autre chose; mais moi, en qualité de père de famille.... » Les jeunes gens éclatèrent de rire en voyant Érasme, à ce mot de père de famille, s'efforcer d'imprimer à sa physionomie enjouée et juvénile un air de gravité sénatoriale.

La dame de Frédéric se fit traduire en italien ce qu'Érasme venait de dire en allemand ; puis elle se tourna vers lui, et, d'un air sérieux, lui dit en le menaçant de son doigt levé : « Va, prends garde, froid Allemand ! prends bien garde : tu n'as pas encore vu Giulietta. »

En cet instant, un léger frôlement se fit entendre à l'entrée du bosquet, et l'on vit paraître, à la splendeur des bougies, une femme d'une merveilleuse beauté. Sa robe blanche, qui ne couvrait qu'à demi son dos, sa gorge et ses épaules, garnie de manches bouffantes fendues jusqu'au coude, formait autour d'elle mille plis étoffés, et ses cheveux abondants, séparés sur son front, étaient nattés et relevés par derrière. Une chaîne d'or au cou, de riches bracelets complétaient la parure antique de la jeune beauté, qui ressemblait à une Vierge de Rubens ou du gracieux Miéris.

« Giulietta ! » — s'écrièrent les jeunes filles avec l'accent de la surprise. Giulietta, dont la beauté angélique les éclipsait toutes, dit d'une voix douce et pénétrante : « Me laisserez-vous prendre part à votre joyeuse fête, jeunes et braves Allemands ? je choisis ma place auprès de celui-ci, qui le seul d'entre vous paraît abattu et le cœur vide d'amour. » En même temps elle s'avança avec une grâce enchanteresse vers Érasme, et s'assit sur le siége resté vide auprès de lui, par suite de la convention prise entre tous les convives d'amener chacune sa *donna*. Les femmes chuchottaient entre elles : « Voyez donc, voyez comme Giulietta est encore belle aujourd'hui ! »

Et les jeunes gens disaient : « Que veut dire ceci ? Mais c'est qu'Érasme en vérité a la plus belle part de nous tous, et sans doute il se raillait de nous. »

Érasme, au premier coup d'œil qu'il jeta sur Giulietta, avait ressenti une commotion si étrange, qu'il ne pouvait distinguer lui-même la nature des sentiments tumultueux qui l'agitaient ; lorsqu'elle vint se placer à côté de lui, un tremblement s'empara de tout son être, et il se sentit la poitrine oppressée au point de ne pouvoir respirer. L'œil imperturbablement fixé sur elle, les lèvres engourdies, il restait immobile et incapable de proférer une seule parole, tandis que ses compagnons vantaient à l'envi les charmes et la grâce de Giulietta. Celle-ci prit une coupe pleine, et, se levant, elle l'offrit gracieusement à Érasme : Érasme saisit la coupe, et sa main effleura les doigts délicats de Giulietta. Il but : du feu lui sembla couler dans ses veines. Alors Giulietta lui demanda en riant : « Voulez-vous que je sois votre dame ? » A ces mots, Érasme se précipite comme un fou aux pieds de Giulietta, presse ardemment ses deux mains contre son cœur, et s'écrie : « Oui ! c'est toi, toi que j'adore, ange des cieux ! toi, toi que j'ai toujours aimée ! c'est ton image qui embellissait mes rêves. Tu es ma vie, mon espoir, mon salut, ma divinité ! »

Tous crurent que le vin avait monté à la tête au pauvre Érasme, car ils ne l'avaient jamais vu ainsi ; il semblait être devenu un autre homme. « Oui, toi ! — tu es mon âme : tu me consumes intérieurement d'une ardeur dévorante... Laisse-moi périr, m'a-

néantir en toi seule; je ne veux être que toi.... »
Ainsi divaguait Érasme, et il aurait continué si Giulietta ne l'eût relevé doucement par le bras. Rappelé à lui-même, il se rassit auprès d'elle, et bientôt recommencèrent les joyeux badinages de galanterie et les chansons amoureuses qu'avait interrompus la scène entre Érasme et Giulietta.

Quand Giulietta chantait, les divins accents qui paraissaient sortir du creux le plus profond de sa poitrine, faisaient éprouver à tout le monde comme un ravissement inconnu, mais en quelque sorte déjà vaguement pressenti. Sa voix vibrante et merveilleusement sonore était pleine d'une ardeur mystérieuse qui maîtrisait irrésistiblement tous les cœurs. Chaque cavalier tenait plus étroitement sa dame enlacée dans ses bras, et l'action magnétique des regards devenait de plus en plus énergique.

Déjà une lueur pourprée annonçait l'aurore. Alors Giulietta conseilla de finir la fête, ce qui fut approuvé. Érasme s'apprêtait à accompagner Giulietta, mais elle refusa, et lui indiqua dans quelle maison il pourrait la rencontrer à l'avenir. Tandis que les jeunes gens entonnaient chacun à la ronde un couplet d'une chanson allemande pour clore le festin, Giulietta avait disparu du bosquet. On l'aperçut à quelque distance traverser une allée couverte, précédée de deux valets qui l'éclairaient avec des torches. Érasme n'osa pas suivre ses traces. Chacun des jeunes gens offrit alors le bras à sa dame, et tous s'éloignèrent avec les bruyants transports d'une joie délirante.

A la fin, Érasme maîtrisant son trouble, et le cœur en proie à tous les tourments de l'amour, partit de son côté. Son petit valet le précédait muni d'une torche. Il arriva ainsi jusqu'à la rue écartée qui conduisait à sa demeure. Le crépuscule avait fait place à l'aurore, et le valet éteignit sa torche contre les dalles du pavé. Mais du milieu des étincelles surgit tout-à-coup une figure étrange qui se posa devant Érasme : un homme long et sec, avec le nez recourbé d'un hibou, des yeux étincelants, une bouche ironiquement contractée, et un justaucorps rouge écarlate, garni de boutons d'acier étincelants.

Il s'écria en riant d'une voix glapissante : « Hoho ! —vous êtes apparemment échappé de quelque vieux livre d'estampes avec ce mantelet, ce pourpoint tailladé et votre toque à plumes. Vous avez un air vraiment plaisant, seigneur Érasme : mais voulez-vous donc servir de risée aux gens dans la rue ? Allez, allez ! rentrez tranquillement dans votre vieux bouquin, mon cher.

» Que vous importe mon costume ! » dit Érasme avec humeur. Et poussant de côté le drôle habillé de rouge, il poursuivait déjà son chemin, quand celui-ci cria derrière lui : « Là, là ! ne soyez pas si pressé : ce n'est pas à cette heure que vous pouvez vous rendre chez Giulietta. » Érasme fit volte-face. « Que parlez-vous de Giulietta ! » s'écria-t-il d'une voix farouche. Et il saisit en même temps le drôle rouge à la poitrine. Mais celui-ci tourna sur lui-même avec la rapidité de l'éclair ; et avant qu'Érasme s'en fût aperçu, il avait disparu.

Érasme resta tout étourdi, ayant dans sa main le bouton d'acier qu'il avait arraché au drôle habillé de rouge. — « C'était le docteur aux miracles, signor Dapertutto, dit le valet; que vous voulait-il donc, monsieur ? » Mais Érasme frémit en lui-même, et, sans répondre, il se hâta de gagner son logis.

Giulietta accueillit Érasme avec la grâce ravissante et l'amabilité qui lui étaient propres. A la passion frénétique dont Érasme était enflammé, elle n'opposait que de la douceur et des manières indifférentes. De temps en temps, pourtant, ses yeux étincelaient d'un plus vif éclat; et lorsqu'elle lançait à Érasme un de ces regards perçants, il se sentait pénétré jusqu'au fond de son être d'un vague et étrange frisson. Jamais elle ne lui avait dit qu'elle l'aimait, et cependant toute sa conduite et ses procédés envers lui le lui faisaient évidemment comprendre. C'est ainsi qu'il se trouva de plus en plus étroitement enlacé dans cet amour. Une véritable vie extatique commença pour lui, et il ne voyait plus que fort rarement ses amis, Giulietta l'ayant introduit dans une société tout-à-fait étrangère.

Un jour il fut rencontré par Frédéric, qui lui prit le bras malgré lui, et lorsqu'il l'eut bien adouci et attendri par maint souvenir touchant de sa famille et de sa patrie, il lui dit : « Sais-tu bien, Spikher, que tu es tombé dans une fort dangereuse société ? Tu dois pourtant bien avoir reconnu déjà que la belle Giulietta est une des plus rusées courtisanes

qu'il y ait jamais eu. Il court sur son compte toutes sortes d'histoires singulières qui jettent sur elle un jour bien mystérieux. Tu es une preuve de cette séduction irrésistible qu'elle exerce à son gré sur les hommes, et du pouvoir qu'elle a de les enchaîner à elle par des liens indissolubles ; tu es complètement changé, tu es entièrement captivé par cette décevante syrène et tu as oublié ta bonne et tendre ménagère ! »

A ces mots, Érasme se couvrit le visage de ses deux mains; il pleura amèrement, et prononça plusieurs fois le nom de sa femme. Frédéric s'aperçut bien qu'il se livrait à lui-même un douloureux combat. « Spikher ! poursuivit-il, partons vite ! — Oui, tu as raison, Frédéric, s'écria Spikher avec véhémence; je ne sais quels pressentiments sombres et lugubres s'emparent de mon âme : il faut que je parte, que je parte aujourd'hui même. »

Les deux amis marchaient devant eux à la hâte, lorsque signor Dapertutto vint à passer devant eux. Il cria à Érasme en lui riant au nez : « Vite ! dépêchez-vous, volez donc : Giulietta meurt déjà d'impatience, elle attend le cœur plein de langueur et les yeux baignés de larmes. Hâtez-vous donc ! hâtez-vous ! » — Érasme s'arrêta comme frappé de la foudre. «Voilà un maraud, dit Frédéric, un charlatan que je déteste du fond de l'âme. Eh bien, il rôde sans cesse chez Giulietta, à qui il vend ses drogues ensorcelées. — Quoi ! s'écria Érasme, cet abominable drôle va chez Giulietta? — chez Giulietta !...

— » Mais qui donc a pu vous retenir aussi long-

temps, tandis qu'on vous attend? M'avez-vous donc absolument oubliée?»—Ainsi parlait une voix pleine de douceur du haut du balcon. C'était Giulietta, devant la maison de laquelle se trouvaient les deux amis, sans s'en être aperçus. D'un seul bond Érasme fut dans la maison. — « Notre ami est décidément perdu, perdu sans ressource! » dit Frédéric à voix basse. Et il s'éloigna.

Jamais Giulietta n'avait été plus adorable. Elle portait le même costume que le jour du festin nocturne; elle était éblouissante de fraîcheur, de grâce et d'attraits. Érasme oublia tout ce qu'il avait promis à Frédéric, et plus que jamais il se laissa enivrer par l'enchantement irrésistible d'un bonheur suprême. Mais c'est qu'aussi jamais Giulietta ne lui avait témoigné avec autant d'abandon l'amour passionné qu'elle ressentait pour lui. Elle semblait, en effet, ne faire attention qu'à lui seul, n'exister, ne respirer que pour lui!

Une fête devait être célébrée à une villa que Giulietta avait louée pour l'été. L'on s'y rendit. Dans la compagnie se trouvait un jeune Italien, fort laid de figure et plus ignoble encore de manières, qui obsédait Giulietta de ses galanteries. Érasme s'abandonna à la jalousie, et plein de dépit, il s'éloigna de la société pour se promener solitaire dans une allée latérale du parc. Giulietta se mit à sa recherche. « Qu'as-tu? lui dit-elle, n'es-tu donc pas tout entier à moi? » En même temps elle l'entoura de ses bras voluptueux et déposa un baiser sur ses lèvres. Un torrent de feu parcourut toutes ses veines; dans un

transport d'amour frénétique, il pressa sa bien-aimée sur son cœur et s'écria : « Non, je ne te quitte pas, dussé-je être englouti dans un abîme de honte et de désolation ! » Il vit à ces mots Giulietta sourire étrangement, et il surprit dans ses yeux ce regard singulier qui lui avait toujours causé une terreur secrète.

Tous deux vinrent joindre la compagnie. Ce fut alors au jeune Italien qu'échut le rôle de rival sacrifié. Dans son humeur jalouse, il tint mille propos piquants et offensants contre les Allemands en général, mais qui s'appliquaient indirectement à Érasme. Celui-ci finit par perdre patience, et s'avançant brusquement vers l'Italien : « Faites trêve, lui dit-il, à ces indignes quolibets sur mes compatriotes et sur moi-même, ou je vous jette dans cet étang, où vous pourrez vous exercer à la natation. » A l'instant un stylet étincela dans les mains de l'Italien. Alors Spikher le saisit à la gorge avec fureur, le terrassa, et lui assèna sur la nuque un coup de pied si violent, que l'Italien exhala presque aussitôt en râlant son dernier soupir.

L'on se précipita sur Érasme, qui tomba sans connaissance. Il se sentit pourtant soulevé, entraîné... Lorsqu'il revint de ce profond évanouissement, il se trouva étendu dans un petit cabinet aux pieds de Giulietta, qui, penchée sur lui, entourait son corps de ses deux bras. « O méchant, méchant Allemand ! dit-elle avec un accent de douceur et de tendresse infinies ; quelles angoisses m'as-tu causées ! Je t'ai délivré du danger le plus pressant, mais tu n'es plus

en sûreté à Florence, en Italie. Il faut que tu partes, que tu me quittes, moi qui t'aime tant! »

L'idée de cette séparation émut Érasme d'une douleur et d'un désespoir inexprimables. « Laisse-moi rester près de toi, s'écria-t-il; la mort ici me paraîtra douce. N'est-ce donc pas mourir que de vivre sans toi! » Tout-à-coup il lui sembla qu'une voix lointaine et presque imperceptible l'appelait douloureusement par son nom. Hélas! c'était la voix de son honnête ménagère allemande. — Érasme demeurait interdit. Giulietta lui dit d'un ton tout-à-fait extraordinaire : « Tu penses sans doute à ta femme?... Ah, Érasme! tu ne m'oublieras que trop tôt! — Moi, s'écria Érasme, que ne puis-je t'appartenir exclusivement à jamais et pour l'éternité! »

Ils se trouvaient précisément en face d'un large et beau miroir, éclairé par des bougies des deux côtés, qui décorait le mur de ce cabinet. Giulietta pressa Érasme contre son cœur avec une ardeur plus passionnée, et murmura doucement : « Laisse-moi du moins ton reflet, ô mon bien-aimé! Je le garderai précieusement, et il ne me quittera jamais! — Giulietta!... que veux-tu donc dire? s'écria Érasme stupéfait : — mon reflet?... » Il leva en même temps les yeux vers le miroir qui reflétait son image unie à celle de Giulietta dans une amoureuse étreinte. « Comment pourrais-tu garder mon reflet, poursuivit-il, qui est inhérent à ma personne, qui m'accompagne partout, et m'apparaît constamment dans toute eau calme et pure, sur toutes les surfaces polies?

» Ainsi, dit Giulietta, même cette apparence,

même ce rêve de ton *moi* qui repose là dans ce miroir, tu refuses de me l'accorder, toi qui tout à l'heure encore parlais de m'appartenir tout entier corps et âme! Pas même cette image fugitive pour me consoler et me suivre au moins dans cette triste vie, dénuée pour moi désormais, loin de toi, de tout plaisir et de toute espérance! » Des larmes brûlantes jaillirent à flots des beaux yeux noirs de Giulietta. Alors Érasme, dans le paroxisme d'un désespoir d'amour délirant, s'écria : « Faut-il donc que je te quitte? S'il faut que je parte, que mon reflet reste en ta possession à jamais et pour l'éternité; qu'aucune puissance, le diable lui-même, ne puisse te l'arracher, jusqu'à ce que ma personne elle-même t'appartienne tout entière et sans partage! » — A peine eut-il prononcé cette imprécation, que Giulietta couvrit ses lèvres de baisers âcres et brûlants; puis elle se retourna et étendit avec ivresse les bras vers le miroir... Érasme vit son image avancer indépendante des mouvements de son corps, il la vit glisser entre les bras de Giulietta, et disparaître avec elle au milieu d'une vapeur singulière. Toutes sortes de vilaines voix chevrotaient et ricanaient avec une diabolique ironie... Succombant aux angoisses d'une terreur mortelle, Érasme tomba évanoui à terre; mais l'excès de son horreur même l'arracha à cet étourdissement, et dans une obscurité dense et profonde, il retrouva la porte et descendit l'escalier en chancelant. A deux pas de la maison, il fut saisi, soulevé à l'improviste, et placé dans une voiture, qui partit aussitôt rapidement.

« Il y a un peu de perturbation là-haut, à ce qu'il paraît, dit en allemand l'homme qui avait pris place auprès de lui; cependant à présent tout ira bien, pourvu que vous vouliez vous abandonner entièrement à moi. Giuliettina a pris toutes les mesures convenables; elle vous a recommandé à mes soins. Il faut avouer que vous êtes un bien charmant jeune homme, et doué des dispositions les plus heureuses pour ce genre de fines plaisanteries que nous aimons par-dessus tout, moi et la petite Giulietta. Savez-vous que l'*amoroso* a reçu là, sur la nuque, un fameux coup de pied allemand? Comme sa langue pendait endehors aussi bleue qu'une cerise mûre.... et de quel air drôle il geignait et clignait de l'œil, sans pouvoir se décider à sauter le pas!... Ha, ha, ha! »

La voix de cet homme avait un accent de moquerie si désagréable, un bredouillement si horrible, que chacune de ses paroles entrait comme un coup de poignard dans le cœur d'Érasme. « Qui que vous soyez, dit celui-ci, taisez-vous; cessez de rappeler cet événement épouvantable dont j'éprouve assez de repentir. — De repentir? de repentir! répliqua cet homme; alors vous vous repentez donc aussi d'avoir connu Giulietta, et conquis son amour précieux?

» Ah! Giulietta! Giulietta! soupira Érasme. — Eh bien oui, poursuivit l'autre; voilà comme vous êtes enfant : vos désirs, votre passion sont sans bornes, et vous voudriez que tout marchât comme sur des roulettes. Il est fâcheux pour vous effectivement de vous voir contraint à abandonner Giulietta. Mais

pourtant, si vous vouliez demeurer, je saurais bien trouver les moyens de vous soustraire aux poignards de tous vos ennemis, ainsi qu'aux recherches de cette bonne et digne justice ! »

Érasme se sentit transporter d'aise à l'idée de pouvoir rester près de Giulietta. « Comment y parviendrez-vous? demanda-t-il à son compagnon. — Je connais, répondit celui-ci, un moyen cabalistique pour frapper d'aveuglement vos persécuteurs, de telle sorte que vous leur apparaissiez toujours avec un visage différent, et qu'ils ne puissent jamais reconnaître. Dès qu'il fera jour, vous serez assez bon pour regarder très-long-temps et fort attentivement dans un miroir; j'exécuterai ensuite certaines opérations avec votre reflet, sans l'endommager le moins du monde, et je vous réponds de tout. Vous pourrez alors vivre avec Giulietta sans courir le moindre risque, et tout entier aux délices de votre amour.

» Horreur ! quelle horreur ! s'écria Érasme. — Où donc voyez-vous là de l'horreur, mon cher monsieur ? reprit l'étranger d'un ton railleur. — Ah ! fit Érasme en gémissant, je.... j'ai.... — Laissé votre reflet en route, interrompit l'autre aussitôt, chez Giulietta, peut-être ? Ha, ha, ha, ha ! — Bravo, mon cher, bravissimo ! Oh bien ! à présent, vous pouvez courir à travers les bois et les champs, les cités et les villages, jusqu'à ce que vous retrouviez votre femme et le petit Rarasme, et que vous soyez redevenu un respectable père de famille, malgré la privation de votre reflet, ce qui du reste ne causera pas à votre femme un grand souci, puisqu'elle vous pos-

sédera corporellement, tandis qu'il ne reste à Giulietta qu'une décevante illusion de vous-même.

» Tais-toi ! homme abominable ! s'écria Érasme. »

En ce moment une bande joyeuse, chantant et portant des torches qui éclairèrent l'intérieur de la voiture, vint à passer. Érasme regarda les traits de son compagnon, et il reconnut l'affreux docteur Dapertutto. D'un bond il s'élance sur le chemin, et court rejoindre le cortége, car il avait reconnu de loin la basse-taille sonore de la voix de Frédéric. Celui-ci revenait avec ses amis d'une partie de campagne. Érasme raconta brièvement à Frédéric tout ce qu'il lui était arrivé, sauf la circonstance de son reflet perdu. Frédéric prit aussitôt les devants avec lui pour rentrer dans la ville, et avisa si promptement aux préparatifs de son départ, qu'au lever de l'aurore Érasme, monté sur un excellent cheval, était déjà à une grande distance de Florence.

Spikher a relaté par écrit les principales aventures de son voyage. La plus remarquable consiste dans l'événement qui lui fit sentir pour la première fois, d'une manière bien pénible, les conséquences de la perte de son reflet. Il venait de s'arrêter dans une grande ville, parce que son cheval fatigué avait besoin de repos, et il s'assit sans défiance à la table d'hôte de l'auberge, entouré d'une nombreuse compagnie. Il n'avait pas pris garde qu'en face de lui se trouvait une grande glace bien polie et bien nette. Un damné de garçon, placé derrière sa chaise, vint à s'apercevoir que cette chaise figurait vide dans la glace, où l'on ne discernait aucun trait de l'individu

qui l'occupait réellement. Il fit part de sa remarque au voisin d'Érasme, celui-ci la transmit à une autre personne : bientôt tous les regards se portèrent sur Érasme, puis sur la glace, et un chuchottement mêlé de murmures fit le tour de toute l'assemblée.

Érasme ne s'était pas encore aperçu qu'il était l'objet de cette rumeur générale, quand un homme grave et âgé, se levant de table, vint à lui, l'amena devant le miroir, et, après y avoir regardé, se retourna vers la compagnie, en disant à haute et intelligible voix : « Rien n'est plus vrai : il n'a pas de reflet ! — Il n'a pas de reflet ! — il n'a pas de reflet ! — c'est un mauvais sujet ! — un *homo nefas* [10] ! à la porte, à la porte ! » — Tel fut le hourra confus qui s'éleva de tous les coins de la salle.

Érasme, plein de rage et couvert de confusion, alla se réfugier dans sa chambre ; mais il y était à peine, que des agents de police vinrent lui notifier l'ordre de comparaître avant une heure devant l'autorité muni d'un reflet complet et exactement conforme, ou bien de quitter immédiatement la ville. Il se hâta de partir en effet, et la populace oisive se mit à sa poursuite, et les polissons des rues ne cessaient de crier : « Le voilà qui galoppe celui qui a vendu son reflet au diable ! le voilà qui galoppe le réprouvé ! »

Enfin il se trouva seul en pleine campagne. Dès-lors, partout où il s'arrêtait, sous le prétexte d'une horreur innée et invincible pour toute espèce d'image reflétée, il faisait voiler soigneusement tous les miroirs ; et c'est pour cela qu'on l'appelait par déri-

sion le général Suwarow, qui avait la même habitude [11].

Lorsque Spikher eut atteint sa ville natale, et qu'il rentra dans sa demeure, sa bonne femme et le petit Rarasme l'accueillirent avec joie, et bientôt il crut qu'il lui serait facile, dans la douce paix de sa vie domestique, de se consoler de la perte de son reflet. Il avait même entièrement oublié la belle Giulietta. Un soir qu'il jouait avec son fils, celui-ci lui appliqua sur la figure ses petites mains, qui se trouvaient salies par la suie du poële; alors il s'écria : « Ah, papa! papa! comme je t'ai fait noir! tiens, regarde donc. » Et avant que Spikher pût l'empêcher, l'enfant s'était emparé d'un petit miroir qu'il présenta devant son père en y regardant également. Mais il laissa tout-à-coup tomber le miroir, et s'échappa de la chambre en pleurant bien fort. Bientôt après, la femme d'Érasme entra la stupeur et l'effroi peints sur le visage. « Qu'est-ce que vient de me dire Rarasme? s'écria-t-elle. — Que je n'ai pas de reflet, n'est-ce pas, ma chère? » interrompit Spikher avec un sourire forcé. Et il se confondit en beaux discours pour prouver qu'une pareille perte, bien qu'il fût insensé de la supposer jamais possible, n'avait en définitive que bien peu d'importance, puisque tout reflet n'était au fait qu'une illusion; que d'ailleurs la contemplation de soi-même induisait au péché de vanité, et qu'enfin cette image trompeuse attribuait au rêve en quelque sorte, à l'empire des ombres une

partie du moi réel et physique. Mais tandis qu'il argumentait, sa femme avait vivement tiré le rideau qui couvrait une glace posée dans la chambre, et dès qu'elle y eut jeté un regard, elle tomba à la renverse comme frappée de la foudre.

Spikher releva sa pauvre femme, mais elle n'eut pas plus tôt repris connaissance, qu'elle le repoussa loin d'elle avec horreur. « Laisse-moi, s'écria-t-elle, homme maudit! Ce n'est pas toi! tu n'es pas mon mari, non! — Tu es un esprit infernal qui vise à ma perte, à ma damnation. Va-t-en! fuis loin de moi, tu n'as sur moi aucune puissance, réprouvé! » Les éclats de sa voix retentirent dans toute la maison, les domestiques, les voisins accoururent effrayés : Érasme, au comble de la fureur et du désespoir, se précipita hors de la maison, et dans son égarement frénétique, il courut se réfugier dans les allées désertes du parc voisin de la ville.

L'image de Giulietta lui apparut alors dans toute la magie de sa beauté, et il s'écria à haute-voix : « Est-ce ainsi que tu te venges, Giulietta! de ce que je t'ai abandonnée, de ce qu'au lieu de ma personne je ne t'ai donné que mon reflet? Ah, Giulietta! — Mais je veux être à toi maintenant sans réserve : elle m'a repoussé, elle à qui je te sacrifiais! Giulietta! Giulietta! je me donne à toi, oui je t'appartiendrai d'esprit, de corps et d'âme!

» Rien ne vous sera plus facile, mon très-digne maître! » s'écria signor Dapertutto, qui se trouva subitement devant Spikher, avec son justaucorps écarlate aux boutons d'acier étincelants. Ces mots

résonnèrent à l'oreille du malheureux Érasme comme une promesse consolatrice ; et sans faire attention à la physionomie repoussante et moqueuse de Dapertutto, sans reculer devant lui, il demanda d'un ton plaintif : « Comment donc pourrais-je la retrouver, elle que j'ai perdue, hélas ! sans retour ? — Erreur ! répliqua Dapertutto, elle n'est pas fort éloignée d'ici, et soupire d'une étrange ardeur, mon digne maître, après la possession de votre chère personne, car un reflet n'est au fait, vous le concevez bien, qu'une vaine illusion. Du reste, dès qu'elle sera sûre de posséder votre précieuse individualité, c'est-à-dire votre corps, votre âme et toute votre existence, elle vous rendra avec empressement et des grâces infinies votre agréable reflet net et intact.

» — Conduis-moi près d'elle sur le champ ! s'écria Érasme, où est-elle ? — Ah ! reprit Dapertutto, il faut encore une petite formalité avant que vous puissiez revoir Giulietta, et vous livrer exclusivement à elle pour obtenir la restitution de votre reflet. Songez que la belle ne pourrait pas encore disposer en toute liberté de votre précieuse personne, puisque vous êtes encore engagé dans certains liens qui doivent être préalablement rompus. Votre chère femme et votre jeune enfant de si belle espérance....

» Qu'est-ce à dire ? s'écria Érasme d'un ton violent. — Que la rupture des liens susdits, poursuivit Dapertutto, pourrait s'effectuer, sans aucun risque, d'une manière facile et toute naturelle. Vous devez savoir, depuis votre séjour à Florence, que je suis

doué d'une certaine habileté pour préparer tel et tel médicament miraculeux : eh bien, j'ai ici, dans ce flacon, un petit remède de famille de cette espèce. Deux ou trois gouttes de ceci seulement à chacun de ceux qui vous barrent le chemin, à vous et à la tendre Giulietta, et vous les voyez tomber sans proférer un mot et sans douloureuses grimaces. Il est vrai qu'on appelle cela mourir, et la mort a son amertume. Mais n'est-ce pas un agréable goût que celui de l'amande amère ? Eh bien, voilà précisément celui de la mort que renferme ce petit flacon. Aussitôt après leur paisible extinction, vos estimables proches répandront une agréable odeur d'amande amère. — Prenez, mon très-cher ! » Il tendit à Érasme une petite fiole [10].

« Homme exécrable ! s'écria Érasme, tu veux que j'empoisonne ma femme et mon enfant ! — Eh, qui parle de poison ? interrompit l'homme rouge ; ce n'est qu'un expédient domestique, un ingrédient de goût agréable que contient cette fiole. J'ai bien à ma disposition d'autres moyens pour vous rendre votre indépendance, mais je voudrais vous voir agir vous-même par un procédé purement humain et tout naturel. Que voulez-vous ? c'est là ma fantaisie. Prenez avec confiance, mon cher maître ! »

Érasme avait la fiole entre les mains sans savoir comment cela s'était fait. Il courut machinalement jusque chez lui, et monta dans sa chambre. Sa femme avait passé la nuit en proie à mille tourments, à mille angoisses ; elle soutenait opiniâtrément que ce

n'était pas son mari qui était revenu, mais un démon de l'enfer qui avait pris son apparence pour la perdre. Dès que Spikher reparut dans la maison, tout le monde s'enfuit avec effroi sur son passage; le petit Rarasme seul osa l'aborder, et il lui demanda naïvement pourquoi il ne rapportait pas avec lui son reflet, disant que cela ferait mourir sa mère de chagrin. Érasme jeta sur son fils un coup d'œil courroucé. Il tenait encore à la main la fiole de Dapertutto; le petit portait sur son bras sa tourterelle favorite, et celle-ci vint à remarquer la fiole et à becqueter le bouchon; mais immédiatement sa tête retomba languissante.... Elle était morte.

Érasme bondit avec horreur. « Traître! s'écria-t-il, tu ne m'entraineras pas à commettre ce crime abominable! » Il lança aussitôt par la fenêtre la fiole, qui se brisa en mille morceaux sur le pavé de la cour. Une agréable odeur d'amande se répandit dans l'air et monta dans la chambre. — Le petit Rarasme s'était sauvé saisi de frayeur.

Spikher passa toute la journée livré à mille tortures d'esprit. Quand l'heure de minuit arriva il vit se représenter à son imagination l'image de Giulietta sous les plus vives et les plus séduisantes couleurs. —Une fois qu'ils étaient ensemble, le collier de Giulietta, fait de ces petites graines rouges dont se parent les Italiennes, s'était rompu soudainement. En ramassant les graines, il s'était empressé d'en cacher une pour la conserver précieusement comme ayant touché le cou de sa maîtresse adorée. En ce moment il la tenait à la main, et la considérait avec un grand

effort d'attention, en songeant à sa bien-aimée perdue. Alors il lui sembla que cette graine exhalait le même parfum magique qui l'enivrait autrefois dans le voisinage de Giulietta. « Ah, Giulietta ! s'écria-t-il, te voir une fois encore ! et puis après que ma ruine et mon déshonneur se consomment ! »

A peine avait-il prononcé ces mots, qu'un léger frôlement se fit entendre dans le corridor. Il distingua des pas. On frappa doucement à la porte. Érasme sentit sa respiration suspendue.... Il tressaillait de crainte et d'espérance. Il alla ouvrir. Giulietta entra éblouissante de grâce et de beauté.

Ivre d'amour et de joie, Érasme la pressa tendrement dans ses bras. « Me voilà, mon bien-aimé, dit-elle d'une voix suave, tiens, vois comme j'ai gardé fidèlement ton reflet. » Elle souleva le voile de la glace, et Spikher aperçut avec ravissement son image enlacée pour ainsi dire à celle de Giulietta ; mais, indépendante de sa personne, elle ne reproduisait aucun de ses mouvements. Il frissonna de tous ses membres. « Giulietta ! s'écria-t-il, si tu ne veux pas que je devienne fou furieux par suite de mon sacrifice, rends-moi mon reflet, et prends plutôt ma propre personne, ma vie, mon corps et mon âme !

» Mais n'y a-t-il pas encore une barrière entre nous, cher Érasme ! dit Giulietta, tu sais... Dapertutto ne t'a-t-il pas dit ?.... — Dieu du ciel ! Giulietta ! interrompit Érasme, si je ne puis être à toi qu'à cette condition, j'aime mieux mourir ?

» Aussi, reprit Giulietta, Dapertutto n'exigera pas de toi l'accomplissement d'une action pareille. Sans

doute il est fâcheux qu'un simple serment et la bénédiction d'un prêtre aient autant de puissance. Tu es pourtant dans la nécessité de briser ce lien qui t'enchaîne; car autrement tu ne seras jamais complètement à moi. Mais je connais un autre moyen d'y parvenir meilleur que celui dont t'a parlé Dapertutto.

» Et quel est-il? » demanda Érasme avec vivacité. Alors Giulietta lui passa son bras autour du cou, et, penchant sa jolie tête sur sa poitrine, elle dit à demi-voix : « Tu écris sur une petite feuille de papier ton nom, Érasme Spikher, au-dessous de ce peu de mots : « Je donne à mon bon ami Dapertutto tout » pouvoir sur ma femme et mon enfant; qu'il en » dispose arbitrairement, et qu'il brise le lien qui » m'enchaîne, parce que je veux désormais appar- » tenir, moi, mon corps et mon âme immortelle, à » Giulietta, que j'ai choisie pour ma femme, et à » qui je m'unirai encore pour jamais par un serment » particulier. » —

Érasme sentit tous ses nerfs glacés et crispés. Des baisers de feu brûlaient ses lèvres, et il tenait à la main la petite feuille de papier que lui avait donnée Giulietta. Tout-à-coup il vit apparaître derrière elle Dapertutto, prodigieusement grandi, et qui lui présentait une plume de métal. Au même instant une petite veine de sa main gauche creva, et le sang en jaillit. « Écris, écris ! — signe ! — signe ! s'écriait l'homme rouge d'une voix croassante. — Signe ! signe, mon bien-aimé ! mon seul époux pour l'éternité ! » murmurait Giulietta. Déjà Spikher avait rougi la plume

de son sang, il s'apprêtait à signer, lorsque la porte s'ouvrit. — Une figure blanche entra, dirigeant sur Érasme des yeux fixes comme ceux d'un spectre, et qui s'écria d'une voix sourde et douloureuse : « Érasme ! Érasme ! que vas-tu faire ? Au nom du Rédempteur, renonce à ce pacte infernal ! » — Érasme reconnut sa femme dans le fantôme qui lui parlait ainsi, et il jeta loin de lui la plume et le papier.

Des yeux de Giulietta jaillirent alors des éclairs rougeâtres ; les traits de son visage étaient horriblement décomposés, son corps ardait comme la flamme. « Arrière ! engeance d'enfer ! tu n'auras aucun droit sur mon âme : au nom de Jésus, laisse-moi, serpent ! le feu d'enfer brûle en toi. » Ainsi s'écria Érasme. Et d'un bras vigoureux il repoussa Giulietta qui cherchait encore à le retenir enlacé. Soudain retentirent des sons discordants, des hurlements confus, et Spikher crut distinguer de noirs corbeaux battant de leurs ailes contre les murs de la chambre. — Giulietta, Dapertutto disparurent au milieu de la vapeur épaisse et suffocante qui semblait suinter des lambris, et qui éteignit les lumières.

Enfin les rayons de l'aurore pénétrèrent à travers les croisées. Érasme se rendit aussitôt près de sa femme. Il la trouva radoucie, affable et indulgente. Le petit Rarasme était déjà éveillé et assis sur le lit de sa mère. Elle tendit la main à son pauvre mari et lui dit : « Maintenant je sais quelle aventure fâcheuse t'est survenue en Italie, et je te plains de tout mon cœur. La puissance du démon est bien

grande ! Satan, à qui tous les vices sont familiers, ne se fait pas faute de voler tant qu'il peut, et il n'a pas pu résister au plaisir de t'escroquer avec une insigne malice ton joli reflet, si bien pareil à toi-même. — Regarde donc un peu dans ce miroir, là à côté, mon cher et bon mari! »

Spikher regarda tremblant de tous ses membres et de l'air le plus pitoyable. Le miroir resta clair et net : rien d'Érasme Spikher ne s'y reflétait. « Pour cette fois, continua sa femme, il est vraiment heureux que le miroir ne reproduise pas ton image, car tu as un air bien piteux, mon cher Érasme ! Mais du reste, tu concevras toi-même que, privé de reflet, tu sers de risée au monde, et que tu ne saurais dignement représenter un père de famille convenable et complet, capable d'inspirer le respect à sa femme et à ses enfants. Voilà ton petit Rarasme qui commence déjà à se moquer de toi, et il veut, à la première occasion, te faire de belles moustaches avec du charbon, parce que tu ne pourras pas t'en apercevoir. — Va donc encore un peu courir le monde, et tâche de rattraper ton reflet au diable : si tu y parviens, tu seras accueilli ici à ton retour avec joie et cordialité. Embrasse-moi (Spikher l'embrassa) : et maintenant — bon voyage ! Envoie de temps en temps à Rarasme un petit pantalon neuf, car il glisse sans cesse sur ses genoux en jouant, et il en use prodigieusement. Mais n'oublie pas, si tu passes à Nuremberg, d'y joindre, en bon et sensible père, un joli hussard de bois et des pains d'épices. » Porte-toi bien, Érasme ! »

Sa femme se retourna de l'autre côté, et se rendormit. Spikher souleva dans ses bras le petit Rasme et le pressa sur son cœur. Mais celui-ci se débattit en criant. Alors Spikher le posa par terre, et s'en alla courir le monde.

Il rencontra un jour un certain Pierre Schlemihl. Celui-ci avait vendu son ombre; tous deux songèrent à voyager de compagnie, de telle sorte qu'Érasme Spikher eût projeté l'ombre nécessaire, tandis qu'en revanche Pierre Schlemihl eût fourni le reflet qui manquait. Mais cela n'eut pas de suite.

FIN DE L'HISTOIRE DU REFLET PERDU.

POST-SCRIPTUM

DU VOYAGEUR ENTHOUSIASTE.

— Quels sont les traits réfléchis dans ce miroir? — Sont-ce bien les miens? — O Julie! — Giulietta! — image céleste — esprit infernal! — Angoisses, ravissement. — Extase et désespoir!...

Tu vois, mon cher Théodore-Amédée Hoffmann! qu'évidemment une puissance mystérieuse, occulte, ne s'introduit que trop souvent dans ma vie réelle, et vient corrompre les plus doux rêves de mon sommeil, en jetant sur mon chemin les figures les plus fantastiques.

Encore tout rempli des apparitions de la nuit de Saint-Sylvestre, je suis presque tenté de croire que mon conseiller de justice était en réalité une véritable poupée de sucre candi, sa brillante société un étalage de la Noel ou du jour de l'an, et la charmante Julie cette séduisante création de Rembrandt ou de Callot, qui déroba frauduleusement au pauvre Érasme Spikher son reflet si ressemblant et si beau.

Daigne me pardonner.

NOTES DU TRADUCTEUR.

¹ (Pag. 2.) Hoffmann, dont la vive sympathie pour Callot n'est pas difficile à concevoir, lui a consacré deux pages d'éloge que nous mettons sous les yeux du lecteur, pour servir de commentaire à cette dénomination de *Fantaisies à la manière de Callot*. C'est une sorte de préface qu'Hoffmann a placée lui-même en tête du volume complet qu'il publia sous ce titre, et dont le présent conte entre autres est extrait.

« Pourquoi ne puis-je me rassasier de la vue de tes ouvrages bizarres et fantastiques, ô toi maître sublime ! — Pourquoi toutes tes figures, dont souvent un seul trait hardi suffit à marquer les contours, restent-elles si bien gravées dans mon esprit ? — Si je contemple long-temps tes compositions si riches, quoique formées des éléments les plus hétérogènes, je vois s'animer peu à peu leurs mille et mille figures, et celles même qu'on distinguait d'abord à peine sur les fonds les plus éloignés, se développent et s'avancent, pour ainsi dire, colorées des tons les plus vigoureux et les plus naturels.

» Aucun peintre n'a su, comme Callot, rassembler dans

un petit espace un nombre infini d'objets, ressortant, sans fatiguer la vue, si nettement les uns à côté des autres, que, par l'effet même de leur combinaison, chacun d'eux, quoique indépendant de tout le reste, s'harmonise pourtant merveilleusement avec l'ensemble. Je sais que des critiques scrupuleux lui ont reproché une mauvaise ordonnance des masses et une distribution fautive de la lumière; mais aussi ne s'est-il pas créé un art qui dépasse les règles de la peinture, ou plutôt ses dessins sont-ils autre chose que les magiques reflets des apparitions fantastiques et merveilleuses qu'évoquait son ardente imagination? Car même dans les scènes qu'il a empruntées à la vie commune, dans ses cortéges, dans ses batailles, etc., c'est un caractère plein d'animation et tout particulier, qui donne à ses groupes, à ses personnages, je ne sais quel aspect humain et surnaturel à la fois. — Dans les sujets même les plus triviaux de la vie ordinaire, comme sa *danse de paysans* dirigée par des musiciens perchés sur les arbres comme des oiseaux, rayonne l'éclat d'une certaine originalité romantique, de sorte que l'esprit enclin aux idées fantastiques, est séduit à la première vue.

» L'ironie qui met en conflit l'homme et la brute pour tourner en dérision les habitudes et les façons mesquines de l'homme est le symptôme d'un esprit profond; et c'est ainsi que ces figures grotesques de Callot, à moitié humaines, à moitié bestiales, dévoilent à l'observateur judicieux et pénétrant toute la secrète morale qui se cache sous le masque de la scurrilité. Combien, sous ce rapport, n'y a-t-il pas d'invention dans le diable de *la Tentation de Saint-Antoine*, dont le nez, transformé en arquebuse, se dirige menaçant contre le saint ermite? Le joyeux diable artificier, et l'autre qui joue de la clarinette en se servant d'un organe tout particulier pour souffler dans son instrument, ne sont pas moins divertissants.

» Disons à la louange de Callot qu'il n'était pas moins noble et courageux de sa personne, que satiriste profond le burin à la main. On raconte que le cardinal de Richelieu lui ayant demandé de graver la prise de Nancy, sa ville natale, il déclara hardiment qu'il aimerait mieux s'abattre le pouce que d'employer son talent à éterniser l'abaissement de son prince et de sa patrie.

» Le poète, l'écrivain dont l'imagination transporte aussi les figures de la vie commune dans le monde romantique de ses visions, et qui les reproduit ensuite dans tout l'éclat qui en rejaillit sur elles, comme sous une parure étrangère et merveilleuse, ne pourrait-il pas se justifier, par l'exemple de ce grand artiste, en disant qu'il a voulu imiter le style et la manière de Callot? »

[2] (Pag. 9.) *L'empereur Octavien*, drame célèbre de Ludwig Tieck.

[3] (Pag. 13.) *Sous les Tilleuls* est le nom d'une promenade de Berlin qui avoisine le palais du roi.

[4] (Pag. 14.) Du vin de l'an onze, c'est-à-dire de l'année 1811, célèbre par la qualité supérieure des vins qu'on récolta en Europe, et qui fut attribuée à l'influence de la comète. L'ivrogne mécontent d'Hoffmann prend ces mots *l'an onze* pour le nom d'un crû fameux. Il eût ôté son chapeau devant *le Pirée*.

[5] (Pag. 14.) Le mot de béotisme, nouvellement et heureusement introduit dans la langue, dans la même acception que lui avaient donnée les Athéniens, pour jeter du ridicule sur la pesanteur d'esprit, la mesquinerie d'idées, et les habitudes matérialistes reprochées aux Béotiens, m'a paru plus intelligible encore que le terme de *Philistinisme*,

fort expressif dans le texte, mais qui n'a pas jusqu'à présent franchi le Rhin. Cette désignation de *Philistins* s'applique par mépris, surtout dans les universités allemandes, aux bourgeois, aux boutiquiers, et, par extension, aux individus qui n'envisagent de la vie que le côté physique, et pour qui les idées d'art et d'imagination sont lettres closes.

[6] (Pag. 16.) C'est le plus haut sommet de la chaîne des Cordillières d'Amérique, et le point le plus élevé du globe au-dessus du niveau de la mer. De vastes forêts l'environnent jusqu'à une certaine hauteur, et la végétation y est des plus fécondes.

[7] (Pag. 21.) Voir la merveilleuse histoire de *Pierre Schlemihl*, communiquée par Adalbert de Chamisso, et publiée par Frédéric, baron de Lamotte-Fouqué. Chez J.-L. Schrag. Nuremberg, 1814. (*Note d'Hoffmann.*)

J'ai mentionné dans la notice les noms de ces deux amis d'Hoffmann. L'histoire de Pierre Schlemihl, qui vend son ombre au diable, a évidemment inspiré à celui-ci l'idée du présent conte. Elle a été traduite en français quelques années après sa publication. J'ai sous les yeux la dernière édition de l'original, publiée en 1835, et ornée de vignettes non moins fantastiques que le sujet du texte.

[8] (Pag. 27.) La fête de Noel est le signal d'une espèce de foire, où les marchands exposent avec beaucoup d'apparat, comme ceux de nos magasins d'étrennes, mille jouets et mille sucreries, destinés à servir de cadeaux pour les enfants. La plupart de ces objets sont ordinairement suspendus aux branches d'arbustes artificiels illuminés par quantité de petites bougies.

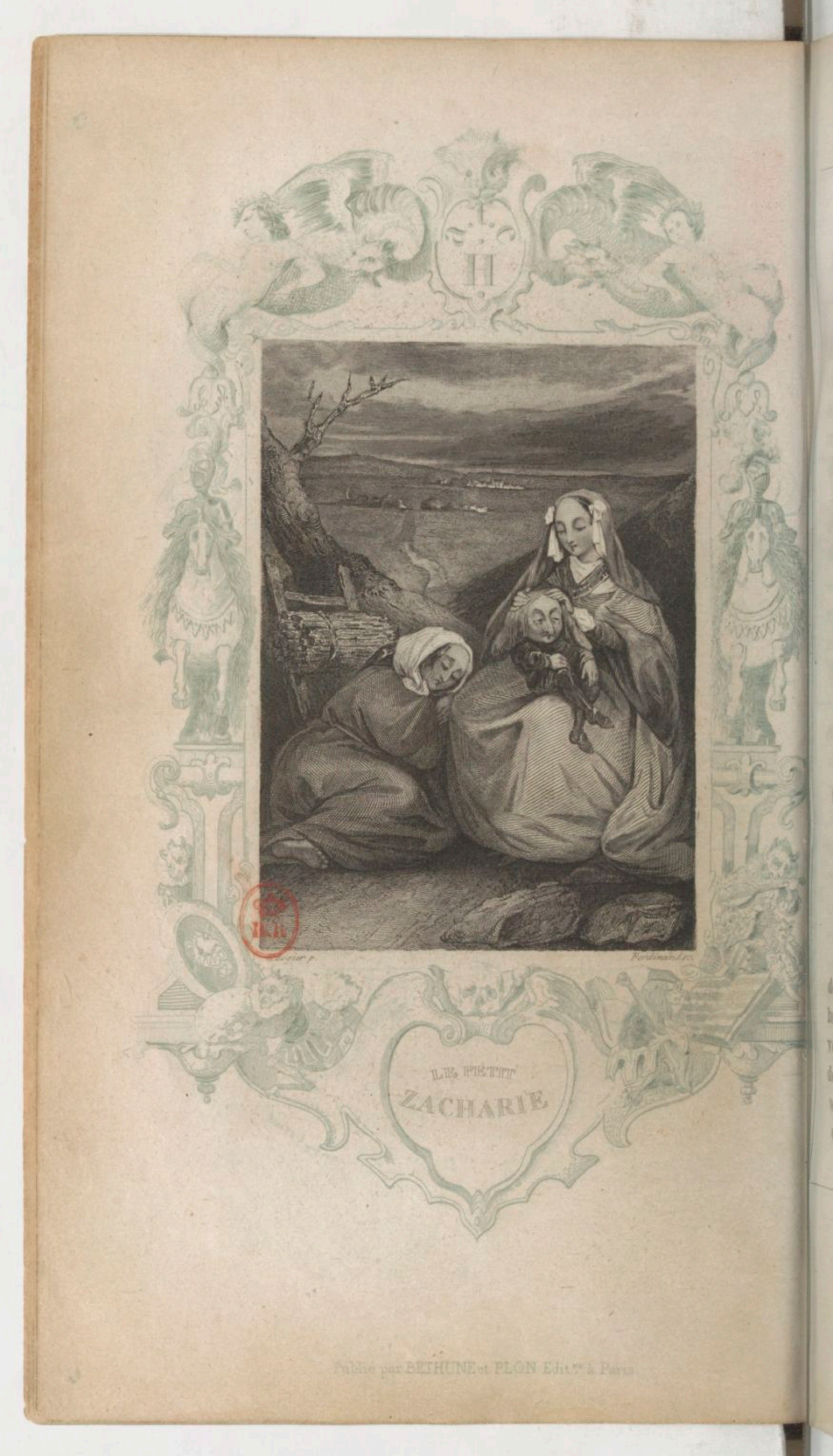
[9] (Pag. 28.) Ce sont les noms de deux personnages du roman de Pierre Schlemihl. *Mina* est sa fiancée, *Raskal* un valet devenu son rival.

[10] (Pag. 47.) *Homo nefas*, locution latine. Invective grave dont les équivalents approximatifs seraient : réprouvé, mécréant.

[11] (Pag. 48.) Le même que le général Souvarof, fameux par la bataille de Novi.

[12] (Pag. 51.) La fiole de Dapertutto contenait sans doute de l'eau rectifiée de laurier-cerise, autrement dit *acide prussique*. L'usage d'une très-minime quantité de cette eau (moins d'une once) produit les effets qu'on vient de décrire. (*Note d'Hoffmann.*)

L'extraction de l'acide prussique des feuilles de laurier-cerise, ou de certaines autres substances végétales, où il existe au dire de quelques chimistes, est un fait très-exceptionnel. Découvert par Scheele en 1780, l'acide prussique, ou hydrocyanique, n'a été obtenu pur que par M. Gay-Lussac. En cet état il est liquide, transparent, incolore. Sa saveur est fraîche d'abord, mais elle devient bientôt âcre et irritante ; son odeur seule cause sur le champ des étourdissements et des vertiges. Loin qu'il en faille près d'une once pour produire les plus fatals résultats, une goutte suffit pour donner la mort instantanément et sans laisser de traces dans l'organisme. Son influence délétère surpasse enfin celle de tous les autres poisons connus. — C'est de sa combinaison avec le peroxide de fer que résulte la belle couleur appelée *bleu de Prusse*.


Ferdinand sc.
LE PETIT
ZACHARIE
Publié par BETHUNE et PLON Editrs à Paris

PETIT ZACHARIE,

SURNOMMÉ CINABRE.

NOUVELLE.

CHAPITRE PREMIER.

Le petit avorton. — Pressant danger que court le nez d'un pasteur. — Comment le prince Paphnutius introduisit les lumières dans son royaume, et comment la fée Rosabelverde entra dans un chapitre noble.

Non loin d'un charmant village, à peu de distance de la grande route, était prosternée sur la terre, que brûlait un soleil ardent, une pauvre paysanne couverte de haillons. Haletante et se mourant de faim et de soif, la malheureuse était tombée défaillante sous le poids du bois sec empilé dans sa hotte, et qu'elle avait ramassé dans le bois en battant péni-

blement toute la futaie et les broussailles. Ayant à peine encore la force de respirer, elle crut qu'elle allait mourir, et qu'elle serait ainsi délivrée tout d'un coup de sa désolante misère. Cependant elle recouvra bientôt assez de force pour détacher les cordes qui assujétissaient sa hotte sur son dos, et pour se traîner lentement jusqu'à un tertre couvert de gazon qui n'était pas éloigné. Elle éclata alors en sanglots et en plaintes amères.

« Il faut donc, s'écria-t-elle tout haut, que toutes les privations et toutes les misères viennent fondre exclusivement sur nous, mon pauvre homme et moi ! ne sommes-nous pas les seuls dans tout le village qui, malgré le plus dur travail et les flots de notre sueur, ne pouvons secouer le joug de la pauvreté, et gagnons à peine de quoi assouvir notre faim ? — Il y a trois ans, lorsque mon pauvre homme, en bêchant notre jardin, déterra ces pièces d'or, nous crûmes alors que le bonheur était enfin entré chez nous, et que les beaux jours auraient leur tour : oui ! mais qu'arriva-t-il ? — Des voleurs nous dérobèrent l'argent, notre maison et la grange brûlèrent par-dessus nos têtes, la grêle hacha notre récolte sur pied, et pour combler jusque par-dessus les bords la mesure de nos tribulations, le ciel nous envoya encore en punition ce petit laidron, que je mis au monde à ma confusion et à la risée de tout le village. — A la Saint-Laurent passée, le marmot a eu deux ans et demi, et il ne sait pas marcher, et il ne peut pas même se soutenir sur ses jambes, plus grêles que des pattes d'araignée ; et, au lieu de parler, il

grommèle et miaule ainsi qu'un chat. En outre, le vilain petit gars dévore autant de nourriture qu'un enfant de huit ans des plus vigoureux, et sans que cela lui profite encore ! Que Dieu ait pitié de lui et de nous, qui serons réduits à le substanter, même quand il sera devenu grand, pour notre crève-cœur et à notre préjudice; car le malitorne ne manquera pas de bien boire et de bien manger de plus en plus, mais de sa vie il ne sera capable de travailler. — Non, non! c'est plus qu'une créature n'en peut supporter sur cette terre! Ah, si je pouvais donc mourir! — mourir.... » Et l'infortunée recommença à pleurer et à gémir, jusqu'à ce que, cédant à l'excès de la douleur et de l'épuisement, elle s'endormit tout-à-fait. —

C'était avec raison que la pauvre femme pouvait se plaindre de l'abominable avorton qu'elle avait mis au monde deux ans et demi auparavant. Ce qu'on aurait pu très-bien prendre au premier coup d'œil pour une méchante souche de bois noueux, représentait ce petit être contrefait, haut de deux palmes tout au plus, lequel s'était glissé en rampant hors de la hotte, où il était couché en travers, et se vautrait en ce moment sur l'herbe avec un grognement sourd. La tête de ce phénomène charnu était profondément emboitée entre les épaules; à la place du dos s'élevait une excroissance en forme de courge, et immédiatement au-dessous de la poitrine pendaient deçà delà deux petites jambes aussi minces que des baguettes de coudrier, ce qui donnait à peu près à cette petite créature l'aspect d'un radis fendu

en deux. Quant aux traits du visage, une vue un peu faible ne pouvait pas en discerner grand chose; mais en regardant avec une extrême attention, on finissait par découvrir un long nez pointu, formant saillie en dehors d'une masse de cheveux noirs et crépus, et de tout petits yeux noirs et flamboyants, qui, perdus au milieu d'un amas de rides et de rugosités informes, semblaient parfois ne pouvoir appartenir qu'à une mandragore [1].

La pauvre femme, comme nous l'avons dit, s'était donc enfin, dans l'affaissement de sa douleur, profondément endormie, et son laidron était venu s'accroupir tout à côté d'elle, quand la demoiselle de Rosebelle, chanoinesse du chapitre voisin, vint à passer par là, au retour de la promenade. Elle s'arrêta; et comme elle était sensible et compatissante de sa nature, elle fut très-émue à ce spectacle de misère et de souffrance.

« O juste ciel! s'écria-t-elle, que d'infortune et de désolation il y a donc sur cette terre! — La pauvre malheureuse femme! Je sais qu'elle a à peine de quoi se nourrir : voilà pourquoi elle travaille au-delà de ses forces, et elle est tombée là de faim et de désespoir! — Je n'ai jamais senti d'une manière plus pénible qu'en ce moment ma pauvreté et mon impuissance. Ah, si je pouvais me montrer secourable au gré de mon cœur! — Mais ce dont je dispose encore, le petit nombre de dons que n'a pu invalider ni me ravir le destin ennemi, je veux l'employer et le consacrer, avec zèle, avec charité, à atténuer cet excès d'affliction. — De l'argent, quand

même j'en aurais à ma disposition, loin de t'être utile, pauvre femme! empirerait peut-être encore ta condition. Ni toi, ni ton mari, vous n'êtes destinés à être riches, et celui-là qui n'est pas destiné à être riche voit les pièces d'or disparaître de sa poche sans savoir lui-même comment. Il ne gagne à leur possession passagère que de nouveaux tourments; et plus il lui échoit d'argent, plus il sent augmenter son indigence. Mais, je le sais, ce qui te ronge le cœur bien plus que l'idée de ton dénûment et de ta détresse, c'est d'avoir mis au monde ce petit monstre, que tu seras obligée d'avoir à charge toute la vie, comme un lourd et odieux fardeau. — Quant à devenir grand, beau, fort, intelligent, cela n'est pas permis à cet enfant, mais peut-être est-il un autre moyen encore de lui venir en aide. »

En disant cela, la demoiselle s'assit sur l'herbe et prit le petit sur ses genoux. La méchante mandragore se raidit, se débattit, grogna, et voulut mordre la demoiselle au doigt; mais celle-ci lui dit : « Tranquille! tranquille, petit hanneton! » Et elle commença à lui passer la main doucement et lentement sur la tête, depuis le front jusqu'à l'occiput. Peu à peu les cheveux hérissés de l'enfant s'assouplirent par l'effet des caresses, et bientôt on eût pu les voir se partager symétriquement sur son front en bandeaux bien lisses, et retomber par-dessus ses hautes épaules et sur son dos de citrouille en jolies boucles ondoyantes. Son agitation s'était calmée progressivement, et il s'était enfin profondément endormi.

La demoiselle de Rosebelle le déposa alors avec précaution sur le gazon à côté de sa mère, puis elle aspergea celle-ci de l'eau spiritueuse et parfumée d'un flacon qu'elle avait tiré de sa poche, et s'éloigna ensuite avec promptitude.

Lorsque bientôt après la pauvre femme s'éveilla, elle se sentit merveilleusement restaurée et réconfortée. Il lui semblait qu'elle avait fait un excellent repas et bu un bon coup de vin. « Mon Dieu! s'écria-t-elle, comment m'est-il advenu tant de soulagement et de courage pendant ce court sommeil! — Mais le soleil sera bientôt couché derrière les montagnes, allons! retournons au logis! » A ces mots, elle s'apprêta à remettre sa hotte sur son dos; mais elle s'aperçut que le petit en était sorti, et au même instant il s'agita dans l'herbe et se mit à piailler lamentablement. Quand sa mère se retourna vers lui pour le prendre, elle frappa dans ses mains d'étonnement et s'écria : « Zach! petit Zach! qui t'a donc si bien peigné les cheveux! — Zach! petit Zach! comme cela t'irait bien, des boucles, si tu n'étais pas si abominablement laid! Eh bien! viens donc, viens : dans la hotte, allons! » Elle voulait le soulever et le replacer en travers sur la ramée; mais petit Zach se mit à gigoter agilement, il regarda sa mère en ricanant, et marmotta fort intelligiblement : « Je ne veux pas!

» Zach! petit Zach! s'écria la femme tout hors d'elle-même, qui t'a donc appris à parler durant mon sommeil? Oh! puisque tu as des cheveux si bien peignés, puisque tu parles si bien, tu pourras

aussi marcher sans doute ! » La femme chargea la hotte sur son dos, petit Zach se pendit à son tablier, et ils s'acheminèrent ainsi vers le village.

Ils vinrent à passer devant le presbytère, et le pasteur était justement sur le pas de sa porte avec son plus jeune fils, un bel enfant de trois ans, à la chevelure dorée. Lorsqu'il vit approcher la pauvre femme avec sa lourde hottée et petit Zach pendu à son tablier, il lui cria : « Bonsoir ! mère Lise. Comment allez-vous ? Vous vous êtes chargée d'un fardeau beaucoup trop pesant : vous pouvez à peine poursuivre votre route. Venez ici vous reposer sur ce banc, devant ma porte, ma servante va vous servir quelque rafraichissement. »

La mère Lise ne se le fit pas dire deux fois. Elle se débarrassa de sa hotte, et elle ouvrait la bouche pour entretenir le respectable ministre de sa misère et de son désespoir, lorsque petit Zach, à la subite conversion que fit sa mère, perdit l'équilibre et roula aux pieds du pasteur. Celui-ci se baissa promptement, et releva le petit en disant : « Ah ! mère Lise, mère Lise ! quel charmant et superbe enfant vous avez là. Mais c'est une véritable bénédiction du ciel que de posséder un enfant aussi merveilleusement beau. » En parlant ainsi, il prit le petit dans ses bras et se mit à le caresser, sans paraître s'apercevoir des grognements et des miaulements aigus du malhonnête marmouset, qui voulut même mordre le nez du vénérable ecclésiastique.

Mais dame Lise restait tout ébahie devant ce spectacle, ouvrant de grands yeux qu'elle tenait

fixés sur le pasteur, sans savoir ce qu'elle devait penser. « Ah! mon cher et révérend monsieur! s'écria-t-elle enfin d'un ton lamentable, un homme de Dieu tel que vous ne voudrait pas sans doute se moquer d'une pauvre malheureuse femme que le ciel a voulu punir, et lui seul sait pourquoi, en lui envoyant cet horrible laidron! — Que dites-vous? répliqua le pasteur très-sérieusement, à quoi rêvez-vous, ma bonne femme? Se moquer, — un laidron, — punition du ciel, — je ne vous comprends pas du tout; mais je sais bien seulement que votre aveuglement serait sans exemple, si vous n'aimiez pas de tout votre cœur ce joli enfant. — Embrasse-moi, mon gentil petit homme! » Et le pasteur flattait de la main petit Zach, mais petit Zach de grogner de plus belle : « Je ne veux pas! » Et il cherchait obstinément à happer avec ses dents le nez du révérend.

« Voyez donc! la méchante bête! » s'écria Lise effrayée. Mais au même moment l'enfant du pasteur disait: « Ah! mon cher père! tu es si bon, tu es si gentil qu'il faut bien que tous les enfants te témoignent la même tendresse.

» Mais écoutez donc, mère Lise! s'écria le pasteur dont les yeux étincelaient de plaisir, écoutez donc un peu parler si spirituellement ce joli enfant, votre cher petit Zach, à qui vous en voulez tant. — Je le vois bien, vous ne vous intéresserez jamais à lui, malgré sa beauté et sa vive intelligence. Écoutez, mère Lise! confiez-moi votre enfant, qui donne tant d'espérances, pour que je l'élève et en prenne soin. Pauvre et indigente comme vous êtes, cet enfant ne

peut que vous être à charge, et pour moi ce sera un plaisir sans égal que de l'élever comme mon propre fils! »

Lise ne pouvait revenir de son étonnement; elle ne cessait de répéter : « Mais, cher monsieur le pasteur! cher monsieur le pasteur! est-ce bien sérieusement en effet que vous voulez prendre avec vous le petit monstre, l'élever, et me délivrer du tourment que me cause ce marmot malencontreux? » — Mais plus la femme représentait au pasteur l'horrible laideur de sa mandragore ensorcelée, plus le digne homme s'évertuait à lui prouver que son fol aveuglement la rendait indigne de la faveur céleste qui lui avait octroyé ce vrai prodige d'enfant, et il finit, dans l'excès de sa colère, par fermer sa porte au verrou, en emportant petit Zach sur son bras dans la maison.

Dame Lise demeura comme pétrifiée devant la porte du presbytère, ne sachant ce qu'elle devait penser de tout cela. « Qu'est-il donc arrivé à notre digne et révérend pasteur, au nom de tous les saints! se disait-elle à elle-même, pour qu'il ait pu s'engouer à ce point de petit Zach, et qu'il regarde ce stupide nabot comme un modèle de beauté et d'esprit? — Après tout, que Dieu récompense le digne homme pour m'avoir débarrassé d'un pareil fardeau, et s'en être chargé à ma place. C'est à lui à présent à s'en accommoder comme il pourra! — Ah! combien le poids de ma hotte est devenu léger, maintenant que petit Zach n'est plus couché dessus, et avec lui mon plus grand souci! »

Lise s'éloigna donc avec sa ramée, plus gaie et plus contente que jamais.

Quand même j'aurais pris le parti de n'en rien dire encore à présent, tu n'en soupçonnerais pas moins, lecteur bénévole, qu'il devait y avoir quelque chose de tout particulier sur le compte de la chanoinesse de Rosebelle, ou, comme elle s'appelait autrement, de Rosebeauvert. Car si le pasteur vit dans le petit Zacharie un enfant non moins beau qu'intelligent, et résolut si subitement de le traiter comme son propre fils, cela n'était dû qu'à l'effet mystérieux des caresses de la demoiselle, et à ces cheveux si bien lissés et bouclés sur la tête de l'enfant. Toutefois, lecteur bien-aimé, tu pourrais peut-être, malgré ta parfaite pénétration, tomber dans de fausses suppositions, ou même, au grand détriment de cette histoire, sauter plusieurs feuillets, afin de savoir tout de suite à quoi t'en tenir sur la merveilleuse chanoinesse. Je ferai donc mieux de te raconter immédiatement tout ce que je sais moi-même sur la digne demoiselle.

Mademoiselle de Rosebelle avait une haute stature, une taille noble et majestueuse, et des manières tant soit peu altières et impératives. L'aspect de son visage, quoiqu'il fût d'une beauté parfaite, causait parfois, lorsqu'elle regardait devant elle, suivant son habitude, d'un œil immuable et sérieux, une impression singulière et presque sinistre. Cela semblait surtout devoir être attribuée à un linéament placé entre ses deux sourcils tellement étrange

et peu naturel, qu'on ne savait trop jusqu'à quel point cela pouvait être séant à une chanoinesse. Mais souvent, malgré cela, il y avait dans son regard tant de grâce et de bonté, surtout dans la saison des roses par un beau temps serein, que chacun à sa vue se sentait pénétré d'un charme aussi doux qu'irrésistible.

Lorsque j'eus le plaisir de voir la gracieuse demoiselle pour la première et dernière fois, elle me parut être une femme dans l'épanouissement le plus complet de la fleur de l'âge, à l'apogée de sa période solsticiale, pour ainsi dire, et je m'estimai fort heureux de l'avoir connue précisément à cette époque, où je fus en quelque sorte stupéfait de cette miraculeuse beauté, qui ne pouvait plus sans doute que décliner. J'étais dans l'erreur. Car les plus anciens du village déclaraient connaître l'honorable demoiselle depuis l'âge de raison, et certifiaient qu'elle n'avait jamais été différente de ce qu'elle était alors, ni plus vieille ni plus jeune, ni plus ni moins jolie. Le temps semblait donc n'avoir aucune puissance sur elle, et plus d'un pouvait déjà s'étonner beaucoup d'un pareil phénomène. Mais il y avait en outre plusieurs autres choses à propos desquelles, en y réfléchissant sérieusement, personne ne pouvait s'empêcher d'éprouver tout autant de surprise, ni même revenir de la stupéfaction qu'elles finissaient par provoquer.

Premièrement il était impossible de révoquer en doute la parenté de la demoiselle avec les fleurs auxquelles elle avait emprunté son nom. Car nonseulement aucun être au monde n'était capable

d'élever comme elle de si magnifiques rosiers à cent feuilles, mais il lui suffisait même de ficher en terre la bouture la plus minable, une mince épine desséchée pour obtenir une abondante moisson des roses les plus superbes et les plus variées. En outre, il était avéré que, durant ses promenades solitaires dans le bois, elle conversait tout haut avec des voix étranges qui semblaient sortir des arbres, des buissons, des sources et des ruisseaux. Un jeune chasseur l'avait même aperçue une fois, dans le plus épais du bois, entourée d'oiseaux singuliers nullement pareils à ceux de la contrée, vêtus d'un plumage étincelant et diapré, qui voltigeaient autour d'elle en la caressant, et paraissaient, dans leur ramage mélodieux et enjoué, lui faire toute sorte de récits joyeux dont elle riait et s'égayait.

Il arriva donc naturellement que mademoiselle de Rosebelle, lorsqu'elle entra au chapitre, éveilla plus vivement encore l'attention de tous les habitants du pays. Sa réception dans la noble communauté avait eu lieu d'après l'ordre du prince. Le baron Prætextatus Clair-de-Lune, seigneur du domaine dont dépendait le chapitre, et à qui l'administration en était dévolue, n'eut donc rien à objecter, malgré les horribles soupçons dont il était assiégé. En effet, il avait fait de vaines recherches pour découvrir dans les archives nobiliaires de *Rixner,* et dans maintes chroniques, les traces de la famille Rosebeauvert. C'est pourquoi il doutait, fort légitimement, de la capacité pour entrer au chapitre de ladite demoiselle, qui ne pouvait pas exhiber d'arbre généalogi-

que à trente-deux quartiers, et pourquoi il la conjura enfin au nom du ciel, d'un air contrit et les larmes aux yeux, de changer au moins son nom de Rosebeauvert en celui de Rosebelle, qui laissait encore quelque chance d'établir en sa faveur les preuves d'une descendance convenable. — Elle y consentit pour ne pas le désobliger.

Peut-être que la rancune nourrie par Prætextatus contre la demoiselle dépourvue d'aïeux porta ses fruits d'une manière ou d'une autre, et qu'elle répandit la première semence des méchants bruits auxquels la chanoinesse devint de plus en plus en butte dans le village. A ses entretiens magiques dans la forêt, qui n'avaient d'ailleurs rien de plus suspect, les propos médisants qui circulèrent bientôt de bouche en bouche ajoutèrent en effet mille circonstances équivoques, capables de jeter les plus défavorables préventions sur la véritable nature de la belle demoiselle.

La mère Anne, la femme du maire, soutenait hardiment que toutes les fois que la chanoinesse éternuait fortement à sa fenêtre, le lait aigrissait dans tout le village. Mais à peine ce maléfice fut-il constaté qu'un incident bien plus terrible arriva. Le petit Michel, fils du maître d'école, était allé chipper dans la cuisine du chapitre des pommes de terre frites, et avait été pris sur le fait par la chanoinesse, qui le menaça du doigt en souriant. Depuis lors la bouche de l'enfant était restée entr'ouverte, de même absolument que s'il eût tenu entre les dents une pomme de terre brûlante; et le pauvre diable était obligé de porter constamment un chapeau à larges

bords pour éviter que la pluie ne lui tombât dans la bouche.

On tint bientôt généralement pour certain que la demoiselle s'entendait à conjurer le feu et l'eau, à amonceler la grêle et à provoquer l'orage, à tresser des pliques[2], etc., et personne ne révoquait en doute le récit d'un pâtre de moutons, qui disait avoir vu, plein de trouble et d'effroi, la chanoinesse s'envoler dans les airs sur un balai, avec un affreux bruissement, et précédée d'un énorme cerf-volant noir, entre les cornes duquel jaillissaient à une grande hauteur des flammes bleues. Dès-lors un soulèvement général se déclara, on voulait s'emparer de la sorcière, et les prud'hommes du village ne résolurent rien moins que d'aller enlever la demoiselle du chapitre pour la jeter à l'eau, et lui faire subir ainsi l'épreuve ordinaire à laquelle on soumet les sorcières. Le baron Prætextatus laissa grossir l'orage, et se disait à lui-même avec un sourire de satisfaction : «Voilà ce qui arrive à de simples gens sans aïeux qui ne sont pas d'une vieille et bonne origine, comme les Clair-de-Lune! »

Mais la demoiselle, instruite de ce menaçant désordre, s'enfuit à la Résidence, et bientôt après le baron Prætextatus reçut un ordre du cabinet du prince souverain, par lequel on lui notifiait qu'il n'existait point de sorcières, qu'il eût à faire incarcérer les prud'hommes du village en punition de leur impertinente curiosité d'avoir voulu juger de l'habileté à nager d'une chanoinesse, et qu'il signifiât aux autres paysans, ainsi qu'à leurs femmes, de ne plus

penser le moindre mal de la demoiselle de Rosebelle, sous peine d'une grave correction corporelle. Ceux-ci y regardèrent de près, et, dans la crainte de voir cette menace réalisée, ils pensèrent depuis lors un bien infini de la chanoinesse, ce qui eut à la fois et pour eux et pour la demoiselle de Rosebelle les conséquences les plus salutaires.

Dans le cabinet du prince on savait fort bien que la demoiselle de Rosebelle n'était personne autre que la fée jadis bien connue Rosabelverde. Voici ce qui en était. — Autrefois on n'aurait pas pu trouver sur tout le globe un plus délicieux pays que la petite principauté où était située la propriété du baron Prætextatus Clair-de-Lune, où la demoiselle de Rosebelle avait établi son séjour, où se sont passés enfin les événements dont je suis en train, bien-aimé lecteur, de te faire le récit détaillé.

A voir ce petit pays entouré d'une chaîne de hautes montagnes, avec ses forêts verdoyantes et embaumées, ses vallons fleuris, ses bruyants torrents et ses sources limpides murmurant des accords joyeux, alors qu'il n'y avait pas encore de villes, mais seulement de riants villages, et çà et là des palais isolés, on pouvait se croire au milieu d'un jardin charmant et merveilleux, où les habitants se promenaient pour leur plaisir, libres de tous les soucis qui aggravent le fardeau de la vie. Chacun savait que le prince Démétrius régnait sur le pays, personne toutefois ne s'apercevait en rien de l'action du gouvernement, et tous en étaient parfaitement contents.

Les personnes jalouses de jouir d'une liberté absolue et sans nulle entrave, et d'habiter un doux climat, une belle région, ne pouvaient pas mieux choisir leur séjour que dans cette heureuse contrée, et il arriva ainsi que plusieurs fées illustres de la bonne espèce, lesquelles préfèrent, comme on sait, par-dessus tout, la chaleur et la liberté, étaient venues s'y établir.

C'est à elles sans doute qu'il faut attribuer les enchantements et les merveilles agréables qui se produisaient très-fréquemment presque dans chaque village, mais principalement dans les bois, de telle sorte que chacun, ravi par cette magie séduisante et voluptueuse, croyait fermement à la féerie, et restait, sans le savoir, mais par l'effet de cette croyance même, un joyeux, c'est-à-dire un bon citoyen de l'état. Les bonnes fées qui s'y étaient donc constitué librement un véritable Dschinnistan à leur gré[3], auraient volontiers à jamais perpétué les jours de l'excellent prince Démétrius. Mais cela était par malheur au-dessus de leur puissance. Démétrius mourut, et le jeune Paphnutius lui succéda sur le trône.

Déjà, du vivant de son digne père, Paphnutius avait nourri en silence un mécontentement secret de ce que le peuple et l'état, suivant lui, étaient gouvernés et régis de la manière la plus irrégulière et la plus absurde. Il résolut d'opérer la réforme lui-même, et en conséquence il nomma premier ministre son premier valet de chambre Andrès, qui, une fois dans une auberge au-delà de la frontière,

comme il avait oublié sa bourse, lui avait prêté six ducats, et l'avait ainsi tiré d'un grave embarras.

« Je veux gouverner, mon cher! » lui dit Paphnutius. Andrès lut dans les yeux de son maître ce qui se passait en lui, il se jeta à ses pieds et s'écria pathétiquement : « Sire! l'heure solennelle est arrivée! — Grâce à vous, un nouveau royaume va sortir resplendissant d'un ténébreux chaos! — Sire! le plus fidèle de vos vassaux vous implore ici, et des milliers de vos pauvres malheureux sujets vous parlent par sa bouche, vous conjurent par sa voix. — Sire! — introduisez les lumières!..... » Paphnutius se sentit ému jusqu'au fond de l'âme à l'idée sublime de son ministre. Il le releva, le pressa impétueusement contre son cœur, et s'écria en sanglottant : « Ministre... Andrès! — Je te dois six ducats, — bien plus... mon bonheur!... mon royaume! — O fidèle... ô judicieux serviteur! »

Paphnutius voulait immédiatement faire imprimer en grands caractères et faire afficher en tous lieux un édit portant que dès ce moment les lumières étaient introduites, et que chacun eût à agir en conséquence. « Sire magnanime! s'écria alors Andrès, cela ne peut pas aller ainsi. — Comment cela va-t-il, mon bon ami? » dit Paphnutius. Il prit son ministre par la boutonnière, et l'attira dans son cabinet, dont il ferma la porte.

« Voyez-vous, commença Andrès lorsqu'il se fut assis sur un tabouret vis-à-vis du prince, voyez-vous, mon très-gracieux maître! — l'effet de votre édit souverain sur les lumières rencontrerait peut-

être de fâcheux obstacles, si nous n'y ajoutions une mesure qui paraît bien rigoureuse, il est vrai, mais qui est pourtant commandée par la prudence. — Avant que nous progressions à l'aide des lumières, ce qui veut dire : avant de raser les bois, de canaliser les torrents, de planter des pommes de terre en grand, d'améliorer les écoles de village, de border les routes d'acacias et de peupliers, avant de faire chanter aux enfants leurs prières du matin et du soir à deux voix, enfin d'établir des chaussées et de rendre la vaccine obligatoire, il est indispensable de bannir du royaume tous les gens professant des opinions dangereuses, qui ne font nul cas de la saine raison, et séduisent le peuple par toutes sortes de rêveries extravagantes. — Vous avez lu les *Mille et une nuits,* excellent prince! car je sais que feu le sérénissime seigneur votre père (à qui le ciel veuille accorder un doux repos dans la tombe) affectionnait ce genre d'ouvrages pernicieux et vous les mettait en main, alors que vous enfourchiez encore des chevaux de bois et que vous vous régaliez de pains d'épice dorés. Eh bien donc! — ce livre, ou plutôt ce fatras d'impertinences, a dû sans doute vous faire connaître ce que c'est que des fées. Mais, mon gracieux maître! ce que vous ne soupçonneriez pas assurément, c'est que plusieurs de ces dangereuses créatures se sont établies dans votre propre et cher royaume, jusque dans le voisinage de votre palais sacré, et s'y livrent impunément à mille excès et à mille désordres.

» Quoi! — que dites-vous? — Andrès!... Ministre!

—des fées?... ici dans mes états! » s'écria le prince. Et il tomba renversé sur le dossier de son fauteuil, couvert d'une pâleur mortelle.

« Mon grâcieux maître! poursuivit Andrès, nous n'avons rien à craindre en engageant la lutte avec prudence contre ces ennemis des lumières. Oui! je les appelle ennemis des lumières; car ce sont eux seuls qui, en abusant de la bonté de feu monsieur votre papa, sont cause que le royaume est encore plongé dans l'obscurantisme le plus complet. Le merveilleux est entre leurs mains une arme dangereuse, et ils ne craignent pas de répandre, sous le nom de poésie, un poison magique et subtil qui rend les gens totalement incapables de servir la cause des lumières. En outre, ils ont des habitudes si intolérables et si contraires au bon ordre, que cette seule raison devrait les faire bannir de tout état policé. C'est ainsi, par exemple, que les audacieux ne se gênent pas, dès qu'il leur en prend la fantaisie, d'aller se promener par les airs avec un attelage de colombes, de cygnes, ou même de chevaux ailés. Eh bien, je vous le demande, très-gracieux seigneur! vaudrait-il la peine de projeter et d'organiser un sage tarif de douanes, en gardant dans le pays des gens à même de jeter, si cela leur vient à l'idée, dans la cheminée de tout citoyen un peu lâche sur les scrupules, des marchandises qui n'auraient pas payé de droits? — Donc, mon gracieux maître! dès que la propagation des lumières sera promulguée, que les fées soient chassées! — On fera cerner leurs palais par la police, on saisira leurs dangereux tré-

sors, et on les renverra ainsi que des vagabonds dans leur pays natal, qui est la petite contrée de Dschinnistan, comme vous devez l'avoir vu, gracieux seigneur, dans les *Mille et une nuits*.

» Y a-t-il des postes établies pour ce pays, Andrès? demanda le prince. — Pas pour le quart-d'heure, répliqua Andrès; mais nous pourrons, après l'introduction des lumières, créer un service journalier de diligences pour s'y rendre.

» Mais, Andrès, ajouta le prince, ne trouvera-t-on pas notre procédé contre les fées trop rigoureux? mon peuple, si gâté jusqu'ici, ne murmurera-t-il pas?

» Je sais encore un moyen pour obvier à cela, dit Andrès. Nous ne renverrons pas au Dschinnistan toutes les fées, gracieux seigneur! nous en garderons quelques-unes dans le pays, mais il faudra non-seulement leur ravir tous les moyens de nuire au développement des lumières, mais encore s'y prendre adroitement pour en faire des membres utiles de votre état civilisé. Si elles refusent de s'engager dans de solides mariages, il faudra qu'elles s'adonnent, sous une surveillance sévère, à quelque métier utile, comme à tricoter des chaussons pour l'armée, si nous avons la guerre, ou à autre chose. Remarquez, mon gracieux souverain, qu'ainsi l'on perdra toute croyance au génie des fées du moment où elles vivront sans distinction avec tout le monde; et c'est ce qu'il y aura de mieux. Car cela coupera court à tous les murmures possibles. — Pour ce qui regarde les talismans des fées et leurs bijoux, ils échoient de droit au trésor royal; les cygnes et les tourterel-

les seront livrés au chef de vos cuisines à titre d'excellents rôtis; et quant aux chevaux ailés, on peut aussi tenter de les éduquer et d'en faire des animaux utiles en leur coupant les ailes et en les mettant au régime des écuries, que nous introduirons, il faut l'espérer, en même temps que les lumières. »

Paphnutius fut extrêmement content de tous les projets de son ministre, et dès le lendemain on exécuta ce qui avait été convenu.

A tous les coins était déployé l'édit concernant l'introduction des lumières, et en même temps la police fit irruption dans les palais des fées, d'où elle les emmena prisonnières, après avoir fait main basse sur tout ce qu'elles possédaient.

Nul, excepté le ciel, ne sait comment il se fit que la fée Rosabelverde fut la seule entre toutes qui eut vent quelques heures à l'avance de la proclamation des lumières, et mit ce temps à profit pour donner à ses cygnes la clef des champs, et cacher en lieu de sûreté ses rosiers magiques et d'autres objets précieux. Elle savait aussi qu'elle était désignée pour rester dans le pays, et elle se détermina à y consentir, malgré le plus profond sentiment de répugnance.

Du reste, ni Paphnutius ni Andrés ne pouvaient concevoir pourquoi les fées qui devaient être déportées au Dschinnistan manifestaient la joie la plus excessive, et ne cessaient de répéter que la privation des biens dont elles se voyaient dépouillées ne leur importait pas le moins du monde. « Au fait,

disait Paphnutius plein de dépit, le Dschinnistan est peut-être un bien plus beau royaume que le mien : et elles se moquent de moi avec mon édit de propagation des lumières, puisqu'il ne doit porter ses fruits qu'après leur départ. »

Il fallut que le géographe et l'historien de la cour fissent un rapport circonstancié sur le pays en question. Tous les deux s'accordèrent à dire que le Dschinnistan était une contrée pitoyable, inculte, sans lumières, à l'état sauvage, dépourvùe d'acacias et de vaccin. Ils concluaient même par dire qu'elle n'existait pas du tout, et qu'il ne pouvait certes rien arriver de pire à un homme ou à un pays que de ne pas exister du tout.

Paphnutius se sentit tranquillisé.

Lorsque le joli bois fleuri où était situé le palais de la fée Rosabelverde eut été abatttu, et que, pour donner l'exemple, Paphnutius lui-même eut inoculé le vaccin à tous les rustauts du village voisin, la fée alla guetter le prince dans un bois qu'il devait traverser pour retourner à son château, avec son ministre Andrès. Là, elle le serra de si près à l'aide de belles paroles, et en le fascinant par quelques tours d'adresse, dont elle avait dérobé le secret aux perquisitions de la police, qu'il la supplia au nom du ciel de vouloir bien consentir à faire partie du seul et par conséquent du meilleur chapitre de demoiselles nobles du pays, lui engageant sa parole qu'elle y serait absolument maîtresse de ses volontés, sans être tenue d'avoir aucunement égard à l'édit de propagation des lumières.

La fée Rosabelverde agréa ces offres, et ce fut ainsi qu'elle entra au chapitre des demoiselles nobles, où, comme nous l'avons déjà dit, elle prit le nom de la demoiselle de Rosebeauvert, et ensuite, d'après les instances du baron Prætextatus Clair-de-Lune, celui de la demoiselle de Rosebelle.

DEUXIÈME CHAPITRE.

De la peuplade inconnue que le savant Ptolomée Philadelphe découvrit dans ses voyages. — L'université de Kerepes. — Comment une paire de bottes fortes vola à la tête de l'étudiant Fabian, et comment le professeur Mosch Terpin invita à une soirée de thé l'étudiant Balthasar.

Dans les lettres confidentielles que le très-illustre savant Ptolomée Philadelphe écrivait à son ami Rufin, durant le cours de ses lointains voyages, est contenu le passage remarquable que voici.

« Tu sais, mon cher Rufin, que je ne redoute rien tant que les ardents rayons du soleil à midi, dont l'effet est de débiliter mes organes, d'engourdir mes nerfs et d'appesantir mon esprit au point que toutes mes pensées s'embrouillent, et que je fais de vains efforts pour saisir, dans cette confusion d'images, une seule perception claire et nette. J'ai, par conséquent, l'habitude de me reposer durant cette brûlante partie du jour, et de poursuivre mon voyage pendant la nuit; et c'est ainsi que la nuit dernière je me trouvais en route. Mon cocher avait, dans l'épaisseur des ténèbres, perdu le bon chemin bien battu, et il était arrivé, par un grand hasard, sur

une autre chaussée, mais en dépit des secousses e des cahots qui me ballottaient en tout sens dans la voiture, de telle sorte que ma tête, pleine de bosses, ne ressemblait pas mal à un sac rempli de noix, je ne me réveillai cependant du très-profond sommeil où j'étais plongé, qu'en me sentant précipité, par une commotion épouvantable, de la voiture sur le dur pavé. Le soleil m'éblouissait les yeux de son plus vif éclat, et par-dessus la barrière qui se trouvait tout près de moi, j'aperçus les tours élevées d'une ville considérable.

» Le voiturier se lamentait beaucoup; car non-seulement le timon, mais une roue de derrière aussi étaient brisés par suite du choc de la voiture contre une grosse pierre qui se trouvait sur le milieu de la chaussée; et mon homme paraissait ne s'inquiéter que fort peu ou même point du tout de ma personne. Je réprimai mon indignation, ainsi que doit le faire un sage, et je me contentai de crier avec une extrême modération à ce drôle qu'il était un indigne maraud, qu'il songeât que Ptolomée Philadelphe, le plus illustre savant de l'époque, était là sur son postérieur, et qu'il eût à laisser son timon et sa roue cassés. Tu sais, mon cher Rufin, quel empire j'exerce sur le cœur humain: aussi, à l'instant même, le cocher fit trève à ses lamentations et vint m'aider à me remettre sur mes jambes, conjointement avec le percepteur de la chaussée, devant la maison duquel était arrivée ma mésaventure.

» Je n'avais, par bonheur, souffert aucun dom-

mage grave, et je fus en état de continuer ma route en marchant lentement, tandis que le voiturier traînait péniblement à ma suite sa voiture cassée. Nous n'étions plus qu'à une courte distance de la porte de la ville que j'avais aperçue dans le lointain bleuâtre, lorsque je vis venir de mon côté une foule de gens de si étrange apparence, et vêtus d'une manière si bizarre, que je me frottai les yeux, doutant si j'étais bien éveillé, ou si, par hasard, un rêve extravagant et fallacieux venait de me transporter dans un pays imaginaire.

» Ces individus, que je devais naturellement considérer comme les habitants de la ville d'où ils sortaient, avaient de larges et longues culottes taillées à la manière des Japonnais, faites de riches étoffes, telles que du velours, du Manchester, du drap fin, ou même en toile tissée de couleurs variées et richement garnie de jolis rubans et de galons. Avec cela ils portaient de petites juppes d'enfant, descendant à peine au-dessous du ventre, la plupart d'un jaune clair et brillant, quelques-unes seulement de couleur noire. Leurs cheveux, mal peignés, pendaient dans un désordre sauvage sur leurs épaules et sur leur dos, et ils avaient la tête surmontée d'un petit bonnet extraordinaire. Plusieurs avaient le cou entièrement nu, à la mode des Turcs et des Grecs modernes; d'autres l'avaient au contraire entouré d'une petite pièce de toile blanche retombant sur la poitrine, presque semblable à ces collets de chemises que tu as pu voir, mon bon ami Rufin, sur les vieux portraits de nos ancêtres. Quoique tous ces hommes

parussent être fort jeunes, leur voix était pourtant âpre et creuse, tous leurs mouvements lourds, et quelques-uns avaient sous le nez une ombre légère qui faisait l'effet d'une petite moustache. Par les fentes de derrière des petites robes d'un certain nombre on voyait sortir un long tuyau après lequel pendaient de grosses houppes de soie; d'autres portaient ces tuyaux à la main, et ils avaient adapté à leur extrémité de petits récipients, de moyens, voire même de forts grands, tous d'une forme bizarre, et par lesquels ils savaient faire surgir d'une manière très-ingénieuse mille petits nuages de fumée, en soufflant par en haut dans un certain ajutage terminé en pointe. Il y en avait qui portaient à la main de larges glaives étincelants comme pour aller à la rencontre de leurs ennemis, d'autres encore avaient des petits sacs de cuir ou des vases de fer blanc bouclés autour du corps ou suspendus sur le dos.

» Tu penses bien, mon cher Rufin, que moi qui travaille, par la contemplation attentive de toute chose qui m'est inconnue, à enrichir le trésor de mes connaissances, je m'arrêtai et me mis à examiner attentivement ces étranges individus. Alors ils se rassemblèrent tous autour de moi en criant de toutes leurs forces: Philistin! —le philistin[1]! — Et ils poussaient en même temps de grands éclats de rire. Cela m'affligea; car, cher Rufin, y a-t-il pour un grand savant quelque chose de plus mortifiant que d'être pris pour un individu de ce peuple qui fut, il y a quelques milliers d'années, assommé par Samson avec une mâchoire d'âne? Je m'armai de la dignité

innée qui me distingue, et je dis à haute voix aux singuliers personnages dont j'étais entouré que j'espérais me trouver chez un peuple civilisé, et que j'aurais recours à la police et aux tribunaux du pays, pour être vengé d'une méprise aussi injuste. Là-dessus je les entendis tous murmurer quelque chose entre eux. Ceux qui n'avaient pas soufflé de fumée comme les autres tirèrent de leurs poches les machines destinées à cet usage, et tous se mirent à m'envoyer dans la figure d'épais nuages de vapeur, dont je remarquai seulement alors l'odeur désagréable et tellement nauséabonde que j'en eus les sens tout troublés. Puis ils proférèrent contre moi une espèce de malédiction en termes si horribles, que je n'ose ni ne puis te les répéter, mon bon ami Rufin. Je n'y pense moi-même qu'avec un profond sentiment d'horreur. Enfin, ils s'éloignèrent avec des rires bruyants et moqueurs, et je crus distinguer ces mots : fouet de chasse, se perdre dans les airs !

» Le voiturier, qui avait tout vu comme moi et tout entendu, joignit les mains et me dit : « Ah ! mon cher monsieur ! après ce qui vient de se passer, gardez-vous, tant que vous vivrez, d'entrer dans cette ville ! Pas un chien, comme dit le proverbe, ne recevrait un morceau de pain de votre main, et vous seriez exposé à de continuels dangers : les bâtons... » Je ne laissai pas achever ce valeureux personnage, mais je fis volte-face et je gagnai aussi vite que je pus le village le plus prochain. C'est dans la petite chambre nue de l'unique auberge de cet endroit que je t'écris tout cela, mon cher Rufin ! Je

m'appliquerai à recueillir le plus de renseignements possibles sur les habitants barbares de cette ville étrangère. Je me suis déjà fait raconter maintes choses excessivement curieuses sur leurs mœurs, leurs usages, leur langue, etc., et je te ferai fidèlement part de tout cela. — Etc., etc. »

Tu vois, cher lecteur, que tout en étant un grand savant, l'on peut être fort ignorant sur les circonstances les plus ordinaires de la vie, et même tomber dans les rêveries les plus étranges au sujet de choses universellement connues. Ptolomée Philadelphe avait étudié, et il ne connaissait pas même des étudiants, et il ne savait même pas qu'il se trouvait dans le village de Hoch-Jacobsheim, situé, comme tout le monde sait, tout auprès de la célèbre université de *Kerepes* [5], lorsqu'il écrivait à son ami pour lui rendre compte de l'aventure que son imagination lui avait présentée sous un jour si extraordinaire. Le bon Ptolomée s'était effrayé d'une rencontre de gais étudiants qui se promenaient dans les champs pour leur plaisir. Quelle crainte se serait donc emparée de lui s'il était arrivé une heure plus tôt à Kerepes, et si le hasard l'avait conduit devant la maison du professeur d'histoire naturelle Mosch Terpin, quand il se serait vu entouré d'une centaine d'étudiants, sortant pêle-mêle de cette maison, et disputant bruyamment sur vingt questions différentes. C'est pour le coup que cette confusion, cette agitation, ce brouhaha l'auraient étourdi et abusé d'hallucinations bien plus merveilleuses encore.

Le cours de Mosch Terpin était en effet le plus fréquenté de tous ceux de l'université. Il était, comme nous l'avons dit, professeur d'histoire naturelle. Il expliquait comment il pleut, comment il éclaire, comment il tonne; pourquoi le soleil brille pendant le jour et la lune durant la nuit, comment et pourquoi l'herbe pousse, de telle manière que l'enfant le plus jeune pouvait aisément le comprendre. Il avait résumé tous les phénomènes de l'univers dans un ingénieux petit compendium, si bien qu'il en tirait comme d'une armoire une réponse toute prête à chaque question, et pouvait ainsi manier à son gré et sans nul embarras la nature entière. Ce qui commença à faire sa réputation, fut la précieuse découverte par laquelle il prouva, grâce à un nombre infini d'expériences physiques, que l'obscurité provenait principalement de l'absence de la lumière. Ce trait de génie et ensuite sa rare habileté à transformer les expériences susdites en petits tours d'adresse et de passe-passe aussi subtils que récréatifs, lui procurèrent cette vogue inouie. — Maintenant, lecteur bénévole, toi qui connais beaucoup mieux la race des étudiants que le célèbre savant Ptolomée Philadelphe, et qui ne partages pas ses folles appréhensions, permets que je te ramène à Kerepes, devant la maison du professeur Mosch Terpin, à l'heure où il venait de terminer sa leçon.

L'un de ces étudiants qui passent devant toi captive de prime-abord ton attention. Tu vois un jeune homme bien tourné, de vingt-trois à vingt-quatre ans, dont les yeux noirs et brillants

parlent un langage passionné, éloquents interprètes d'un esprit vif et heureusement doué. Ses regards pourraient paraître même trop hardis, si la rêveuse tristesse empreinte sur son visage pâle n'atténuait et ne voilait de son ombre leurs brûlants rayons. Son habit de drap noir fin, garni de déchiquetures de velours, est taillé presque à l'antique mode allemande, et s'allie merveilleusement au gracieux col bordé de dentelles et resplendissant de blancheur, qui encadre sa tête, ainsi qu'à la toque de velours d'où s'échappent ses beaux cheveux châtains bouclés. Ce costume lui sied à ravir; car tout son air, sa tenue, sa pose, sa démarche, et le caractère expressif de sa physionomie semblent si réellement appartenir à une époque antérieure et poétique, qu'on ne saurait le suspecter de l'affectation d'un ridicule fort commun aujourd'hui, qui consiste à copier mesquinement d'anciens usages aussi mal compris que prétentieusement appliqués aux mœurs modernes.

Ce jeune homme, qui te plaît tant à la première vue, bien-aimé lecteur, n'est autre que l'étudiant Balthasar, le fils de bourgeois honorables et cossus, jeune homme studieux, raisonnable, ingénu, et dont, ami lecteur, j'ai dessein de te raconter beaucoup de choses dans le cours de l'histoire mémorable que j'ai entrepris d'écrire à ton intention.

Grave et absorbé dans ses réflexions, comme c'était son habitude, Balthasar, au sortir du cours du professeur Mosch Terpin, au lieu de suivre ses camarades à la salle d'armes, se dirigeait vers la porte de la ville pour se rendre dans un charmant

petit bois, à peine distant de deux cents pas de Kerepes. Son ami Fabian, un joli garçon à l'air dégourdi, et d'esprit non moins évaporé, courut après lui et le rejoignit à peu de distance des barrières.

« Balthasar! — lui cria Fabian à haute voix, te voilà encore qui vas te réfugier dans le bois, et errer solitairement comme un Philistin mélancolique, tandis que les bons compagnons se livrent bravement au noble exercice de l'escrime! Je t'en prie, Balthasar, renonce enfin à tes allures excentriques et déraisonnables, et redeviens encore un joyeux et bon diable comme autrefois. Viens! — nous allons nous éprouver par quelques jolis assauts, et après, si tu tiens encore à la promenade, je t'accompagnerai volontiers.

» Ton intention est bonne, Fabian, répondit Balthasar, et c'est pourquoi je ne t'en veux pas de ce que tu m'obsèdes parfois dans toutes mes démarches, et m'empêches de jouir de maint plaisir dont tu n'as pas la moindre idée. Tu es décidément du nombre de ces gens singuliers qui tiennent pour un fou hypocondriaque tout homme dont le goût est de se promener solitairement, et qui veulent à toute force le traiter et le guérir à leur manière, à l'instar du courtisan flagorneur et efféminé auquel le digne prince Hamlet donne en revanche une si verte leçon, en protestant, quant à lui, qu'il ne s'entend nullement à jouer de la flûte. Je veux bien ne pas user du même procédé, mon cher Fabian; mais je te prierai seulement, d'une façon bien cordiale, de chercher un autre complaisant pour ton noble fer-

raillage d'espadons et de rapières, et de vouloir bien me laisser poursuivre paisiblement mon chemin.

» Non, non! s'écria Fabian, tu ne m'échapperas pas ainsi, mon cher ami! Si tu ne veux pas me suivre à la salle d'armes, eh bien, j'irai avec toi dans le petit bois. Il est de mon devoir, en ma qualité de ton fidèle ami, de chercher à dissiper ta tristesse. Allons donc, mon cher Balthasar, sortons, puisque tu le veux ainsi. » En même temps, il saisit le bras de son ami et se mit résolument en marche. Balthasar serrait les dents réprimant sa rage secrète, et il persista à garder un sombre silence, pendant que Fabian débitait, sans reprendre haleine, mille récits plaisants, entremêlés de beaucoup de sottises, comme cela arrive toujours dans les récits plaisants débités coup sur coup et sans reprendre haleine.

Lorsqu'ils furent enfin arrivés sous les frais ombrages du bois odoriférant, au doux murmure des buissons pareil à des soupirs langoureux, à la merveilleuse mélodie des ruisseaux bruissants, et quand les chants des oiseaux retentirent dans l'air et réveillèrent l'écho de la montagne voisine, alors Balthasar s'arrêta subitement et s'écria en étendant les bras comme s'il eût voulu presser d'une amoureuse étreinte les buissons et les arbres : « O maintenant je me sens bien!.... inexprimablement bien! » — Fabian regarda son ami avec un certain ébahissement, comme quelqu'un à qui échappe le sens des paroles d'autrui, et qui est fort embarrassé de ce qu'il doit en faire. Mais Balthasar saisit sa main,

et s'écria plein de ravissement : « N'est-ce pas, frère! A présent ton cœur s'épanouit aussi, tu comprends aussi les mystérieux attraits de la solitude des bois ?

» Je ne te comprends pas précisément, mon cher frère, répliqua Fabian. Mais si tu veux dire qu'une promenade dans les bois te fait du bien, je suis entièrement de ton avis. Moi aussi, je vais volontiers me promener, surtout en bonne compagnie, et quand on peut se livrer en même temps à un entretien sensé et instructif. Par exemple, c'est un véritable plaisir que de faire une excursion avec notre professeur Mosch Terpin. Il connaît la moindre petite plante, le moindre brin d'herbe ; il sait dire leurs noms scientifiques, à quelle classe ils appartiennent, les variétés de leurs espèces, etc. Il se connaît au vent et à la température....

» Arrête! s'écria Balthasar, je t'en conjure, arrête! tu touches à une question qui pourrait me rendre fou, si je n'espérais en d'autres consolations. La manière dont le professeur parle de la nature me déchire l'âme; ou plutôt, en l'écoutant, une horreur sinistre s'empare de moi, comme si je voyais un fou investi d'un pouvoir suprême, caresser dans son stupide délire une poupée de paille fabriquée de ses propres mains, et s'imaginant tenir dans ses bras sa royale épouse. Ses prétendues expériences me semblent une abominable dérision de la puissance divine, dont le souffle nous émeut dans toute la nature, et suscite dans les profondeurs de notre âme les plus intimes et les plus saints pressentiments. Souvent je

suis tenté de lui briser ses appareils, ses fioles et toute sa boutique. Mais ne sais-je pas que le singe s'obstine à vouloir jouer avec le feu, jusqu'à ce qu'il se soit brûlé les pattes? Voilà, Fabian, quelles sensations pénibles m'assiégent et me serrent le cœur durant les leçons de Mosch Terpin : juge si je dois vous paraître ensuite plus chagrin et plus misanthrope que jamais. Il me semble alors que les maisons vont s'écrouler sur ma tête, et une anxiété indéfinissable me chasse hors de la ville. — Mais ici, ici un calme bienfaisant pénètre bientôt dans tout mon être. Couché sur le gazon fleuri, je laisse mes regards errer sur le vaste azur du ciel, et je vois passer au-dessus de moi, à travers le dôme gracieux du feuillage, les nuages dorés, comme des rêves enchanteurs d'un monde lointain et bienheureux! O mon ami! alors il s'élève de mon propre sein je ne sais quel esprit magique que j'entends converser dans une langue mystérieuse avec les arbres, les buissons, les ondes des ruisseaux, et je ne saurais exprimer l'impression voluptueuse, mêlée d'une douce tristesse, dont mon âme est remplie!

» Ah! s'écria Fabian, voilà encore la vieille et éternelle chanson d'arbres parlants, de ruisseaux animés, de tristesse enivrante, et de volupté douloureuse! tous les vers regorgent de ces jolies choses, qui résonnent assez agréablement à l'oreille, et dont on peut bien faire emploi, du moment qu'on ne cherche rien sous le vide des mots. Mais, dis-moi, mon héros de mélancolie! si les leçons de Mosch Terpin te blessent et t'irritent en effet aussi horrible-

ment, dis-moi donc, au nom du ciel! pourquoi tu es si empressé et si assidu à son cours, que tu écoutes d'ailleurs les yeux fermés, muet et immobile, et comme enchaîné par un rêve?

» Ne me demande pas pourquoi, dit Balthasar en baissant les yeux, ne me le demande pas, cher Fabian! — Une puissance inconnue m'attire chaque matin dans la maison de Mosch Terpin. Je ressents d'avance l'amertume des tourments qui m'y attendent, et pourtant je ne puis résister : une sombre fatalité m'entraîne malgré moi!....

» Ha, ha! dit Fabian en riant, ha, ha, ha! — comme c'est délicat! comme c'est poétique! comme c'est mystique! La puissance inconnue qui t'attire chez Mosch Terpin, elle est dans les yeux bleu-foncé de la belle Candida! — Nous le savons tous depuis long-temps que tu es amoureux par-dessus la tête de la gentille petite fille du professeur, et c'est pour cela qu'aucun de nous ne prend en mauvaise part tes lubies chagrines et ton humeur fantasque. Tous les amoureux passent par là. Tu en es encore à la première phase du mal d'amour, et il faut que tu paies ton tribut, malgré l'âge raisonnable où tu es parvenu, en accomplissant toutes les farces singulières que nous autres, moi et nombre de nos camarades, avons exécutées à l'école, dieu merci! sans grande affluence de spectateurs. Mais crois-moi, mon doux ami... »

Tout en parlant, Fabian avait pris de nouveau par le bras son ami Balthasar, et l'entraînait rapidement avec lui. Comme ils débouchaient du fourré

sur la grande route qui traversait le milieu du bois, Fabian aperçut au loin venir vers eux en trottant un cheval sans cavalier, qui soulevait sur son passage des nuages de poussière. « Ho, ho ! s'écria-t-il en s'interrompant tout-à-coup, ho, ho ! voilà une maudite rosse qui s'est emportée, et qui aura jeté bas son cavalier. Il faut l'arrêter, et tâcher de retrouver son maître. » A ces mots, il se porta sur le milieu de la route. Le cheval approchait de plus en plus, et les deux amis crurent distinguer alors des bottes fortes pendantes de chaque côté et s'agitant en l'air en tout sens, et quelque chose de noir remuant sur la selle. Enfin, un cri de prrr — prrr ! perçant et prolongé retentit aux oreilles de Fabian, que frisa au même instant une paire de bottes lancée avec violence, et un petit corps noir et difforme roula entre ses jambes. Le grand cheval resta coi et immobile comme un mur; seulement il flairait, le cou tendu, son exigu cavalier, qui, se vautrant péniblement dans le sable, parvint enfin à se dresser sur ses jambes.

Ce petit bout d'homme avait la tête profondément enclavée entre ses épaules; avec sa double protubérance sur le dos et sur la poitrine, son buste trapu et ses jambes d'araignée longues et grêles, il ressemblait à une pomme fichée sur une fourchette, et où l'on aurait entaillé un masque grotesque. Fabian, à l'aspect de ce singulier petit monstre, partit d'un grand éclat de rire; mais le petit enfonça d'un air arrogant sur ses yeux son petit béret, qu'il avait ramassé, et il demanda d'une voix rauque et criarde

en lançant à Fabian un coup d'œil farouche : « Est-là le bon chemin de Kerepes ? — Oui, monsieur ! » répondit Balthasar avec douceur et gravité. Et il présenta au petit ses deux bottes qu'il avait relevées. Mais tous les efforts du nain pour y entrer furent vains : il tombait sans cesse et se débattait en gémissant sur le sable. Balthasar plaça les deux bottes debout l'une à côté de l'autre, il souleva le petit, puis il le laissa retomber doucement, de manière à introduire ses jambes dans ces fourreaux, dix fois trop larges et trop lourds. L'air fier, une main appuyée sur la hanche et l'autre contre son béret, le nabot s'écria : « Gratias ! monsieur. » Et il s'approcha de son cheval, dont il saisit les rênes.

Cependant, grimper sur cette grande bête, et même atteindre l'étrier, fut pour lui chose impossible. Balthasar, toujours sérieux et affable, s'approcha de nouveau et hissa le petit sur l'étrier. Mais il fallait que celui-ci eût pris un trop grand élan pour enfourcher l'animal; car à peine en eut-il fait le mouvement, qu'il roulait par terre du côté opposé.

« Pas tant d'ardeur, très-cher monsieur ! s'écria Fabian en éclatant de rire de plus belle. — Au diable votre monsieur très-cher ! répliqua le petit tout courroucé pendant qu'il secouait la poussière de ses habits. *Sum studiosus*. Et si vous l'êtes également, c'est une fanfaronnade de me rire au nez comme un poltron; *Fusch*, entendez-vous ? et il faut que demain vous vous battiez avec moi à Kerepes !

» Mille tonnerres ! dit Fabian en continuant toujours à rire, voilà pour le coup un solide gaillard,

un champion à tout venant, quant au courage et au bon comment. » En parlant ainsi, il souleva la main en l'air, malgré sa vive résistance et ses gigotements, et l'assit d'à-plomb sur le cheval, qui partit soudain au trot avec son petit cavalier en hennissant de joie.

Fabian se tenait les côtes serrées et faillit étouffer de rire. — « Il y a de la cruauté, dit Balthasar, à se moquer d'un homme aussi affreusement disgracié de la nature que le petit cavalier qui trotte là-bas. S'il est réellement étudiant, il faut que tu te battes avec lui, et au pistolet encore, quoiqu'en violation de tous les usages universitaires; car il ne peut assurément manier ni sabre ni fleuret. — Oh, de quelle manière sérieuse et lamentable tu prends tout cela, mon bon ami Balthasar! Jamais il ne m'est venu à l'esprit de me moquer sans pitié d'un pauvre être rachitique. Mais, dis-moi, est-il permis à un pareil petit crapoussin d'aller ainsi sur un cheval dont les oreilles dépassent de beaucoup sa tête, de se mettre aux pieds des bottes aussi démesurément larges, de porter enfin une kurtka collante avec ces milliers de tresses, de glands et de houppes, et un bonnet de velours aussi prodigieux? Lui est-il permis de prendre un air aussi arrogant, aussi rebarbatif, de chercher à tirer de sa poitrine des sons aussi rauques et aussi barbares? Et n'est-il pas, je te le demande, tout naturel, devant tant de ridicules, de se moquer de lui comme d'un drôle fieffé? — Mais il faut que je retourne à la ville, je veux être témoin de la rumeur que va susciter l'apparition de notre chevaleresque étudiant sur son superbe che-

val ! — Quant à toi, tu n'es décidément bon à rien aujourd'hui. Porte-toi bien ! » Fabian courut à toutes jambes à travers le bois vers la ville.

Balthasar quitta le chemin battu et s'enfonça dans le plus épais du fourré. Là il se laissa tomber sur un banc de mousse, et s'abandonna aux amères sensations qui l'oppressaient. Peut-être bien aimait-il véritablement la charmante Candida, mais cet amour, il l'avait enfoui, dérobé comme un secret intime et précieux dans le plus profond de son cœur aux yeux de tous les hommes et aux siens propres. Et lorsque Fabian en avait parlé d'un ton si leste, avec aussi peu de ménagement, il lui avait semblé voir arracher par des mains grossières et insolemment audacieuses le voile d'une image de sainte, auquel lui-même n'aurait pas osé porter la main, dans la crainte de s'attirer une éternelle réprobation. Oui les paroles de Fabian résonnaient à son oreille comme une abominable dérision de ses sentiments les plus chers et de ses rêves les plus doux.

« Ainsi, s'écria-t-il emporté par sa mauvaise humeur, tu vois en moi, Fabian, un fat amoureux qui court aux leçons de Mosch Terpin pour respirer, au moins durant une heure, sous le même toit que la belle Candida, un niais qui rôde solitairement dans les bois pour ruminer de pitoyables vers à la bien-aimée, et lui en adresser le message plus pitoyable encore, un enfant qui dégrade les arbres en découpant sur leur verte écorce des chiffres entrelacés, un pauvre diable incapable, en présence de sa belle, de prononcer deux paroles de suite, qui ne fait

que soupirer et geindre et grimacer en pleurnichant comme s'il souffrait de crampes aiguës, et qui porte sur sa poitrine, à nu, quelque fleur fanée qui aura touché sa ceinture, ou bien le gant qu'elle aura perdu : bref, un sot extravagant et puéril !... Et c'est pour cela que tu me railles, Fabian ! Et c'est pour cela que peut-être bien tous les camarades se moquent de moi, et que je suis un objet de risée publique, moi et le monde enchanté de mes illusions, — et l'aimable, la charmante, — la céleste Candida !... »

En prononçant ce nom, il sentit comme une lame de poignard s'enfoncer brûlante dans son cœur. Ah ! — c'est qu'il entendit en ce moment murmurer très-intelligiblement en lui-même la voix de sa conscience. C'est qu'en effet le voisinage de Candida l'attirait seul dans la maison de Mosch Terpin, c'est qu'il écrivait à son intention des vers passionnés, qu'il entaillait son nom chéri sur l'écorce des arbres, qu'il devenait muet en sa présence, réduit à soupirer et à gémir, qu'il portait sur sa poitrine des fleurs fanées qui avaient paré le sein de la bien-aimée, qu'il commettait donc enfin toutes les ridicules folies que Fabian pouvait lui reprocher. Ce fut seulement alors qu'il comprit bien de quelle ardeur inexprimable il aimait la belle Candida ; mais il ne pouvait s'empêcher de reconnaître en même temps que, par une bizarrerie constante, l'amour le plus pur, le plus vif, se formulait assez sottement dans les actions extérieures, ce qu'il fallait attribuer sans doute à l'élément d'ironie dont la nature a mis le germe dans toutes les manifestations de la vie humaine. Il

pouvait bien avoir raison, mais une chose très-fâcheuse fut qu'il commença à s'affecter extrêmement de cette découverte. Adieu tous les rêves séduisants qui le charmaient autrefois : les voix mystérieuses du bois n'avaient plus pour lui que des accents de dérision, et frappé d'un vertige terrible, il s'enfuit à Kerepes.

« Monsieur Balthasar ! — *mon cher* monsieur Balthasar ! » c'est ainsi qu'il s'entendit appeler tout-à-coup. Il leva les yeux et resta immobile comme frappé de la baguette d'un enchanteur. Car justement à sa rencontre arrivait le professeur Mosch Terpin, donnant le bras à sa fille Candida. Candida salua le jeune homme transformé en statue avec la naïve et amicale sérénité qui lui était propre. « Balthasar, mon cher Balthasar ! s'écria le professeur, car vous êtes le plus zélé, le plus distingué de mes auditeurs ! — O mon très-cher, je le vois, vous aimez la nature et ses merveilles, comme moi qui en suis réellement fanatique ! Vous venez certainement encore d'herboriser dans notre petit bois. Qu'avez-vous trouvé de curieux ? — Là ! faisons donc plus intimement connaissance. Venez me voir, vous serez toujours le bienvenu. Nous pourrons expérimenter ensemble. Avez-vous déjà vu ma machine pneumatique ? — Eh bien ? *mon cher* — demain au soir une réunion d'amis a lieu chez moi pour prendre du thé avec des tartines au beurre, et se livrer à une agréable causerie : augmentez-la de votre chère présence. Vous ferez la connaissance d'un jeune homme vraiment charmant qui m'a été recommandé. *Bonsoir*,

mon cher! bonsoir, excellent jeune homme, — *au revoir!* vous viendrez sans doute demain au cours. — Là ! *mon cher!* — *adieu!* » Sans attendre la réponse de Balthasar, le professeur Mosch Terpin s'éloigna avec sa fille °.

Balthasar, dans son trouble, avait à peine osé lever les yeux; mais les regards de Candida embrasaient son cœur, il sentait le souffle de son haleine, et de doux frissons l'agitaient de la tête aux pieds. — Toute sa morosité s'était évanouie. Ivre de bonheur, il suivit des yeux la charmante Candida jusqu'à ce qu'elle eût disparu derrière les arbres; puis il retourna lentement dans le bois pour s'y plonger dans une extase plus ravissante que jamais.

TROISIÈME CHAPITRE.

Comme quoi Fabian fut réduit à ne savoir que dire. — Candida et des demoiselles qui ne doivent pas manger de poisson. — Thé littéraire de Mosch Terpin. — Le jeune prince.

Fabian ne doutait pas, en suivant le sentier de traverse par le bois, qu'il arriverait encore bien avant le petit homme qu'il avait vu s'éloigner au trot. Mais il se trompait, car en sortant du bois il aperçut à une grande distance le nain, auquel s'était joint un autre cavalier de belle apparence, passer à cheval sous la porte de Kerepes. « Bah! se dit Fabian en lui-même, le marmouset sur son grand cheval a beau m'avoir gagné de vitesse, j'arriverai toujours assez à temps pour jouir du curieux spectacle de son apparition dans la ville. Si ce rare objet est en effet un étudiant, on lui indiquera l'hôtel du *Cheval ailé;* et s'il s'arrête là-bas avec son prrr! prrr! retentissant, en lançant ses bottes d'abord et puis sa grotesque personne à terre; s'il s'avise surtout, en voyant rire les camarades, de prendre son air arrogant et farouche, oh alors, — la farce sera complète! »

Lorsque Fabian eut enfin atteint la ville, il s'at-

tendait à ne rencontrer dans les rues, sur le chemin du Cheval ailé que des figures épanouies. Il n'en était rien cependant. Tous les gens passaient tranquilles et graves. C'était avec le même sérieux que se promenaient de long en large, sur la place, en face du Cheval ailé, plusieurs étudiants qui s'y étaient rassemblés et qui causaient entre eux. Fabian se persuada que le nain à coup sûr était allé descendre autre part, lorsqu'en jetant un regard dans la cour de l'hôtel il vit un palefrenier conduire précisément à l'écurie la monture fort reconnaissable du petit homme.

Alors Fabian courut au-devant d'un de ses amis et lui demanda s'il n'avait pas vu arriver à cheval une espèce de nain tout-à-fait singulier et merveilleux. Celui que Fabian questionna n'en savait pas plus que les autres, et Fabian leur raconta alors ce qui s'était passé entre lui et le petit roquet, qui voulait qu'on le prît pour un étudiant. Tous rirent de bon cœur, mais ils certifièrent n'avoir vu rien de pareil à ce qu'il décrivait, mais que dix minutes avant il était effectivement arrivé deux élégants cavaliers montés sur de beaux chevaux, lesquels étaient descendus à l'hôtel du Cheval ailé. « Et l'un d'eux, demanda Fabian, n'était-il pas sur ce cheval qu'on menait tout à l'heure à l'écurie? Positivement, répondit l'un des assistants. Celui qui montait ce cheval était d'une taille un peu petite, mais fort bien fait, agréable de visage, et doué de la plus belle chevelure bouclée qu'on puisse voir. En outre, il s'est montré comme un cavalier parfait, il s'est élancé de son cheval avec une grâce, une agilité qu'en-

vierait le premier écuyer du prince. — Quoi! s'écria Fabian, et il n'a pas perdu ses bottes, et il n'a pas roulé à terre devant vos pieds? — Assurément non! s'écrièrent-ils d'une commune voix. A quoi penses-tu, frère? Un aussi solide cavalier que le petit étranger!... »

Fabian ne savait que dire. Balthasar descendait en ce moment la rue. Fabian se précipita vers lui, l'attira à part, et lui raconta comme quoi le petit poucet qu'ils avaient rencontré dans le bois et qu'ils avaient vu tomber de cheval, venait d'arriver en cet endroit, et comme quoi tout le monde s'accordait à voir en lui un joli homme de structure élégante, et surtout un parfait cavalier. « Tu vois, mon cher ami Fabian, répliqua Balthasar d'un air calme et sérieux, que tout le monde ne jette pas comme toi la pierre aux individus disgraciés de la nature, en les poursuivant de railleries peu charitables. — Mais au nom du ciel! interrompit Fabian, il ne s'agit nullement ici de railleries intempestives ni de défaut de charité. Toute la question est de savoir si un petit maroufle de trois pieds de haut, qui ressemble assez exactement à un radis, peut s'appeler un joli homme élégant et bien tourné? » Balthasar fut obligé de confirmer la déclaration de Fabian au sujet de la taille et de la difformité du soi-disant étudiant. Mais les autres prétendaient toujours que le petit cavalier était un homme gracieux et bien fait, tandis qu'au contraire Fabian et Balthasar persistaient à soutenir qu'ils n'avaient jamais vu un plus hideux avorton. La chose

en resta là, et chacun s'en alla de son côté plein d'une égale surprise.

Le soir arriva. Les deux amis rentraient chez eux de compagnie. Alors Balthasar, sans savoir lui-même comment, laissa échapper qu'il avait rencontré le professeur Mosch Terpin, lequel l'avait engagé à venir passer le lendemain la soirée chez lui. « Oh toi, homme heureux! s'écria Fabian, homme bienheureux! tu vas voir ta bien-aimée, la jolie mamselle Candida, tu vas l'entendre, lui parler!..... » Balthasar, de nouveau blessé au vif, quitta le bras de Fabian, et fit mine de s'éloigner. Pourtant il se contint, revint près de son ami, et lui dit en surmontant son émotion : « Il se peut que tu aies raison, cher frère, de me tenir pour un sot amoureux. Je le suis peut-être en réalité. Mais ce sot amour enfin m'a fait à l'âme une blessure profonde et douloureuse : et y toucher sans précaution, c'est risquer d'aggraver mon mal et de me porter aux derniers excès de la folie. Ainsi, frère! si tu es véritablement mon ami, abstiens-toi désormais de prononcer devant moi le nom de Candida.

» Tu prends encore la chose d'une manière terriblement tragique, mon cher ami Balthasar! répliqua Fabian, et, au fait, c'est à quoi l'on doit s'attendre de ta part dans ton état. Mais afin d'éviter avec toi toutes sortes de fâcheux différends, je te promets que le nom de Candida ne sortira plus de ma bouche, à moins que tu ne donnes lieu toi-même au résultat contraire. Permets-moi seulement une fois encore de t'exprimer à combien de chagrin je prévois que

tu t'exposes par ta passion insensée. Candida est une fort jolie et charmante petite fille ; mais elle ne convient pas le moins du monde à ton caractère mélancolique et rêveur. Quand tu la connaîtras plus intimement, son naturel gai et naïf te paraîtra un défaut de poésie, chose qui te choque partout si rudement ; tu tomberas alors dans toutes sortes de rêveries extravagantes, et tout cela te conduira par mille et mille souffrances imaginaires à un désespoir frénétique et à un sombre dénouement. — Au reste, je suis pareillement invité pour demain chez notre professeur, qui doit nous amuser avec de très-belles expériences. — Maintenant, bonne nuit ! rêveur romanesque. Dors bien, si tu peux dormir toutefois la veille d'un jour aussi solennel que celui de demain. »

Ce fut ainsi que Fabian quitta son ami, qui était tombé dans une profonde méditation. — Ce n'était pas sans raison que Fabian regardait tous les accidents d'une fatalité déplorable, comme les conséquences probables d'une liaison entre Candida et Balthasar. Car le contraste de leurs natures et de leurs caractères motivait suffisamment une pareille supposition.

Candida, chacun était obligé d'en convenir, était une jeune fille charmante, avec des lèvres un peu épanouies, et de ces yeux dont les ardents rayons vont droit au cœur. Si l'on pouvait appeler bruns plutôt que blonds, ou blonds plutôt que bruns ses cheveux d'ailleurs fort beaux, et qu'elle s'entendait merveilleusement à arranger et à grouper en nattes de la ma-

nière la plus originale, je l'ai oublié, je me souviens seulement qu'ils avaient la propriété singulière de paraître toujours plus foncés, plus on s'arrêtait à les considérer. D'une taille svelte et avantageuse, pleine d'aisance dans ses mouvements, Candida, surtout au milieu d'une société joyeuse, était la grâce et l'aménité en personne; et devant tant de charmes corporels, on négligeait de remarquer que sa main et son pied auraient pu avoir peut-être des proportions plus petites et plus élégantes. D'ailleurs elle avait lu *Wilhelm meister*, de Goethe, les poésies de Schiller, *l'Anneau magique*, de Fouqué, et avait oublié presque immédiatement tout leur contenu; elle touchait fort passablement du piano-forté, et chantait même quelquefois en s'accompagnant; elle dansait les contredanses françaises et les gavottes les plus nouvelles, et elle écrivait la note du blanchissage d'une main lisible et légère. Bref, voulait-on absolument reprendre quelque chose dans cette demoiselle, c'eût été peut-être qu'elle n'avait pas la voix assez flûtée, qu'elle se laçait trop fort, se réjouissait trop long-temps d'un chapeau neuf, et consommait trop de gâteaux avec le thé. Pour certains esprits poétiques transcendants, ils auraient trouvé assurément à redire sur bien d'autres choses encore, mais aussi jusqu'où ne va pas l'exigence de ces gens-là?

D'aprés leurs prétentions, il faut d'abord que la demoiselle tombe à tout ce qu'ils débitent sur son compte dans une extase somnambulique, qu'elle soupire profondément, qu'elle roule les yeux, et

même se pâme dans l'occasion, ou bien devienne aveugle passagèrement, ce qui est le symptôme le plus caractéristique de la plus exquise *féminerie*. Puis la susdite demoiselle doit encore chanter les vers du poëte sur la mélodie qui coule de son propre cœur, et en devenir malade à l'instant. Elle se croit également obligée de faire des vers elle-même, mais d'affecter une grande confusion s'ils viennent à être répandus, quoiqu'elle les ait glissés de sa propre main, et mis au net en caractères délicats sur un papier très-fin et parfumé, dans la main du poëte, qui, de son côté, devient aussi malade de ravissement : et cela est vraiment bien juste et bien naturel.

Mais il y a des ascétiques en poésie qui vont encore plus loin et trouvent contraire à toute délicatesse féminine qu'une jeune fille rie, mange et boive, et s'habille élégamment suivant les lois de la mode. Ils ressemblent presque à saint Jérôme, qui défend aux vierges de porter des pendants d'oreille et de manger du poisson. Elles ne doivent prendre, d'après la prescription du saint, qu'un peu d'herbe assaisonnée, avoir constamment faim sans y prendre garde, s'envelopper de vêtements grossiers et mal ajustés qui dérobent leur taille à la vue, et surtout choisir pour compagne une personne sérieuse, pâle, triste et un peu sale. —

Candida était de tout point une créature enjouée et naïve, et elle n'aimait rien tant qu'une conversation dont une gaîté franche et vivace faisait tous les frais. Elle riait du meilleur cœur de la moindre plaisanterie; jamais elle ne soupirait, si ce n'est quand

une pluie imprévue venait mettre obstacle à la promenade projetée, ou quand son châle neuf avait reçu quelque tache, en dépit de ses minutieuses précautions. Après tout, dans les circonstances qui le réclamaient elle faisait preuve d'un sentiment profond et vrai, mais qui ne devait jamais dégénérer en fade sensiblerie. Il se peut donc bien, cher lecteur, que la jeune fille nous convînt à merveille, à toi ou à moi qui n'appartenons pas à la classe des rêveurs nébuleux ; et la chose était fort douteuse quant à l'étudiant Balthasar. Mais nous verrons bientôt jusqu'à quel point le prosaïque Fabian avait prophétisé juste ou non.

Balthasar ne put fermer l'œil de la nuit par excès d'inquiétude, et dans l'attente enivrante du lendemain. Quoi de plus naturel ? Tout plein de l'image de sa bien-aimée, il s'assit à son bureau, et écrivit un assez grand nombre de vers purs et harmonieux, où il peignait l'état de son âme dans un mystique récit des Amours du rossignol pour la rose purpurine. Il voulait emporter cette composition au thé littéraire de Mosch Terpin, et s'en servir pour frapper au cœur de l'innocente Candida, s'il pouvait profiter d'une occasion favorable.

Fabian sourit un peu lorsqu'il vint, suivant leurs conventions, chercher à l'heure fixée son ami Balthasar, et qu'il le trouva plus élégamment paré qu'il ne l'avait jamais vu. Il avait un col déchiqueté garni du plus beau point de Bruxelles, et un habit court en velours avec des manches tailladées. Il portait des bottes à la chevalière ou à la française

aux talons hauts et pointus, et garnies de glands d'argent; un chapeau anglais du castor le plus fin, et des gants de Danemark. Il était donc ainsi vêtu tout-à-fait à l'allemande, et cette mise lui seyait au-delà de toute expression, surtout avec ses cheveux frisés avec soin et sa petite moustache bien peignée.

Le cœur de Balthasar frissonna de plaisir quand, à son arrivée chez Mosch Terpin, Candida vint au-devant de lui, dans le véritable costume classique de la jeune fille allemande, accorte, prévenante de la voix et du regard, et telle enfin qu'on avait l'habitude de la voir, pleine de grâce dans toute sa personne. « O charmante demoiselle ! » dit Balthasar avec un soupir des plus profonds, lorsque Candida, la douce Candida elle-même vint lui offrir une tasse de thé fumant. Mais Candida, en arrêtant sur lui son regard resplendissant, lui dit : « Voilà du Rhum et du Maraschino, du biscuit et du pumpernickel [1], cher monsieur Balthasar ! ayez la bonté de vous servir à votre gré. Cependant, au lieu de choisir du Rhum ou du Maraschino, du biscuit ou du pumpernickel, sans même y faire attention, l'exalté Balthasar ne pouvait détourner de la charmante demoiselle son regard plein de cette langueur douloureuse qu'inspire un ardent amour, et il cherchait des mots pour exprimer ce qui se passait alors dans le fond de son âme.

En ce moment, le professeur d'esthétique, un homme d'une grandeur et d'une force de géant, le saisit par derrière d'une main vigoureuse et le fit retourner brusquement, de sorte qu'il répandit par terre plus de thé que ne le voulait l'étiquette, en

s'écriant d'une voix de Stentor : «Mon excellent Lucas Cranach [2], n'avalez pas cette eau insipide : c'est le plus sûr moyen de vous délabrer votre bon estomac allemand. Là bas, dans l'autre chambre, notre brave compère Mosch a dressé une batterie des plus belles bouteilles toutes remplies de noble vin du Rhin. C'est là qu'il faut montrer notre savoir-faire. » — Il entraînait avec lui le malheureux jeune homme.

Mais le professeur Mosch Terpin sortit au même moment de la chambre voisine à leur rencontre, conduisant par la main un petit homme très-singulier, et s'écriant à haute voix : « Permettez, mesdames et messieurs, que je vous présente un jeune homme que recommandent les qualités les plus précieuses, et à qui il ne sera pas difficile de gagner votre estime et votre bienveillance. C'est le jeune seigneur Cinabre, qui n'est arrivé que d'hier dans cette ville, et qui se destine à l'étude du droit. » — Fabian et Balthasar reconnurent au premier coup d'œil le petit monstre bizarre qu'ils avaient vu galopper et tomber de cheval dans le bois.

« Dois-je aller défier de nouveau à l'alène ou à la sarbacane cette vraie mandragore? dit Fabian tout bas à Balthasar; car en conscience je ne saurais consentir à l'adoption d'autres armes avec ce redoutable adversaire.

» Comment ne rougis-tu pas, répliqua Balthasar, de te moquer ainsi de ce pauvre nain disgracié, qui n'en est pas moins doué, tu l'as entendu, des qualités les plus rares, et qui supplée ainsi par son mérite intellectuel à ce dont l'a privé la nature

sous le rapport des avantages physiques. » Puis il s'avança vers le petit et lui dit : « J'espère, honorable monsieur Cinabre, que votre chute de cheval d'hier n'aura pas eu de suites fâcheuses? » Mais Cinabre se redressa à ces mots sur la pointe des pieds, en rejetant la tête en arrière, et, s'étayant d'une petite canne qu'il portait à la main, de telle sorte qu'il atteignait ainsi à peu près la ceinture de Balthasar, il dit d'une voix singulièrement ronflante et creuse, en dirigeant sur lui de bas en haut des regards étincelants et farouches : « Qu'est-ce à dire, s'il vous plait, monsieur ! et de quoi parlez-vous? — Tombé de cheval? moi tombé de cheval! — Vous ignorez apparemment que je suis le meilleur cavalier qu'il y ait. Apprenez, monsieur, que je ne tombe jamais de cheval, que j'ai fait la dernière campagne en qualité de volontaire dans les cuirassiers, et que je donnais des leçons d'équitation aux officiers et aux soldats comme instructeur de manége! — Hm ! — hm! tomber de cheval, — moi, tomber de cheval! » —

Il voulut alors se retourner brusquement, mais la canne sur laquelle il s'appuyait glissa, et le nain de rouler par terre dans les jambes de Balthasar. Celui-ci étendit la main aussitôt pour soutenir le petit homme et l'aider à se relever; mais il le toucha à la tête par mégarde, et le petit sapajou poussa un cri si perçant, que tout le salon en retentit, et que les assistants se levèrent effrayés de leurs siéges. On entoura soudain Balthasar, et on lui demanda de toutes parts au nom du ciel quel motif lui avait ar-

raché ce cri épouvantable : « Ne vous en formalisez pas, mon cher monsieur Balthasar, lui dit le professeur Mosch Terpin ; mais la plaisanterie est vraiment par trop forte : car vous vouliez sans doute nous faire croire qu'il y avait ici un chat, et qu'on lui marchait sur la queue. — Un chat ! un chat !..... hors d'ici le chat ! » s'écria soudain une dame aux nerfs délicats. Et presque aussitôt elle tomba en pamoison. Deux vieux messieurs, qui partageaient la même aversion, s'écrièrent à leur tour : « Un chat ! — un chat ! » — Et ils se précipitèrent hors du salon.

Candida, qui avait répandu tout son flacon d'odeur sur la dame évanouie, dit tout bas à Balthasar : « Voyez donc, cher monsieur Balthasar, que de malheurs vous occasionez avec votre vilain et retentissant miaou ! »

Balthasar cherchait en vain à se rendre compte de ce qui lui arrivait. Le visage rouge comme du feu de confusion et de dépit, il ne pouvait articuler une parole pour dire au moins que ce n'était pas lui mais le petit seigneur Cinabre qui avait si horriblement miaulé.

Le professeur Mosch Terpin vit le cruel embarras du jeune homme, il s'approcha de lui avec bonté, et lui dit : « Là, là, mon cher monsieur Balthasar, ne vous tourmentez donc pas pour si peu. J'ai tout vu : courbé à terre et sautant sur vos quatre membres, vous imitiez à ravir un chat irrité par de mauvais traitements. J'aime fort, quant à moi, cette sorte de jeux gym-

nastico-naturels; mais ici pourtant, dans un thé littéraire !...

» Mais, dit Balthasar en éclatant, mon digne monsieur le professeur, ce n'était pas moi... — C'est bon, c'est bon,» l'interrompit le professeur. Candida vint à eux: «Tâche donc, lui dit son père, de consoler notre bon ami Balthasar, qui est tout confus du désordre qu'il a causé. »

Le pauvre Balthasar, qui se tenait là devant elle tout interdit et le regard baissé, éveilla une sincère compassion dans le cœur de la bonne Candida. Elle lui tendit la main et murmura avec un gracieux sourire : « Mais ce sont aussi de bien comiques gens, pour avoir une peur aussi horrible des chats! » Balthasar pressa avec ardeur la main de Candida et la porta à ses lèvres. Candida laissait reposer sur lui le regard expressif de ses yeux célestes : il était ravi au septième ciel, et ne pensait plus aux miaulements maudits ni au seigneur Cinabre.

Le tumulte était apaisé, tout était rentré dans l'ordre. La dame aux nerfs délicats était assise à la table à thé, et elle mangeait passablement de biscuits qu'elle trempait dans le Rhum, assurant que c'était un remède merveilleux pour se remettre les esprits troublés par une influence funeste, et faire succéder à un effroi subit un sentiment langoureux d'espérance et de désir. — Les deux vieux messieurs aussi, qu'un chat fugitif avait réellement effrayés dans l'escalier en se jetant entre leurs jambes, revinrent tranquillement, et s'installèrent avec plusieurs autres personnes à la table de jeu.

Balthasar, Fabian, le professeur d'esthétique et quelques jeunes gens s'assirent auprès des dames. Le sieur Cinabre avait avancé un tabouret, grâce auquel il s'était hissé sur le sopha, où il se tenait assis entre deux femmes, promenant autour de lui des regards fiers et étincelants.

Balthasar crut que le bon moment était venu pour se lancer avec son élégie des Amours du rossignol et de la rose purpurine. Il annonça donc avec cette réserve modeste qui sied aux jeunes poëtes, que s'il ne craignait pas de faire naître l'ennui et la fatigue, et s'il pouvait compter sur la bienveillante indulgence de l'assemblée, il entreprendrait de lire une composition poétique, récente production de sa muse.

Comme les femmes avaient déjà suffisamment discouru de toutes les nouvelles du jour, comme les demoiselles avaient tout au long bavardé sur le dernier bal du président, et étaient même tombées d'accord sur la forme normale des derniers chapeaux, comme les hommes enfin ne comptaient plus sur de nouveaux rafraîchissements et comestibles avant deux heures au moins, Balthasar fut unanimement prié de ne pas priver la société de cette exquise jouissance.

Balthasar tira de sa poche son manuscrit proprement mis au net, et commença sa lecture.

Insensiblement, ses propres vers, fruit d'une inspiration spontanée et brûlante, pleins de vivacité et d'énergie, l'échauffèrent lui-même, et son débit de plus en plus passionné trahissait la vive émotion

d'un cœur épris d'amour. Il frissonnait de joie en entendant les soupirs discrets, les ah! approbatifs et doucereux des femmes, et les exclamations des hommes : charmant! parfait! divin! qui témoignaient du plaisir que ses vers faisaient éprouver à tout le monde.

Il arriva à la fin. Chacun alors de se récrier : « Quelle poésie! quelles pensées! quelle imagination! quels jolis vers! quelle harmonie! — Merci! merci! mille remerciments, excellent seigneur Cinabre! quel plaisir vous nous avez procuré!

» — Quoi! comment?... » s'écria Balthasar. Mais personne ne prenait garde à lui, on s'empressait autour de Cinabre, qui se rengorgeait sur le sopha comme un petit dindon, et marmottait d'une voix ronflante : « De grâce! vous voyez : ce n'est que cela, — une misère que j'ai écrite la nuit passée à la hâte. » Mais le professeur d'esthétique s'écriait : « Digne et excellent Cinabre! ami précieux! tu es, après moi, le premier poète qu'il y ait à présent au monde, viens sur mon sein, âme privilégiée! » Et il saisit le petit sur le sopha, et l'éleva dans ses bras pour le caresser et l'embrasser. Cinabre reçut fort mal ces touchantes démonstrations. Il gigottait de ses longues jambes contre le ventre du professeur en piaillant : « Laisse-moi, laisse-moi tranquille : cela me fait mal, mal, mal! veux-tu me laisser? Je t'arrache les yeux avec mes ongles, je te mords le nez en deux! — Allons, dit le professeur en replaçant le nain sur le sopha, allons, charmant ami, point d'excès de modestie! »

Mosch Terpin s'était aussi levé de la table de jeu, et s'était approché de Cinabre. Il prit sa main, qu'il serra dans les siennes, et dit avec gravité : « Excellent jeune homme! — Non, l'on ne m'a pas trop, l'on ne m'a pas assez vanté le haut génie qui vous caractérise.

» Mesdemoiselles, jeunes femmes, s'écria de nouveau le professeur d'esthétique dans le délire de l'enthousiasme, laquelle de vous récompense par un baiser le sublime Cinabre de ses vers, qui sont la plus parfaite expression des sentiments de l'amour le plus pur? — » A cette invitation, Candida quitta sa place, s'approcha du petit les joues empourprées, et, s'agenouillant devant lui, l'embrassa sur ses vilaines lèvres bleuâtres.

Alors Balthasar, comme saisi d'un subit accès de folie, s'écria : « Oui, Cinabre, divin Cinabre! c'est toi qui es l'auteur de la tendre élégie du Rossignol et de la Rose purpurine, tu as en effet mérité la sublime récompense qui t'est octroyée! » — En même temps, il entraina Fabian dans la pièce voisine. « Fais-moi le plaisir, lui dit-il, de bien me regarder en face, et puis, dis-moi franchement et sur ton honneur si je suis ou non l'étudiant Balthasar, si tu es véritablement Fabian, si nous sommes dans la maison de Mosch Terpin, ou bien si nous rêvons, si nous sommes atteints de démence? — secoue-moi, pince-moi le nez, et tâche de me réveiller de cette hallucination diabolique! »

Fabian répliqua : « Comment, mon ami, peux-tu te livrer à tant d'extravagances par pure et évidente

jalousie de ce que Candida vient d'embrasser le petit. Tu ne saurais pourtant disconvenir que l'élégie qu'il a récitée est effectivement délicieuse.—Fabian ! s'écria Balthasar avec l'expression d'une surprise sans égale, que dis-tu donc? — Eh bien oui, reprit Fabian, l'élégie du petit est un chef-d'œuvre, et il était bien digne de recevoir le baiser de Candida. — Du reste, le singulier petit homme a l'air de posséder toutes sortes de qualités plus précieuses, ma foi, qu'une jolie figure et un extérieur séduisant; et même sous ce rapport, il s'en faut de beaucoup qu'il me paraisse aussi affreux qu'au commencement. Tandis qu'il lisait ses vers, le feu de l'inspiration illuminait ses traits de telle sorte, que je croyais par moments avoir sous les yeux un jeune homme bien fait et de tournure galante, quoiqu'il dépassât à peine de la tête le bord de la table. Allons ! renonce à ton inutile jalousie, et fais preuve de bonne amitié envers un confrère en poésie !

» Quoi ! s'écria Balthasar exaspéré, moi témoigner de l'amitié à ce petit monstre ensorcelé, que je voudrais étrangler tout vif ! — Ainsi donc, dit Fabian, tu refuses tout conseil raisonnable. Mais rentrons dans le salon; il doit s'y passer quelque chose de nouveau, car j'entends de bruyantes exclamations de satisfaction. » —

Balthasar suivit machinalement son ami dans le salon.

En entrant, ils virent le professeur Mosch Terpin isolé au milieu du salon, tenant encore à la main les instruments qui venaient de lui servir à faire ses

expériences, et la stupéfaction la plus profonde peinte sur sa figure. Toute la société s'était rassemblée autour du petit Cinabre, qui, appuyé sur sa canne par derrière, se tenait fièrement sur la pointe des pieds, et recevait avec un regard hautain les félicitations dont il était accablé. L'attention fut provoquée de nouveau par le professeur qui faisait encore un petit tour de physique fort récréatif. Mais à peine l'eut-il terminé, que tout le monde se retourna vers le petit en s'écriant : « Charmant!..... parfait! cher monsieur Cinabre! » Enfin, Mosch Terpin lui-même s'élança vers le petit et cria dix fois plus fort que les autres : « Charmant! — parfait! cher monsieur Cinabre! » —

Au nombre des assistants se trouvait le jeune prince Grégoire qui étudiait à l'Université. C'était un des plus charmants cavaliers qu'on pût voir; et il montrait dans toutes ses manières tant de noblesse et d'aisance, qu'on reconnaissait clairement sa haute origine et son habitude de fréquenter les cercles les plus distingués. Or, le prince Grégoire était celui qui se montrait le plus empressé auprès de Cinabre, et qui le louait au-delà de toute mesure comme le poète le plus rare et le plus habile physicien.

Ils formaient ainsi l'un auprès de l'autre un groupe du plus singulier aspect. Près de l'élégant Grégoire, le petit homme rabougri, qui, le nez tendu en l'air, pouvait à peine se tenir droit sur ses jambes exiguës, offrait un contraste surprenant. Les regards de toutes les femmes étaient dirigés de leur côté, non sur le prince, mais sur le nain, qui ne cessait de se

hausser sur la pointe des pieds pour retomber à chaque instant, et ressemblait ainsi à un des atômes élastiques de Descartes.

Le professeur Mosch Terpin s'approcha de Balthasar et lui dit : « Eh bien, que dites-vous de mon protégé, de ce cher Cinabre ? Il donne fort à penser, n'est-ce pas ? et maintenant que je le regarde plus attentivement, je commence à soupçonner la vérité sur son compte. Le pasteur qui l'a élevé et qui me l'a recommandé s'exprime très-mystérieusement à l'égard de sa naissance. Mais considérez un peu sa noble tenue, ses manières aisées et distinguées : il est certainement de sang princier, peut-être bien le fils d'un roi ! »

En ce moment, on annonça que le souper était servi ; Cinabre s'avança en butant maladroitement vers Candida, s'empara de sa main en vrai lourdaud, et la conduisit vers la salle à manger.

Le malheureux Balthasar, au comble de la fureur, s'enfuit en courant, et gagna sa demeure à travers les ténèbres, les sifflements de l'orage et des torrents de pluie.

QUATRIÈME CHAPITRE.

Comment le violoniste italien Sbiocca menaça le sieur Cinabre de le jeter dans la contrebasse, et comment le référendaire Pulcher ne put pas arriver aux affaires étrangères. — Des officiers de la douane, et des prodiges mis en réserve pour l'usage privé de la maison. — Incantation de Balthasar par une pomme de canne.

Assis sur un rocher escarpé et couvert de mousse, dans l'endroit le plus solitaire du bois, Balthasar regardait, tout pensif et d'un œil fixe, au-dessous de lui, où un torrent écumeux mugissait dans un profond ravin au milieu de fragments de roche et de broussailles touffues. De sombres nuages couraient dans le ciel et allaient se plonger à l'horizon, derrière les monts; le bruissement des eaux et du feuillage résonnait comme une sinistre lamentation, et les oiseaux de proie faisaient retentir leurs cris aigus en s'envolant de leurs sombres retraites dans le vaste espace de l'air, où ils semblaient poursuivre les nuages fugitifs.

Balthasar croyait entendre dans ces bruits étranges et confus la voix plaintive de la nature éplorée; il lui semblait qu'il dût succomber lui-même à cet excès de désolation, et tout son être était absorbé dans la sensation déchirante d'une douleur atroce

et indicible. Pendant que des larmes amères jaillissaient de ses yeux, ou plutôt de son cœur gonflé de tristesse, il croyait voir l'esprit du torrent lever ses regards vers lui et tendre hors des vagues ses bras tout blancs d'écume pour l'attirer dans l'humide abime.

Mais un son clair et joyeux de cors retentit soudain dans le lointain, et vint frapper son oreille comme une voix consolatrice. Il sentit se ranimer en lui la vie du désir et de la douce espérance. Il laissa errer vaguement des regards autour de lui, et pendant que les cors continuaient à résonner, le vert feuillage du bois lui parut projeter une ombre moins triste, le sifflement du vent et le murmure des eaux ne lui semblèrent plus aussi lamentables, la parole lui revint.

« Non ! s'écria-t-il en se levant impétueusement et en jetant devant lui un regard enflammé, non, tout espoir n'est pas encore éteint. — Il n'est que trop certain qu'un sombre mystère, je ne sais quel sinistre enchantement, est entré pernicieusement dans mon existence; mais je romprai ce charme funeste, dussé-je être victime de la lutte! — Lorsque, cédant enfin au sentiment impérieux, irrésistible, qui me brisait la poitrine, je fis l'aveu de mon amour à la douce et charmante Candida, n'ai-je pas lu dans ses regards, n'ai-je pas senti à la pression de sa main tout mon bonheur? Mais à peine le petit nain maudit paraît-il, que tout l'amour se reporte sur lui. C'est sur lui, l'exécrable avorton, que s'attachent les regards de Candida, et elle laisse échapper de son sein

de langoureux soupirs quand cet être malotru s'approche d'elle ou lui touche la main. Il faut qu'il y ait en lui quelque chose de prestigieux; et si je pouvais ajouter foi aux sots contes des nourrices, je parierais que ce nain est un méchant magicien, et qu'il a le pouvoir d'ensorceler les gens. N'est-il pas inconcevable que chacun à part prenne en pitié ce petit être difforme, maltraité par la nature à tous égards, et quand le nain est au milieu d'eux, qu'on s'accorde pour le proclamer le plus spirituel, le plus intelligent, et même le plus beau et le plus gracieux jeune homme de toute l'Université. — Que dis-je? ne suis-je pas moi-même sous la même fascination? Ne me semble-t-il pas par moments voir dans ce Cinabre un homme aimable et raisonnable. Ce n'est qu'en présence de Candida que le charme n'a plus aucune puissance sur moi; ce Cinabre alors reste évidemment à mes yeux un avorton stupide, une affreuse figure de mandragore. — N'importe! je ne céderai pas à la puissance diabolique : un secret pressentiment me dit au fond de mon cœur qu'une circonstance inattendue me donnera la clef de cette énigme, et me fournira les armes propres à triompher du pernicieux farfadet! » —

Balthasar se mit en marche pour retourner à Kerepes. En traversant un sentier bordé d'arbres, il aperçut sur la grande route une petite voiture de voyage et quelqu'un dedans qui lui faisait un signe amical avec un mouchoir blanc. Il avança et reconnut le sieur Vincenzo Sbiocca, célèbre violoniste, dont il appréciait grandement le jeu parfait et plein

d'expression, et de qui il prenait des leçons depuis deux ans.

« Enchanté, s'écria Sbiocca en sautant hors de la voiture, enchanté, mon cher monsieur Balthasar, mon digne élève et ami, de vous rencontrer ici pour pouvoir prendre congé de vous bien cordialement.

» Comment, monsieur Sbiocca? dit Balthasar, j'espère que vous ne quittez pas Kerepes, où tout le monde vous honore et vous estime, où l'on serait en vérité au désespoir de vous perdre.

» Oui, monsieur Balthasar, répliqua Sbiocca dont la vive rougeur accusait la colère qui l'enflammait, je quitte une ville où tout le monde a perdu la tête, et qui ressemble à une véritable maison de fous! — Vous n'étiez pas hier à mon concert puisque vous étiez allé courir les champs; autrement vous auriez pu me prêter main-forte contre ces enragés ligués contre moi.

» Qu'est-il donc arrivé, au nom du ciel, qu'est-il arrivé? » s'écria Balthasar.

Sbiocca poursuivit : « Je jouais le concerto le plus difficile de Viotti. C'est ma jouissance, mon triomphe! vous me l'avez entendu jouer, et il vous a toujours causé un nouvel enthousiasme. Eh bien, hier, c'est un fait, j'étais tout particulièrement bien disposé, l'esprit dégagé, *spirito alato*, enfin. Aucun violoniste sur toute la terre, Viotti lui-même, ne m'aurait pas surpassé. Bref, lorsque j'eus fini, le ravissement général éclata, comme je m'y attendais, par des transports frénétiques, *con furore!* Le violon sous le bras, je m'incline poliment pour remercier

l'auditoire.... Mais! de quel spectacle sont témoins mes yeux, mes oreilles! Tous les assistants, sans faire à moi la moindre attention, se pressent dans un coin de la salle en s'écriant : « Bravo! bravissimo! divin Cinabre! quel jeu! quel doigté! quelle expression! quelle pureté! » — Je me précipite, je me fraye un passage : que vois-je? un misérable drôle contrefait, moins haut que ma botte, qui croasse d'une voix désagréable : « De grâce! de grâce!... J'ai fait de mon mieux, d'après mes petits moyens. Il est vrai que je suis en ce moment le plus fort joueur de violon qui soit en Europe et dans les quatre parties du monde!

» Mille diables! m'écriai-je, et qui donc vient de jouer, moi ou ce vermisseau-là! » Et comme le nain continuait de croasser : « De grâce! de grâce, messieurs! » je veux me jeter sur lui et le saisir de mes cinq doigts : mais alors tous se précipitent sur moi, en se récriant sur les effets extravagants de l'envie, de la jalousie... Pendant ce temps-là, quelqu'un vint à s'écrier : « Et quelle composition! » Et tout le monde de répéter à la fois : « Et quelle composition, divin Cinabre! sublime compositeur! » Oh alors je m'écriai plus violemment qu'auparavant : « Tout le monde est-il donc fou, ou possédé? C'était un concerto de Viotti, et c'est moi, moi le célèbre Vincenzo Sbiocca, qui l'ai exécuté! » A ces mots, ils s'emparent de ma personne, ils parlent d'accidents étranges, de folie furieuse, *rabbia italiana*, et ils me portent de vive force dans une pièce voisine, en me traitant absolument comme un malade en démence.

» Peu après, la signora Bragazzi s'élance dans la chambre, où elle tombe évanouie. Il lui était arrivé la même chose qu'à moi. Quand elle eut fini de chanter, la salle retentit de mille « Brava! bravissima Cinabre! » Et chacun s'écriait qu'on ne pouvait trouver sur la terre une cantatrice pareille, tandis que l'infâme Cinabre croassait de nouveau : « De grâce! de grâce, messieurs! » —

» Signora Bragazzi a une fièvre ardente et n'y survivra pas. Quant à moi, j'ai recours à la fuite pour échapper à cette engeance de fous! Portez-vous bien, mon cher monsieur Balthasar! — Si vous rencontrez par hasard le signorino Cinabre, ayez la complaisance de lui dire qu'il se garde bien de se montrer jamais dans un concert dont je ferais partie. Je le prendrais infailliblement par ses petites pattes de scarabée, et je le ferais passer par un des trous en *f* de la contrebasse; là il pourrait tout à son aise faire le virtuose et la cantatrice le reste de ses jours. — Bonne santé, mon cher Balthasar, et ne négligez pas l'étude du violon. »

En disant ces mots, le sieur Vincenzo Sbiocca embrassa Balthasar, immobile de surprise, et remonta dans la voiture, qui se mit à rouler avec vitesse.

« N'ai-je donc pas raison? se dit à lui-même Balthasar; ce petit être ignoble, ce Cinabre est sorcier et il ensorcèle les gens. » — En ce moment, un jeune homme passa devant lui en courant, pâle, troublé, la fureur et le désespoir peints sur sa figure. Cette rencontre fit une impression douloureuse sur Balthasar. Il crut avoir reconnu dans ce jeune homme un

de ses amis, et courut promptement dans le bois sur ses traces.

A peine avait-il parcouru l'espace de vingt ou trente pas, qu'il aperçut le référendaire Pulcher arrêté sous un grand arbre, et parlant ainsi, le regard levé vers le ciel : « Non ! je ne saurais plus long-temps souffrir cette honte ! — Toute espérance est anéantie pour moi. — Ma seule perspective maintenant est la tombe ! — Adieu ! monde, — existence, — avenir, — bien-aimée ! » A ces mots, le référendaire, abîmé de douleur, tira de son sein un pistolet et se l'appliqua sur le front.

Balthasar s'élance avec la rapidité de l'éclair, s'empare du pistolet qu'il jette au loin, et s'écrie : « Pulcher ! au nom du ciel ! qu'as-tu, que fais-tu ? »

Le référendaire était tombé à moitié évanoui sur le gazon, et il resta plusieurs minutes sans reprendre connaissance. Balthasar, assis auprès de lui, lui adressait maint discours pour le consoler, autant que cela lui était possible sans connaître le motif de son désespoir. Il lui avait déjà demandé cent fois ce qui avait pu lui arriver de si terrible pour éveiller en lui la noire idée du suicide. Enfin Pulcher, après avoir soupiré profondément, parla ainsi :

« Tu connais ma position gênée, mon cher Balthasar, tu sais que j'avais mis toutes mes espérances dans l'obtention de la place de secrétaire intime, vacante auprès du ministre des affaires étrangères ; tu sais avec quel zèle, quelle application je m'étais préparé. J'avais remis mes compositions écrites, et j'appris à ma grande joie qu'elles avaient obtenu du

ministre la plus complète approbation. Juge de la confiance avec laquelle je me présentai aujourd'hui même dans la matinée pour subir l'examen oral. En entrant dans la chambre où il devait avoir lieu, j'y trouvai un petit drôle contrefait qu'on appelle le sieur Cinabre, et que tu as eu peut-être occasion de voir. Le conseiller de légation qui était chargé de l'examen vint à moi avec complaisance et me dit que monsieur Cinabre se mettait aussi sur les rangs pour concourir à la place que je sollicitais, et qu'il allait par conséquent nous examiner tous les deux. Puis il me dit tout bas à l'oreille : « Vous n'avez rien à craindre de votre concurrent, mon cher référendaire : les compositions par écrit qu'a remises le petit Cinabre sont pitoyables ! »

» L'examen commença. Je ne manquai de répondre à aucune question. Pour Cinabre, il ne savait rien, absolument rien. Au lieu de répondre, il croassait et piaillait des choses complètement inintelligibles : il tomba aussi deux ou trois fois du haut de sa chaise en gigottant malhonnêtement avec ses petites jambes, de sorte que je fus obligé de le ramasser. Le cœur me battait de plaisir ; les regards bienveillants que le conseiller adressait au nain me paraissaient être une ironie amère. L'examen était terminé. Comment peindre ma stupéfaction... ? je crus me sentir englouti par un coup de foudre subit à vingt toises sous terre, lorsque le conseiller s'approcha du petit monstre, l'embrassa et lui dit : « Sublime jeune homme ! quel savoir ! — quelle intelligence ! quelle pénétration ! » Et se tournant vers moi :

« Vous m'avez bien trompé, monsieur le référendaire Pulcher,... vous ne savez rien du tout. Et puis, ne prenez pas cela en mauvaise part, mais la manière dont vous vous êtes sans doute enhardi pour l'examen viole toute convenance et toute dignité ! vous étiez incapable de vous tenir sur votre chaise, vous tombiez à chaque instant, et le sieur Cinabre a été obligé de vous relever plusieurs fois. Un diplomate doit se maintenir à jeun et réfléchi. Adieu, monsieur le référendaire ! »

» Je croyais encore néanmoins que tout cela n'était qu'une illusion bizarre de mes sens, je m'enhardis et j'allai chez le ministre. Mais il me fit demander comment je pouvais avoir l'audace de venir l'importuner de ma présence, après la manière dont je m'étais comporté à l'examen, et dont il était parfaitement bien instruit. La place que j'ambitionnais était déjà donnée, du reste, au sieur Cinabre. C'est ainsi qu'une puissance infernale a anéanti toutes mes espérances, et je suis décidé à faire moi-même le sacrifice d'une vie devenue le jouet d'une sombre fatalité ! — Laisse-moi !

» Jamais, s'écria Balthasar, et d'abord écoute-moi ! »

Il raconta alors à Pulcher tout ce qu'il savait de Cinabre, depuis sa première apparition hors de la porte de Kerepes, ce qui lui était arrivé avec le nain chez Mosch Terpin, et ce qu'il venait d'apprendre à l'instant même de Vincenzo Sbiocca. « Il n'est que trop certain, ajouta-t-il ensuite, que cette pernicieuse influence du misérable avorton provient de

quelque charme mystérieux; et, crois-moi, ami Pulcher, s'il y a ici de la magie en jeu, tout dépend de notre ferme volonté d'en triompher; la victoire est certaine si le courage ne nous manque pas. Ainsi donc, hardiesse et prudence : point de précipitation, associons-nous pour attaquer avec succès le méchant petit sorcier.

» Méchant sorcier, petit drôle de sorcier, s'écria le référendaire avec feu, oui, le nain maudit n'est pas autre chose assurément! — Mais, ami Balthasar, où en sommes-nous donc? Rêvons-nous tous les deux? — Sorcellerie! magie! tout cela n'est-il pas depuis long-temps passé de mode? L'illustre Paphnutius-le-Grand n'a-t-il pas, il y déjà bien des années, introduit dans le pays les lumières de la civilisation, et proscrit toute espèce de prestiges et de merveilles? Comment se fait-il que pareille denrée ait été frauduleusement importée ici? Mille tonnerres! il faudrait en prévenir immédiatement la police et les préposés de la douane. — Mais non, non : tout notre malheur résulte de l'insigne folie des gens, ou plutôt, j'en ai peur, d'une corruption indigne. Ce maudit Cinabre est, dit-on, prodigieusement riche. Dernièrement, comme il se trouvait devant la Monnaie, les passants le montraient au doigt en disant : « Voyez ce joli petit papa : c'est à lui qu'appartient tout l'or monnoyé amoncelé là-dedans! »

» Silence! répliqua Balthasar, silence, ami référendaire : ce n'est pas avec de l'or que notre ennemi peut faire ce qu'il fait, il y a autre chose en jeu, sois-en sûr. — Il est vrai que le prince Paphnutius

a introduit les lumières pour le bien de son peuple et au profit de ses descendants; mais il n'en est pas moins resté mainte chose inconcevable et tout-à-fait merveilleuse. Je veux dire que l'on a gardé pour l'usage de la maison plusieurs beaux miracles. Par exemple, on voit encore surgir d'un misérable grain de semence, de grands et magnifiques arbres, et une infinie variété des plus belles plantes et des meilleurs fruits dont nous nous régalons. Il est même encore permis aux fleurs et aux insectes de porter sur leurs feuilles veloutées, sur leurs ailes transparentes, les plus riches couleurs et jusqu'aux hiéroglyphes les plus merveilleux, si bien que personne au monde ne sait si c'est de la peinture à l'huile, à la gouache ou à l'aquarelle, et qu'aucun maître d'écriture n'est capable de lire et encore moins d'imiter ces élégants caractères si couramment tracés ! Hoho ! référendaire, je te certifie qu'il se passe parfois en moi-même des phénomènes bien étranges. — Quand il m'arrive de poser ma pipe de côté et de me promener de long en large dans ma chambre, une voix singulière murmure à mon oreille que mon propre individu est une merveille surprenante, et sert de demeure au magicien Microcosme, qui m'incite à mille extravagances. Mais alors je m'enfuis dehors et je me livre à la contemplation de la nature, et je comprends le langage des fleurs et celui des eaux, et je me sens pénétré d'un ravissement céleste, d'une béatitude infinie !...

» Tu as certainement la fièvre ! » s'écria Pulcher. Mais Balthasar, sans prendre garde à lui, étendant

les bras dans l'espace comme transporté d'une ardeur insensée : « Écoute, dit-il, ô référendaire ! quelle musique céleste résonne à travers le bois, s'alliant au murmure du vent du soir ! Entends-tu comme le bruit de la source devient plus expressif, comme les buissons et les fleurs confondent dans cette harmonie leurs tendres soupirs ? »

Le référendaire prêta l'oreille pour écouter les accords dont parlait Balthasar. « En effet, dit-il, j'entends vibrer sous le feuillage la musique la plus délicieuse, la plus enivrante que j'aie jamais entendue, et mes sens sont profondément émus et charmés. Mais ce n'est pas le vent du soir, ni les buissons, ni les fleurs qui produisent cette harmonie : je croirais plutôt distinguer les sons les moins aigus d'un harmonica touché dans le lointain. »

Pulcher ne se trompait pas. En effet, les accords pleins et soutenus qui retentissaient toujours de plus en plus, ressemblaient aux sons d'un harmonica dont pourtant la grandeur et la portée devaient être prodigieuses. Les deux amis, ayant avancé de quelques pas, eurent tout-à-coup devant les yeux un spectacle si magique, qu'ils restèrent immobiles et glacés de stupeur comme enchaînés à leur place. A peu de distance devant eux roulait lentement à travers le bois un char occupé par un homme habillé à peu près à la chinoise, la tête couverte d'un large bonnet surmonté d'un brillant panache. La voiture offrait l'aspect d'une double coquille ouverte de cristal étincelant, avec deux roues qui paraissaient être de la même matière; leur mouvement produi-

sait ces sons mélodieux que les deux jeunes gens avaient entendus de loin. Deux licornes blanches comme la neige avec des harnais d'or traînaient cet équipage que dirigeait à la place du cocher un faisan d'argent tenant dans son bec des rênes d'or. Par derrière, se tenait un grand scarabée doré, qui paraissait occupé, en agitant ses ailes flamboyantes, à procurer de la fraicheur à l'homme bizarre assis dans la coquille. Lorsqu'il passa devant les deux amis, il leur adressa un signe de tête amical. En même temps, du bouton étincelant qui surmontait un long bâton que cet homme portait à la main, un rayon lumineux jaillit sur Balthasar, qui sentit aussitôt un trait brûlant et acéré entrer dans sa poitrine, et qui tressaillit de tout son corps en poussant un grand soupir. L'homme le regarda en souriant, et réitéra ses signes de tête amicaux.

Lorsque l'équipage magique eut disparu dans l'épaisseur du bois, toujours aux suaves accords de ses roues cristallines, Balthasar, dans une extase de volupté et d'ivresse, se jeta au cou de son ami en s'écriant : « Référendaire ! nous sommes sauvés ! — C'est lui qui rompra le charme diabolique du nain Cinabre !

» Je ne sais, dit Pulcher, ce que j'éprouve en ce moment, si je veille ou si je rêve ; mais il est certain qu'un sentiment inconnu de volupté pénètre mon âme, et que je me sens rempli de consolation et d'espérance ! »

sait ces sons mélodieux que les deux jeunes gens avaient entendus de loin. Deux licornes blanches comme la neige avec des harnais d'or traînaient cet équipage que dirigeait à la place du cocher un faisan d'argent tenant dans son bec des rênes d'or. Par derrière, se tenait un grand scarabée doré, qui paraissait occupé, en agitant ses ailes flamboyantes, à procurer de la fraîcheur à l'homme bizarre assis dans la coquille. Lorsqu'il passa devant les deux amis, il leur adressa un signe de tête amical. En même temps, du bouton étincelant qui surmontait un long bâton que cet homme portait à la main, un rayon lumineux jaillit sur Balthasar, qui sentit aussitôt un trait brûlant et acéré entrer dans sa poitrine, et qui tressaillit de tout son corps en poussant un grand soupir. L'homme le regarda en souriant, et réitéra ses signes de tête amicaux.

Lorsque l'équipage magique eut disparu dans l'épaisseur du bois, toujours aux suaves accords de ses roues cristallines, Balthasar, dans une extase de volupté et d'ivresse, se jeta au cou de son ami en s'écriant : « Référendaire ! nous sommes sauvés ! — C'est lui qui rompra le charme diabolique du nain Cinabre ! »

« Je ne sais, dit Pulcher, ce que j'éprouve en ce moment ; si je veille ou si je rêve ; mais il est certain qu'un sentiment inconnu de volupté pénètre mon âme, et que je me sens rempli de consolation et d'espérance. »

CINQUIÈME CHAPITRE.

Comment prince Barsanuph déjeuna avec des alouettes de Leipzig et de l'eau-de-vie de Dantzig, comment il attrapa une tache de beurre sur sa culotte de casimir, et comment il éleva le secrétaire privé Cinabre au poste de conseiller spécial intime. — Les livres d'images du docteur Prosper Alpanus. — Comme quoi un portier mordit le doigt de l'étudiant Fabian, et comme quoi celui-ci porta une queue d'habit qui le fit bafouer. — Fuite de Balthasar.

Je ne dois pas vous cacher plus long-temps que le ministre des affaires étrangères, près de qui le sieur Cinabre avait été placé comme secrétaire intime, était un descendant de ce baron Prætextatus Clair-de-Lune qui avait vainement cherché dans l'armorial et les chroniques la généalogie de la fée Rosabelverde. Il s'appelait, comme son aïeul, Prætextatus Clair-de-Lune. C'était un homme parfaitement bien élevé et du commerce le plus agréable; il ne confondait jamais *lui* avec *soi*, ni *dont* avec *de qui*; il savait signer son nom en lettres françaises, son écriture était en général bien lisible, et il lui arrivait de travailler parfois en personne, surtout quand il faisait mauvais temps. Le prince Barsanuph, un successeur du grand Paphnutius, l'aimait tendrement; car le ministre ne laissait jamais une question

sans réponse. Il jouait aux quilles dans les heures de récréation avec le prince; il s'entendait admirablement aux négociations d'argent, et n'avait pas son égal dans la gavotte.

Or donc, le baron Prætextatus Clair-de-Lune avait invité le prince à déjeuner avec des alouettes de Leipzig et un petit verre d'eau-de-vie de Dantzig. Celui-ci, en arrivant chez Clair-de-Lune, trouva dans le salon, au milieu de plusieurs seigneurs et diplomates distingués, le petit Cinabre, qui, s'appuyant sur sa canne, se mit à l'examiner d'un regard fixe et curieux, et puis, sans plus de cérémonie, déroba sur la table une alouette rôtie qu'il se fourra dans la bouche.

Le prince n'eut pas plutôt aperçu le nain qu'il lui sourit avec bienveillance, et dit à son ministre : « Clair-de-Lune! quel est donc ce charmant petit homme à l'air spirituel que vous avez là chez vous? C'est sans doute l'auteur de ces rapports si éloquents, si bien écrits que vous m'adressez depuis quelque temps?

» En effet, mon gracieux seigneur! répondit Clair-de-Lune. Mon étoile m'a fait trouver en lui le plus habile, le plus intelligent des secrétaires. Il s'appelle Cinabre, et je recommande tout particulièrement ce charmant jeune homme à votre faveur et à vos bontés, mon digne maître! — Ce n'est que depuis peu de jours qu'il est avec moi....

» Et c'est précisément pour cette raison, dit un beau jeune homme qui venait de s'approcher, — votre excellence voudra bien me permettre de le lui

faire observer, — que mon petit collègue n'a pas encore rédigé une seule ligne. Les rapports qui ont eu le bonheur d'obtenir l'approbation de son altesse sérénissime sont mon ouvrage.

» Qu'est-ce que vous voulez? » lui dit le prince en colère.

Cinabre s'était fourré auprès du prince attablé, et il faisait entendre un claquement de bouche désagréable en avalant alouette sur alouette avec voracité. Le jeune homme était effectivement le seul auteur des rapports; mais le prince l'apostropha en ces termes : « Qu'est-ce que vous voulez : avez-vous seulement touché jamais une plume? Et puis, cette manière malhonnête de mâchonner, et votre impertinence de manger ainsi tout près de moi vos alouettes, si bien que ma culotte neuve de casimir a déjà attrapé une tache de beurre, comme je m'en aperçois à mon vif regret; — oui, tout cela prouve suffisamment votre incapacité absolue pour remplir le moindre emploi diplomatique. Faites-moi le plaisir de vous retirer chez vous, et ne reparaissez jamais devant moi, à moins que ce ne soit pour m'apporter une bonne pâte à dégraisser pour ma culotte de casimir. Peut-être alors me sentirai-je de nouveau disposé à la clémence. » Puis il reprit en s'adressant à Cinabre : « Des jeunes hommes tels que vous, digne monsieur Cinabre, sont un ornement de l'état, et ils méritent d'honorables distinctions. — Vous êtes dès à présent conseiller spécial intime, mon cher ami!

» Je vous remercie infiniment, croassa Cinabre en

avalant sa dernière bouchée et en s'essuyant les lèvres avec ses deux vilaines mains; grand merci! je m'acquitterai de cette charge comme on doit l'attendre de moi. — Noble confiance en soi-même! dit le prince en élevant la voix, et qui prouve la haute capacité de ce digne homme d'état! »

Après cette sentence, le prince but un petit verre d'eau-de-vie que le ministre lui versa lui-même, et qui lui fit grand bien. — Le nouveau conseiller fut placé entre le prince et le ministre. Il consomma une quantité effroyable d'alouettes, et but énormément de Malaga et d'eau-de-vie de Dantzig, avec des grognements sourds et continus, et se tremoussant violemment de ses petites mains et de ses petites jambes, parce qu'il atteignait à peine de son nez pointu au bord de la table.

Lorsque le déjeuner fut terminé, le prince et le ministre s'écrièrent tous deux : « C'est un trésor, un ange que ce conseiller spécial intime! »

« Tu as l'air bien joyeux, dit Fabian à son ami Balthasar, tes regards étincèlent d'un feu particulier.... tu te sens heureux! Ah, Balthasar! tu fais sans doute un beau rêve, mais il faut que je t'éveille : l'amitié m'en fait un devoir!

» Qu'est-ce donc? qu'est-il arrivé? demanda Balthasar consterné.

» Oui, poursuivit Fabian, il faut que je t'en instruise. Du sang-froid, mon ami! songe qu'il n'y a peut-être pas d'événement au monde qui porte de coups plus douloureux, et dont il soit pourtant

plus facile de se consoler que ceux de ce genre. — Candida....

» Au nom du ciel! s'écria Balthasar avec effroi, Candida! — Qu'as-tu à me dire de Candida? — Est-elle perdue, est-elle morte?

» Calme-toi, reprit Fabian, mon ami, du calme! — Candida n'est pas morte, mais c'est la même chose pour toi! — Apprends que le petit Cinabre est devenu conseiller spécial intime, et qu'il est à peu près fiancé avec la belle Candida, qui, Dieu sait comment! est, dit-on, éprise de lui jusqu'à la folie. »

Fabian s'attendait à voir Balthasar éclater en plaintes violentes et en malédictions désespérées. Mais celui-ci dit en souriant tranquillement: « N'est-ce que cela? je ne vois pas là ce qui pourrait me causer un si vif chagrin.

» Tu n'aimes plus Candida? demanda Fabian tout ébahi.

» Je l'aime! repartit Balthasar, j'aime cette enfant céleste, cette ravissante jeune fille avec toute la tendresse, tout le délire qui peuvent signaler la passion la plus ardente. Et je sais, — ah, oui je le sais! que Candida m'aime aussi, qu'un odieux enchantement la tient seulement enchaînée; mais bientôt je détruirai l'effet de cet infâme sortilége, je vaincrai le sorcier maudit qui fascine la pauvre enfant. »

Balthasar raconta alors à son ami dans tous ses détails la rencontre qu'il avait faite dans le bois de cet homme étrange, possesseur d'un équipage si extraordinaire. « Aussitôt, dit-il en finissant, qu'un

rayon étincelant du pommeau de sa canne magique eut pénétré dans mon sein, l'idée m'est venue immédiatement que Cinabre n'était autre chose qu'un petit être ensorcelé, dont cet homme saura annuler à son gré toute la puissance.

» Mais, s'écria Fabian lorsque son ami eut fini, mais, Balthasar, comment peux-tu donner dans des rêveries aussi extravagantes et aussi ridicules? — Celui que tu prends pour un magicien n'est autre que le docteur Prosper Alpanus, dont la maison de campagne est voisine de la ville. Il est vrai qu'on répand sur son compte les bruits les plus étranges, et qui pourraient le faire passer pour un second *Cagliostro*. Mais c'est, du reste, sa propre faute. Il aime à s'envelopper d'une mystérieuse obscurité, à se donner pour un homme auquel les secrets les plus profonds de la nature sont familiers, et qui commande à son gré à certaines puissances occultes. Il a en outre les inventions les plus bizarres. Ainsi, par exemple, son équipage est d'une construction si singulière, qu'un homme tel que toi, mon ami, doué d'une imagination vive et ardente, peut bien se figurer en le voyant que c'est une apparition des temps de la féerie. Écoute-moi donc. Son cabriolet a la forme d'une conque et est argenté partout; entre les roues est disposé un orgue portatif qui joue de lui-même quand la voiture marche. Ce que tu appelles un faisan d'argent, c'était probablement son petit jockey habillé de blanc; et tu auras pris les feuilles du parasol ouvert pour les élytres d'un scarabée doré. Il fait encore attacher sur la tête de

ses deux petits chevaux blancs de hauts bonnets pointus pour leur donner une apparence fantastique. Du reste, il est vrai que le docteur Prosper Alpanus porte un joli jonc garni d'un superbe pommeau de cristal étincelant, des propriétés merveilleuses duquel on fait mille récits fabuleux ou plutôt mensongers. On dit en effet que l'œil peut à peine en supporter l'éclat éblouissant; et quand le docteur le couvre d'une mince enveloppe, on assure que si l'on y arrête son regard fixement, on voit apparaître au dehors, comme réfléchie dans un miroir concave, l'image de la personne qui occupe le fond le plus intime de la pensée.

» En vérité? interrompit Balthasar, on prétend cela? — Que dit-on encore de monsieur le docteur Prosper Alpanus?

» Ah! répartit Fabian, ne m'en demande pas tant sur toutes ces sottises-là. Bref, tu sais bien qu'il existe encore des gens superstitieux qui, en dépit de la saine raison, croient aveuglément à tous les prétendus prodiges des contes des fées.

» Je suis forcé de convenir, dit Balthasar, que je suis du nombre de ces gens superstitieux rebelles à la saine raison. Du bois argenté n'est pas du cristal brillant et transparent; un orgue de Barbarie ne résonne point comme un harmonica; un jockey ne représente pas un faisan d'argent, ni un parasol un scarabée doré. Ou le personnage extraordinaire que j'ai rencontré n'était pas le docteur Prosper Alpanus dont tu parles, ou le docteur possède réellement les secrets de la magie la plus merveilleuse.

» Afin de te guérir entièrement de tes folles rêveries, dit Fabian, ce que j'ai de mieux à faire est de te conduire chez le docteur Prosper Alpanus. Tu verras alors par toi-même que le docteur est un médecin tout comme un autre, et qui ne va nullement se promener en voiture traînée par des licornes, des faisans d'argent et des scarabées dorés. »

Balthasar reprit, le regard pétillant de joie : « Tu exprimes là, mon ami, le souhait le plus ardent de mon âme : mettons-nous donc tout de suite en route. »

Ils arrivèrent bientôt devant la grille du parc au milieu duquel était bâtie la maison du docteur Alpanus ; mais elle était fermée. « Comment allons-nous entrer maintenant ? dit Fabian. — Je pense qu'il faut frapper, » répliqua Balthasar. Et il saisit le marteau de métal qui formait saillie tout auprès de la serrure.

A peine eut-il levé ce marteau, qu'un murmure souterrain se fit entendre, pareil au roulement du tonnerre dans le lointain, et comme étouffé dans la profondeur des abîmes; la grille tourna lentement sur ses gonds. Ils entrèrent et s'avancèrent par une longue et large avenue vers la maison, qu'ils apercevaient à travers les arbres.

« Eh bien, dit Fabian, sens-tu ici quelque chose de magique, de surnaturel ? — Mais il me semble, dit Balthasar, que déjà la grille s'est ouverte d'une façon tant soit peu singulière; et puis, je ne sais, tout dans ces lieux me cause une sensation étrange, insurmontable. D'abord, où trouverait-on dans les

environs d'aussi magnifiques arbres que ceux-ci? Sans contredit, tous ces arbustes aux branches luisantes et au feuillage d'émeraude doivent appartenir à des régions étrangères et inconnues. »

Fabian remarqua deux grenouilles d'une taille extraordinaire, qui depuis la grille les avaient suivis en sautillant de chaque côté de l'avenue. « Un joli parc, s'écria-t-il, où il y a de pareille vermine! » Et il se baissa pour ramasser une petite pierre qu'il voulait jeter aux bêtes indiscrètes. Mais toutes les deux sautèrent dans les broussailles, et de là elles le regardaient fixement avec des yeux humains..... « Attendez, attendez! » cria Fabian. Il en visa une et lança la pierre. Au même instant, une petite femme décrépite cria d'une voix glapissante du bord de l'allée où elle était assise : « Malotru! ne maltraitez pas d'honnêtes gens qui sont réduits à gagner ici un peu de pain à la sueur de leur front.

» Viens donc, Fabian, viens! » murmura Balthasar avec un accent d'effroi; car il avait vu très-clairement la transformation de la grenouille en vieille femme. Et en jetant un regard derrière le taillis, il se convainquit que l'autre grenouille était aussi devenue un petit vieux alors occupé à arracher les mauvaises herbes.

Devant la façade de la maison, s'étendait un vaste et beau tapis de gazon, sur lequel paissaient les deux licornes, pendant que l'air résonnait tout autour des plus harmonieux accords.

« Vois-tu bien? entends-tu bien? » dit Balthasar.

Fabian répondit : « Je vois tout bonnement deux petits chevaux blancs qui broutent l'herbe; et les

sons qui frappent nos oreilles sont probablement produits par des harpes éoliennes suspendues sous les arbres. »

L'architecture simple et gracieuse de la maison, passablement grande et à un seul étage, ravit Balthasar. Il tira le cordon de la sonnette. Aussitôt la porte s'ouvrit, et un grand oiseau de l'espèce des autruches, tout reluisant d'un jaune d'or, se montra aux deux amis comme le portier du logis.

« Oh bien! dit Fabian à Balthasar, vois donc un peu la drôle de livrée! Et si l'on voulait donner à ce maraud un pour-boire, avec quelle main le prendrait-il pour le fourrer dans la poche de son gilet? » Puis il se tourna vers l'autruche, et, la saisissant par le soyeux duvet de plumes qui parait son cou et le dessous de son bec, ainsi qu'un riche jabot, il lui dit : « Annonce-nous à monsieur le docteur, mon charmant ami! »

L'autruche répondit par un *kouirrrr* expressif, et mordit Fabian au doigt. — « Mille tonnerres! s'écria Fabian, voilà, en vérité, au bout du compte, un vilain oiseau! »

Au même instant, une porte s'ouvrit, et le docteur lui-même s'avança à la rencontre des deux amis : — un petit homme sec et pâle, coiffé d'un petit bonnet de velours, d'où s'échappaient en boucles nombreuses des cheveux superbes, et vêtu d'une robe à l'indienne d'un jaune terreux, avec des petites bottines rouges lacées et garnies par le haut, ou d'une fourrure des plus fines, ou du plumage précieux de quelque oiseau, mais c'est ce qu'il était impossible de

décider. Sa physionomie respirait la douceur et la bienveillance même. Seulement, une chose fort étrange, c'est qu'en le regardant de très-près et fort attentivement, on apercevait, comme dans une cage de verre, une figure plus petite s'agiter et regarder à travers son visage naturel.

« Je vous ai vus venir, messieurs ! dit le docteur d'un ton assez traînant et avec un gracieux sourire, je vous ai vus venir par la fenêtre. D'ailleurs je savais d'avance, au moins pour vous, mon cher monsieur Balthasar, que vous me rendriez visite.— Ayez la bonté de me suivre. »

Prosper Alpanus les conduisit dans une chambre haute, en rotonde et tendue tout autour de draperies bleu de ciel. La lumière y pénétrait par une fenêtre pratiquée au milieu de la coupole, et projetait ses plus vifs rayons sur une table de marbre blanc et poli, portée par un sphinx accroupi. Du reste, on ne remarquait dans cette chambre absolument rien d'extraordinaire.

« En quoi puis-je vous être utile, messieurs ? » demanda Prosper Albanus.

Alors Balthasar se recueillit, et il raconta ce qui s'était passé au sujet du petit Cinabre depuis sa première apparition à Kerepes. Il conclut en déclarant positivement qu'il avait la conviction que Prosper Alpanus était le bon magicien qui devait mettre un terme aux infâmes sortiléges de l'odieux et réprouvé Cinabre.

Prosper Alpanus demeura quelques minutes silencieux et livré à de profondes réflexions. Enfin il parla

ainsi d'un air grave et à demi-voix : « D'après tout ce que vous venez de me dire, Balthasar, il n'y a pas le moindre doute qu'il y a ici en jeu quelque étrange mystère. Mais il faut découvrir d'abord la cause des effets qu'on veut empêcher ; il faut connaître l'ennemi qu'il s'agit de combattre. — Il est très-probable que ce petit Cinabre n'est autre chose qu'une mandragore : c'est ce que nous allons savoir immédiatement. »

En disant ces mots, Prosper Alpanus tira un des cordons de soie qui pendaient tout autour des parois de la chambre. Un rideau s'ouvrit avec fracas laissant visibles de grands in-folio magnifiquement reliés, et rangés avec soin ; une échelle élégante et légère en bois de cèdre descendit comme portée sur des ailes, et se posa sur le plancher. Prosper Alpanus monta sur cette échelle, et prit sur le rayon le plus élevé l'un des in-folio qu'il déposa sur la table de marbre après l'avoir soigneusement épousseté avec un gros faisceau de brillantes plumes de paon. « Cet ouvrage, dit-il ensuite, traite des mandragores ou hommes-racines, qui sont tous représentés ici : peut-être y trouverez-vous votre maudit Cinabre, et dès-lors il est en notre pouvoir. »

Lorsque Prosper Alpanus eut ouvert le volume, les deux amis virent une foule d'images bien enluminées qui représentaient les plus grotesques petits nains contrefaits, avec les plus étranges visages qui se puissent imaginer. Et quand le docteur touchait le portrait d'un de ces petits masques, il devenait aussitôt vivant, il s'élançait hors du livre, sautait

et gambadait de la manière la plus plaisante sur la table de marbre en faisant claquer ses petits doigts, et exécutant maint entrechat et mainte belle pirouette avec ses petites jambes torses; et il chantait en même temps : *Kouirrr! kouapp! pirrr! papp!* jusqu'à ce que Prosper Alpanus, le saisissant par la tête, l'eût replacé dans le volume où il s'aplanissait soudain et se fixait au feuillet sous l'aspect d'une gravure coloriée.

Toutes les images du livre furent passées en revue de la même manière. Mais quoique Balthasar fût souvent sur le point de s'écrier : « C'est celui-ci! — voilà Cinabre! » en regardant avec plus d'attention, il était obligé de s'avouer à son grand regret que le petit monstre qu'il avait devant les yeux n'était nullement Cinabre.

« Ceci est pourtant assez étonnant, dit Prosper Alpanus quand le volume fut épuisé. Cependant, reprit-il, Cinabre est peut-être bien un gnome. Voyons! »

Il grimpa de nouveau avec une agilité surprenante sur l'échelle de cèdre; il prit un autre in-folio, l'épousseta proprement, le posa sur la table de marbre, et l'ouvrit en disant : « Cet ouvrage-ci traite des gnomes : peut-être attraperons-nous parmi eux notre Cinabre. »

Les deux amis virent encore une foule d'images enluminées avec soin, qui figuraient de petits êtres informes d'un brun jaunâtre et de l'aspect le plus hideux. Et quand Prosper Alpanus les touchait, ils éclataient en glapissements plaintifs, et puis ram-

paient lourdement hors des feuillets et se vautraient sur la table de marbre en pleurnichant et en grognant, jusqu'à ce que le docteur les renfonçât dans le volume.

Parmi ceux-ci non plus Balthasar ne put découvrir Cinabre.

« C'est étonnant, fort étonnant ! » dit le docteur. Et il tomba dans une muette méditation.

« Le roi des scarabées, reprit-il ensuite, ce ne peut pas être lui ; car il est en ce moment même occupé ailleurs, je le sais positivement. Ce n'est pas le maréchal des araignées non plus ; car Maréchal des araignées est fort laid, à la vérité, mais intelligent et adroit, et il vit du travail de ses mains, sans usurper le mérite des actions d'autrui. — C'est étonnant, très-étonnant ! »

Il se tut encore pendant quelques minutes, et l'on entendait distinctement, à la faveur du silence, toutes sortes de voix étranges retentir çà et là, tantôt en sons isolés, tantôt en accords pleins et suivis. — « Vous avez partout et constamment de bien jolie musique, cher monsieur le docteur ! » dit Fabian. Prosper Alpanus paraissait ne faire à Fabian aucune attention ; mais il regardait fixement Balthasar en étendant ses deux bras vers lui, et secouant de temps en temps dans sa direction le bout de ses doigts, comme pour projeter sur lui les gouttes d'un fluide invisible.

Enfin le docteur mit les deux mains de Balthasar dans les siennes, et lui dit avec gravité et bienveillance : « Ce n'est que par la sympathie la plus pure du principe intellectuel dans la loi du dualisme

que peut réussir l'opération que je vais entreprendre ! Suivez-moi. »

Les deux amis suivirent le docteur en traversant plusieurs chambres, où, sauf quelques animaux singuliers qui s'occupaient à lire, à écrire, à peindre, à danser, il n'y avait rien de bien extraordinaire, jusqu'à ce qu'une porte à deux battants s'ouvrit devant eux, et qu'ils se trouvèrent en face d'un épais rideau, derrière lequel disparut Prosper Alpanus, en les laissant dans une profonde obscurité. Ce rideau s'ouvrit bientôt après avec grand bruit, et les jeunes gens se virent dans une salle qu'ils jugèrent de forme ovale, autant que put le leur permettre le clair-obscur vaporeux et magique répandu dans l'air. Il semblait, en considérant les parois, qu'on plongeât ses regards dans un vaste horizon de vertes forêts, de prairies émaillées, rafraîchies par des sources et des ruisseaux murmurants. Les exhalaisons enivrantes d'un aromate inconnu circulaient par bouffées et semblaient propager les vibrations sonores de l'harmonica. Prosper Alpanus parut tout vêtu de blanc comme un brahmine, et il disposa au centre de la salle un grand miroir rond de cristal qu'il couvrit d'un crêpe.

« Balthasar ! dit-il d'une voix solennelle et concentrée, mettez-vous devant cette glace, et dirigez avec énergie votre pensée sur Candida. Veuillez de toutes les forces de votre âme qu'elle vous apparaisse immédiatement, à cet endroit, dans ce moment précis de l'espace et du temps ! »

Balthasar fit ce qui lui était prescrit, tandis que

Prosper Alpanus, placé derrière lui, décrivait au-dessus de sa tête avec ses deux mains des cercles mystérieux.

Cela avait duré à peine quelques secondes, lorsqu'on vit surgir du miroir une vapeur bleuâtre. Candida, la charmante Candida, apparut sous sa véritable forme, avec toutes ses grâces naturelles! Mais à ses côtés, tout près d'elle, était assis l'affreux Cinabre, qui lui pressait tendrement les mains et les couvrait de baisers; et Candida enlaçait d'un de ses bras le cou du monstre difforme, et lui prodiguait mille caresses.

Balthasar allait jeter des cris de fureur, mais Prosper Alpanus le saisit rudement par les deux épaules, et il sentit sa voix comprimée dans sa poitrine. « Calme! dit Alpanus à voix basse, calme, Balthasar! prenez cette canne, et dirigez-en les coups contre le nain, mais sans bouger de votre place. » Balthasar obéit, et il vit aussitôt, à sa grande satisfaction, Cinabre trébucher et rouler par terre en se tordant et se débattant! Dans le transport de sa fureur, il s'élance en avant, mais soudain l'apparition s'évanouit en vapeur et en fumée. Prosper Alpanus tira violemment en arrière l'imprudent Balthasar en s'écriant avec force : « Arrêtez! — si vous brisez le miroir magique nous sommes tous perdus!.... Nous allons retourner à la clarté du jour. » Sur l'invitation du docteur, les deux amis quittèrent la salle, et entrèrent dans une chambre contiguë éclairée naturellement.

« Dieu soit loué! s'écria Fabian en reprenant pro-

fondément haleine, nous voilà sortis de cette maudite salle. Cet air brûlant m'a presque étourdi, et puis, les ridicules tours d'escamotage du docteur me déplaisent au dernier point! »

Balthasar allait lui répondre, lorsque Prosper Alpanus entra.

« Il est maintenant bien certain, dit-il, que le difforme Cinabre n'est ni un gnome ni une mandragore, c'est réellement un homme ordinaire. Mais il y a ici en jeu un enchantement secret que je n'ai pu encore réussir à découvrir, et c'est pourquoi je ne puis pas vous servir plus utilement. Mais revenez me voir bientôt, Balthasar, et nous aviserons à ce qu'il faudra faire. Au revoir! —

» Ainsi donc, dit Fabian en s'approchant tout près d'Alpanus, vous êtes un magicien, monsieur le docteur! Et avec toute votre sorcellerie vous ne pouvez même pas venir à bout de ce pitoyable petit Cinabre? Savez-vous bien que je vous regarde, avec tous vos livres d'images, vos poupées, vos miroirs magiques et tout votre risible bataclan, comme un charlatan bien accompli? Balthasar, lui, est amoureux et poète : aussi vous pouvez lui faire ajouter foi à tous les contes imaginables; mais avec moi, vous seriez mal tombé : — je suis un homme éclairé et je n'admets absolument pas de miracles!

» Prenez-le comme il vous plaira! répliqua Prosper Alpanus en riant plus fort et de meilleur cœur qu'on ne l'en aurait cru capable sur l'apparence; mais si je ne suis pas précisément sorcier, je sais du moins exécuter d'assez jolis tours d'adresse.

» Tirés probablement de la magie blanche de *Wiegleb* ou d'ailleurs! ajouta Fabian. Là-dessus, notre professeur Mosch Terpin vous en remontrerait, et vous ne pouvez vous comparer à lui; car toutes ses honnêtes expériences tendent à démontrer l'ordre naturel des choses, et il ne s'entoure point, comme vous, monsieur le docteur, de tout ce mystérieux attirail.... J'ai l'honneur de vous saluer très-humblement!

» Ah! dit le docteur, vous ne voudriez pas me quitter ainsi fâché? » Et, s'approchant de Fabian, il lui passa légèrement les mains à plusieurs reprises sur les deux bras, depuis les épaules jusqu'aux poignets, ce qui fit éprouver à celui-ci une sensation extraordinaire, si bien qu'il s'écria tout interdit: « Que faites-vous donc, monsieur le docteur? — Allez, messieurs! dit Alpanus; vous, monsieur Balthasar, j'espère vous revoir avant peu. Bientôt le remède utile sera trouvé.

— « Vous n'aurez pas de pour-boire, mon ami, » cria Fabian en sortant au portier jaune-doré en le saisissant par le jabot. Mais le portier fit seulement de nouveau *kouirrrr*! et il mordit encore Fabian au doigt.

« Carogne! » s'écria Fabian, mais il se sauva en courant.

Les deux grenouilles ne manquèrent pas d'accompagner poliment nos deux amis jusqu'à la grille, qui s'ouvrit et se referma d'elle-même avec un sourd grondement.

« Mais, frère, dit Balthasar tout en marchant sur la grande route derrière Fabian, je ne sais en vérité quel singulier habit tu as eu l'idée de mettre aujourd'hui, avec des basques si démesurément longues et des manches aussi courtes. »

Fabian s'aperçut en effet, à sa grande surprise, que les pans de son frac s'étaient allongés par derrière jusqu'à terre, et qu'au contraire les manches, qui avaient d'abord une longueur convenable, s'étaient raccourcies jusqu'aux coudes.

« Mille tonnerres ! que signifie cela ? » s'écria-t-il. Et il se mit à tirailler vivement ses manches, en même temps qu'il remontait les épaules. Les choses paraissaient en effet un peu remises en ordre ; mais lorsqu'ils arrivèrent à la porte de la ville, Fabian vit encore ses manches se raccourcir et ses basques s'allonger de telle sorte que, malgré tous ses tiraillements et ses mouvements d'épaules en sens contraire, les manches furent bientôt remontées jusqu'aux épaules mêmes, laissant à découvert les deux bras, et que le pauvre Fabian traînait derrière lui une queue ridicule qui s'allongeait incessamment. Tout le monde s'arrêtait et riait à gorge déployée de cet étrange spectacle ; les polissons sautaient à l'envi et couraient par douzaines, en jetant des clameurs de joie et de raillerie, sur cette queue traînante, ce qui exposait à chaque instant Fabian à des chutes dont il se relevait toujours sans que la queue maudite fût diminuée du plus petit morceau. Au contraire, elle devenait de plus en plus incommensurable, et les rires et les cris de joie tou-

chaient au délire, quand Fabian, à moitié fou, y échappa à la fin en se précipitant dans une maison ouverte. La queue disparut au même moment.

Balthasar ne fut pas à même de partager longtemps la surprise générale causée par ce bizarre enchantement ; car le référendaire Pulcher l'avait saisi et entraîné précipitamment dans une rue écartée pour lui dire : « Comment se fait-il que tu ne sois pas encore parti, et que tu oses te montrer encore ici, quand le massier de l'Université est à ta poursuite avec un mandat de prise de corps.

» Que dis-tu ? de quoi s'agit-il ? demanda Balthasar tout interloqué.

» La fureur de la jalousie, poursuivit le référendaire, t'a donc entraîné à ce point que tu as violé le domicile de Mosch Terpin, et rossé, maltraité si cruellement ce petit gueux de Cinabre, jusque dans les bras de sa fiancée, qu'il en est vraiment à moitié mort !

» Ah ça, écoute-moi ! s'écria Balthasar, j'ai été absent de Kerepes toute la journée. De quels infâmes mensonges....

» Oh ! tais-toi, tais-toi, l'interrompit Pulcher ; l'idée fantasque et ridicule de Fabian d'endosser cet habit à queue te favorise ; personne ne prend garde à toi en ce moment : tâche seulement de te soustraire à la honte de te voir jeté en prison, et nous verrons à arranger cette méchante affaire. — Tu ne peux plus rentrer à ton logis. Donne-moi ta clef, et je t'expédierai ce qu'il te faudra. Mais fuyons d'abord à Hoch-Jacobsheim. »

Et le référendaire entraîna Balthasar par les rues les moins fréquentées hors de la ville; et ils gagnèrent ensuite Hoch-Jacobsheim, ce village où l'illustre savant Ptolomée Philadelphe rédigea son écrit remarquable sur la race inconnue des étudiants.

SIXIÈME CHAPITRE.

Comme quoi le conseiller spécial intime Cinabre se fit coiffer dans son jardin, et prit un bain de rosée dans l'herbe. — L'ordre du Tigre moucheté de vert. — Ingénieuse idée d'un tailleur de théâtre. — Comment la demoiselle de Rosebelle répandit du café sur sa robe, et reçut de Prosper Alpanus un serment de fidèle amitié.

Le professeur Mosch Terpin nageait dans l'ivresse du bonheur. « Que pouvait-il m'arriver de plus heureux, se disait-il à lui-même, que l'honorable conseiller intime Cinabre vînt dans ma maison en qualité d'étudiant? — Il épouse ma fille, il sera mon gendre; grâce à lui, j'acquiers la faveur du prince Barsanuph, et je gravis aussi les degrés de l'échelle que ce cher petit Cinabre franchit si rapidement. — Il est vrai que souvent moi-même je ne puis m'expliquer comment ma fille, la jolie Candida, peut être devenue folle à ce point du petit nain. Ordinairement, les femmes tiennent plus à de gracieux dehors qu'aux dons intellectuels de l'esprit; et quand je regarde attentivement le petit conseiller spécial, il me semble qu'on ne peut pas précisément l'appeler un bel homme, qu'il est même... jusqu'à un certain point... presque... bossu. Silence! — chut... chut! les murs ont des oreilles. — Il est le favori du prince,

il montera encore plus haut, toujours plus haut, et il est mon gendre! » —

Mosch Terpin avait raison : Candida montrait le penchant le plus décidé pour le nain; et quand, par hasard, quelqu'un que n'avait pas encore rendu fou le bizarre ensorcellement du sieur Cinabre, donnait à entendre que le conseiller spécial intime était pourtant un être difforme et odieux, elle parlait aussitôt avec complaisance de la chevelure merveilleusement belle dont la nature l'avait doué.

Mais personne, en entendant parler ainsi Candida, ne souriait d'un air plus malicieux que le référendaire Pulcher.

Celui-ci épiait Cinabre pas à pas, et il avait trouvé pour cela un compagnon zélé dans le jeune secrétaire privé Adrian, le même qui avait failli être chassé du bureau du ministre par l'effet des sorcelleries de Cinabre, et qui n'avait regagné les bonnes grâces du prince qu'au moyen d'un excellent pain de savon pour les taches, qu'il lui avait apporté.

Le conseiller spécial intime Cinabre habitait une maison fort jolie, qu'embellissait un jardin plus joli encore. Au milieu, se trouvait un parterre entouré d'une haie touffue, où croissaient en abondance les roses les plus magnifiques. On avait remarqué que tous les neuf jours Cinabre ne manquait pas de se lever furtivement de grand matin, et, après s'être habillé sans l'aide de personne, quelque pénible que cette tâche dût être pour lui, de descendre au jardin, où il disparaissait dans les buissons qui servaient d'enceinte au parterre de roses.

Pulcher et Adrian, soupçonnant quelque manœuvre mystérieuse, osèrent escalader une nuit le mur du jardin, pour se cacher près de cette haie, après avoir appris, par son valet de chambre, que neuf jours auparavant Cinabre avait fait son manège ordinaire.

A peine l'aurore commençait-elle à poindre, qu'ils virent arriver le nain, toussant et reniflant en traversant une allée de fleurs, dont les tiges et les branches, chargées de rosée, lui battaient dans le nez.

Lorsqu'il fut arrivé sur la pelouse, un zéphir doux et mélodieux parcourut le feuillage, et le parfum des roses devint plus pénétrant. Une belle femme voilée, avec des ailes diaphanes, descendit des airs, s'assit sur une chaise de forme élégante, au milieu des buissons de rosiers, et attira sur ses genoux le petit Cinabre, en lui disant à voix basse : « Viens, mon cher enfant. » Puis, elle commença à peigner avec son peigne d'or les beaux cheveux qui tombaient en boucle sur le dos du nain. Celui-ci paraissait y prendre un vif plaisir; car il clignotait de ses gros yeux, étendait ses minces jambes de toute leur longueur, et grondait et murmurait comme un matou au soleil. Cela avait bien duré cinq minutes : alors la dame magicienne passa une dernière fois un seul doigt le long de sa tête en lui séparant les cheveux, et aussitôt Pulcher et Adrian aperçurent une ligne couleur de feu qui rayonnait sur le crâne de Cinabre. « Adieu, mon cher enfant! lui dit la belle dame, sois sage et prudent! aussi sage que tu peux l'être.

— Adieu, ma petite maman, reprit le nain, pour sage et prudent, je le suis assez, tu n'as pas besoin de me répéter cela si souvent. »

La femme s'éleva lentement dans les airs et disparut.

Pulcher et Adrian étaient glacés de stupeur. Mais quand Cinabre voulut s'en aller, le référendaire s'élança vers lui en criant : « Bonjour, monsieur le conseiller spécial intime! oh, comme vous vous êtes fait bien coiffer! » Cinabre regarda en l'air autour de lui, et quand il eut aperçu le référendaire, il voulut se sauver bien vite en courant; mais maladroit comme il était et mal affermi sur ses petites jambes, il trébuche, tombe au milieu des hautes herbes qui se replient sur lui, et le voilà plongé dans un bain de rosée. Pulcher se baissa aussitôt pour l'aider à se remettre sur ses jambes; mais Cinabre, d'un ton rodomont, lui dit : « Monsieur! comment vous trouvez-vous ici, dans mon jardin? Allez-vous-en au diable! » Puis il bondit et s'enfuit jusqu'à la maison aussi précipitamment qu'il put.

Pulcher écrivit à Balthasar pour lui faire part de cet étrange événement, et promit de redoubler de surveillance auprès de ce petit lutin ensorcelé. Cinabre paraissait inconsolable de ce qui lui était arrivé. Il se fit porter au lit, et s'abandonna à de telles plaintes et lamentations, que bientôt la nouvelle qu'il était subitement tombé malade parvint au ministre Clair-de-Lune et au prince Barsanuph.

Prince Barsanuph envoya aussitôt son médecin en titre chez le petit favori.

« Mon excellentissime conseiller spécial intime, dit le médecin en titre, après avoir tâté le pouls à Cinabre, vous vous sacrifiez au bien de l'état. Un travail trop assidu vous a jeté sur le lit de souffrance, des méditations trop ardues sont la cause du mal indéfinissable que vous devez éprouver. Vous avez la figure fatiguée et très-pâle, mais votre précieuse tête surtout est bien brûlante. — Haha!... ce n'est pas, j'espère, une inflammation cérébrale? Le bien de l'état aurait-il amené d'aussi fatals résultats? Ce n'est pas possible.... Permettez! — »

Le médecin avait sans doute aperçu sur la tête de Cinabre la même ligne rouge dont Adrian et Pulcher avaient fait la découverte. Après avoir essayé quelques passes magnétiques à distance et soufflé de diverses manières sur le malade, ce qui le faisait miauler et piailler lamentablement, il voulut passer sa main par-dessus sa tête, et eut le malheur de la toucher un peu rudement. Cinabre sauta tout-à-coup en l'air avec fureur, et de sa petite main osseuse il appliqua un si violent soufflet au médecin en titre, précisément penché sur lui, que toute la chambre en retentit.

« A qui diable en avez-vous? s'écria-t-il en même temps, que patinez-vous ainsi autour de ma tête? Je ne suis point malade, je me porte bien, je me porte à merveille; je vais sur-le-champ me lever et me faire conduire chez le ministre pour le conseil. Fichez-moi le camp! »

Le médecin en titre se sauva tout épouvanté. Mais lorsqu'il raconta au prince Barsanuph ce qui

lui était arrivé, celui-ci s'écria tout ravi : « Quel zèle pour le service de l'état ! quelle dignité, quelle élévation dans sa conduite ! — Quel homme que ce Cinabre ! —

» Mon excellent conseiller spécial intime, dit à Cinabre le ministre Prætextatus Clair-de-Lune, c'est en vérité un dévouement admirable de venir assister au conseil sans égard à votre état de maladie. — J'ai jeté sur le papier l'ébauche d'un mémoire sur notre importante négociation avec la cour de Kakatukk; c'est mon œuvre personnelle; mais je vous prie d'en faire la lecture devant le prince, qui sera prévenu que j'en suis le véritable auteur; car votre spirituel débit en relèvera encore le mérite. » — Pourtant, personne autre qu'Adrian n'avait rédigé ce mémoire dont Prætextatus prétendait retirer tout l'honneur.

Le ministre se rendit avec le petit au palais. Cinabre tira de sa poche le mémoire que lui avait remis Clair-de-Lune, et commença à lire; mais comme il ne pouvait absolument pas en venir à bout, ne faisant que bredouiller et bourdonner de la manière la plus incohérente, le ministre lui ôta le papier des mains et lut lui-même.

Le prince paraissait enchanté, il témoignait sa satisfaction en s'écriant à chaque instant : « Bien ! — très-bien ! admirable ! sublime ! » —

Quand le ministre eut fini, le prince s'avança tout droit vers le petit Cinabre, le souleva dans ses bras, le pressa sur sa poitrine à la place même où brillait la grande étoile de l'ordre du Tigre moucheté vert, et il bégayait en répandant d'abondantes larmes : « Non !

— un pareil homme, — un pareil talent! — tant de zèle, de dévouement! — c'est trop, c'est trop! » Puis il ajouta d'un ton plus calme : « Cinabre! je vous élève au rang de mon ministre! Restez le défenseur, le soutien de la patrie, le fidèle serviteur des Barsanuph, qui sauront vous honorer et vous aimer comme vous le méritez! » Ensuite, se retournant avec un air chagrin vers l'autre ministre : « Je m'aperçois, dit-il, mon cher baron Clair-de-Lune, que depuis quelque temps vos forces diminuent. Vous ferez bien d'aller prendre un repos nécessaire dans vos terres. — Adieu. »

Le ministre Clair-de-Lune s'éloigna en murmurant entre ses dents quelques mots inintelligibles, et jetant des regards étincelants sur Cinabre qui, suivant son habitude, sa petite canne appuyée contre son dos, se haussait sur la pointe des pieds et regardait autour de lui d'un air altier et dédaigneux.

« Je veux, mon cher Cinabre, dit alors le prince, vous conférer sur-le-champ un honneur digne de votre haut mérite : recevez donc de mes mains l'ordre du Tigre moucheté de vert! »

Là-dessus, le prince voulut le décorer du cordon de l'ordre que, dans son empressement, il s'était fait apporter par son valet de chambre; mais la structure contournée de Cinabre fit que le cordon ne voulut pas absolument s'adapter au corps du nouveau dignitaire conformément à la règle, tantôt remontant de la façon la plus ridicule, et tantôt pendillant par derrière d'une manière non moins inconvenante.

Or, le prince était fort scrupuleux sur cet article, comme sur toute autre matière important positivement au salut de l'état. C'était entre l'os de la hanche et le coccyx, à trois seixièmes de pouce en avant de celui-ci, dans une direction oblique, que devait se trouver la plaque de l'ordre du Tigre moucheté de vert, suspendue au grand cordon. Et c'est à quoi l'on ne pouvait parvenir à l'égard de Cinabre. Le valet de chambre, deux pages et le prince lui-même s'en mêlèrent : tous leurs efforts furent inutiles. Le traître de cordon glissait toujours, par ici, par là, et Cinabre se mit à piailler avec humeur : « Qu'avez-vous donc à vous trémousser ainsi autour de moi ? Laissez pendre cette sotte chose comme il lui plaira, je n'en suis et n'en serai pas moins toujours ministre !

» A quoi bon, dit alors le prince en colère, ai-je donc des conseils de l'ordre, s'il existe à l'égard des cordons des règlements aussi sots et tout-à-fait contraires à ma volonté ? Patience, mon cher ministre Cinabre ! bientôt cela changera ! »

Sur l'injonction du prince, le conseil de l'ordre fut convoqué, et l'on y adjoignit pour renfort deux philosophes et un naturaliste, qui se trouvait momentanément dans la Résidence, arrivant du pôle austral. L'objet de la délibération devait être de trouver l'expédient le plus ingénieux pour suspendre au ministre Cinabre le cordon du Tigre moucheté de vert, conformément à l'usage. Afin d'obtenir toute l'énergie de facultés nécessaire à cette importante délibération, il fut prescrit à tous les membres de la commission

de ne penser absolument à rien durant huit jours d'avance; mais pour leur faciliter l'exécution de cet ordre et ne pas les laisser inactifs dans l'intérêt de l'état, il leur fut enjoint de s'occuper des réglements de comptes.

Enfin, tout autour du palais où les conseillers de l'ordre du Tigre, les deux philosophes et le naturaliste devaient tenir leurs séances, les rues furent tapissées d'une couche épaisse de paille, pour que le bruit des voitures ne les troublât pas dans leurs profondes réflexions; et défense générale fut faite dans le même but, de tambouriner, de faire de la musique, et même de parler à haute voix dans le voisinage du palais. Dans l'intérieur des appartements, tout le monde marchait à pas de loup avec d'épais souliers de feutre, et l'on ne s'y entretenait mutuellement que par signes.

Déjà les séances avaient duré sept jours depuis le lever du soleil jusque fort avant dans la soirée, et il n'y avait pas encore à songer à la moindre résolution.

Le prince, fort impatient, envoyait message sur message, et leur mandait impérativement qu'ils eussent, de par le diable, à se faire venir enfin quelque idée raisonnable. Mais cela ne servit absolument à rien.

Le naturaliste avait soumis à l'examen le plus minutieux la conformation de Cinabre; il avait mesuré la hauteur et la largeur de l'excroissance de son dos, et en avait remis au conseil le calcul le plus exact. Ce fut également lui qui ouvrit l'avis à la fin

d'appeler au sein de la commission le tailleur costumier du théâtre.

Quelque étrange que parût d'abord cette proposition, néanmoins les craintes que ressentaient tous les membres de l'assemblée dans la conviction de leur insuffisance, la firent adopter à l'unanimité.

Le tailleur du théâtre, le sieur Kees, était un homme extrêmement adroit et ingénieux. Quand le cas embarrassant lui eut été exposé, et après avoir consulté les calculs du naturaliste, il imagina aussitôt le plus admirable procédé pour que le cordon en question pût être invariablement fixé à la place réglée par les statuts.

Ce moyen consistait à adapter sur la poitrine et sur le dos du ministre un certain nombre de boutons pour assujettir le cordon de l'ordre. On en fit promptement l'expérience, et le succès dépassa toutes les prévisions.

Le prince était dans le ravissement ; et il approuva la proposition mise en avant par le conseil de l'ordre de partager dorénavant l'ordre du Tigre moucheté de vert en différentes classes, suivant le nombre de boutons avec lequel il serait conféré : par exemple, ordre du Tigre moucheté de vert à deux boutons, — à trois boutons, et ainsi de suite. Le ministre Cinabre reçut, comme distinction toute spéciale et qu'aucun autre ne pourrait plus obtenir, le cordon de l'ordre à vingt boutons de diamant ; car c'était justement le nombre exigé par la difformité singulière de son corps.

Le costumier Kees reçut l'ordre du Tigre moucheté

de vert à deux boutons d'or; et comme le prince, malgré son heureuse découverte, le regardait comme un mauvais tailleur, et ne voulait pas par conséquent se faire habiller par lui, il le nomma officiellement son grand maître de la garde-robe et grand costumier intime.

Le docteur Prosper Alpanus promenait tout pensif de la fenêtre de sa maison de campagne, ses regards dans son parc. Il avait employé toute la nuit à tirer l'horoscope de Balthasar, ce qui lui avait appris plusieurs détails relatifs à Cinabre. Mais ce qu'il considérait comme le plus important, c'était l'aventure dans le jardin avec Pulcher et Adrian.— Prosper Alpanus se disposait à commander à ses licornes de lui amener la coquille parce qu'il voulait partir pour Hoch-Jacobsheim, lorsqu'il entendit une autre voiture rouler avec fracas et s'arrêter à la grille de son parc.

On vint lui dire que la chanoinesse de Rosebelle désirait parler à monsieur le docteur. « Qu'elle soit la bien-venue ! » dit Prosper Alpanus. Et la dame entra. Elle portait une longue robe noire, et était enveloppée d'un voile comme une religieuse. Frappé d'un étrange pressentiment, Prosper Alpanus prit sa canne et dirigea sur la chanoinesse les rayons étincelants du pommeau de cristal. Soudain, de vifs éclairs se croisèrent autour d'elle avec un bruissement singulier, et elle apparut elle-même vêtue d'une tunique blanche et transparente, avec des ailes diaphanes de libellule aux épaules, et des roses blanches

et rouges entrelacées dans ses cheveux. « Tiens! tiens! » murmura le docteur. Il cacha sa canne sous sa robe de chambre, et la dame reprit immédiatement son premier costume.

Prosper Alpanus l'invita amicalement à s'asseoir. La demoiselle de Rosebelle dit alors que depuis long-temps elle avait l'intention de venir visiter monsieur le docteur à sa maison de campagne, afin de faire la connaissance d'un homme qu'on vantait dans tout le pays comme un sage bienfaisant, et doué des facultés les plus rares; ajoutant qu'elle espérait bien le voir accueillir, sur sa prière, les fonctions de médecin du chapitre, dont les vieilles dames étaient sujettes à de fréquentes indispositions, et privées des secours nécessaires.

Prosper Alpanus répondit poliment qu'il avait renoncé, à la vérité, depuis long-temps à l'exercice pratique de son art, mais que pourtant il consentirait, par exception, à visiter ces dames lorsqu'on réclamerait ses soins; et il demanda ensuite à la demoiselle de Rosebelle si elle ne souffrait pas elle-même de quelque incommodité. La demoiselle lui assura que ce n'était que par intervalles qu'elle ressentait de légères atteintes de rhumatisme lorsqu'elle s'exposait, par exemple, à l'air trop froid du matin, mais que présentement elle jouissait de la meilleure santé; et elle ramena la conversation sur des choses indifférentes.

Le docteur demanda à la demoiselle si elle ne prendrait pas volontiers, comme il était de fort bonne heure, une tasse de café. Celle-ci répondit que c'était

une chose que ne refusait jamais une chanoinesse. Le café fut servi, et le docteur entreprit de le verser. Mais en dépit de ses peines, et quoique le café coulât visiblement de la cafetière, les tasses demeuraient vides. « Tiens, tiens! dit en souriant Prosper Alpanus, ce café n'est donc pas bon? — Voudriez-vous, ma chère demoiselle, vous servir plutôt vous-même?

» Avec plaisir! » répliqua la chanoinesse. Et elle saisit la cafetière. Mais pas une goutte de liquide n'en découlait, et cependant la tasse s'emplissait à vue d'œil, et le café déborda bientôt sur la table et sur la robe de la demoiselle. Elle s'empressa de déposer la cafetière : aussitôt tout le café disparut sans laisser la moindre trace. — Prosper Alpanus et la chanoinesse s'examinèrent alors tous deux pendant un certain temps en silence, avec des regards singuliers.

Enfin la demoiselle prit la parole : « Vous étiez occupé à lire, dit-elle, un livre à coup sûr bien attrayant lorsque je suis entrée, monsieur le docteur?

» En effet, répliqua-t-il, cet ouvrage contient des choses très-remarquables. »

En même temps, il voulut ouvrir le petit volume à reliure dorée qui était sur la table devant lui. Mais tous ses efforts furent vains, car le livre se refermait toujours avec un bruyant *clipp-clapp*. — « Tiens, tiens! dit Prosper Alpanus, voyez donc un peu, ma chère demoiselle, à venir à bout de ce ridicule entêtement! »

Il présenta le livre à la chanoinesse, et elle ne l'eut pas plutôt touché, qu'il s'ouvrit de lui-même. Mais tous les feuillets se détachèrent en se développant sur les dimensions d'un in-folio monstre, et se mirent à voltiger avec fracas tout autour de la chambre.

La chanoinesse recula épouvantée. Alors le docteur referma le livre avec bruit, et tous les feuillets épars disparurent.

« Mais, ma chère et gracieuse demoiselle, dit Prosper Alpanus avec un doux sourire en se levant de son siége, à quoi bon perdre aussi notre temps à ces frivoles tours de passe-passe? car ce que nous avons fait jusqu'ici n'est rien que de l'escamotage vulgaire. Passons plutôt à des expériences plus importantes.

» Je veux m'en aller! dit la chanoinesse en se levant.

» Eh, eh! dit Prosper Alpanus, cela pourrait bien exiger le concours de ma volonté; car, ma gracieuse demoiselle, il faut que je vous le dise, vous êtes à présent tout-à-fait en ma puissance.

» En votre puissance, monsieur le docteur? s'écria la chanoinesse avec colère. Quelle folie! »

Et à ces mots, sa robe de soie s'étendit sous la forme de deux ailes, à l'aide desquelles elle se mit à voltiger près du plafond, transformée en un magnifique papillon manteau-de-deuil; mais Prosper Alpanus se mit soudain à sa poursuite sous la forme d'un énorme cerf-volant, bourdonnant avec fracas. Épuisé de fatigue, le manteau-de-deuil se laissa

tomber à terre, mais il recommença aussitôt à courir, transformé en une petite souris, tout autour de la chambre. Alors le cerf-volant devint un chat gris, et la poursuivit encore en miaulant et en grognant. La petite souris se changea tout-à-coup en un brillant colibri, et prit de nouveau son vol. Mais au même moment, toutes sortes de voix étranges retentirent autour de la maison, toutes sortes d'oiseaux bizarres et d'insectes inconnus envahirent la chambre en criant et en bourdonnant, et un filet d'or se tendit à l'extérieur devant les fenêtres. Soudain alors la fée Rosabelverde parut au milieu de la chambre dans tout l'éclat de sa puissance et de sa splendeur, avec un vêtement éblouissant de blancheur, une ceinture étincelante de diamants, et des roses rouges et blanches entrelacées dans sa noire chevelure. Mais devant elle surgit immédiatement le magicien Alpanus vêtu d'une longue robe brodée en or, couronné d'un brillant diadème, et tenant à la main sa canne au pommeau de cristal étincelant.

Rosabelverde avance sur le magicien; mais son peigne d'or tombe de ses cheveux et se brise, hélas! comme du verre sur le carreau de marbre.

« Malheur à moi! — malheur à moi! » s'écria la fée.

Ces mots à peine prononcés, la chanoinesse se retrouva assise devant la table avec sa longue robe noire, et en face d'elle était placé le docteur Prosper Alpanus.

« Je crois, dit tranquillement le docteur, tandis qu'il versait sans obstacle dans les tasses du Japon

d'excellent café moka tout fumant, je crois qu'à présent nous savons tous deux suffisamment à quoi nous en tenir l'un sur l'autre. — Je suis vraiment fâché que votre joli peigne se soit brisé sur mon carreau.

» Je ne dois m'en prendre qu'à ma maladresse, répliqua la demoiselle de Rosebelle en sirotant son café avec satisfaction. Il faut se garder de rien laisser tomber sur ce carreau ; car, si je ne me trompe, ces pierres portent l'empreinte d'hiéroglyphes merveilleux que bien des gens doivent prendre sans doute pour les veines ordinaires du marbre.

» Ces pierres, ma gracieuse demoiselle, dit Alpanus, sont des talismans usés, pas autre chose.

» Mais, mon excellent docteur, s'écria la demoiselle, comment se fait-il que nous n'ayons pas noué connaissance plus tôt, et que depuis si long-temps nous ne nous soyons pas rencontrés une seule fois parle monde ?

» La diversité de nos éducations, ma parfaite demoiselle, en est la cause, répondit Prosper Alpanus. Pendant que vous, jeune fille riche d'espérances, vous pouviez, dans le Dschinnistan, suivre l'élan d'une nature privilégiée, et vous abandonner à votre heureux génie, moi, triste étudiant, j'étais confiné dans les profondeurs des Pyramides, où je suivais les cours du professeur Zoroastre, une vieille barbe grise, mais qui en savait diablement long. Ce fut sous le règne du digne prince Démétrius que je vins m'établir dans ce charmant petit pays.

» Comment! reprit la demoiselle, et vous n'avez

pas été banni lorsque le prince Paphnutius proclama l'introduction des lumières?

» Non! répondit Alpanus. Je parvins au contraire à dissimuler mon véritable caractère, en m'efforçant de témoigner, par toutes sortes d'écrits que je publiai, d'une aptitude spéciale pour les progrès de la civilisation. Ainsi je prouvai qu'il ne devait jamais éclairer ni tonner sans la volonté expresse du souverain, et que c'était uniquement à ses propres mérites et à l'influence protectrice de la noblesse que nous devions rendre grâces du beau temps et des bonnes récoltes, puisqu'ils passaient à en délibérer dans l'intérieur des palais tout le temps que le menu peuple emploie à labourer et à ensemencer les champs. Ce fut à cette époque que le prince Paphnutius m'éleva à la dignité de premier président intime de civilisation; mais j'ai renoncé à cette place, qui me pesait lourdement, en même temps qu'à mon incognito, lorsque la tempête a été calmée. — J'ai fait, en secret, autant de bien que j'ai pu, du bien comme nous l'entendons vous et moi, ma gracieuse demoiselle. — Savez-vous bien que ce fut moi qui vous prévins à l'avance, lors de l'irruption des lumières et de la police, et que c'est à moi que vous devez la conservation des charmants petits secrets de magie dont vous m'avez montré l'application tout-à-l'heure? — O mon Dieu! honorable et digne chanoinesse, jetez seulement un regard par cette fenêtre. Ne reconnaissez-vous donc plus ce parc où vous vous êtes promenée si souvent en vous entretenant avec les esprits bienfaisants qui habitent les buissons, les

fontaines et les calices des fleurs? J'ai sauvé ce parc de la proscription, grâce à mon habileté. Il est encore ce qu'il était du temps du vieux Démétrius. — Prince Barsanuph, le ciel en soit loué! ne s'inquiète guère des affaires de féerie. C'est un brave monarque qui laisse chacun faire à sa guise et s'adonner à la magie autant qu'on veut, pourvu que cela n'amène pas d'éclat, et qu'on paie exactement les impôts. C'est ainsi que je vis ici heureux et sans soucis, comme vous, ma chère demoiselle, dans votre chapitre noble.

» Docteur! que dites-vous? s'écria la chanoinesse en répandant des larmes d'attendrissement, quelles révélations! — Oui, je reconnais ce bois où j'ai passé tant d'heures délicieuses! — Docteur! le plus noble des hommes! vous à qui je dois tant!.... Et vous pouvez persécuter aussi opiniâtrement mon petit protégé?

» Ma chère demoiselle, répliqua le docteur, entraînée par votre bonté innée, vous avez prodigué vos dons à un indigne. Cinabre, malgré votre protection généreuse, est et sera toujours un petit vaurien rabougri, qui d'ailleurs, à présent que le peigne d'or est brisé, se trouve sans rémission soumis à ma puissance.

» Ayez-en pitié, ô docteur! dit la chanoinesse d'une voix suppliante.

» Mais ayez vous-même la complaisance de jeter un coup d'œil là-dessus, » dit Alpanus. Et il présenta à la chanoinesse l'horoscope de Balthasar tiré par lui.

Celle-ci l'examina et s'écria ensuite, remplie d'une douloureuse émotion : « Oui !... s'il en est ainsi, il faut bien que je cède à la volonté du destin ! — Pauvre Cinabre !...

» Avouez, ma chère demoiselle, dit le docteur en souriant, que les dames se plaisent souvent aux choses les plus bizarres, et poursuivent opiniâtrement telle idée fantasque, enfantée par le caprice du moment, sans nul égard, ni considération du tort qu'elles causent aux intérêts d'autrui. — Cinabre doit subir l'arrêt du sort. Mais il lui restera encore la chance de jouir d'honneurs immérités. C'est ainsi que je rends hommage, ma très-digne et gracieuse demoiselle, à votre puissance, à votre bonté et à votre vertu !

» Homme admirable et généreux ! s'écria la chanoinesse, restez mon ami !

» A jamais ! répliqua le docteur. Mon affection pour vous, mon dévouement seront éternels, charmante fée ! Adressez-vous à moi en toute confiance dans toutes les circonstances critiques, et.... venez prendre du café chez moi aussi souvent que cela vous conviendra. —

» Adieu, mon très-digne enchanteur ! jamais je ne perdrai le souvenir de votre bienveillance ni de votre excellent café ! » Ainsi parla la chanoinesse ; et elle se leva pour se retirer, remplie d'une profonde émotion.

Prosper Alpanus l'accompagna jusqu'à la grille, pendant que toutes les voix merveilleuses du bois résonnaient de la manière la plus séduisante.

A l'entrée du parc, au lieu de la voiture de la chanoinesse, était la coquille de cristal du docteur, attelée de ses licornes. Derrière, se tenait le grand scarabée doré l'ombrageant de ses ailes resplendissantes, et sur le siége était assis le faisan argenté qui tenait les rênes d'or dans son bec, et qui adressa à la chanoinesse un regard judicieux et expressif.

Celle-ci monta en voiture; et quand elle traversa le bois odoriférant aux harmonieux accords des roues cristallines, elle se crut transportée en rêve aux jours les plus fortunés de sa première et délicieuse existence de fée.

SEPTIÈME CHAPITRE.

Comment le professeur Mosch Terpin étudiait la nature dans les caves du prince. — Le mycète Belzebub. — Désespoir de l'étudiant Balthasar. — Influence avantageuse d'une maison de campagne bien établie sur le bonheur domestique. — Comme quoi Prosper Alpanus remit à Balthasar une boîte en écaille, et s'en alla à cheval.

Balthasar, qui se tenait caché dans le village de Hoch-Jacobsheim, reçut du référendaire Pulcher une lettre datée de Kerepes, du contenu suivant :

« Mon cher ami Balthasar,

» Nos affaires vont de plus en plus mal. Notre ennemi, l'horrible Cinabre, est devenu ministre des affaires étrangères, et a reçu le grand cordon de l'ordre du Tigre moucheté de vert, avec vingt boutons. Le prince a fait de lui son favori, et il vient à bout de tout ce qu'il veut. Le professeur Mosch Terpin en perd la tête de joie, et se gonfle incessamment d'un stupide orgueil. Par l'entremise de son futur gendre, il s'est fait nommer directeur-général de tous les phénomènes naturels de l'empire, un poste qui lui vaut beaucoup d'argent et une infi-

nité d'autres émoluments. En raison de son titre, il censure et revise dans les almanachs privilégiés du pays les éclipses de soleil et de lune, ainsi que les prédictions atmosphériques ; et il étudie spécialement la nature dans la Résidence ou sa circonscription. A cet effet, on lui envoie des forêts royales le gibier et les oiseaux les plus rares, qu'il fait rôtir et mange, pour en étudier pertinemment la nature. Il est en train de composer aussi à présent, du moins à ce qu'il prétend, un traité, qu'il doit dédier à son gendre, sur la question de savoir pourquoi le vin a un autre goût que l'eau, et produit des effets si différents : Cinabre a obtenu pour Mosch Terpin, à cause du susdit traité, la liberté d'aller étudier tous les jours dans la cave du prince. Déjà il a digéré dans ses études un demi-muid de vieux vin du Rhin, ainsi que plusieurs douzaines de bouteilles de Champagne ; et il s'occupe maintenant à vider un tonneau d'Alicante. Le sommelier se tord les mains ! — C'est ainsi que le professeur, qui est, comme tu sais, le plus grand gourmand de la terre, a trouvé son joint, et il mènerait la vie du monde la plus heureuse, s'il n'était pas obligé à de fréquentes et subites excursions dans les campagnes, pour aller expliquer aux fermiers du prince, lorsque la grêle a dévasté leurs champs, pourquoi il a tombé de la grêle, afin que les pauvres imbéciles acquièrent un peu de science pour se garantir à l'avenir de pareil accident, et ne viennent pas si souvent réclamer des remises de fermages, sous le prétexte d'un malheur qu'ils ne doivent attribuer qu'à eux seuls.

» Le ministre ne peut pas oublier la daubée de coups de canne que tu lui as distribuée, et il a juré d'en tirer vengeance. Tu ne peux plus décidément reparaître à Kerepes. Il m'en veut aussi extrêmement, parce que j'ai découvert en l'épiant la manière mystérieuse dont il se fait coiffer par une dame ailée; et tant que Cinabre restera le favori du prince, je ne pourrai prétendre à aucun emploi un peu honorable. Ma mauvaise étoile veut que je me rencontre sans cesse avec cet avorton, là où je devrais m'y attendre le moins, et avec des circonstances qui me deviendront fatales.

» Dernièrement, l'incroyable ministre, en grande tenue de cour, l'épée au côté, décoré de l'étoile et du grand cordon de l'ordre du Tigre, est allé visiter le cabinet de zoologie, et, se tremoussant sur la pointe des pieds, suivant son habitude, il s'était arrêté, appuyé par derrière sur sa canne, devant l'armoire vitrée qui renferme empaillés les singes d'Amérique les plus curieux. Des étrangers qui visitaient aussi le cabinet s'approchent, et l'un d'eux, à la vue de notre mandragore, s'écrie à haute voix : « O le singe charmant ! — Quel gentil animal ! C'est le plus précieux de la collection. — Et comment s'appelle ce joli petit singe ? de quel pays vient-il ? »

» A cette question, le conservateur du cabinet dit fort sérieusement, en touchant l'épaule de Cinabre : « Oui, c'est en effet un très-joli sujet, un véritable brésilien, le mycète *Belzebub*, messieurs, — *Simia Belzebub Linnæi : niger, barbatus, podiis caudâque apice brunneis* — de la famille des hurleurs ».

» Monsieur ! s'écria aussitôt le nain furieux en se tournant vers l'inspecteur ! vous êtes fou, sans doute, ou vous êtes possédé du diable ! Apprenez que je ne suis pas un *Belzebub caudâque* ! je ne suis pas un singe hurleur ! je suis Cinabre, le ministre Cinabre, chevalier de l'ordre du Tigre moucheté de vert avec vingt boutons ! » —

» Je n'étais pas loin de là, et, m'en eût-il dû coûter la vie à l'instant même, je ne pus me contenir, et je partis d'un éclat de rire convulsif. — « C'est donc encore vous, monsieur le référendaire ! » me dit Cinabre de sa voix rauque en me lançant des regards enflammés de ses vilains yeux rouges.

» Mais les étrangers, Dieu sait comment cela se fit ! persistèrent à ne voir en lui qu'un singe des plus rares et des plus beaux qu'ils eussent jamais vus, et ils voulaient absolument lui faire manger des noisettes de Lombardie qu'ils avaient tirées de leurs poches. Cinabre alors tomba dans un accès de rage si violent, que la respiration lui manqua bientôt, et ses petites jambes fléchirent sous lui. Le valet de chambre, qui accourut à son secours, fut obligé de le prendre dans ses bras pour le transporter dans sa voiture.

» Cependant, je ne puis m'expliquer à moi-même pourquoi cette aventure me fait entrevoir une lueur d'espérance. Car voilà le premier accident qui soit arrivé à ce petit monstre ensorcelé.

» Ce qu'il y a de certain, c'est que dernièrement le matin, de très-bonne heure, Cinabre est revenu fort consterné de son jardin. Probablement, la dame

ailée n'aura pas reparu ; car il n'est plus question de cheveux bien bouclés. Il les laisse pendre, dit-on, tout en désordre sur son dos, et le prince Barsanuph lui aurait dit : « Ne négligez donc pas tant votre toilette, mon cher ministre, je vous enverrai mon coiffeur. » Sur quoi Cinabre a déclaré très-poliment que si le drôle se présentait, il le ferait jeter par la fenêtre. « Ame magnanime ! a dit alors le prince, ame incomparable ! » Et il a beaucoup pleuré !

» Adieu, mon cher Balthasar ! ne perds pas toute espérance, et cache-toi bien de peur qu'on ne t'empoigne ! »

Cette lettre mit le comble au désespoir de Balthasar, il courut dans les profondeurs du bois voisin, et se livra sans contrainte aux plaintes les plus amères.

« Que j'espère encore ! s'écria-t-il, quand tout espoir est perdu, quand toutes les étoiles du ciel ont disparu l'une après l'autre, en m'abandonnant sans ressource au sein de la nuit la plus affreuse. — Déplorable fatalité ! — La puissance infernale qui s'est glissée perfidement dans ma vie triomphe ! — Insensé que je suis d'avoir remis mon salut aux mains d'Alpanus, de ce Prosper Alpanus qui m'a séduit avec d'artificieux sortiléges, et m'a banni de Kerepes en faisant pleuvoir sur le dos du véritable Cinabre les coups de canne qu'il m'enjoignait d'appliquer à l'image reflétée par son miroir diabolique ! — Ah, Candida ! Si je pouvais seulement perdre le souvenir de cette enfant céleste ! Mais le feu de la passion me

brûle, me dévore plus ardemment que jamais. Partout je crois voir la délicieuse figure de la bien-aimée me tendre amoureusement les bras avec un angélique sourire ! — Oui, j'en suis sûr : tu m'aimes, tendre et charmante Candida, et voilà précisément ce qui rend si poignante et si extrême ma douleur de ne pouvoir te délivrer du maudit sorcier qui te tient sa captive ! — Perfide docteur ! que t'avais-je fait pour mériter que tu te jouasses de moi aussi cruellement ! » —

L'heure du crépuscule était déjà avancée, et toutes les couleurs se fondaient en une seule teinte grisâtre et sombre. Tout-à-coup il sembla qu'une splendeur singulière surgît de l'horizon, comme si les rayons du soleil couchant redoublassent momentanément d'éclat, et rendissent lumineux les arbres et les buissons. Des milliers de petits insectes s'élevèrent à la fois dans l'air en bourdonnant, et en agitant bruyamment leurs ailes. De luisants scarabées dorés sautaient çà et là, et partout voltigeaient les plus jolis papillons bigarrés en secouant autour d'eux le pollen odorant des fleurs. Bientôt, à ces murmures confus succéda une harmonie plus sonore et plus accentuée qui pénétra dans le cœur de Balthasar, et soulagea son amère tristesse. La lumière aérienne prenait un plus vif éclat et l'entoura enfin d'une éblouissante clarté. Il leva les yeux, et quelle fut sa surprise en reconnaissant Prosper Alpanus qui s'approchait porté par un insecte merveilleux, ressemblant à une grande demoiselle étincelante des plus riches couleurs.

Prosper Alpanus descendit auprès du jeune homme,

et s'assit à ses côtés; la libellule s'envola dans un buisson voisin, et mêla sa douce voix aux chants mélodieux dont tout le bois retentissait.

Le docteur toucha le front de Balthasar avec un bouquet de fleurs merveilleusement éclatantes qu'il tenait à la main, et aussitôt celui-ci sentit son ame embrasée d'un nouveau courage.

« Tu me fais grandement injure, cher Balthasar, dit Prosper Alpanus d'une voix douce, en m'appelant perfide et cruel, au moment où j'ai réussi à me rendre maître du charme funeste qui fait ton malheur, et quand, dans mon empressement de venir te consoler, j'arrive sur ma monture gracieuse et favorite, et t'apporte tout ce qui doit assurer ta félicité. — Mais rien n'est plus pénible que souffrance d'amour, rien n'égale l'impatience d'un esprit consumé de langueur et de désirs. Je te pardonne; car je ne me suis pas mieux montré moi-même, lorsque, il y a environ deux mille ans, j'aimais une princesse indienne, nommée Balsamine, et que, dans mon injuste délire, j'arrachai sa barbe à mon meilleur ami, le magicien Lathos. C'est pour cela que je n'en porte pas, comme tu vois, afin d'éviter un semblable accident. — Mais le moment serait mal choisi pour te raconter tout cela en détail, attendu que les amoureux ne souffrent qu'on leur parle que de leur amour comme de la seule chose qui soit digne d'attention, de même qu'un poète n'entend réciter volontiers que ses propres vers. Ainsi donc, au fait !

» Apprends que Cinabre est l'enfant rachitique d'une pauvre paysanne, et que son véritable nom

est petit Zach, ou Zacharie. Ce n'est que par vanité qu'il a adopté le nom imposant de Cinabre. La chanoinesse de Rosebelle, ou à proprement parler la célèbre fée Rosabelverde, car cette dame n'est pas autre chose, trouva le petit avorton sur son chemin. Dans sa bonté, elle crut le dédommager de tout ce que lui avait refusé une nature marâtre, en le gratifiant d'un don singulier et mystérieux, au moyen duquel : « Tout ce qu'un autre pense, dit ou fait en » sa présence, lui doit être attribué, outre que dans » la société de personnes remarquables par leur » beauté, leur intelligence et leur esprit, on le con- » sidère aussi comme beau, spirituel et intelligent, » et qu'il passe toujours en général pour l'individu » le plus parfait de l'espèce avec laquelle il se trouve » en rapport. »

Ce charme bizarre réside dans une mèche de trois cheveux d'un rouge de feu qui brille au milieu de la chevelure du nain. Tout attouchement sur cette mèche, et même sur une partie quelconque de sa tête, devait être pour lui douloureux et fatal. C'est pourquoi la fée rendit ses cheveux, naturellement mal plantés et hérissés, souples et flottants sur son dos en boucles abondantes et gracieuses, de manière à protéger sa tête et à dérober aux yeux la ligne rouge qui devait avoir ainsi encore plus d'efficacité. Tous les neuf jours, la fée elle-même coiffait et frisait son petit protégé avec un peigne d'or magique, et conjurait, par cette opération, toute entreprise dirigée contre son enchantement. Mais le peigne a été détruit par un talisman plus puissant

que j'ai su placer sous les pas de la bonne fée dans une visite qu'elle m'a faite. Il ne s'agit plus à présent que d'arracher au nain ces trois cheveux couleur de feu, pour qu'il retombe aussitôt dans sa primitive nullité.

» C'est à toi, mon cher Balthasar, qu'il est réservé d'opérer ce désenchantement. Tu as du courage, de la force et de l'adresse : tu exécuteras dignement cette entreprise. Prends ce petit verre poli, partout où tu rencontreras le petit Cinabre approche-toi de lui hardiment, et dirige, à travers cette lentille, un regard scrutateur sur sa tête, tu verras se dresser aussitôt isolés et apparents les trois cheveux rouges. Saisis le nain vigoureusement, sans t'embarrasser de ses cris et de ses miaulements perçants, arrache-lui d'un seul coup la mèche fatale, et brûle-la sur-le-champ. Il est indispensable que les trois cheveux soient arrachés d'un seul coup et brûlés immédiatement, car autrement ils pourraient encore occasioner toutes sortes d'accidents funestes. Aie donc bien soin de saisir la mèche avec adresse et fermeté, et de surprendre Cinabre là où tu pourras profiter d'une lumière ou d'un foyer allumé. —

» O Prosper Alpanus ! s'écria Balthasar, combien je me suis rendu indigne par ma méfiance de tant de bonté et de générosité. — Combien je sens vivement au fond du cœur que mes souffrances sont finies, que bientôt vont s'ouvrir devant moi les portes dorées d'une félicité céleste !

» J'aime les jeunes gens, poursuivit Prosper Alpanus, qui, ainsi que toi, mon cher Balthasar, ont un

cœur pur, ouvert à l'amour et à ses tendres rêveries, une âme où résonnent ces mystérieux accords, écho du monde lointain et tout peuplé de merveilles, qui est ma patrie. Les hommes privilégiés qui comprennent cette musique intérieure sont les seuls qu'on puisse vraiment appeler poètes : nom sacré qu'on prodigue, hélas ! à une foule de gens qui, toujours prêts à faire sonnailler au hasard le premier instrument ronflant qui leur tombe sous la main, tiennent pour une harmonie ravissante à laquelle leur âme est identifiée le charivari des cordes à boyau tiraillées par leurs griffes sauvages.

» Toi, mon cher Balthasar, je le sais, il t'arrive souvent de croire comprendre le langage des arbres qui frémissent, des sources et des ruisseaux qui murmurent; il te semble, à l'heure du crépuscule, que les flammes pourprées du couchant t'adressent d'intelligibles paroles ! — Oui, mon Balthasar ! dans ces moments tu entends en réalité la voix merveilleuse de la nature; car de ton propre sein surgissent les divins accords que vivifie l'aspect sublime des plus riches harmonies de la nature ! Toi qui joues du clavecin, ô poète, tu sais qu'une touche mise en jeu fait vibrer les cordes dont le ton est à l'unisson. Tu penses bien que cette loi physique sert à autre chose qu'à former une fade comparaison. Oui, poète : tu en es bien plus parfait que ne l'imaginent la plupart de ceux à qui tu as communiqué tes essais, c'est-à-dire la traduction visible et matérielle de cette musique intime de l'âme. C'est la moindre des choses que cette poésie écrite. Cependant tu as

composé un bon morceau dans le style historique, quand tu as retracé d'un large coup de pinceau, et avec une fidélité analytique, l'histoire des amours du Rossignol pour la Rose purpurine, dont j'ai été le témoin oculaire. — C'est, en vérité, un charmant ouvrage. »

Prosper Alpanus se tut. Balthasar le regardait tout stupéfait en ouvrant de grands yeux : il ne savait que penser en effet en entendant Alpanus traiter de composition historique son élégie, qu'il regardait comme la conception la plus fantastique qui eût jamais inspiré sa veine.

« Il se peut, reprit Alpanus, dont un gracieux sourire vint éclairer le visage, il se peut bien que mes discours te causent quelque surprise. En général, tu dois trouver en moi maints sujets d'étonnement. Mais fais attention à une chose, c'est que je suis, au jugement de tous les gens raisonnables, un de ces personnages qu'on n'admet ordinairement que dans les contes bleus : et tu sais, cher Balthasar, que les individus de cette espèce ont le droit de faire et de dire toutes les folies imaginables, surtout quand au fond de tout cela il y a quelque chose qui n'est pas à dédaigner. — Mais poursuivons.

» Si la fée Rosabelverde s'est intéressée aussi vivement au difforme Cinabre, toi, mon cher Balthasar, tu es à présent tout-à-fait sous ma protection. Écoute donc ce que je suis décidé à faire pour toi : — Le magicien Lothos est venu me voir hier : il m'a apporté mille compliments, mais en même temps mille plaintes et doléances de la part de la princesse

Balsamine, qui s'est réveillée de son sommeil magique et soupire ardemment après ma présence, en berçant son amoureuse langueur des doux accords du Chartab-Bhade, ce poème divin d'où naquit notre première sympathie. Mon vieil ami aussi, le ministre Yuchi, m'appelle à lui par des signes amicaux du haut de l'étoile polaire. Il faut que je parte pour les régions les plus lointaines de l'Inde, et que je quitte ma charmante maison de campagne. Or, je ne veux la laisser en aucunes autres mains que les tiennes. Demain j'irai à Kerepes, et je ferai dresser un acte de donation formel, dans lequel je passerai pour ton oncle. Alors, quand le charme de Cinabre sera détruit par tes mains, si tu te présentes au professeur Mosch Terpin comme propriétaire d'une riche campagne et de revenus considérables en sollicitant la main de la belle Candida, il sera trop heureux de se rendre à tes désirs; mais ce n'est pas tout encore! —

» Si tu t'établis avec ta Candida dans ma maison de campagne, le bonheur de ton union est assuré. Les beaux arbres du parc masquent un potager qui produit tout ce dont on a besoin dans le ménage. Outre les fruits les plus exquis, il y pousse des choux de toute beauté, et généralement toutes sortes de légumes du goût le plus savoureux, et tels qu'on n'en trouve pas à cent lieues à la ronde. Ta femme mangera toujours la première salade et les premières asperges de tout le pays. La cuisine est disposée de façon à ce que les marmites ne débordent jamais, et qu'aucun plat ne puisse se gâter, quand même le

dîner serait retardé d'une heure. Les tapis, les garnitures des chaises, des sofas, sont d'une étoffe où il est impossible qu'une tache se produise, quelle que soit la maladresse des domestiques; de même, aucune porcelaine, aucun verre ne s'y brise jamais, lors même qu'on y mettrait la volonté la plus expresse, et qu'on les jetterait sur le carreau le plus dur. Enfin, chaque fois que ta femme fera faire la lessive, le plus beau soleil luira sur le pré contigu à la maison, quand bien même il pleuvrait à verse et quand le plus violent orage éclaterait tout autour. Bref, cher Balthasar, tout est disposé de manière à ce que tu jouisses tranquillement, avec ta charmante Candida, du bonheur domestique le plus parfait.

» Mais il est bientôt temps que je retourne chez moi, et que je m'occupe activement, avec mon ami Lothos, des préparatifs de mon départ. Adieu, mon cher Balthasar! »

Prosper Alpanus siffla à deux reprises, et aussitôt la libellule arriva en bourdonnant. Il la brida et s'élança en selle. Mais se trouvant déjà en l'air, il s'arrêta subitement et revint vers Balthasar.

« J'ai failli oublier ton ami Fabian, dit-il. Dans un mouvement d'humeur malicieuse, je l'ai trop durement puni de sa suffisance. Cette tabatière renferme ce qui doit le tirer d'embarras. »

Alpanus tendit à Balthasar une petite boite d'écaille polie et brillante que celui-ci serra dans sa poche avec le verre de lorgnette qu'il avait déjà reçu du docteur pour l'aider à désensorceler Cinabre.

Prosper Alpanus s'envola alors avec bruit à tra-

vers le feuillage, tandis que les voix mystérieuses du bois vibraient plus mélodieusement encore.

Balthasar retourna à Hoch-Jacobsheim enivré du plus doux espoir, et le cœur plein d'un voluptueux ravissement.

HUITIÈME CHAPITRE.

Comme quoi Fabian fut regardé comme un sectaire et un séditieux à cause de ses longs pans d'habit. — Comment le prince Barsanuph se réfugia derrière un écran de cheminée, et destitua le directeur-général des phénomènes naturels. — Fuite de Cinabre de la maison de Mosch Terpin. — Comme quoi Mosch Terpin voulait sortir à cheval sur un papillon, et devenir empereur, et puis s'en alla se coucher.

Au petit point du jour, à l'heure où les chemins et les rues sont encore déserts, Balthasar s'introduisit dans Kerepes à la dérobée, et courut incontinent chez son ami Fabian. Lorsqu'il frappa à la porte de sa chambre, une voix faible et plaintive lui cria : « Entrez ! »

Pâle, défait, portant sur tous ses traits l'expression d'une douleur profonde, Fabian était étendu sur son lit. «Au nom du ciel ! s'écria Balthasar, mon ami ! parle ! que t'est-il arrivé ?

» Ah ! mon ami, dit Fabian d'une voix étouffée, et se levant avec peine sur son séant, c'en est fait de moi ! je suis un homme perdu. Le maudit sort qu'a jeté sur moi le vindicatif docteur ou magicien Alpanus me précipite dans l'abime !

» Comment cela? demanda Balthasar, sortilége,

magicien ? Tu ne croyais pas autrefois à de pareilles choses ?

» Oh ! poursuivit Fabian d'une voix larmoyante, je crois à tout à présent, à la magie, aux sorciers, aux gnomes, aux lutins, au roi des rats et aux racines de mandragore; je croirai à tout ce que tu voudras. Celui qui se sent comme moi victime d'une réalité est bien forcé d'y ajouter foi. — Tu te souviens du prodigieux scandale occasioné par mes pans d'habit à notre retour de chez Prosper Alpanus. — Ah ! si la chose en fût restée là ! — Jette un peu tes regards autour de cette chambre, mon cher Balthasar ! »

Balthasar se retourna et aperçut, pendus aux murs, un nombre infini de fracs, de redingotes, de kurtka, de toutes les coupes, de toutes les couleurs possibles. « Comment ! s'écria-t-il, est-ce que tu voudrais ouvrir un magasin d'habits, par hasard ?

» Ne plaisante pas, mon cher ami, répliqua Fabian. Tous ces vêtements, je les ai fait faire par les plus habiles tailleurs, espérant toujours que je parviendrais à me soustraire à la malédiction fatale qui me poursuit dans mes habits; mais, espérance vaine ! quelques minutes à peine après que j'ai endossé l'habit le mieux confectionné, qui me va comme s'il eût servi de moule à mon buste, je vois les manches remonter d'elles-mêmes jusqu'à mes épaules, tandis que les basques s'allongent en une queue traînante longue au moins de six aunes. Dans mon désespoir, je commandai enfin ce spencer à manches de Pierrot qui n'en finissent pas. — Qu'elles remontent, les manches, pensais-je en moi-même, que les pans s'allon-

gent : soit ! tout arrivera au juste point. Mais !..... au bout de quelques instants, ma veste eut le même sort que les autres habits ! Tout l'art et les efforts des tailleurs les plus renommés furent impuissants pour obvier à cet enchantement infernal. Que je fusse tourné en dérision, honni partout où je paraissais, cela se comprend facilement. Mais bientôt ma persistance, si involontaire, à me produire en public dans cet accoutrement diabolique me rendit l'objet de mille suppositions différentes. La moins offensive était le reproche que m'adressaient les femmes d'avoir la ridicule fatuité de vouloir absolument, et en dépit de tous les usages, faire voir mes bras nus, sans doute, disaient-elles, parce que je les croyais très-beaux. Mais les théologiens, qui pis est, ne tardèrent pas à me décrier comme un sectaire, et ils disputaient seulement sur le point de savoir si j'étais de la secte des panthéistes, à cause de mes pans, plutôt que de celle des manichéens, eu égard aux manches. Du reste, ils étaient parfaitement d'accord sur l'excessive perversité des deux doctrines également dangereuses, puisqu'à les entendre elles osaient établir toutes deux en principe une parfaite indépendance de la volonté, et ne mettaient aucune borne à la liberté de penser. Les politiques me regardaient, de leur côté, comme un infâme agitateur. Ils prétendaient que je voulais, au moyen de mes longs pans d'habit, exciter le mécontentement du peuple et le soulever contre le gouvernement, que j'appartenais à coup sûr à une société secrète dont le signe de ralliement consistait dans des manches courtes, que depuis long-temps déjà

l'on signalait de côté et d'autre l'existence des clubistes courtes-manches, tout aussi à craindre que les jésuites et même bien davantage, attendu qu'ils travaillaient à propager partout la poésie si pernicieuse à tout état policé, et qu'ils révoquaient en doute l'infaillibilité du souverain. Bref! la chose devint de plus en plus sérieuse, jusqu'à ce que le Recteur me fit citer à comparaître devant lui. Prévoyant une catastrophe inévitable si j'endossais un habit quelconque, je parus vêtu seulement de mon gilet. Notre homme entra là-dessus en grande colère, il crut que je voulais me moquer de lui, et il me jeta pour semonce à la tête : Que j'eusse à me montrer devant lui dans huit jours avec un habit convenable et décent, ou qu'autrement il prononcerait sans rémission l'arrêt de mon expulsion de l'Université! — C'est aujourd'hui que le délai de huit jours expire! — Oh! infortuné que je suis! — O maudit Prosper Alpanus!

» Arrête! mon cher Fabian, s'écria Balthasar, ne t'emporte pas contre mon bon oncle bien-aimé, qui m'a fait don d'une jolie maison de campagne. Je t'assure qu'il n'a pas non plus contre toi de méchantes intentions, quoiqu'il t'ait puni, je dois l'avouer, bien rigoureusement de tes procédés indiscrets à son égard. Mais j'apporte le remède à ton infortune. Tiens! il t'envoie cette petite tabatière, qui doit te délivrer de tous tes tourments. »

A ces mots, Balthasar tira de sa poche la petite boîte d'écaille qu'il avait reçue de Prosper Alpanus et la présenta à l'inconsolable Fabian.

« A quoi donc peut m'être bon un pareil colifichet? dit celui-ci, quelle influence une petite tabatière d'écaille peut-elle avoir sur la forme de mes habits?

» Je n'en sais rien, répliqua Balthasar, mais mon cher oncle ne peut pas vouloir me tromper et ne te trompera pas; j'ai la plus entière confiance en lui. Ainsi donc, mon cher Fabian, ouvre d'abord la tabatière, voyons ce qu'elle contient. »

Fabian ouvrit la boite, et il en sortit, en se déroulant, un frac noir supérieurement façonné, et du drap le plus fin. Les deux amis ne purent retenir une exclamation de surprise sans égale.

« Ah! je te comprends, s'écria Balthasar avec enthousiasme, mon bon oncle, mon cher Prosper! — Cet habit t'ira bien, et va détruire le fatal enchantement. »

Fabian s'empressa d'essayer le bel habit, et, comme Balthasar l'avait prévu, il allait à ravir, mieux qu'aucun de ceux qu'avait jamais possédés Fabian; et quant au raccourcissement des manches ou à l'allongement des pans, il n'en était plus du tout question.

Transporté d'une joie sans égale, Fabian résolut de courir aussitôt chez le Recteur avec son habit neuf, pour aplanir toutes les difficultés. — Balthasar raconta à son ami tous les détails de son entrevue avec le docteur Alpanus, et comment celui-ci lui avait fourni les moyens de mettre un terme à l'affreux désordre causé par le vilain petit avorton. Fabian, qui était singulièrement changé en ce sens

qu'il avait abjuré complètement son pyrrhonisme, exalta outre mesure l'insigne générosité d'Alpanus, et s'offrit à prêter main-forte pour le désensorcèlement du petit Cinabre.

En ce moment, Balthasar aperçut par la fenêtre son ami le référendaire Pulcher, qui d'un air tout contrit allait tourner l'angle de la rue. Fabian, à l'invitation de Balthasar, ouvrit la fenêtre, appela le référendaire, et lui fit signe de monter chez lui.

Le premier mouvement de Pulcher en entrant fut de s'écrier : « Quel délicieux habit tu as là, mon cher Fabian ! » Mais celui-ci lui dit que Balthasar lui expliquerait tout; et il courut à la hâte chez le Recteur.

Lorsque Balthasar eut raconté en détail au référendaire tout ce qui s'était passé, celui-ci lui dit : « Il est bien temps que l'on frappe d'un coup mortel le maudit démoniaque ! Apprends que c'est aujourd'hui même que doit se célébrer d'une manière solennelle son union avec Candida, et que l'orgueilleux Mosch Terpin donne à cette occasion une fête splendide à laquelle le prince lui-même est invité. C'est justement à la faveur de cette fête que nous devons pénétrer dans la maison du professeur et nous emparer de l'odieux nabot. Il ne manquera pas de lumières dans le salon pour effectuer sans délai la combustion de la fatale mèche de cheveux. »

Les deux amis s'étaient entendus sur les mesures à prendre, lorsque Fabian entra tout rayonnant de plaisir.

« L'influence magique de l'habit s'est admirablement confirmée, dit-il. Dès que j'entrai chez le Recteur, je le vis sourire avec satisfaction. — Ha ! me dit-il, je vois, mon cher Fabian, que vous êtes revenu de votre singulier égarement ! Eh ! des têtes volcaniques comme la vôtre se laissent facilement aller aux extrêmes ! Je n'ai jamais cru que votre conduite fût de l'exaltation religieuse...... C'était plutôt un écart de patriotisme faussement compris ; du penchant pour l'extraordinaire appuyé sur l'exemple des héros de l'antiquité. — Ah ! parlez-moi de cela ! un aussi bel habit et aussi bien fait !.... Heureux l'état, heureux le monde, quand des jeunes gens au cœur élevé portent de tels habits, avec des basques et des manches aussi bien séantes ! Restez fidèle, Fabian, à tant de sagesse, à une vertu aussi exemplaire : voilà la source du véritable héroïsme ! Le Recteur m'embrassa, pendant que des larmes d'attendrissement lui venaient aux yeux. — Je ne sais pas moi-même comment il arriva que je tirai la petite tabatière d'écaille d'où est sorti cet habit, et dans la poche duquel je l'avais mise. — Permettez ! dit le Recteur en avançant le pouce et l'index joints ensemble. Sans savoir s'il y avait du tabac, j'ouvris la boîte : le Recteur y plongea les deux doigts, et, après avoir prisé, il me saisit la main et la serra avec force. Je vis les larmes couler sur ses joues : Noble jeune homme ! me dit-il, l'excellente prise !... Tout est pardonné et oublié : dînez aujourd'hui chez moi ! — Vous voyez, mes amis : toutes mes souffrances sont finies ; et si ce soir nous réussissons, comme

nous n'en devons pas douter, à désensorceler l'odieux Cinabre, vous jouirez ainsi que moi d'un parfait bonheur. »

Au milieu du salon de Mosch Terpin, éclairé par cent bougies, le petit Cinabre, en habit écarlate brodé d'or, se balançait arrogamment avec le grand cordon de l'ordre du Tigre moucheté de vert aux vingt boutons autour du corps, l'épée au côté et le chapeau à plumes sous le bras. Près de lui, la charmante Candida rayonnait de grâce et de jeunesse dans sa riche toilette de mariée. Cinabre avait saisi sa main que, de temps en temps, il pressait sur ses lèvres en ricanant et en grimaçant d'une manière horrible; et alors une plus vive rougeur passait chaque fois sur les joues de Candida, qui regardait le nain avec l'expression du sentiment le plus tendre. C'était un spectacle repoussant, et il fallait que chacun fût complètement aveuglé par l'enchantement attaché au sieur Cinabre pour ne pas voir avec rage l'infâme fascination de Candida par ce petit drôle, et n'en avoir pas déjà vingt fois tiré vengeance en le jetant dans le feu de la cheminée.

Toute la société était rassemblée en cercle autour des deux fiancés à distance respectueuse. Prince Barsanuph s'était seul approché de Candida, et il s'appliquait à jeter de côté et d'autre des regards prétentieusement gracieux; mais personne ne paraissait y faire attention. Tous les regards étaient exclusivement occupés du couple, et se fixaient surtout sur les lèvres de Cinabre, d'où s'échappaient par

moments quelques murmures inintelligibles, que toute la société accueillait aussitôt d'exclamations admiratives discrètement prononcées.

Le moment était venu où les anneaux de mariage devaient être échangés entre les fiancés. Mosch Terpin s'avançait avec un plateau sur lequel brillaient les deux alliances. — Il toussa. — Cinabre se haussa sur la pointe des pieds autant qu'il put et il atteignait presque au coude de sa future. L'émotion de l'attente était extrême et générale, quand tout-à-coup des voix étrangères retentissent à la porte du salon, qui s'ouvre avec fracas, et Balthasar s'avance accompagné de Pulcher et de Fabian. Ils percent le cercle.... « Qu'est-ce que cela ! que veulent ces étrangers ? » s'écrie tout le monde confusément. — Prince Barsanuph crie avec terreur : « Sédition ! rébellion ! — Gardes ! » — Et il saute derrière l'écran de la cheminée dont il se fait un rempart. Mosch Terpin reconnait Balthasar, qui se trouve déjà à côté de Cinabre, et il s'écrie : « Seigneur étudiant ! êtes-vous fou, — avez-vous perdu l'esprit ? Comment osez-vous pénétrer ici, au sein de cette noce ? — Messieurs ! tout le monde ! laquais ! jetez ce manant à la porte ! »

Mais, sans s'inquiéter de rien de tout cela, Balthasar a déjà tiré le lorgnon du docteur, et il examine attentivement la tête de Cinabre. Celui-ci, comme frappé d'une étincelle électrique, pousse un miaulement si aigu, que tout le salon en retentit. Candida tombe évanouie dans un fauteuil, et les groupes du cercle se dissipent comme des flots de sable au gré du vent. — Balthasar voit distinctement la mèche de cheveux

couleur de feu, il s'élance et saisit le nain, qui se débat en gigotant, qui le mord et l'égratigne. — « Empoigne! empoigne! » crie Balthasar. Fabian et Pulcher s'emparent du petit et maîtrisent tous ses mouvements; alors Balthasar réunit avec précaution les trois cheveux rouges, les arrache d'une main ferme et d'un seul coup, saute à la cheminée et les jette dans le feu, où ils se consument en pétillant. Puis un coup fulminant se fait entendre, et tout le monde aussitôt se réveille comme d'un long rêve....

Voilà que Cinabre, après s'être péniblement relevé de terre, se met à jurer et à tempêter, en ordonnant qu'on arrête sur-le-champ, qu'on enferme au fond d'un noir cachot les insolents perturbateurs qui avaient osé porter la main sur la personne sacrée du premier ministre! Mais chacun de se demander réciproquement : « D'où sort donc ce petit drôle de marmouset? à qui ce petit monstre en a-t-il? » — Et comme le nabot continue à faire du tapage en frappant de ses petits pieds sur le parquet, et en criant à tue-tête : « C'est moi le ministre Cinabre, le premier ministre Cinabre! voilà l'ordre du Tigre moucheté de vert aux vingt boutons! » tout le monde éclate à la fois d'un rire fou; on entoure le nain, les hommes le soulèvent et se le lancent entre eux comme une balle; il perd son chapeau, son épée, ses souliers, et les vingt boutons sont arrachés l'un après l'autre. — Prince Barsanuph quitte son écran de cheminée, et s'avance à travers le tumulte. Le petit s'écrie alors : « Prince Barsanuph! — Altesse, sauvez votre ministre, votre favori! — Au secours! au secours!

l'état est en danger — le Tigre moucheté de vert! — Malheur! — malheur!... »

Le prince jette sur le nain un regard courroucé, et marche précipitamment vers la porte. Mosch Terpin s'offre à sa rencontre : il le saisit, l'attire à l'écart, et dit avec des regards enflammés de colère : « Vous avez donc le front de vouloir faire jouer une sotte parade devant votre prince, devant votre honorable souverain? Vous me priez d'assister au mariage de votre fille avec mon digne ministre Cinabre, et à la place de mon ministre, je trouve ici un affreux pygmée que vous avez affublé de riches vêtements! — Monsieur! savez-vous qu'une pareille plaisanterie est un crime de haute trahison, et que je vous ferais punir sévèrement si vous n'étiez pas un homme tout-à-fait stupide, dont la place est dans une maison de fous. — Je vous destitue de l'emploi de directeur-général des choses naturelles, et je vous défends toutes études ultérieures dans ma cave. — Adieu! »

Et il sortit avec impétuosité.

Mais, tremblant de fureur, Mosch Terpin se précipite sur le nain, il le saisit par ses longs cheveux hérissés, et court vers la fenêtre : « Par la fenêtre! s'écrie-t-il, infâme avorton! maudit poucet qui m'as trompé si ignominieusement, qui m'as fait perdre tout le bonheur de ma vie! »

Il allait lancer le petit par une fenêtre ouverte, quand l'inspecteur du cabinet de zoologie qui se trouvait là, s'élança avec la rapidité de l'éclair et arracha le pauvre nain des mains du professeur. « Arrêtez! monsieur le professeur, lui dit-il, n'attentez pas à

une propriété nationale. Ce n'est pas un avorton, c'est le mycète Belzebub, *simia Belzebub,* qui s'est échappé de la ménagerie.

» *Simia Belzebub! simia Belzebub!* répétait-on de tous côtés avec des éclats de rire intarissables. Mais à peine l'inspecteur eut-il examiné de près le nain qu'il avait dans les bras, qu'il s'écria avec dépit : « Que vois-je? — Mais non, ce n'est pas le singe Belzebub : c'est une affreuse et sale mandragore! Fi! » Et il rejeta son fardeau au beau milieu du salon.

Les rires moqueurs de toute l'assemblée devinrent encore plus impitoyables. Mais le petit parvint à s'échapper par la porte en piaillant et grognant. Il descendit l'escalier, et courut vers sa maison, sans qu'un seul de ses domestiques l'eût entrevu.

Pendant que tout cela se passait dans le salon, Balthasar était entré dans le cabinet où il avait vu transporter Candida évanouie. Là, il se jeta à ses pieds, pressa ses mains sur ses lèvres, et lui prodigua les noms les plus tendres. Enfin, elle revint à elle en poussant un profond soupir; et, lorsqu'elle aperçut Balthasar, elle s'écria avec ravissement : « Est-ce toi! te voilà donc enfin, mon bien-aimé Balthasar! Ah! j'ai failli mourir d'amour et de langueur!... toujours, toujours résonnaient à mon oreille les doux accords du Rossignol pour lequel la Rose purpurine, consumée de désirs, épanche le sang de son propre cœur! »

Elle raconta alors comment, dans un funeste égarement d'esprit, sous la fascination d'un mauvais rêve, il lui avait semblé sentir son cœur en-

vahi par un affreux démon auquel une puissance irrésistible l'avait obligée de donner son amour; que ce démon ou ce spectre savait usurper les traits et la parfaite ressemblance de son Balthasar; et que bien qu'elle reconnût, en concentrant fortement sa pensée sur Balthasar, que ce n'était pas lui en réalité, elle imaginait pourtant, par une influence inexplicable, qu'elle devait aimer cet imposteur ensorcelé, précisément par attachement pour Balthasar.

Celui-ci lui donna quelques brefs éclaircissements, de manière à ménager ses sens déjà si cruellement troublés; puis, comme il arrive d'ordinaire entre amoureux, survinrent mille protestations, mille serments d'amour et de constance éternelle. Ils se jetèrent dans les bras l'un de l'autre, s'embrassèrent avec toute l'ardeur de la plus violente passion, et tous deux, dans l'extase d'une délicieuse sympathie, se croyaient transportés au septième ciel.

Mosch Terpin entra dans la chambre en se lamentant et en se tordant les mains, suivi de Pulcher et de Fabian, qui faisaient de vains efforts pour le consoler.

« Non! s'écriait Mosch Terpin, je suis un homme perdu sans ressource. — Plus directeur-général des choses naturelles. — Plus d'études dans la cave du prince! — Une disgrâce totale! J'espérais devenir chevalier du Tigre moucheté de vert avec cinq boutons au moins. Tout est fini! — Que dira son Excellence le digne ministre Cinabre, s'il apprend que j'ai pris pour lui un vil magot, *simia Belzebub caudâ*

prehensili, ou je ne sais quoi encore! O mon Dieu, sa haine aussi va peser sur moi. — Alicante! Alicante!!...

» Mais, mon cher professeur, lui disaient les jeunes gens pour le consoler, estimable directeur-général, réfléchissez donc qu'il n'y a plus du tout de ministre Cinabre. — Vous n'avez rien à vous reprocher. Le nabot contrefait nous a trompés nous tous aussi bien que vous-même, grâce au don magique que lui avait octroyé la fée Rosabelverde. »

Balthasar raconta alors comment tout s'était passé dès l'origine. Le professeur écouta de toutes ses oreilles le récit de l'étudiant, et il s'écria à la fin: « Suis-je bien éveillé? ou est-ce un rêve que je fais! — Des sortilèges! des magiciens! des fées! des sympathies! des miroirs magiques! dois-je croire à de pareilles absurdités?

» Ah, mon très-cher professeur! interrompit Fabian, si vous aviez porté comme moi, durant quelques jours seulement, un habit à queue traînante et aux manches remontées, vous croiriez à tout sans hésiter, et vous auriez de la foi de reste!

» Oui! s'écria Mosch Terpin, oui, en effet! j'ai été trompé par un monstre ensorcelé. — Mes pieds ne touchent plus la terre, je flotte dans l'air, je m'élève au plafond. Prosper Alpanus, viens me chercher: je sors à cheval sur un papillon, — je me fais friser par la fée Rosabelverde, la chanoinesse de Rosebelle, — je deviens ministre! — roi — empereur! »

Et il sautait et gambadait avec des rires et des transports de joie si frénétiques, que tout le monde

craignait pour sa raison, jusqu'à ce qu'enfin il tomba dans un fauteuil complètement épuisé. Alors Candida et Balthasar s'approchèrent de lui. Ils lui dirent comment ils s'aimaient d'un amour extrême, d'une ardeur nonpareille, au point qu'ils ne pouvaient pas désormais vivre l'un sans l'autre. Rien n'était plus touchant à entendre, et Mosch Terpin lui-même répandit quelques larmes. « Tout ce que vous voudrez, enfants! dit-il ensuite avec une émotion croissante; mariez-vous, aimez-vous, mourez de faim ensemble: car je ne donne pas un denier à Candida.

» Quant à avoir faim, dit Balthasar en souriant, j'espère convaincre dès demain monsieur le professeur qu'il ne sera jamais sans doute question de cela, attendu que mon oncle Prosper Alpanus y a suffisamment pourvu.

» Eh bien, mon cher fils, dit le professeur d'une voix faible, prouve-moi donc cela, si tu le peux, demain, entends-tu; car si je ne dois pas devenir fou, et pour empêcher que ma tête n'éclate tout-à-l'heure, il faut que j'aille me mettre au lit sur-le-champ! »

Ce que fit le professeur immédiatement.

NEUVIÈME CHAPITRE.

Embarras d'un fidèle valet de chambre. — Comment la vieille Lise provoqua une émeute, et où le ministre Cinabre glissa par mégarde en s'enfuyant.—De quelle manière remarquable le premier médecin du prince expliqua la mort subite de Cinabre. — Comme quoi prince Barsanuph s'affligea, puis mangea des oignons crus, et comme quoi la perte de Cinabre resta irréparable.

La voiture du ministre Cinabre l'avait attendu en vain presque toute la nuit devant la maison de Mosch Terpin. On assurait de tous côtés au chasseur que son Excellence devait avoir quitté la société depuis long-temps, et celui-ci prétendait au contraire que cela était tout-à-fait invraisemblable, attendu que son Excellence n'aurait sans doute pas regagné son hôtel à pied à travers la pluie et l'orage. Lorsqu'enfin toutes les lumières furent éteintes et les portes fermées, il fallut bien que le chasseur partît avec la voiture vide. Mais à peine arrivé à l'hôtel du ministre, il réveilla aussitôt le valet de chambre pour qu'il lui dît, au nom du ciel! si le ministre était rentré chez lui, et de quelle manière.

« Son Excellence, répliqua le valet de chambre doucement à l'oreille du chasseur, est rentrée hier à la nuit close, cela est positif : elle est au lit et dort. Mais, — ô mon bon chasseur! — comment! en quel

état ! — Je vais tout vous raconter; mais surtout motus ! — Je suis un homme perdu si son Excellence apprend que c'était moi qui étais dans le corridor obscur ! Ah, je perdrais ma place ! car son Excellence est, à la vérité, de petite taille, mais d'un caractère emporté et rageur au dernier point. Elle s'irrite pour peu de chose, et, dans la fureur, ne se connaît plus. Hier même, elle a passé son épée nue et acérée au travers du corps d'une pauvre souris qui avait eu l'impudence de venir gambader au milieu de la chambre à coucher de son Excellence. — C'est bon ! — Donc, hier au soir, à la tombée de la nuit, je mets mon petit manteau et je veux tout doucement me faufiler dans l'arrière-boutique du marchand de vin pour y faire une partie de trictrac; mais je vois s'agiter et se trémousser devant moi sur l'escalier quelque chose qui vient se jeter dans mes jambes à l'entrée du corridor noir, et qui, se roulant à terre, pousse un cri de chat perçant, et grogne ensuite comme.... ô mon Dieu ! — chasseur ! tenez bien votre langue, mon généreux ami ! autrement c'est fait de moi !... approchez-vous un peu : — et grogne ensuite comme notre gracieuse Excellence a l'habitude de faire quand le cuisinier a laissé brûler le rôti de veau, ou bien quand quelque autre affaire d'état vient l'indisposer. »

Le valet de chambre avait soufflé ces derniers mots dans l'oreille du chasseur en tenant sa main devant sa bouche. Le chasseur recula de deux pas, prit une physionomie réfléchie, et s'écria : « Est-il possible ! —

» Oui, reprit le valet de chambre, c'était indubitablement notre gracieuse Excellence que j'ai sentie me passer entre les jambes dans le corridor noir. J'entendis après distinctement sa Grâce pousser violemment les chaises, et ouvrir l'une après l'autre les portes des appartements, jusqu'à ce qu'elle fût parvenue à sa chambre à coucher. Je n'osai pas la suivre; mais au bout de deux petites heures environ, je me glissai près de sa porte, et je prêtai une oreille attentive. La digne Excellence ronflait absolument de la même manière qu'elle a coutume de le faire lorsqu'il se prépare quelque grand événement. — Chasseur! il y a plus de choses dans le ciel et sur la terre que ne le rêve notre sagesse! J'ai entendu dire cela une fois sur le théâtre par un prince mélancolique tout vêtu de noir, et qui avait grand'peur d'un autre homme habillé de carton gris [10].—Chasseur!— Il est arrivé hier quelque chose de surnaturel qui a déterminé son Excellence à rentrer au logis. Le prince est allé chez le professeur: peut-être a-t-il dans la conversation manifesté quelque désir, mis en avant l'idée de quelque jolie réforme, — et le ministre de s'en occuper aussitôt, de quitter la noce, et de venir se mettre au travail pour le bien du gouvernement. Je m'en suis tout de suite convaincu à son ronflement. Oui, quelque événement important, décisif, se prépare. — O chasseur! qui sait si tôt ou tard nous n'en reviendrons pas à porter des queues! — Quoi qu'il en soit, cher ami, descendons pour guetter, en fidèles serviteurs, à la porte de la chambre à coucher de son Excellence, si elle repose toujours

tranquillement, tandis que s'élaborent et mûrissent ses pensées intérieures. »

Tous les deux, le valet de chambre et le chasseur, se glissèrent jusqu'à la porte et prêtèrent l'oreille. Cinabre bourdonnait en nasillant comme un tuyau d'orgue, et sifflait dans les tons les plus variés et les plus étranges. Les deux domestiques restaient immobiles dans un respectueux silence; et le valet de chambre dit avec une émotion profonde : « C'est pourtant un grand homme que notre gracieux maître le ministre ! »

Dès le grand matin, un violent tumulte vint troubler la paix de l'hôtel. Une vieille paysanne, grotesquement accoutrée d'habits de fête fanés depuis longtemps, s'était introduite dans la maison et avait demandé au portier de la conduire immédiatement auprès de son cher enfant, petit Zach. Le portier lui avait signifié que c'était son Excellence monsieur le ministre Cinabre, chevalier de l'ordre du Tigre moucheté de vert avec vingt boutons, qui habitait l'hôtel, et que personne parmi les gens de service ne se nommait ni ne se faisait appeler petit Zach. Alors cette femme s'était écriée avec les témoignages d'une joie extravagante que monsieur le ministre Cinabre avec ses vingt boutons était précisément son cher mignon de fils, petit Zach. Aux cris retentissants de la femme, aux jurements du portier, toute la maison était accourue, et le tapage devint de plus en plus fort. Quand le valet de chambre descendit pour chasser ceux qui troublaient aussi impudemment le som-

meil matinal de son Excellence, on venait de jeter hors de l'hôtel la paysanne, que chacun prenait pour une folle.

Mais elle alla s'asseoir alors sur les marches de pierre de la maison en face, et elle se lamentait, en sanglottant, de ce que ces grossiers domestiques de l'hôtel ne voulaient pas la laisser pénétrer auprès de son petit Zach, devenu premier ministre. Il se rassembla peu à peu un grand concours de monde autour d'elle, et elle répétait incessamment que le ministre Cinabre n'était autre que son fils, qu'elle appelait dans son enfance petit Zach, tant et si bien que les gens ne savaient plus à la fin s'ils devaient la croire vraiment folle, ou s'il ne fallait pas soupçonner un fondement de réalité dans ses discours.

La femme ne détournait pas les yeux des fenêtres de Cinabre. Tout-à-coup elle partit d'un bruyant éclat de rire, frappa ses mains l'une contre l'autre, et s'écria au comble de la joie : « Le voilà! mon petit bout d'homme chéri, mon petit farfadet, mon fillot. — Bonjour, petit Zach! » Tous les assistants levèrent les yeux; et lorsque l'exigu ministre, avec son habit écarlate brodé, le corps ceint du cordon de l'ordre du Tigre moucheté de vert, apparut à leurs yeux derrière la croisée de niveau avec le plafond, de sorte que toute sa personne était visible à travers les larges carreaux, tous se mirent à rire aux éclats et à crier à l'envi : « Petit Zach! — petit Zach! ha! voyez-donc ce petit babouin harnaché! — le pitoyable avorton, — la laide mandragore. — Petit Zach! — petit Zach! »

Le portier et tous les domestiques de Cinabre sortirent de l'hôtel pour voir ce qui causait parmi la foule cette gaîté délirante. Mais ils n'eurent pas plus tôt aperçu leur maître, qu'ils crièrent encore plus fort que les autres en riant à gorge déployée : « Petit Zach ! — petit Zach ! — sapajou ! — poucet ! — mandragore ! »

Le ministre parut alors seulement s'apercevoir que le sujet de ce tumulte étourdissant n'était autre que sa propre personne. Il ouvrit la croisée d'un mouvement impétueux, et, jetant en bas des regards étincelants de colère, il cria, tempêta, bondit comme un furieux, et menaça tout le monde de la garde, de la police, de la prison et du cachot.

Mais plus l'Excellence s'abandonnait aux transports de son courroux, plus les rires et le tapage devenaient intenses. La foule en vint bientôt à jeter contre l'infortuné Cinabre des pierres, des pommes, des légumes, tout ce qui se trouvait à portée. Le ministre fut obligé de battre en retraite.

« Dieu du ciel ! s'écria le valet de chambre effrayé, mais c'est à la fenêtre de la chambre de son Excellence que l'affreuse petite pécore s'est montrée. Qu'est-ce que cela signifie ? — Comment ce nabot ensorcelé a-t-il pu pénétrer jusque-là ? » Il court promptement en haut, mais la chambre du ministre est, comme auparavant, solidement fermée. Il se hasarde à frapper légèrement.... Pas de réponse ! —

Sur ces entrefaites, le ciel sait à quel propos, de sourdes rumeurs commençaient à accréditer parmi le peuple la nouvelle que l'homoncule risible qui

venait de paraître à la croisée était bien réellement petit Zach qui avait usurpé le nom orgueilleux de Cinabre, et ne devait son élévation qu'à mille autres mensonges et fraudes infâmes. On entendait retentir avec une violence croissante les cris de « A bas! à bas le petit monstre! il faut le dépouiller de l'habit de ministre à coups de verge, l'enfermer dans une cage et le montrer à la foire pour de l'argent! — ou lui coller sur le corps des feuilles de papier doré et en faire un jouet pour les enfants! — Montons! montons! » — Et la foule se précipita dans la cour de l'hôtel.

Le valet de chambre se tordait les mains de désespoir : « Rébellion, — une émeute! — Excellence! ouvrez, — sauvez-vous! » criait-il. Mais pas de réponse. Il crut distinguer seulement un faible gémissement.

La porte intérieure de la maison fut brisée : le peuple montait l'escalier avec grand bruit et des rires farouches.

« Maintenant il y va de la vie! » cria le valet de chambre. Et il se rua de toutes ses forces contre la porte, qui sauta hors des gonds avec fracas. — Point d'excellence! — point de Cinabre! —

« Excellence! — très-gracieuse Excellence, n'entendez-vous pas les séditeux! — Excellence! — très-gracieuse Excellence, où êtes-vous donc fourrée, de par tous les.... Que Dieu m'absolve de ce péché! — mais où avez-vous daigné vous retirer? »

Ainsi criait le valet de chambre en parcourant tout effaré les appartements. Mais nulle part de ré-

ponse, pas le moindre bruit. L'écho moqueur des hauts lambris de marbre répondait seul à sa voix. Cinabre semblait avoir disparu sans laisser de trace ni d'ombre. — Le calme était rétabli au-dehors; le valet de chambre entendit la voix sonore et imposante d'une femme qui haranguait le peuple, et il vit, en jetant les yeux par une fenêtre, des groupes nombreux quitter l'hôtel en chuchottant à voix basse, et en jetant derrière eux des regards pensifs.

« L'émeute paraît apaisée, dit le valet de chambre, maintenant sa gracieuse Excellence sortira de sa cachette. » Il retourna dans la chambre à coucher, supposant que le ministre ne pouvait être que là.

Après avoir regardé partout d'un œil scrutateur, il aperçut enfin deux petites jambes minces et raides sortant d'un joli vase à anses et en argent qui restait toujours auprès de la toilette, et auquel le ministre attachait beaucoup de prix, parce que c'était un présent qu'il avait reçu du prince.

« Dieu ! — Dieu ! s'écria le valet de chambre consterné, Dieu ! — Dieu ! si je ne me trompe, voilà des petites jambes qui appartiennent à son Excellence monsieur le ministre Cinabre, mon gracieux maître ! » Il approcha, et, frissonnant d'un mortel effroi, il cria en se baissant : « Excellence ! — Excellence ! — au nom du ciel ! que faites-vous... que faites-vous, enfoncé là-dedans ! »

Mais, comme Cinabre restait silencieux, le valet de chambre comprit quel danger menaçait d'engloutir son Excellence, et qu'il était temps de mettre

toute étiquette de côté. Il saisit donc Cinabre par ses petites jambes, et le retira.... hélas! mort. Morte était la petite Excellence !

Le valet de chambre éclata en bruyants sanglots ; le chasseur, tous les domestiques accoururent, on vola chercher le médecin en titre du prince. En attendant, le valet de chambre essuya son pauvre malheureux maître avec force serviettes blanches, il le mit sur le lit et le couvrit de coussins de plume et de soie, de sorte que sa petite figure ridée était seule visible.

Alors parut la demoiselle de Rosebelle. Elle avait d'abord, Dieu sait comment! apaisé la fureur du peuple. Elle s'approcha du nain inanimé, suivie de la vieille Lise, la propre mère de petit Zach. — La mort avait réellement imprimé aux traits de Cinabre un charme qu'ils n'avaient jamais eu durant toute sa vie. Ses paupières étaient abaissées sur ses yeux, son petit nez était aminci et très-blanc, sa bouche faiblement contractée simulait l'expression du sourire, et, par-dessus tout, ses cheveux, d'un brun foncé, retombaient autour de sa tête en boucles soyeuses et magnifiques. La chanoinesse passa sa main sur la tête du nain, et aussitôt une ligne rouge brilla d'une faible lueur sous ses doigts.

« Ha ! s'écria la demoiselle les yeux rayonnants de plaisir, ha, Prosper Alpanus! grand maître! tu tiens parole. — Il a expié à présent tous les torts de sa destinée !....

— » Ah! dit la vieille Lise, ah, mon bon Seigneur ! ce n'est certainement pas là mon petit Zach : il n'a

jamais été aussi gentil. Je suis donc venue ici bien inutilement, et vous ne m'avez guère donné un bon conseil, ma digne demoiselle !

» Trêve de murmures! vieille! répliqua la chanoinesse. Si vous aviez seulement suivi fidèlement mes instructions, et si vous n'aviez pas voulu pénétrer dans cette maison avant mon arrivée, tout se serait arrangé à souhait pour vous. — Je vous répète que le pauvre petit étendu mort sur ce lit est positivement et indubitablement votre fils petit Zach.

» Alors, s'écria la vieille avec des regards de convoitise, si la petite Excellence est véritablement mon fils, j'hérite sans doute de toutes les belles choses que je vois autour de nous, de la maison entière, et de tout ce qui est dedans ?

» Non ! dit la demoiselle. Maintenant c'en est fait : vous avez perdu l'occasion de gagner du bien et de l'argent. Je vous l'ai bien prédit : votre destin n'est pas de devenir riche.

» Est-ce que je ne peux pas, reprit la pauvre femme les larmes aux yeux, est-ce que je ne peux pas du moins prendre mon pauvre petit homme dans mon tablier et l'emporter à la maison ? Notre monsieur le pasteur a tant de jolis oiseaux et de petits écureuils empaillés : il me fera empailler mon petit Zach, et je le mettrai sur mon buffet comme le voilà, avec son habit rouge, ce large ruban, et cette grande étoile qu'il a sur la poitrine ; j'en aurais ainsi un souvenir éternel.

» Voilà, s'écria la chanoinesse à moitié de mau-

vaise humeur, une idée tout-à-fait ridicule. Cela ne se peut pas ! »

Alors la vieille se mit à gémir et à se lamenter. « Qu'est-ce que j'ai gagné, disait-elle en sanglottant, à ce que mon petit Zach soit parvenu à de si grands honneurs et à tant d'opulence? — Ah ! s'il était resté avec moi, si je l'avais élevé dans mon humble et pauvre condition, jamais il ne serait tombé dans cette maudite machine en argent, il vivrait encore, et il aurait peut-être attiré sur moi la faveur du sort et la bénédiction du ciel. En le portant dans ma hotte quand j'allais au bois, j'aurais excité la compassion des passants, et l'on m'aurait sans doute jeté maintes petites pièces de monnaie; mais à présent !.... »

Des pas se firent entendre dans l'antichambre. La chanoinesse poussa la vieille dehors en lui recommandant de l'attendre en bas devant la porte, et lui promettant de l'instruire, avant son départ, d'un moyen infaillible pour mettre d'un seul coup un terme à ses soucis et à ses misères.

Ensuite Rosabelverde s'approcha encore une fois tout près du nain, et elle dit d'une voix attendrie et émue de pitié profonde :

« Pauvre Zach ! — rebut d'une nature marâtre ! — j'avais eu de bonnes intentions à ton égard : peut-être y a-t-il eu de la folie de ma part à penser que le don précieux dont je te gratifiais influerait sur ton esprit et réveillerait en toi une voix qui te dirait : tu n'es pas celui pour qui l'on te prend, mais efforce-toi d'égaler en mérite ceux au-dessus de qui

tu t'élèves, toi créature infime et débile, en empruntant leurs propres ailes. — Hélas ! ta conscience est restée muette, ton intelligence obscurcie na pas pu s'affranchir de ses langes, tu es resté entravé dans tes habitudes grossières et ton naturel stupide ! — Ah ! si tu avais su te corriger le moins du monde de ta rusticité native, tu aurais échappé à cette mort ignominieuse ! — Prosper Alpanus a fait en sorte que tu produises encore, après ta mort, aux yeux d'autrui la même illusion dont ma puissante faveur t'avait fait profiter durant ta vie. — Si je devais au moins te voir renaitre sous la forme d'un joli scarabée, d'une agile souris ou d'un adroit écureuil, combien je serais contente ! — Dors en paix, petit Zach !.... »

Au moment où la fée Rosabelverde quittait la chambre, le médecin du prince parut avec le valet de chambre.

« Au nom du ciel ! » s'écria le médecin à la vue de Cinabre mort, et après s'être assuré qu'aucun expédient n'était capable de le rappeler à la vie, « au nom du ciel ! comment cela est-il arrivé, seigneur camérier ?

» Ah ! répliqua celui-ci, ah, cher monsieur le docteur ! la sédition ou la révolution, c'est tout un, comme il vous plaira, faisait son train dans le vestibule avec un bacchanal effrayant : son Excellence, en peine pour sa précieuse vie, cherchait sans doute un refuge dans sa toilette, elle aura glissé, et....

» Ainsi, dit le docteur d'une voix émue et solennelle, le ministre est mort par la peur de mourir ! »

La porte s'ouvrit, et prince Barsanuph entra impétueusement dans la chambre, le visage blême, suivi de sept chambellans plus blêmes encore.

« Est-il vrai, est-il donc vrai ? » s'écria le prince. Mais il n'eut pas plus tôt aperçu le cadavre qu'il recula, et dit en levant les yeux au ciel avec l'expression de la plus amère douleur : « O Cinabre!... » Les sept chambellans s'écrièrent de même après lui : « O Cinabre!... » Et à l'exemple du prince, ils tirèrent leurs mouchoirs dont ils se voilèrent les yeux.

« Quelle perte! reprit le prince après une pause de muet désespoir, quelle perte irréparable pour l'état! où trouver un homme capable de porter l'ordre du Tigre moucheté de vert aux vingt boutons avec la dignité de mon cher Cinabre! — Premier médecin! et vous avez pu me le laisser mourir!..... Dites-moi. — Comment cela est-il arrivé? comment cela s'est-il fait? quelle a été la cause..... de quoi est mort cet homme incomparable? » —

Le premier médecin contempla long-temps le défunt; il le tâta à diverses places où les battements du pouls étaient autrefois sensibles; il passa et repassa la main sur la tête de Cinabre, puis il toussa, et dit enfin : « Mon très-gracieux seigneur, si je devais me borner à effleurer la superficie des choses, je pourrais dire que le ministre est mort d'une privation complète de la faculté de respirer; que cette privation est venue de l'impossibilité de reprendre haleine, et que cette impossibilité elle-même n'a résulté que de l'élément ou de l'humeur ambiante, dans laquelle le ministre est tombé. Je pourrais donc établir, pour

ainsi dire, que le ministre est mort d'une mort *humoristique*. Mais loin de moi une telle sécheresse, loin de moi la manie de vouloir expliquer par de vains principes physiques ce qui ne trouve son fondement naturel et incontestable que dans le domaine du spiritualisme. — Mon gracieux souverain ! que la parole de l'homme soit libre : — le premier germe de mort, le ministre l'a trouvé dans l'ordre du Tigre moucheté de vert aux vingt boutons.

» Comment ! s'écria le prince en jetant au médecin en titre des regards enflammés de colère, comment ! que dites-vous? — l'ordre du Tigre moucheté de vert aux vingt boutons, que le défunt portait pour le salut de l'état avec tant de grâce, tant de dignité ? la première cause de sa mort ! — Prouvez-moi cela, ou.... Chambellans ! qu'en dites-vous ?

» Il faut qu'il prouve, il faut qu'il prouve ! s'écrièrent les sept pâles chambellans, ou.... » Et le premier médecin poursuivit :

« Je le prouverai, mon très-gracieux et très-excellent prince, ainsi donc point d'ou.... Voici ce qui en est : La plaque de l'ordre suspendue au cordon, et surtout les boutons sur le dos, agissaient pernicieusement sur les ganglions de l'épine dorsale. En même temps, l'étoile de l'ordre causait une douloureuse pression sur cette région noueuse et filamenteuse située prés de l'artère mésentérique supérieure, au-dessous du diaphragme, et que nous appelons le plexus solaire, partie prédominante du système nerveux dans l'ordre des fonctions organiques.

» Cet organe dominant est dans un rapport sym-

pathique très-complexe avec le système cérébral, et naturellement le cerveau reçoit une impression funeste des mêmes lésions dont les ganglions ont à souffrir. Or, n'est-ce pas l'action libre et normale du systéme cérébral, résultant de la concentration parfaite de mille rayons divergents en un foyer central, qui constitue la conscience et l'individualité? N'est-ce pas dans la double activité des deux sphères, dans l'exercice simultané des systèmes ganglionaire et cérébral que consiste le phénomène de la vie? — Eh bien, l'atteinte susdite troubla, pervertit chez le ministre les fonctions de l'organisme pensant. D'abord survinrent dans son esprit de sombres réflexions, l'idée pénible de voir méconnu le sacrifice qu'il s'imposait pour le bien de l'état, en gardant cet insigne aussi préjudiciable à sa santé, etc., etc. — Bref, cette influence nuisible acquit de jour en jour plus de gravité, jusqu'au moment où un désaccord total entre les systèmes cérébral et ganglionaire amena enfin une atrophie complète de la conscience, une démission absolue de la personnalité. Or, cette phase extrême, nous la désignous par le mot de mort. — Oui, très-gracieux seigneur! déjà le sentiment du moi était annihilé dans le digne ministre Cinabre, et il était donc déjà raide-mort, lorsqu'il tomba dans le vase fatal. Ainsi, sa mort n'a pas eu une cause physique, mais une cause psychique des plus abstraites.

» Premier médecin! dit le prince avec humeur, voilà une demi-heure que dure votre bavardage, et je veux être damné si j'en ai compris une syllabe.

Que voulez-vous dire par cette distinction du physique et du psychique ?

» Le principe physique, reprit le médecin, est la condition de la vie purement végétative ; le psychique, au contraire, implique l'idée de l'organisme humain, dont le caractère essentiel et vital réside dans l'âme, dans la faculté de penser.

» Je ne vous comprends pas davantage, homme incompréhensible ! s'écria le prince au comble de la mauvaise humeur.

» Je veux dire, altesse, dit le médecin, que le physique ne s'entend que de la vie purement végétative, telle qu'elle a lieu dans les plantes, et abstraction faite de la faculté pensante, tandis que le psychique se rapporte aux fonctions de l'intelligence. Or, comme celles-ci prédominent dans l'organisme humain, c'est d'elles, de l'esprit que le médecin doit toujours s'occuper en premier lieu, en ne considérant le corps que comme un humble vassal de l'esprit, fait pour se soumettre dès que le maître le veut.

» Hoho ! s'écria le prince, hoho ! premier médecin ! n'allons pas si loin ! — soignez mon corps et laissez mon esprit tranquille. Celui-ci ne m'a jamais incommodé. En vérité, premier médecin, vous êtes singulièrement obscur ; et si je n'étais pas là près du cadavre de mon ministre, et livré à mon émotion, je sais bien ce que je ferais ! — Eh bien ! Chambellans ! répandons encore ici quelques larmes à l'intention du défunt ; et nous irons après nous mettre à table. »

Le prince mit son mouchoir sur ses yeux et san-

glotta : les chambellans firent de même, et puis ils partirent tous.

Devant la porte de l'hôtel se tenait la vieille Lise portant à son bras plusieurs rangées d'oignons d'un jaune doré, et les plus beaux que l'on pût voir. Le regard du prince tomba par hasard sur ces oignons : il s'arrêta, la tristesse disparut de son visage, et il dit avec un sourire gracieux et bienveillant : « Je n'ai de ma vie en vérité vu d'aussi magnifiques oignons, ils doivent avoir le goût le plus exquis. Sont-ils à vendre, ma bonne femme ?

» Oh oui ! très-gracieuse altesse ! répliqua Lise en faisant une profonde révérence, c'est avec ce commerce que je gagne ma vie, et bien péniblement, même dans les meilleurs jours. — Ah, le miel-vierge n'est pas plus doux : vous plairait-il en goûter, mon gracieux seigneur ? »

En même temps, elle présenta au prince une rangée de ses oignons les plus gros et les plus brillants. Celui-ci la prit en souriant, y porta les dents, et puis s'écria : « Chambellans ! que l'un de vous me prête son eustache ! » Quand il eut reçu le couteau, le prince pela un des oignons nettement et proprement, et il goûta de la pulpe. — « Quel goût ! quelle suavité ! quel parfum ! quel feu ! s'écria-t-il les yeux brillants de plaisir. Oui, il me semble en cet instant que je vois devant moi mon cher Cinabre défunt qui me fait signe et me dit à voix basse : « Achetez, mangez ces oignons, mon prince : le salut de l'état l'exige. »

Le prince jeta deux ou trois pièces d'or dans la

main de la vieille Lise, et il fallut que les chambellans missent chacun dans leurs poches des rangées entières d'oignons. En outre, il ordonna que Lise serait exclusivement chargée de la fourniture des oignons destinés aux déjeuners du palais. C'est ainsi que la mère de petit Zach, sans devenir précisément riche, se vit désormais à l'abri de la misère et de la détresse; et c'était bien certainement à quelque enchantement secret de la bonne fée Rosabelverde qu'elle en était redevable.

Les funérailles du ministre Cinabre offrirent un des plus pompeux spectacles qu'on eût jamais vus à Kerepes. Le prince, tous les chevaliers du Tigre moucheté de vert suivirent le convoi en grand costume de deuil. Toutes les cloches furent sonnées, et l'on tira même à plusieurs reprises deux gros mortiers que le prince avait fait faire à grands frais pour servir aux feux d'artifice. Les bourgeois, le peuple, tous pleuraient et se lamentaient de ce que l'état avait perdu son plus ferme soutien, et désespéraient de voir jamais arriver au timon du gouvernement un homme doué d'une capacité aussi rare, d'un zèle aussi infatigable pour le bien universel, d'un caractère aussi bienveillant et aussi magnanime que l'était Cinabre.

En effet, sa perte resta irréparable. Car il ne se retrouva plus jamais un ministre, au buste duquel le cordon de l'ordre du Tigre moucheté de vert avec vingt boutons pût s'adapter aussi bien qu'à l'inoubliable défunt Cinabre!

DERNIER CHAPITRE.

Tristes prières de l'auteur. — Comment le professeur Mosch Terpin se calma, et comme quoi Candida fut préservée de tout accès de mauvaise humeur. — Comme quoi un scarabée doré bourdonna quelque chose à l'oreille du docteur Prosper Alpanus, comment celui-ci prit congé, et comme quoi Balthasar vécut dans une heureuse union.

Nous voici arrivés au terme où celui qui écrit pour toi ces feuilles, bien-aimé lecteur, va se séparer de toi, et il se sent ému de tristesse à cette pensée! — Il aurait encore beaucoup à te raconter sur les faits et gestes remarquables du sieur Cinabre, et il y aurait pris un vif plaisir, tant il a travaillé à cette histoire avec prédilection et d'inspiration spontanée. Cependant! en jetant un coup d'œil rétrospectif sur tous les événements relatés et mentionnés dans les neuf chapitres qui précèdent, il sent bien qu'il s'y trouve déjà tant de choses bizarres, merveilleuses et qu'une raison à jeun ne saurait admettre, qu'il courrait le danger, s'il en multipliait encore le nombre, d'abuser de ton indulgence et de se brouiller tout-à-fait avec toi, lecteur bien-aimé! Mais avec le trouble et la tristesse qu'il a ressentis en écrivant ces mots : *dernier chapitre*, il t'adresse une prière : c'est de vouloir bien, par grâce, envisager d'un œil

indulgent, et même favoriser d'un accueil familier les étranges figures qu'a suggérées au poète cet esprit capricieux appelé Phantasus, dont il a suivi peut-être avec trop d'abandon l'humeur bizarre et excentrique. N'en garde donc pas rancune ni au poète, ni à l'esprit fantastique. — Si tu as souri parfois, en toi-même, à tel ou tel passage, tu étais alors, ami lecteur, dans la disposition d'esprit joyeuse et naïve où te souhaitait dès son début l'auteur de ce récit; et dès-lors, il l'espère du moins, tu lui pardonneras à cause de cela bien des écarts ! —

A la vérité, l'histoire aurait pu finir par la mort tragique du petit Cinabre; mais n'est-il pas plus agréable de la clore par une joyeuse noce au lieu de tristes funérailles?

Qu'il soit donc encore brièvement question de la charmante Candida et de l'heureux Balthasar.

Le professeur était autrefois un homme éclairé et judicieux, habitué, depuis bien des années, à ne s'étonner de rien au monde, conformément au précepte du sage : *Nil admirari!*

Mais il advint alors que, regardant toute sa science comme non avenue, et tombant à chaque pas et à tout propos de surprise en surprise, il finit par ne plus savoir même s'il était bien réellement le professeur Mosch Terpin qui avait autrefois dirigé les affaires naturelles du royaume, et par douter s'il marchait encore sur ses propres pieds autrement que la tête en bas.

D'abord, il fut très-étonné lorsque Balthasar lui présenta le docteur Prosper Alpanus comme son

oncle, et lorsque celui-ci lui montra l'acte de donation qui constituait Balthasar maître absolu de la maison de campagne à une heure de distance de Kerepes, avec les bois, les prairies et les terres en dépendant. Il le fut encore davantage et en croyait à peine ses yeux, quand il vit mentionnés dans l'inventaire du mobilier un nombre infini d'effets précieux, et jusqu'à des lingots d'or et d'argent, dont la valeur surpassait de beaucoup le montant total du trésor du prince. Autre surprise lorsqu'il examina à travers le lorgnon de Balthasar le cénotaphe superbe où Cinabre avait été déposé, et qu'il lui sembla tout-à-coup qu'il n'y avait jamais eu de ministre Cinabre, mais seulement un petit magot stupide et malotru, qu'on avait considéré à tort et par déception comme un homme d'état intelligent et sage.

Mais la stupéfaction de Mosch Terpin n'eut plus de bornes quand Prosper Alpanus lui fit parcourir avec lui la maison de campagne, lorsqu'il lui montra sa bibliothèque, et d'autres choses merveilleuses, et lorsqu'il fit même devant lui plusieurs jolies expériences à l'aide de plantes et d'animaux singuliers.

Le professeur vint à s'imaginer qu'il pouvait bien se faire que toutes ses recherches sur la nature ne signifiassent rien du tout, et qu'il était lui-même enfermé comme dans un œuf dans un monde magique bigarré et incompréhensible. Cette idée le tourmenta tellement, qu'il finit par pleurer et se lamenter de peur comme un enfant. Balthasar s'empressa de le conduire alors dans la vaste cave au vin, pleine de tonneaux bien cerclés et de bouteilles amoncelées.

Il lui fit entendre qu'il pourrait continuer là ses études bien mieux que dans la cave du prince, outre que le joli parc de l'habitation fournirait largement à ses explorations naturelles.

Là-dessus, le professeur se calma aussitôt.

La noce de Balthasar fut célébrée à la maison de campagne. Tous ses amis, Adrian, Fabian, Pulcher, et lui-même, furent pénétrés d'admiration à la vue de l'éclatante beauté de Candida et du charme irrésistible répandu dans toute sa personne. Cela dépendait en effet d'une influence prestigieuse. Car la fée Rosabelverde, qui, abjurant toute rancune, assistait à la noce en la qualité de chanoinesse de Rosebelle, avait elle-même habillé la fiancée, et orné sa parure des roses les plus magnifiques. D'ailleurs, on sait bien quelle séduction la main d'une fée communique à la toilette qu'elle dirige. En outre, Rosabelverde avait donné à la charmante Candida un superbe collier étincelant, dont la vertu magique consistait à préserver celle qui le portait du moindre accès de mauvaise humeur, à propos de babioles, d'un ruban mal posé, d'une coiffure manquée, d'une tache sur un fichu, etc., etc. Il en résultait aussi que le visage de Candida était empreint d'une sérénité et d'une grâce inexprimables.

Les heureux époux étaient dans un paradis de délices; et cependant, tant était merveilleuse et efficace la secrète magie d'Alpanus, ils trouvaient encore des regards et des paroles pour leurs amis de cœur réunis autour d'eux. Prosper Alpanus et Rosabelverde veillèrent tous deux à ce que ce jour de

fête fût embelli des plus rares prodiges. Partout sous les bosquets et les arbres résonnaient de voluptueux concerts, tandis que des tables magnifiques s'élevaient çà et là chargées des mets les plus délicats et de nombreux flacons de cristal pleins de vins exquis, où les convives puisaient la joie et la vigueur.

La nuit était venue. Alors on vit resplendir au-dessus des massifs d'arbres de radieux arcs-en-ciel; des oiseaux et des insectes étincelants sillonnaient les airs où ils semaient, en agitant leurs ailes, des millions d'étincelles qui dansaient et s'entrecroisaient sans cesse de manière à former toutes sortes de figures gracieuses. Des symphonies merveilleuses accompagnaient ce spectacle, et le vent de la nuit murmurait à travers le feuillage scintillant, d'où s'exhalaient les plus suaves parfums.

Candida, Balthasar et ses amis reconnurent les effets de la puissante magie d'Alpanus; mais Mosch Terpin, à moitié ivre, riait aux éclats en prétendant que tout cela était l'œuvre de deux gaillards endiablés, le décorateur du théâtre et l'artificier du prince.

Un son vibrant de cloches se fit entendre. Un scarabée doré et lumineux vint s'abattre sur l'épaule de Prosper Alpanus, et parut lui bourbonner tout bas quelque chose à l'oreille.

Prosper Alpanus se leva de son siége, et dit d'un ton grave et solennel: « Cher Balthasar! charmante Candida! — mes amis! l'heure est venue : Lothos m'appelle — il faut que je parte. »

Alors il s'approcha des deux époux et s'entretint à voix basse avec eux. Balthasar et Candida étaient très-émus, Prosper semblait leur donner toutes sortes de bons conseils, il les embrassa tous deux tendrement.

Puis il se retourna vers la demoiselle de Rosebelle et parla également bas avec elle. Probablement, elle lui donna, au sujet d'affaires magiques et féeriques, des commissions dont il se chargea volontiers.

Pendant ce temps, une petite voiture de cristal attelée de deux libellules, que conduisait le faisan argenté, était descendue des airs.

« Adieu — adieu ! » s'écria Prosper Alpanus; il monta dans la voiture, et s'éleva au-dessus des arcs-en-ciel resplendissants, jusqu'à ce que son équipage parût à la fin à une hauteur infinie, comme une petite étoile rayonnante, qui disparut derrière les nuages.

« Une belle mongolfière ! » dit Mosch Terpin en ronflant; et, subjugué par la force du vin, il tomba dans un profond sommeil.

Balthasar, gardant le souvenir des conseils de Prosper Alpanus, sut profiter de la possession de la merveilleuse maison de campagne. Il devint en effet un poëte distingué; et comme les autres avantages que Prosper avait vantés dans sa propriété pour devoir plaire à la charmante Candida se réalisèrent de tout point; comme aussi Candida porta constamment le collier que la chanoinesse de Rosebelle lui avait donné en cadeau de noces, il était impossible

que Balthasar ne vécût pas dans l'union la plus heureuse et la plus parfaite félicité qu'un poëte ait jamais peut-être goûtée avec une jeune et jolie femme. —

C'est ainsi que le conte du petit Zacharie surnommé Cinabre a maintenant tout-à-fait une joyeuse

FIN.

que Balthasar ne vécût pas dans l'union la plus heureuse et la plus parfaite félicité qu'un poëte ait jamais peut-être goûtée avec une jeune et jolie femme. —

C'est ainsi que le conte du petit Zacharie surnommé Cinabre a maintenant tout-à-fait une joyeuse

FIN.

NOTES DU TRADUCTEUR.

[1] (Pag. 68.) *Mandragore*, plante au moyen de laquelle, suivant les traditions de la sorcellerie, on conjure les maléfices. Les anciens lui attribuaient une foule de vertus magiques. Sa racine, bizarrement nouée et contournée, offre quelquefois l'apparence du squelette ou du masque humain; et l'on a, par extension, donné le nom de mandragore à toutes les racines ou tiges dont la conformation présente la même singularité. Les Chinois sont fort curieux de ces monstruosités naturelles; et c'est de leur pays que viennent à peu près toutes les mandragores curieuses qui se trouvent en Europe dans les cabinets des amateurs.

[2] (Pag. 78.) Le mot de *plique* désigne une maladie des cheveux dans laquelle ils s'entremêlent confusément et adhèrent ensemble, au point qu'il devient impossible de les démêler, et qu'il en sort du sang quand on les coupe.

[3] (Pag. 80.) Le Dschinnistan est le pays des fées; on le trouve décrit dans les contes des *Mille et une Nuits*.

161

[4] (Pag. 92.) *V.* la note 5 du conte précédent. — Un peu plus loin, Fabian et Zacharie emploient quelques autres termes spécialement consacrés entre étudiants, et qui s'expliquent assez d'eux-mêmes.

[5] (Pag. 94.) Ce nom est imaginaire; mais rien n'est plus fidèle que la peinture des mœurs universitaires, tracée ici par Hoffmann avec l'ironie spirituelle qui lui est familière, et qui distingue surtout, pour ainsi dire, chaque ligne de ce conte.

[6] (Pag. 108.) Les mots en italique sont en français dans le texte allemand. J'en fais la remarque, parce que c'est un trait de plus qui peint l'affectation du pédant Mosch Terpin.

[7] (Pag. 117.) *Pumpernickel*, espèce de gros pain bis que mangent les paysans en Westphalie, et qui se sert par raffinement avec le thé.

[8] (Pag. 118.) Luc. Cranach, peintre distingué, dont la galerie de Dresde possède plusieurs ouvrages, entre autres les portraits d'Érasme, de Luther et de Mélanchton, et le sien propre. Le professeur appelle ainsi Balthasar, par allusion à son costume ancien, pareil à celui des portraits de l'artiste.

[9] (Pag. 187.) Le singe Belzebub de *Linnée*, remarquable par sa longue queue terminée en forme de houppe, et dont il a la faculté de se servir comme d'une main dans certaines occasions.

[10] (Pag. 217.) Voyez *Hamlet*, acte premier, scène dernière.

Une traduction tronquée de ce conte si éminemment satirique a paru dans un recueil volumineux de morceaux détachés, empruntés à toutes les plumes et à tous les genres. Nous l'avons cependant mentionné comme *inédit* à la table de ce volume. En effet, l'œuvre d'Hoffmann a été défigurée par des suppressions de chapitres entiers, sans compter une foule d'omissions partielles. Mais on a déjà pu s'apercevoir qu'il en est à peu près de même de toutes les prétendues traductions de l'original, si l'on a pris la peine de comparer la nôtre avec elles, ou celles-ci avec le texte. Nous devons excepter celle qu'avaient entreprise conjointement M. Toussenel et le traducteur des romans de Veit-Wéber, mais qui est restée inachevée.

DON JUAN,

AVENTURE ROMANESQUE D'UN VOYAGEUR ENTHOUSIASTE.

Les sons aigus d'une cloche et le cri retentissant : l'on va-a-a commencer ! me réveillèrent du doux sommeil qui s'était emparé de moi. J'entends un bourdonnement confus de contre-basses, de violons qui s'accordent, des coups de timbale, le son d'une trompette, un hautbois qui donne un *la* clair et soutenu. Je me frotte les yeux. Le diable, toujours à l'affût, m'aurait-il donc grisé ? — Non ! je suis dans la chambre de l'hôtel où je suis descendu hier au soir à moitié brisé. Un magnifique gland de sonnette pend précisément au-dessus de mon nez : je le tire violemment, le garçon paraît.

« Mais, au nom du ciel ! que signifie cette musique enragée si près d'ici ? Est-ce qu'il y aurait un concert dans la maison ?

» Son excellence (j'avais bu du vin de Champagne

à dîner, à la table d'hôte!) ne sait peut-être pas encore que cet hôtel est attenant au théâtre. Cette porte en tapisserie donne sur un petit corridor d'où vous entrez immédiatement au n° 23, la loge des étrangers.

» Quoi? — théâtre? — loge des étrangers?...

» Oui, la petite loge des étrangers, qui contient deux ou trois personnes au plus, et ne sert que pour les personnes de distinction, toute tapissée en vert, grillée sur le devant, tout près du théâtre. S'il plaît à son excellence?... Nous jouons aujourd'hui *Don Juan* du célèbre monsieur Mozart, de Vienne. Nous porterons en compte le prix d'entrée, un thaler huit gros. »

Le garçon, en prononçant ces derniers mots, ouvrait déjà devant moi la porte de la loge, tant j'avais mis de précipitation à me diriger vers le corridor au mot de *Don Juan*. — La salle était spacieuse, décorée avec goût, et splendidement illuminée pour une localité aussi modeste. Les loges et le parterre étaient combles.

Je m'assurai, aux premiers accords de l'ouverture, que j'allais, grâce à un excellent orchestre, jouir de ce chef-d'œuvre dans toute sa perfection, pour peu que les chanteurs s'y prêtassent de leur côté. — L'andante me fit concevoir l'horreur et la nuit funèbre de l'affreux *regno del pianto* [1], je me sentis pénétré du glacial pressentiment de la désolation infernale. La fanfare joyeuse de la septième mesure de l'allégro sonna à mes oreilles comme un cri de joie et de triomphe poussé par le génie du crime;

je voyais des démons tout en flammes s'élancer du sein des ténèbres et menaçer de leurs griffes brûlantes des groupes dansant avec l'ardeur et l'imprévoyance de la jeunesse sur un mince plancher au-dessus d'abimes sans fond. Le conflit de la nature humaine avec les puissances occultes et fatales qui l'assiègent et méditent sa ruine apparut clairement aux yeux de mon esprit.

Enfin l'orage s'apaise, le rideau se lève. Leporello, transi et plein d'humeur, se promène enveloppé dans son manteau, devant le pavillon, au milieu d'une épaisse nuit. — *Notte e giorno faticar!...* » C'est donc en italien? Quoi! dans ce lieu allemand de l'italien? *Ah che piacere!* je vais donc entendre tous les récitatifs, tout l'opéra tel que le grand maître l'a imaginé et conçu du fond de son âme! —

Voilà Don Juan qui se précipite hors de la maison. Derrière lui, Donn'Anna retenant le séducteur par son manteau. Quelle femme! Elle pourrait être plus grande, avoir une taille plus élancée, une démarche plus imposante, mais quelle tête! — Des yeux d'où la colère, l'amour, la haine, le désespoir s'échappent comme d'un foyer brûlant en de lumineuses gerbes d'étincelles rayonnantes qui allument au fond de notre être un incendie spontané et inextinguible! Les tresses dénouées de sa brune chevelure serpentent en anneaux flexibles sur ses épaules. Sa blanche robe de nuit découvre traitreusement des charmes qu'on ne saurait entrevoir sans danger. Son cœur, oppressé par l'épouvantable attentat, palpite avec violence.... Et puis — quelle voix! *Non sperar*

se non m'uccidi [3]. Ces sons, articulés avec une vibration métallique, sont des éclairs ardents au milieu de la tempête qui gronde dans l'orchestre. — C'est en vain que Don Juan veut s'arracher à son étreinte. Le veut-il en effet? Pourquoi ne repousse-t-il pas cette femme d'une main vigoureuse, et ne s'enfuit-il pas? La conscience de son forfait lui ôte-t-elle la force d'agir, ou bien est-ce la lutte intérieure de son amour et de la passion du mal qui l'arrête et le décourage?

Le vieux *Padre* a payé de sa vie son attaque imprudente au sein de l'obscurité contre cet adversaire redoutable. Don Juan et Leporello, pendant leur dialogue en récitatif, s'avancent davantage vers la rampe. Don Juan entr'ouvre son manteau, et laisse voir un magnifique costume de velours rouge avec des broderies en argent. C'est une figure imposante et altière. Son visage est d'une mâle beauté; un nez proéminent, des yeux perçants, les lèvres délicatement modelées. Au-dessus des sourcils, le jeu bizarre d'un muscle frontal, plus rapide que l'éclair, donne par moments à sa physionomie quelque chose de méphistophélique qui, sans troubler l'harmonie de ses traits, fait naître pourtant un frisson involontaire; c'est comme s'il était doué de la puissance fascinatrice qui distingue le serpent à sonnettes, comme si un de ses regards jeté à une femme devait lui ôter la faculté de se soustraire à ses desseins et l'obliger en quelque sorte, par une obsession diabolique, à consommer elle-même sa propre ruine.

Long et fluet, avec une veste à raies blanches et

rouges, un chapeau blanc surmonté d'une plume rouge, et un manteau court de même couleur, Leporello se trémousse autour de lui. Les traits contractés de son visage expriment un singulier mélange de bonhomie, d'astuce, de cupidité et d'effronterie sardonique. La tête et la barbe grisonnante de l'acteur produisaient un vif contraste avec la noirceur de ses sourcils. On devine que le vieux drôle est vraiment fait pour servir de second à Don Juan.

Ils se sont sauvés avec bonheur en escaladant un mur. — Des torches brillent ; on voit reparaître donn'Anna, suivie d'Octavio, un petit homme coquet, paré et compassé, âgé de vingt et un ans tout au plus. En qualité de fiancé de donn'Anna, il était probablement logé dans la maison, puisqu'on a pu l'avertir si promptement. Il aurait pu, au premier bruit qu'il entendit, accourir, et peut-être sauver le vieillard : mais il fallait d'abord qu'il s'ajustât de pied en cap ; et d'ailleurs, il n'aime pas se hasarder à sortir la nuit.

Ma qual mai s'offre, o Dei, spettacolo funesto agl' occhi miei [4]. — C'est plus que du désespoir inspiré par un crime affreux qu'expriment les tons lamentables et déchirants de ce récitatif et du duo suivant. Les sons brisés et haletants qu'exhale cette poitrine oppressée n'ont-ils pas d'autre mobile que l'odieux attentat dont elle devait être seule victime, et qui cause la mort de son père ? Oui, une lutte intérieure et dévorante peut seule en produire de semblables.....

Pendant la scène où la grande et maigre donn'Elvira, offrant encore les traces visibles d'une beauté

passée, mais des plus remarquables, invective le perfide Don Juan : *Tu nido d'inganni*,... et dans le moment où le compatissant Leporello fait cette remarque judicieuse : *parla come un libro stampato*[5], il me sembla que quelqu'un se plaçait derrière moi ou à mon côté. L'on pouvait aisément avoir ouvert la porte de la loge et s'y être glissé sans bruit. — Je crus sentir un coup de poignard m'entrer dans le cœur. J'étais si heureux de me trouver seul dans la loge, et libre d'embrasser, comme avec des bras de polype, de toutes mes fibres sensitives, ce chef-d'œuvre si parfaitement représenté, afin de m'identifier avec lui! Un seul mot, qui aurait pu être en outre une sottise, m'aurait douloureusement arraché à l'enivrement sublime de cette extase poético-musicale. Je résolus de ne faire aucune attention à mon voisin, et, tout entier au spectacle, de me soustraire à la moindre question, de ne pas échanger un seul regard. La tête appuyée dans ma main, le dos tourné au nouveau venu, je tenais donc les yeux fixés sur la scène.

La suite de la représentation répondait à son brillant début. La friponne et galante Zerlina rassurait le bénet de Mazetto avec des mines et des façons ravissantes de grâce. Dans l'air impétueux : *Fin ch' han dal vino calda la testa*[6], Don Juan laissa voir à nu le fond ulcéré de son âme, son ironique mépris pour ces pygmées qui l'entourent et dont il se joue, et le besoin qui le tourmente de se jeter à la traverse de leurs mesquines actions. Là surtout se fit remarquer son étrange froncement de sourcils.

Les masques paraissent; leur trio est une prière qui monte aux cieux en purs et lumineux rayons. — Et puis, le rideau du fond s'ouvre tout-à-coup : oh! quelle ardeur de plaisir! les coupes s'entrechoquent, les paysans et toutes sortes de gens masqués conviés à la fête de Don Juan se croisent et se confondent dans un tumulte joyeux. — Mais voici les trois conjurés pour la vengeance! Tout prend un aspect plus solennel, jusqu'à ce que les quadrilles se forment.

. . . . Zerlina est sauvée! Et dans le finale orageux et retentissant, Don Juan s'avance bravement, l'épée nue à la main, au-devant de ses ennemis. Il fait sauter des mains d'Ottavio sa frêle épée de parade et se fraye un passage à travers cette vile canaille qu'il culbute comme le vaillant Roland triomphant de l'armée du tyran Cymork, de sorte qu'ils tombent les uns sur les autres de la manière la plus divertissante.

J'avais déjà cru sentir plusieurs fois derrière moi une haleine douce et chaude, et distinguer le frôlement d'une robe de soie. Cela me fit bien soupçonner la présence d'une femme; mais, tout-à-fait absorbé par les visions poétiques que le drame faisait surgir devant moi, je n'y arrêtai pas mon attention. Quand, à la fin de l'acte, on eut baissé le rideau, je me détournai pour voir ma voisine. — Non! — aucun mot ne saurait exprimer ma surprise : donn'-Anna, revêtue absolument du même costume sous lequel elle venait de paraître sur le théâtre, était auprès de moi, et, de son œil expressif, fixait sur moi un regard pénétrant. Je restai béant et muet d'éton-

nement. Sa bouche, à ce qu'il me sembla, se contracta alors en un sourire doucement ironique, où je vis se réfléchir en quelque sorte ma sotte figure. Je sentais la nécessité de lui adresser la parole, et cependant je ne pouvais remuer ma langue glacée par la stupéfaction, je dirais presque par la terreur. Enfin, enfin ces mots sortirent presque involontairement de ma bouche : « Comment se fait-il que vous soyez ici ? » A quoi elle répliqua aussitôt dans le plus pur toscan, que si je ne parlais ni ne comprenais l'italien, elle se verrait privée du plaisir de mon entretien, attendu qu'elle ne savait pas d'autre langue. — Ces douces paroles résonnèrent à mon oreille comme un chant mélodieux. Tandis qu'elle parlait, la vive expression de son regard s'exaltait encore, et chaque éclair qui jaillissait de ses yeux d'un bleu foncé enflammait tout mon être d'une telle ardeur, que le sang bouillonnait dans mes artères, et que je sentais toutes mes fibres tressaillir.

C'était donn'Anna indubitablement. Il ne me vint pas à l'esprit de peser la possibilité du fait de sa présence simultanée sur le théâtre et dans la loge. Mais, ainsi qu'une foi sincère nous fait admettre le caractère merveilleux, la liaison surnaturelle des coïncidences les plus étranges qu'un rêve heureux nous présente, — ainsi dans le voisinage de cette femme extraordinaire, je tombai dans une espèce de somnambulisme, grâce auquel je découvris les rapports mystérieux qui m'unissaient à elle si intimement, que même son apparition sur la scène n'avait pu la séparer de moi. — Quel plaisir j'éprouverais,

mon cher Théodore, à te transmettre ici mot pour mot le dialogue intéressant qui s'établit entre la signora et moi. Mais en voulant transcrire en allemand ses discours, je ne trouve que des mots rebelles et impuissants, que des tournures pesantes, pour rendre ce qu'elle énonçait dans l'idiôme toscan avec une grâce et une aisance incomparables.

En l'entendant parler de *Don Juan* et de son propre rôle, il me semblait que la profondeur de ce chef-d'œuvre se dévoilât à mes yeux pour la première fois, et j'embrassais d'un libre regard les perspectives nouvelles d'un monde fantastique. Elle me dit que la musique était son âme, sa vie, et que souvent en chantant il lui semblait lire dans les mystérieuses obscurités de la pensée des choses que ne pouvait exprimer aucun langage. « Oui, poursuivitelle l'œil étincelant et d'une voix plus accentuée, j'en conçois passagèrement une idée nette et précise, mais tout ce qui m'entoure reste froid et mort, le charme se brise : et tandis qu'on applaudit à outrance une roulade compliquée, une fioriture difficile, une crispation glaciale étreint mon cœur brûlant ! — Mais toi, — toi, tu me comprends : car je sais que tu as aussi pénétré dans ces régions merveilleuses et romantiques, peuplées par les célestes magies des tons.

» Comment ! femme incompréhensible et sublime, tu me connaîtrais ?

» Le rôle de *** dans ton dernier opéra, ce rôle si profondément empreint de la frénésie enchanteresse d'un amour éternellement passionné, n'est-il pas de

ta création? — Je t'ai compris; ton âme tout entière s'est révélée à moi dans l'harmonie de cette partition. — Oui (ici elle prononça mon prénom), je t'ai évoqué dans mes chants, ainsi que je me retrouve moi-même dans tes mélodies. »

La clochette du théâtre se fit entendre. Une pâleur subite décolora le visage non fardé de donn'Anna. Elle porta la main à son cœur, comme si elle ressentait une douleur aiguë, et elle se leva pour sortir, en disant à voix basse : « Malheureuse Anna! c'est à présent que tu touches au moment le plus terrible..... »

Le premier acte m'avait ravi; mais, après cette scène si miraculeuse, la musique me causa une impression toute différente et indicible. C'était comme une réalisation merveilleuse dès long-temps enviée des rêves les plus séduisants d'un monde supérieur; comme si les pressentiments les plus intimes et les plus extatiques de l'âme relégués dans les notes se formulassent en d'étranges accords d'une manière sensible et positive. — Pendant la scène de donn' Anna, un souffle chaud et caressant vint m'effleurer et me fit tressaillir d'une volupté enivrante; mes yeux se fermèrent involontairement, et je crus sentir un baiser de flamme embraser mes lèvres; mais cette illusion était l'effet électrique d'une modulation prolongée avec un accent d'aspiration suprême, avec l'élan impatient du cœur vers l'infini, vers l'éternité!....

Le finale avait commencé sur un ton d'insolente allégresse : *Già la mensa è preparata*[1]!.....

Don Juan était attablé folâtrant entre deux jeunes filles, et il faisait sauter bouchon sur bouchon, afin de se livrer à l'influence des esprits fermentant dans leurs étroites prisons. C'était une petite chambre avec une grande croisée gothique dans le fond, à travers laquelle on voyait la nuit. Déjà, pendant qu'Elvira reprochait à l'infidèle ses serments trahis, de vifs éclairs sillonnaient les ténèbres, de sourds et lointains grondements annonçaient l'orage. Bientôt l'on entend frapper violemment à la porte. Elvira, les jeunes filles se sauvent, et aux effrayants accords du monde souterrain des esprits, l'on voit entrer le terrible colosse de marbre, auprès duquel Don Juan semble un pygmée. Le plancher tremble sous les pas sonores du géant. Don Juan crie à travers le fracas de la tempête, les éclats de la foudre, les hurlements des démons, son terrible *Nò!* l'heure de sa chute a sonné. —

La statue disparait, une épaisse vapeur obscurcit la chambre, et d'effroyables fantômes surgissent de toutes parts. Don Juan se débat dans les tourments de l'enfer, et, par intervalles, on l'aperçoit luttant contre les démons. Une explosion comme si la terre croulait!... Don Juan, les démons ont disparu on ne sait comment. Leporello est étendu seul dans un coin de la chambre. — Quelle sensation de bien-être produit alors l'arrivée des autres personnages qui cherchent en vain Don Juan, soustrait à la vengeance des hommes par les puissances souterraines? Il semble que de ce moment seulement on échappe au monde terrible des esprits infernaux.

Donn'Anna était entièrement changée. Une pâleur mortelle couvrait son visage. Elle avait les yeux éteints, la voix tremblante et inégale; mais l'effet n'en fut que plus déchirant dans le duetto avec son galant fiancé, qui, maintenant que le ciel l'a heureusement relevé du périlleux emploi de vengeur, ne songe plus qu'à procéder promptement à la noce.

Le chœur fugué avait magnifiquement complété l'ensemble et couronné le drame. Je courus à ma chambre dans l'exaltation la plus extrême qui m'ait jamais transporté. Le garçon vint me prévenir que le souper était servi, et je le suivis machinalement. — Il y avait brillante société à cause de la foire, et la représentation de Don Juan était le sujet de toutes les conversations. On loua en général les Italiens et le pathétique de leur jeu. Cependant, de petites remarques malicieuses jetées çà et là me prouvèrent qu'aucun d'entre eux ne soupçonnait l'intime et mystérieuse signification de ce chef-d'œuvre des opéras.

Don Octavio avait beaucoup plu. Pour donn'Anna, la plupart l'avaient trouvée trop passionnée. Il fallait, disaient-ils, se modérer un peu sur la scène, et ne pas tant s'abandonner à son émotion. Un des convives dit que le récit de l'attentat l'avait vraiment consterné. Là-dessus il prit une prise de tabac, et, d'un air de finesse stupide tout-à-fait indéfinissable, il regarda son voisin, qui prétendait que l'Italienne était, du reste, une très-belle femme, mais trop occupée de sa mise et de sa parure. Dans cette même scène, une boucle de ses cheveux, selon lui

défaite à dessein, avait projeté sur le demi-profil de son visage une ombre pittoresque! Un autre alors se mit à fredonner tout bas : *Fin ch' han dal vino*... Sur quoi une dame remarqua que c'était de Don Juan qu'elle était la moins satisfaite. L'acteur, disait-elle, avait été beaucoup trop sérieux, beaucoup trop sombre, et il n'avait pas bien su rendre le caractère frivole et extravagant du rôle. L'explosion du dénouement fut fort admirée. — Excédé d'un pareil verbiage, je me sauvai dans ma chambre.

III.

DANS LA LOGE DES ÉTRANGERS, N. 23.

Je me trouvais si à l'étroit, si étouffé dans cette chambre sourde! — A minuit, je crus entendre ta voix, mon Théodore. Tu prononças distinctement mon nom, et il me sembla entendre un léger bruit froisser la portière en tapisserie. Qu'est-ce qui m'empêche de fouler encore une fois le lieu témoin de mon étrange aventure? Si j'allais te voir, toi, et elle qui remplit tout mon être! — Il est si facile d'y transporter cette petite table, deux flambeaux, et ce qu'il faut pour écrire....

Le garçon apporte le punch commandé. La chambre est vide, il s'étonne : mais la portière ouverte..... il arrive dans la loge et me considère d'un air douteux. Hésitant à m'interroger, sur mon signe, il pose la boisson sur la table, et se retire non sans tourner plusieurs fois la tête. — J'appuie mes coudes sur le bord de la loge, et je contemple la salle déserte, dont l'architecture, magiquement éclairée par mes deux flambeaux et bigarrée de reflets étranges, offre un aspect fantas-

tique. Soudain le rideau tremble agité par le courant d'air qui traverse la salle.... S'il allait s'enlever! Si Donn'Anna venait à paraître poursuivie par d'effrayants fantômes? — « Donn'Anna ! » m'écriai-je involontairement. Ce cri retentit et s'éteint dans le vaste espace, mais il a réveillé les esprits assoupis des instruments de l'orchestre. Un son confus, tremblottant, plane dans l'air, et semble répéter en murmurant le nom chéri!... Je ne puis me défendre d'un sentiment de mystérieux effroi. Pourtant ce frissonnement nerveux me cause une certaine sensation de bien-être.

Je parviens enfin à maîtriser mes idées, et je me sens en état, mon cher Théodore, de t'esquisser au moins comment je crois avoir saisi, seulement d'à présent, la juste et profonde signification du sublime chef-d'œuvre du grand maître. — Il n'appartient qu'au poète de comprendre le poète; les esprits romantiques seuls peuvent apprécier les œuvres romantiques; l'âme exaltée et initiée par une sainte consécration aux mystères de la poésie est seule capable de comprendre le langage inspiré de ses élus!

Si l'on considère le poëme en lui-même, sans y attacher aucun sens allégorique et en n'ayant égard qu'au *scenario*, il est à peine concevable que Mozart ait pu composer, créer une pareille musique pour si peu. Un bon vivant, adonné avec excès au vin et aux filles, qui, par jovialité, invite à un joyeux souper la statue de pierre d'un vieillard qu'il n'a tué qu'en défendant sa propre vie : en vérité, il n'y a pas là-dedans grand chose de poétique, et, je

l'avoue consciencieusement, un tel homme n'est guère digne que les puissances souterraines le protégent comme un suppôt privilégié de l'enfer; qu'une statue de marbre, vivifiée par l'esprit éternel, se donne la peine de descendre de son piédestal pour exhorter le pécheur à se repentir avant sa dernière heure; enfin que Satan mette en campagne ses soldats les plus aguerris pour ajouter une horreur solennelle à son entrée dans le sombre royaume.

Va, crois-moi, Théodore! Don Juan fut doué par la nature, comme son enfant gâté le plus chéri, de tout ce qui rapproche le plus l'homme de la divinité. Elle le distingua de la tourbe vulgaire, et je dirais presque des ouvrages de pacotille qui sortent bruts de l'atelier, sans plus de valeur qu'un simple zéro, lequel n'acquiert d'importance que par le chiffre dont on le fait précéder. C'est ainsi que Don Juan est prédestiné à dominer et à vaincre. — Une riche et robuste organisation corporelle, le germe déposé dans son sein des pressentiments les plus surhumains, un caractère magnanime, une intelligence vaste et rapide! — Mais ce qui rend affreuse la condition de l'homme déchu, c'est qu'il reste exposé aux embûches du démon, même en usant de toutes ses facultés pour embrasser l'infini, que lui propose pour but sa nature spirituelle. Ce conflit entre l'essence divine et les tentations de l'enfer constitue l'idée de la vie terrestre, de même que du triomphe de la première résulte la notion de la vie céleste et bienheureuse. — Don Juan respirait l'ardeur de jouir, conséquence naturelle de son organisation physique

et intellectuelle; et le feu du désir qui faisait bouillonner incessamment le sang dans ses veines, excitait chez lui une passion insensée et infatigable pour toutes les apparitions du monde terrestre, qu'il espérait en vain devoir combler le vide de son cœur!

Or, qu'y a-t-il sur cette terre qui excite à un plus haut degré que l'amour la sensibilité intime de l'homme? l'amour dont l'action mystérieuse et toute-puissante exalte ou pervertit jusqu'aux éléments de notre être; il n'est donc pas étonnant que ce soit à l'amour surtout que Don Juan ait demandé de calmer la soif brûlante qui consumait sa poitrine, ni que ce soit par là que le diable ait mis le grapin sur lui. — L'esprit malin suggéra perfidement à Don Juan la pensée que l'amour, la jouissance de la femme, pouvait réaliser déjà sur la terre ce que notre esprit n'imagine que comme une promesse de la vie future, ce qui provoque cette appétence infinie de notre âme, d'où ressort son affinité avec la nature divine.

Sans cesse sacrifiant une belle femme à une autre plus belle, épuisant la coupe du plaisir jusqu'à satiété, poursuivant dans l'ivresse de la volupté le désenchantement de ses sympathies successives, toujours croyant s'être trompé dans son choix, et espérant toujours découvrir quelque part la source idéale de cette félicité entrevue en rêve, comment Don Juan n'eût-il pas à la fin trouvé la vie terrestre plate et insipide! Mais comme il méprisait souverainement les hommes, ce fut contre la créature qu'il avait comblée de sa prédilection que se révol-

tèrent toutes les puissances de son âme si amèrement déçue.

Dès-lors Don Juan ne vit plus pour but dans la possession de la femme l'assouvissement de sa sensualité, mais une audacieuse ironie contre la nature et le Créateur. Sa rébellion, je le répète, fut dirigée surtout contre les femmes, par suite de son profond dédain pour les triviales tendances de cette vie, auxquelles il se sentait supérieur, et par amère dérision pour les hommes qui prétendaient obtenir d'un amour heureux et de l'union bourgeoise dont il est le précurseur, la satisfaction, même incomplète, des désirs plus vastes que la nature a déposés pour leur malheur au fond de leur sein. Il résolut donc de braver hardiment, en ennemi déclaré, cet être inconnu, l'arbitre suprême des destinées, dans lequel il ne vit plus qu'un monstre avide de nos souffrances et se faisant un jeu cruel de décevoir et de confondre les êtres pitoyables créés par lui dans un accès d'humeur moqueuse. — Dans la séduction d'une épouse adorée, dans la perturbation violente d'un amour partagé, Don Juan ne vit plus désormais qu'autant de victoires remportées sur ce génie pervers et jaloux, et qui l'élevaient toujours davantage au-dessus de sa misérable condition, en dépit de la nature et de Dieu lui-même! Aussi n'aspire-t-il que de plus en plus à sortir de cette vie, mais il n'a plus que l'enfer en perspective. — La séduction d'Anna avec les circonstances qui l'accompagnent est le point culminant de la route fatale où Don Juan se fait gloire d'avancer. —

Donn'Anna sert de pendant à Don Juan comme douée des plus hautes faveurs de la nature. Ainsi que Don Juan était primitivement un homme plein de facultés nobles et puissantes, ainsi c'est une femme prédestinée dont l'âme pure est restée vierge des atteintes du démon. Tous les efforts de l'enfer ne peuvent consommer que sa perdition terrestre.

Dès que cette œuvre fatale fut accomplie, Satan ne put différer plus long-temps de remplir son rôle de vengeur, en exécution des arrêts du ciel. — Don Juan invite ironiquement le vieillard qu'il a tué à assister en effigie à son joyeux souper; et l'esprit divin, compatissant au sort de l'homme déchu et s'intéressant à lui en ce moment suprême, ne dédaigne pas de venir lui-même, sous un aspect terrifiant, l'engager à se repentir. Mais cette âme est tellement pervertie, tellement aigrie contre la Providence, que l'espérance même de la béatitude éternelle ne peut y allumer, hélas! aucune étincelle capable de la guider dans une voie meilleure !....

Tu auras sans doute été frappé, mon Théodore, de l'emploi du mot séduction à l'égard d'Anna; et je vais en peu de mots, aussi clairement que je puis le faire à cette heure où les sentiments et les idées dont mon âme déborde trouvent tout langage impuissant, je vais te dire sous quel aspect se présentent à mon esprit dans l'œuvre musicale, et sans aucun égard au texte qu'elle revêtit, le contraste et le rapport des deux natures engagées dans cette lutte, je veux dire Don Juan et Donn'Anna.

J'ai déjà indiqué plus haut les points de contact

entre Anna et Don Juan. Elle avait sans doute été destinée par le ciel à révéler à Don Juan la tendance divine de sa nature, et, en l'arrachant au désespoir de ses efforts stériles, à le sauver par l'amour même dont Satan s'était servi pour le corrompre.—Pourquoi la vit-il trop tard! à l'apogée de sa criminelle carrière, et quand il ne pouvait être animé que de l'envie diabolique de consommer sa perte.—Elle ne put pas s'y soustraire! Quand Don Juan paraît sur la scène en s'enfuyant, elle a déjà succombé!.... Une ardeur de sensualité surhumaine, le feu de l'enfer brûlait dans ses veines, et toute résistance eût été inutile. Don Juan, Don Juan seul pouvait l'embraser d'une aussi luxurieuse frénésie, et l'induire à pécher avec le plus damnable emportement!

Mais, lorsque le séducteur songe à s'enfuir, après avoir consommé son odieux attentat, la pensée de sa perte vient la saisir comme un monstre armé de griffes venimeuses, et lui infliger d'indicibles tourments. — La mort de son père, tué de la main de Don Juan, son union avec le froid, l'efféminé, le vulgaire Don Ottavio, qu'elle avait cru aimer autrefois, l'amour même dont la flamme destructive ravage le fond de son âme, — cet amour qui lui parut si radieux dans le moment de la suprême jouissance, et qui maintenant brûle son sein comme la haine la plus envenimée : tout cela lui cause une fièvre délirante. Elle sent qu'il n'y a que la ruine de Don Juan qui puisse calmer les tortures mortelles dont son cœur est déchiré. Mais ce doit être aussi son arrêt de mort sur cette terre!

Voilà pourquoi elle provoque sans cesse à la vengeance son morne fiancé; elle-même poursuit le traître, et ce n'est que lorsque les puissances souterraines l'ont entraîné enfin dans l'abîme, qu'elle recouvre une apparence de tranquillité. — Mais elle refuse de céder encore aux instances de son futur impatient : *Lascia, o caro, un anno ancora allo sfogo del mio cor*[8]*!* Elle ne doit pas survivre aussi long-temps. Jamais Don Ottavio ne pressera dans ses bras celle que sa pieuse vocation préserva de se voir consacrée à Satan par une union maudite. —

Combien tout cela fit sur moi une impression énergique et profonde dans les accords déchirants du premier récitatif, au sujet de la surprise nocturne! — La scène même de Donn'Anna, au deuxième acte, *Crudele!*... laquelle envisagée superficiellement ne se rapporte qu'à Don Ottavio, exprime par de mystérieuses assonances, par les plus étranges corrélations toniques, cette disposition secrète de l'âme morte à toute espérance terrestre. En effet, que signifie dans le même air cette singulière prévision jetée là par le poète, peut-être à son insu : *Forse un giorno il cielo ancora sentirà pieta di me*[9]*!*

— Deux heures sonnent! — Je sens glisser sur moi une haleine tiède et électrique, je respire l'odeur subtile du délicat parfum italien qui me révéla hier la présence de ma voisine; j'éprouve une sensation de béatitude infinie qui me semble ne pouvoir s'épancher que dans l'harmonie du chant. Un courant d'air plus rapide parcourt la salle, les cordes du piano de l'orchestre ont frémi.... Ciel! je crois dis-

tinguer à une immense distance la voix d'Anna portée sur l'aile des accords prolongés d'une symphonie aérienne : *Non mi dir bell' idol mio* [10] !......

Ouvre-toi, monde inconnu et lointain des essences spirituelles, Dschinnistan, région de féerie, tout peuplé de sublimes merveilles, où l'âme ravie trouve dans l'émotion ineffable d'une douleur céleste, ainsi que dans le ravissement le plus voluptueux, la réalisation suprême de tous ses pressentiments humains ! laisse-moi parcourir le cercle magique de tes séduisantes apparitions ! Que le rêve qui sert de messager entre toi et l'homme, tour à tour présage de terreur et de consolation, vienne, tandis que le sommeil enchaîne mon corps sous ses liens de plomb, dégager mon esprit et lui donner l'essor dans tes champs éthérés ! —

III.

CONVERSATION DU DINER

A LA TABLE D'HOTE EN GUISE DE DESSERT.

Un homme entendu, *faisant fortement claquer ses doigts sur le couvercle de sa tabatière* : — C'est pourtant désolant de ne pouvoir plus compter de long-temps sur un opéra passablement exécuté. Aussi voilà le résultat de cette maudite rage d'exagération !

Figure de mulatre : — Oui, oui ! je le lui ai répété assez souvent ! Le rôle de Donn'Anna l'émouvait toujours au suprême degré. Hier soir, elle était même tout-à-fait comme possédée. On assure qu'elle est restée évanouie durant tout l'entr'acte, et après la scène du deuxième acte, elle a eu des attaques de nerfs.

Un insignifiant : — Oh ! racontez-nous....

Figure de mulatre : — Eh bien oui, des attaques de nerfs, et si violentes qu'elle n'a pas pu être transportée hors du théâtre.

Moi : — Au nom du ciel ! cela n'aura pas, j'espère,

de suites dangereuses, et nous entendrons bientôt la signora?

L'HOMME ENTENDU A LA TABATIÈRE, *prenant une prise :* — Difficilement; car la signora est morte cette nuit, à deux heures précises.

NOTES DU TRADUCTEUR.

[1] (Pag. 246.) Le royaume des pleurs, l'abîme du désespoir. (*Le Dante.*)

[2] (Pag. 247.) Se fatiguer la nuit, le jour, etc.

[3] (Pag. 248.) N'espère pas me fuir, à moins que tu ne me tues.

[4] (Pag. 249.) Mais quel affreux spectacle, ô dieux, s'offre à mes regards !

[5] (Pag. 250.) Elle parle comme un livre. — *Tu nido d'inganni* : va ! puits de malice et de trahisons !

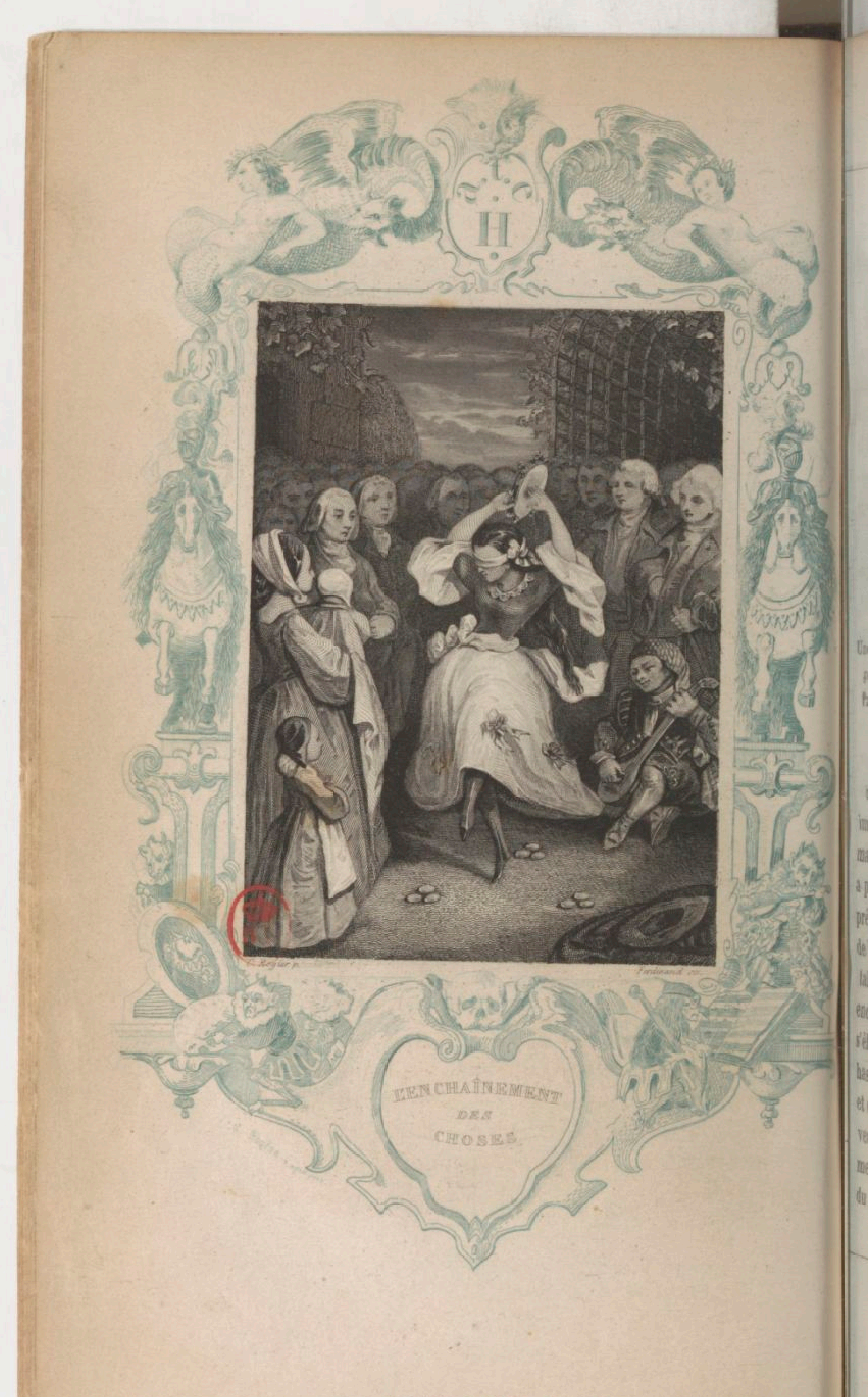
[6] (Pag. 250.) Jusqu'à ce que le vin leur ait échauffé la tête...

[7] (Pag. 254.) Déjà la table est prête, le souper est servi.

[8] (Pag. 266.) O mon ami, laisse-moi une année encore pour soulager les blessures de mon cœur.

[9] (Pag. 266.) Peut-être un jour le ciel aura encore pitié de moi !

[10] (Pag. 267.) Ne m'accuse pas de cruauté, mon doux ami....



…ar BETHUNE et PLON Edit^rs à Paris

L'ENCHAINEMENT

DES CHOSES.

I.

Une racine d'arbre détermine une chute prévue dans le système général du monde. — Mignon, le gitano de Lorca et le général Palafox. — Le Paradis s'ouvre chez le comte Walther Puch.

« Non! dit Ludwig à son ami Euchar, c'est un être imaginaire que ce prétendu compagnon de la charmante déesse Fortune, si grossier et si balourd, qu'il a plu au sieur Tieck, lequel porte ainsi que moi le prénom de Ludwig, de représenter dans son prologue de la deuxième partie de *Fortunatus*, renversant les tables en faisant la roue, brisant les écritoires, et endommageant la tête et le bras du président en s'élançant dans sa voiture. Non! il n'y a point de hasard! Je le maintiens : tout le système de ce monde et de ses diverses apparitions, le macrocosme universel enfin ressemble à une vaste horloge artistement combinée, et qui s'arrêterait immédiatement, du moment où il serait donné à un principe étranger

et aveugle de déranger les fonctions réglées du rouage le plus minime.

» Je ne sais, ami Ludwig, répliqua Euchar en souriant, comment tu t'es épris tout d'un coup de ces idées surannées de fatalité mécanique, et comment tu peux défigurer à ce point la belle pensée de Gœthe touchant le fil rouge qu'il nous montre entrelacé à la trame de nos jours, et qui nous révèle dans les moments lucides où nous l'apercevons l'esprit supérieur qui nous anime et nous régit.

» Je suis choqué, répliqua Ludwig, de cette comparaison matérielle empruntée à la marine anglaise. Le plus mince cordage de leurs bâtiments, en effet, et cela est précisément consigné dans les *Affinités électives* de Gœthe, est distingué par un fil rouge qui le signale comme étant propriété de l'état. Non, non, mon cher ami ! tout ce qui arrive est prévu dès l'origine, et la consommation d'un fait en démontre la nécessité. C'est ce qui constitue l'enchaînement des choses, c'est-à-dire le principe essentiel de la vie et du mouvement dans la nature ; car il est positif qu'en ce moment.... »

Mais je dois d'abord prévenir le lecteur bénévole que Ludwig et Euchar, en conversant ainsi, se promenaient dans une allée couverte du charmant parc de W.... C'était un dimanche, à l'heure du crépuscule. Le vent du soir soufflait en murmurant à travers le feuillage qui semblait, par son léger bruissement, jouir de la fraîcheur de l'air qu'avait fait envier l'ardente température du jour. Tout le bois retentissait des joyeux ébats auxquels se livraient

maints groupes de bourgeois et d'ouvriers endimanchés, les uns consommant un frugal repas sur le gazon fleuri, les autres se régalant dans les guinguettes, en proportion de leur gain de la semaine.

Au moment donc où Ludwig allait appuyer d'un nouveau syllogisme sa profonde doctrine de l'enchaînement des choses, il trébucha contre une grosse racine d'arbre qu'il n'avait pas vue, en dépit de ses lunettes, et il tomba par terre tout de son long.

« Cela était prévu dans l'enchaînement des choses : sans cette chute malencontreuse, le monde à l'instant se fût abîmé de fond en comble ! » Ainsi dit Euchar avec le plus grand sang-froid, puis il releva le chapeau et la canne de son ami, qui avaient été lancés à une certaine distance, et vint lui tendre enfin la main pour le remettre sur pied. Mais Ludwig avait reçu au genou droit une forte luxation qui l'obligeait à boîter, et son nez, en outre, saignait assez abondamment. Il se détermina à suivre le conseil de son ami, et ils se dirigèrent vers le cabaret le plus proche, malgré la répugnance de Ludwig à fréquenter de pareils endroits, surtout le dimanche. Cette joie expansive du monde bourgeois lui inspirait un singulier sentiment d'angoisse, de même que s'il se fût trouvé dans un lieu peu sûr, du moins pour des gens de sa condition.

Sur la pelouse entourée d'arbres qui se trouvait devant la maison, les promeneurs et les convives avaient formé un cercle compacte et bigarré, du centre duquel s'élevaient les sons d'une guitare et d'un tambour de basque. Ludwig, son mouchoir sur

sa figure et soutenu par son ami, entra en boitant dans la maison, et il demanda d'un ton de supplication si lamentable un peu d'eau et de vinaigre, que l'hôtesse effrayée crut qu'il touchait à sa dernière heure. Pendant qu'on s'occupait de le satisfaire, Euchar, sur qui les sons de la guitare et du tambour de basque exerçaient une séduction irrésistible, le lecteur saura pourquoi, franchit le seuil et chercha à se glisser au premier rang des spectateurs. Euchar était un de ces hommes rares privilégiés de la nature auxquels leur extérieur séduisant et l'ensemble de leurs manières procurent partout un bienveillant accueil. Il arriva donc en cette circonstance que quelques garçons ouvriers, qui précisément ne sont guère enclins, le dimanche surtout, à de gracieuses politesses, lui firent aussitôt place devant eux, lorsqu'il demanda de quoi il s'agissait, et s'empressèrent de lui faire voir le drôle de petit être qui les récréait par ses jeux d'adresse et sa danse pittoresque. C'était un spectacle étrange et charmant à la fois, qui captiva bientôt toute l'attention du jeune homme.

Dans le milieu du cercle, une jeune fille jouant du tambour de basque et les yeux bandés dansait le fandango entre neuf œufs placés par terre trois par trois à de petites distances. A côté était accroupi un petit homme contrefait avec une laide figure de *gitano* qui pinçait de la guitare. La danseuse paraissait âgée de quinze ans au plus; elle portait un costume étranger, une robe blanche écourtée garnie de rubans de diverses couleurs, et un corsage rouge brodé d'or. Sa taille était pleine de souplesse, et chacun de ses mouve-

ments un modèle de grâce. Elle savait tirer des sons extrêmement variés de son tambour, qu'elle frappait devant elle, ou derrière son dos, tantôt le tenant au-dessus de sa tête, tantôt les bras étendus de côté, et dans vingt postures pittoresques. Parfois, on croyait entendre le bruit sourd d'une timbale résonnant à une grande distance, ou bien le roucoulement plaintif des tourterelles, et puis encore les grondements précurseurs de l'orage, tout cela mêlé au son clair et bien d'accord des petits grelots qui produisaient l'effet le plus agréable.

Le petit guitariste ne le cédait pas à la jeune fille pour la perfection de son jeu; car il savait lui aussi manier son instrument avec des procédés tout particuliers, tantôt faisant ressortir avec force et netteté la mélodie caractéristique de la danse, tantôt l'enrichissant d'accords pleins et sonores, ou la déguisant sous un roulement sourd en passant la main sur toutes les cordes à la fois, suivant la méthode espagnole. L'accompagnement devenait toujours plus vigoureux et plus accentué, et le tambour de basque tintait plus bruyamment entre les mains de la jeune fille, qui multipliait de plus en plus hardiment ses sauts périlleux. Parfois, son pied se posait avec aplomb et assurance contre les œufs, à l'épaisseur d'un cheveu près, de sorte que les spectateurs ne pouvaient s'empêcher de s'écrier, s'imaginant qu'un de ces jouets fragiles était écrasé. Les tresses noires de la danseuse s'étaient dénouées et voltigeaient sur ses épaules, ce qui joint à sa danse impétueuse, la faisait presque ressembler à une jeune

ménade. « Cesse ! » lui cria le nain en espagnol. Alors, toujours en dansant, elle toucha du pied chaque œuf l'un après l'autre, de manière à les rassembler en un seul tas, et puis, à un coup violent frappé sur son tambour et à un accord retentissant de la guitare, elle resta tout-à-coup immobile comme frappée d'enchantement. La danse était finie.

Le petit homme s'approcha d'elle et lui détacha le mouchoir qui couvrait ses yeux ; elle rattacha ses cheveux, reprit son tambour, et commença, les yeux baissés, le tour du cercle pour faire sa collecte. Personne ne s'était écarté. Chacun mit d'un air content une pièce de monnaie dans le tambour de basque. La danseuse arriva devant Euchar, et comme celui-ci s'avançait pour déposer aussi son offrande, elle s'y refusa. « Pourquoi ne veux-tu rien recevoir de moi, petite? » demanda Euchar. La jeune fille leva la tête et, à travers l'ombre de ses cils noirs et soyeux, Euchar vit étinceler le pur regard d'une ardente prunelle. « Le vieux, dit-elle sérieusement et d'un air presque solennel, avec un accent étranger et creux, le vieux m'a dit, monsieur, que vous n'étiez arrivé qu'après la meilleure moitié de ma danse, je ne puis donc rien accepter. » En disant cela, elle fit à Euchar une gracieuse révérence, et rejoignit le petit homme, qu'elle débarrassa de sa guitare, et qu'elle conduisit à une table écartée.

Euchar, en la suivant des yeux, aperçut Ludwig assis non loin de là entre deux bourgeois respectables, ayant un grand verre plein de bière devant lui,

et qui lui fit signe d'un air d'embarras. Euchar alla à lui et s'écria en riant : « Eh bien, Ludwig! depuis quand t'adonnes-tu à cette indigne boisson appelée bière? » Mais Ludwig fit un nouveau geste, et répliqua d'un ton significatif : « Comment peux-tu parler ainsi? La généreuse bière est une des plus nobles boissons, et je l'aime passionnément lorsqu'elle est aussi parfaitement brassée qu'ici. »

Les citadins se levèrent, Ludwig les salua avec une excessive politesse, et il fit une mine aigre-douce lorsqu'en le quittant ils lui secouèrent cordialement la main, avec de nouvelles condoléances sur son accident. Ludwig s'écria enfin : « Toujours tu me fais courir des risques inutiles avec tes manières irréfléchies! Ne vois-tu pas que m'étant fait servir un verre de bière, j'ai avalé cette stupide boisson avec une extrême répugnance, et que les robustes maîtres d'atelier pouvaient prendre cela en mauvaise part, en agir très-grossièrement avec moi, et me chasser comme un profane? Et voilà, quand j'ai joué si adroitement mon rôle auprès d'eux, que tu viens me rendre suspect. — Bon, répartit Euchar en riant, quand tu aurais été chassé et même houspillé quelque peu, cela n'aurait-il pas dépendu de l'enchaînement nécessaire des choses? Mais sache de quel charmant spectacle m'a rendu témoin ta chute contre une racine d'arbre prévue dans le macrocosme de toute éternité. »

Euchar décrivit la danse des œufs si joliment exécutée par la jeune fille espagnole. — « Mignon!

s'écria Ludwig avec enthousiasme, ravissante, divine Mignon[1] ! »

Le petit joueur de guitare était assis à quelques pas de distance, comptant avec empressement l'argent de la recette, tandis que la jeune fille, debout devant la table, exprimait dans un verre d'eau le jus d'une orange. Enfin, le vieux ramassa l'argent et, les yeux rayonnants, adressa à la petite un signe de satisfaction. Celle-ci présenta au vieux la boisson rafraîchissante, et passa sur ses joues ridées une main caressante. Le vieux fit un éclat de rire désagréable et chevrotant; puis il avala d'un trait la boisson avec les grimaces d'un homme très-altéré. La petite s'assit auprès de lui, et se mit à chantonner sur la guitare.

« O Mignon! s'écria Ludwig de nouveau, ravissante, divine Mignon! — Oui! je la sauverai, second Wilhelm Meister, du triste esclavage où la retient ce misérable drôle. — D'où sais-tu, dit Euchar avec un grand sang-froid, que le petit bossu est un misérable drôle?

» Homme froid que rien ne frappe, que rien n'émeut, qui ne sent rien de ce qui est original, fantastique! répliqua Ludwig. Ne comprends-tu pas, ne vois-tu donc pas quelle malicieuse ironie, quel esprit envieux et bas se manifestent chez ce mirmidon de bohémien avec ses petits yeux verts de chat, et l'air sinistre de sa figure ridée? — Oui, je la sauverai, je la délivrerai des griffes noires de cet ignoble démon, la céleste enfant! — Si je pouvais seulement parler à ce bel ange!

» Rien n'est plus facile à exécuter, dit Euchar, et

il fit signe à la jeune fille d'approcher. La petite posa aussitôt son instrument sur la table, s'avança, et fit une révérence en baissant modestement les yeux. « Mignon ! répéta encore Ludwig comme hors de lui-même, charmante, délicieuse Mignon !

» On m'appelle Émanuela, dit la jeune fille.

» Et ce vilain coquin là-bas, poursuivit Ludwig, où t'a-t-il enlevée, pauvrette ? Comment t'a-t-il fait tomber dans ses piéges sataniques ? — Je ne vous comprends pas, monsieur, répliqua la petite en levant les yeux et arrêtant sur Ludwig un regard sérieux et pénétrant ; je ne sais ce que vous voulez dire, ni quel est le but de ces questions.

» Tu es Espagnole, mon enfant ? dit Euchar. — Oui certes, répondit la jeune fille d'une voix émue, oui certes je la suis : vous le voyez, vous le sentez à mon accent, et je ne songe pas à le nier.

» Ainsi, reprit Euchar, tu pinces sans doute aussi de la guitare, et tu sais bien aussi quelque chanson ? » La jeune fille mit une main devant ses yeux, et elle murmura d'une voix presque inintelligible : « Ah ! messieurs ! je voudrais bien vous jouer et vous chanter quelque chose ; mais les chansons que je sais sont toutes de feu ; et il fait si froid ici ! — si froid.

» Eh bien ! connais-tu, lui dit Euchar en espagnol et en élevant la voix, connais-tu la chanson : *Laure l'immortal....* ? »

La jeune fille joignit les mains, leva le regard vers le ciel, et des larmes brillèrent comme des perles dans ses yeux. Elle courut précipitamment saisir la guitare sur la table, revint en volant plutôt qu'en

marchant vers les deux amis ; et, s'étant placée vis-à-vis d'Euchar, elle commença :

« Laure l'immortal al gran Palafox,
Gloria de España, de Francia terror[2] *! etc.* »

La petite chanta tout le dithyrambe avec une expression réellement inexprimable. Aux accents les plus pénétrants d'une mortelle douleur succédaient tout-à-coup les transports du plus ardent enthousiasme; alors à chaque note il semblait qu'un éclair flamboyant vînt briser et dissoudre l'enveloppe glacée qui, un moment avant, oppressait la poitrine. Ludwig crevait dans sa peau, comme on dit, tant il était extasié. Il interrompait le chant par mille cris de *brava! bravissima!* et une infinité d'autres exclamations admiratives. « Aie pitié de moi, lui dit Euchar, mon digne maître, et réprime un peu ta langue, je te prie. — Oh ! je sais bien, répartit Ludwig en boudant, que la musique même n'a pas la faculté de t'émouvoir, homme prosaïque !..... » Mais il déféra néanmoins à la recommandation d'Euchar.

La jeune fille, lorsque sa chanson fut finie, s'appuya, épuisée de fatigue, contre un arbre voisin; et tandis qu'elle modulait à voix basse les derniers accords de plus en plus sourds qu'elle tirait de l'instrument, de grosses larmes coulaient de ses yeux !

Euchar, de ce ton de voix qui part seulement d'un cœur profondément ému, lui dit : « Tu es dans le besoin, ma pauvre charmante enfant ; si je n'ai pas vu ta

danse depuis le commencement, ta chanson a maintenant largement compensé cela, et tu ne peux plus refuser d'accepter de moi quelque chose. » Euchar avait tiré une petite bourse où l'on voyait reluire à travers les mailles de brillants ducats. Il la tendit à la petite qui s'était approchée. La jeune fille arrêta son regard sur la main d'Euchar, puis elle la saisit dans les siennes, et tombant à genoux, la couvrit de mille baisers brûlants, en s'écriant : *Oh Dios!*

« Oui, s'écria Ludwig avec exaltation, de l'or, ces douces petites mains ne doivent toucher que de l'or. » Et il demanda ensuite à Euchar s'il ne pouvait pas lui changer un thaler, attendu qu'il n'avait pas de monnaie sur lui. — Cependant, le petit bossu s'était approché tout en boitant, il ramassa la guitare qu'Émanuela avait laissé tomber, et puis il s'inclina en souriant à plusieurs reprises devant Euchar, ne doutant pas que son extrême générosité ne fût la cause des vifs témoignages d'émotion manifestés par la petite.

« Coquin! scélérat! » marmotta Ludwig en s'adressant à lui. Le vieux recula tout consterné, et dit d'un air lamentable : « Ah, mon bon monsieur! d'où peut venir ce courroux? De grâce, ne maudissez pas l'honnête et pauvre Biagio Cubas! Ne faites pas attention à la couleur de mon visage ni à ma laideur, que je ne puis cacher. Je suis né à Lorca, et je ne suis pas moins bon chrétien que vous pouvez l'être vous-même. » — La jeune fille se releva avec vivacité et dit au vieillard en espagnol : « Oh, partons! partons vite, petit père! » Et tous deux

s'éloignèrent, non sans qu'Émanuela n'eût adressé à Euchar de ses beaux yeux le regard le plus expressif, tandis que le vieux Cubas se confondait en révérences cérémonieuses et grotesques.

Comme déjà les arbres dérobaient à la vue le couple bizarre, Euchar prit la parole : « Vois-tu, Ludwig, dit-il, que tu t'es trop pressé de porter la condamnation du pauvre nain? Cet homme a, en effet, quelque chose de gitanique : il est de Lorca, comme il le dit lui-même. Or, tu sauras que Lorca est une ancienne ville mauresque; et il serait impossible à ses habitants, du reste fort braves gens d'ordinaire, de dissimuler leur origine. Mais ils sont blessés au dernier point d'y voir faire allusion, et c'est pourquoi ils protestent sans cesse de leur qualité de vieux chrétiens. C'est ce que n'a pas manqué de faire celui-ci, dont la physionomie, tournée il est vrai en caricature, porte bien pourtant l'empreinte du caractère mauresque.

» Non! s'écria Ludwig, je persiste dans mon opinion. Le drôle est un infâme coquin, et j'emploierai tous les moyens pour délivrer de ses griffes ma douce, ma pure Mignon!

» Tu peux tenir obstinément le petit homme pour un coquin, reprit Euchar, et moi de mon côté je n'ai pas grande confiance non plus dans ta douce et pure Mignon. — Que dis-tu? s'écrie Ludwig impétueusement, Euchar? ne pas avoir confiance dans cette chère et céleste enfant, dont les yeux réflètent la plus naïve innocence!... Mais c'est bien là l'homme glacial et prosaïque qui, loin d'être séduit par cette

grâce touchante, conçoit d'injurieux soupçons pour tout ce qui ne rentre pas dans le cercle banal de ses sensations vulgaires !

» Là, là ! répliqua Euchar, ne t'échauffe pas tant, mon cher enthousiaste. Tu me reprocheras sans doute de soupçonner ta candide Mignon sans aucun motif plausible. Si j'ai dit cela, c'est que je viens de m'apercevoir que la petite, au moment sans doute où elle me serrait les mains, m'a dérobé cette petite bague ornée d'une pierre précieuse que je portais constamment au doigt, comme tu sais. Je regrette infiniment ce petit bijou, souvenir précieux pour moi d'une époque fatale.

» Comment cela? au nom du ciel! dit Ludwig baissant la voix, ce n'est pas possible! Ce doux visage, ces yeux, ce regard si pur, ne peuvent pas mentir à ce point. Tu auras laissé tomber ta bague, tu l'as égarée !—Eh bien, dit Euchar, nous verrons : mais il va faire bientôt tout-à-fait nuit, retournons à la ville. »

Durant le chemin, Ludwig ne cessait de parler d'Émanuela en lui prodigant les noms les plus doux; et il prétendit qu'il avait très-bien remarqué certain coup d'œil indéfinissable qu'elle lui avait lancé en s'éloignant, et qui prouvait quelle impression profonde il avait faite sur elle, sorte de triomphe du reste qui se renouvelait pour lui dans toutes les circonstances analogues, c'est-à-dire chaque fois qu'il se voyait mêlé à quelque aventure romanesque et excentrique. Euchar se garda d'interrompre son ami par une seule parole. Mais celui-ci s'exalta de lui-

même de plus en plus; si bien qu'arrivé à la porte de la ville, précisément au moment où les tambours commençaient à battre la retraite, il se jeta au cou d'Euchar, et, les larmes aux yeux, lui cria à l'oreille d'une voix aiguë cherchant à dominer les roulements étourdissants du troupier-virtuose, qu'il était décidément amoureux de la séduisante Mignon, et déterminé à risquer sa vie pour la retrouver et l'arracher aux mains du vieux drôle contrefait.

Sur le seuil de la maison où logeait Ludwig, se trouvait un domestique en riche livrée, qui s'approcha en le voyant pour lui présenter une carte. A peine Ludwig y eut-il jeté les yeux et congédié le domestique, qu'il sauta de nouveau impétueusement au cou d'Euchar, et s'écria : « O mon ami, tu vois en moi le plus heureux, le plus digne d'envie de tous les mortels! que ton cœur s'épanouisse, qu'il s'ouvre au sentiment d'une volupté céleste pour partager l'excès de ma béatitude. — Mon bon! confonds tes larmes de plaisir avec les miennes!

» Mais, demanda Euchar, quelle nouvelle si miraculeusement propice peut donc t'être annoncée sur une carte de visite! — Ne te trouble pas, ô mon ami, poursuivit Ludwig en bredouillant, si j'ouvre devant toi le brillant et magique paradis dont cette carte doit demain me donner l'entrée!

» Je voudrais pourtant bien savoir, reprit Euchar, quel suprême bonheur t'est destiné? — Tu vas l'apprendre, s'écria Ludwig, le savoir, l'entendre! — Sois saisi d'étonnement, de stupéfaction! crie! mugis! évanouis-toi! — Je suis invité pour demain au

souper et au bal que donne le comte Walther Puck! Victorine! — Victorine! ravissante, incomparable Victorine!

» Et la ravissante, la céleste Mignon? » dit froidement Euchar. Mais Ludwig continua en gémissant d'une façon tout-à-fait lamentable : « Victorine! ô toi, ma vie!... » Et il se précipita dans la maison.

III.

Les amis Ludwig et Euchar. — Mauvais rêve touchant la perte d'une jolie paire de jambes au piquet. — Souffrances d'un danseur enthousiaste ; consolation, espérances, et monsieur Cochenille.

Il n'est peut-être pas hors de propos d'en apprendre un peu plus, avant tout, au lecteur bénévole sur le compte des deux amis, afin qu'il sache à ce sujet à quoi s'en tenir et sur quel pied les traiter.

Tous les deux avaient la même condition, ils étaient barons ou suzerains libres, ce qui, à dire vrai, peut passer pour un état chimérique, attendu qu'il n'est donné à aucun mortel d'être libre ici-bas[8]. Élevés ensemble, grandis ensemble dans une étroite intimité, ils ne purent rompre cette liaison d'habitude, lors même que l'opposition flagrante de leurs deux caractères, et même de leur extérieur, se fût, avec les années, prononcée de plus en plus vivement. Euchar, dans son enfance, était ce qu'on appelle un gentil petit garçon, de ceux-là qui restent durant des heures entières devant la compagnie, assis à la même place, sans demander rien, sans ouvrir la bouche, etc., et qui plus tard font d'ordi-

naire autant d'admirables bûches! Mais quant à Euchar, c'était autre chose. Si on lui adressait la parole, pendant qu'il était sagement assis, comme nous venons de le dire, les yeux baissés et la tête penchée, il tressaillait subitement, il bégayait et pleurait même quelquefois, et semblait être arraché à de secrètes et profondes rêveries. — Quand il était seul, il n'était plus le même. On l'avait surpris parlant alors avec vivacité, comme s'il se fût entretenu avec plusieurs personnes, et pour ainsi dire représentant sous une forme dramatique des actions, des histoires entières qu'il avait lues ou entendu raconter, et où tous les meubles qui l'entouraient, les tables, les chaises, les armoires figuraient pour lui des villes, des villages, des forêts et une foule de personnages. Surtout lorsqu'on lui permettait de courir seul en liberté dans la campagne, une exaltation toute particulière paraissait s'emparer de lui. Il bondissait, il jubilait de plaisir, il étreignait les arbres entre ses bras, baisait les fleurs de la prairie, se roulait dans l'herbe, etc. Ce n'était qu'à contre-cœur qu'il se mêlait aux jeux des enfants de son âge, et il passait pour poltron et apathique parce qu'il refusait toujours de participer avec eux à quelque entreprise hasardeuse, de risquer un saut périlleux ou une hardie escalade. Mais ce qui n'était pas moins remarquable aussi, c'est que, à la fin, quand tous les autres étaient découragés et avaient reculé devant les chances de l'exécution, Euchar restait tranquillement en arrière et faisait tout seul silencieusement ce dont les autres s'étaient vainement

vantés à l'avance. S'agissait-il, par exemple, de grimper à un arbre élancé, et tout le monde y avait-il renoncé, on était sûr, le moment d'après, de trouver le petit Euchar juché au sommet, s'il s'était trouvé seul une demi-minute.

Avec des manières froides et les dehors de l'indifférence, l'enfant n'éprouvait que des sentiments passionnés, et il avait cette constance de caractère qui est le propre des âmes fortement trempées. Lorsqu'en de certains moments, ses sensations comprimées se manifestaient par ses actes, c'était avec une énergie et un entraînement irrésistibles, de sorte que chacun s'étonnait de voir cet enfant nourrir en secret une aussi ardente sensibilité. Plusieurs précepteurs, gens fort sensés, y perdirent leur latin; le dernier seulement assura que son élève était d'une nature poétique, ce qui effraya à l'excès le père d'Euchar; car il tremblait qu'un jour l'enfant n'eût l'étrange caractère de sa mère, à qui les cérémonies de cour les plus brillantes ne manquaient pas de donner la migraine et des nausées. Mais l'intime du papa, un chambellan coquet et tiré à quatre épingles, déclara positivement que le susdit précepteur était un âne, qu'un sang noble et des plus purs coulait dans les veines du jeune baron, et que par conséquent sa nature était baronique et non poétique. Cela tranquillisa singulièrement le bonhomme.

On peut se figurer comment ces dispositions premières de l'enfant durent se développer dans le jeune homme. La nature avait imprimé sur

le visage d'Euchar le sceau caractéristique dont elle marque ses favoris. Or, ces favoris de la nature sont ceux qui savent jouir de l'amour infini de cette bonne mère, qui la comprennent dans son essence divine; et ce n'est que par leurs pareils qu'ils peuvent être eux-mêmes appréciés. Aussi Euchar fut-il méconnu de la foule, et taxé de froideur, d'indifférence et de prosaïsme, lui qui ne tombait point en extase sur les tirades d'une tragédie nouvelle. Nombre de belles dames surtout des plus à la mode et des plus compétentes en pareille matière ne pouvaient absolument pas concevoir que ce front d'Apollon, ces sourcils impérieux et superbement arqués, ces yeux étincelants d'un feu sombre, ces lèvres aux élégantes sinuosités ne dussent appartenir qu'à une statue inanimée. Comment supposer pourtant qu'il en fût autrement d'Euchar, en présence de son incapacité notoire à soutenir avec de jolies femmes de vides conversations en langage plus vide encore, et à jouer le rôle sentimental d'un Renaud désespéré.

Ludwig ne ressemblait en rien à ce portrait. Pour lui, il était du nombre de ces enfants fougueux et indisciplinés, sur qui l'on a l'habitude de prophétiser que le monde leur sera un jour trop étroit. Il était constamment à provoquer ses camarades aux tours d'écoliers les plus hasardeux, et l'on se serait naturellement attendu à voir à la fin quelque dénouement fatal payer cet excès d'audace. Mais c'était toujours au contraire lui qui sortait sain et sauf de l'affaire, attendu qu'il savait adroitement, au moment de

l'exécution, se poster à la réserve, ou bien s'éclipser complètement.

Il saisissait tout avec enthousiasme et vivacité, mais il y renonçait avec autant de promptitude. Il apprit ainsi beaucoup de choses, sans jamais rien savoir à fond. Devenu jeune homme, il faisait très-agréablement de petits vers, jouait passablement de plusieurs instruments, maniait un peu le pinceau, parlait plusieurs langues presque couramment, et passait par conséquent pour un véritable prodige d'érudition. Il ne lui en coûtait rien pour se pâmer d'admiration à tout propros, et exprimer son exaltation dans les termes les plus pompeux. Mais il en était de lui comme d'une timbale, d'autant plus sonore qu'elle est plus creuse.

Le beau, le sublime ne l'impressionnaient guère autrement que le chatouillement qui effleure la peau sans émouvoir les nerfs. Ludwig était de ces gens à qui l'on entend souvent dire : je voudrais! et chez qui ce principe de volonté ne se manifeste jamais par l'action. Mais comme dans le monde ceux qui s'en vont proclamant partout d'avance ce qu'ils comptent faire, imposent bien autrement à la foule que ceux qui se bornent à agir en suivant tranquillement leur petit bonhomme de chemin, tout le monde s'accordait pour reconnaître à Ludwig une immense capacité; et, au milieu de l'admiration générale dont il était l'objet, personne ne songeait à s'informer s'il avait réellement fait ce dont il s'était si pompeusement vanté à l'avance. Il y avait bien quelques personnes qui y regardaient de plus près, et s'enquéraient sérieu-

sement si Ludwig avait accompli tel ou tel projet : et cela le chagrinait d'autant plus que dans certains moments de méditation solitaire, il était forcé de s'avouer à lui-même combien c'était une condition misérable que de faire ainsi éternellement parade d'une volonté stérile et sans résultat. Ce fut dans cette disposition d'esprit qu'il tomba un jour sur un vieux livre oublié, où était développée la doctrine de l'enchaînement mécanique et fatal des choses. Il adopta avec transport un système qui devait, aux yeux d'autrui et même aux siens propres, servir d'excuse à sa conduite et à l'impuissance de sa volonté; car si ses promesses ou ses desseins ne recevaient pas d'exécution, il n'en pouvait être responsable, mais c'est qu'il dépendait de l'enchaînement des choses que cela ne se réalisât pas. — Du moins, le lecteur conviendra que c'était là un système parfaitement commode.

Or, comme Ludwig était du reste un fort joli garçon, avec de belles et fraîches couleurs, il ne lui eût rien manqué, grâce à ses autres qualités, pour être l'idole des sociétés les plus à la mode, si par malheur sa myopie ne lui avait fait commettre les quiproquo les plus étranges, et attiré maintes fois des scènes désagréables. Il se consolait pourtant de ce genre de disgrâces en songeant complaisamment à l'irrésistible séduction qu'il croyait exercer sur tous les cœurs féminins. Il avait d'ailleurs l'habitude de s'approcher des dames plus près que cela n'était convenable, à cause de sa vue basse, et pour ne pas se méprendre sur la personne à qui il s'adressait, comme cela lui

était arrivé plus d'une fois, à son grand déplaisir. Mais cette manière de faire passait chez lui pour la hardiesse ingénue d'un jeune homme naïf.

Le lendemain du bal chez le comte Walther Puck, Euchar reçut de grand matin un billet de son ami ainsi conçu :

« Cher et tendre ami ! je suis désolé, navré, perdu, abîmé ! précipité du brillant pinacle des plus belles espérances dans le sombre abîme d'un désespoir infini ! Ce qui devait m'assurer la plus suprême félicité fait mon malheur ! — Viens ! hâte-toi, viens me consoler, si cela n'est pas impossible. »

Euchar trouva son ami étendu sur un sopha, la tête enveloppée de serviettes, pâle et fatigué par l'insomnie. « Te voilà, mon noble ami ! lui dit Ludwig d'une voix dolente en étendant les bras vers lui. Oui, ton cœur est sans doute sensible par quelque endroit à ma douleur, à mes souffrances ! Laisse-moi du moins te raconter mon infortune, et prononce ensuite mon arrêt, si tu me crois réellement perdu sans ressource. »

Euchar reprit en souriant : « Les choses ne se sont-elles pas passées au bal, suivant tes prévisions ? » Ludwig poussa un profond soupir.

« La charmante Victorine, poursuivit Euchar, t'aurait-elle donc regardé de travers ? — Ah ! répliqua Ludwig d'un ton de voix tout-à-fait sépulcral, je l'ai mortellement offensée, sans espoir de rémission !

» Mon Dieu ! s'écria Euchar, comment cela s'est-il fait ? » Ludwig soupira encore d'une manière lamen-

table, versa quelques larmes et commença lentement, mais avec le pathétique convenable :

« Comme avant le lever du Soleil, son image
Se peint à l'horizon, ainsi certain présage
Nous prépare toujours aux grands événements !
Toujours dans le présent l'avenir est en germe.....

» Oui, mon cher Euchar, poursuivit-il tristement, de même que les sons d'une horloge s'annoncent par le mystérieux bourdonnement des rouages, de même les coups de la fatalité sont précédés de circonstances menaçantes. Déjà, dans la nuit de la veille du bal, j'avais fait un rêve affreux, épouvantable ! Il me semblait que j'étais dans le salon du comte, et qu'au moment où je me préparais à danser, il me devenait impossible de bouger mes jambes de place. Une glace se trouvait en face de moi, et juge de quel effroi je suis saisi en m'apercevant, qu'au lieu du piédestal si élégant dont m'a doué la nature, je suis porteur des jambes massives et éléphantines du vieux podagre de président consistorial. Et tandis que je reste, comme par enchantement, cloué au parquet, quel spectacle s'offre à mes regards ? L'infâme président qui valse, léger comme un oiseau, mollement bercé dans les bras de Victorine, et me souriant d'un air malicieux. Bientôt enfin il m'accoste et me soutient impudemment qu'il m'a gagné mes jambes au piquet ! Je me réveillai, cela ne te surprendra pas, baigné d'une sueur d'angoisse !.... Encore tout préoccupé

de cette vision fatale, je porte à mes lèvres sans précaution ma tasse pleine d'un chocolat fumant, et je me brûle si horriblement, que tu peux encore en voir les traces, malgré l'énorme quantité de pommade dont j'ai fait usage.

» Je sais bien que les souffrances d'autrui ne te touchent que médiocrement : je passe donc sous silence la foule d'accidents déplorables dont le sort jaloux se plut à me harceler durant toute la journée. Je te dirai seulement que lorsqu'enfin le soir arriva, et comme j'étais en train de m'habiller, une maille de mes bas de soie se rompit, et deux boutons de mon gilet sautèrent; sur le point de monter en voiture, je laisse tomber mon wellington dans le ruisseau, et puis dans la voiture, lorsque je veux assujétir plus solidement sur mes souliers mes boucles-*patent*[1], je suis frappé de terreur en reconnaissant au toucher que le butor de valet de chambre m'avait mis des boucles dépareillées. Je fus obligé de rentrer à l'hôtel, et je m'attardai au moins d'une grande demi-heure.

» Victorine vint à ma rencontre dans tout l'éclat des charmes les plus séducteurs. Je l'invite pour la première valse. Elle commence : j'étais aux cieux ! Mais tout-à-coup j'éprouvai la malice cruelle de l'infernal destin.

» De l'enchaînement des choses! l'interrompit Euchar.

» Comme il te plaira, répartit Ludwig, aujourd'hui tout m'est indifférent. Bref, ce fut une fatalité diabolique qui me fit trébucher avant-hier contre

cette racine d'arbre! En dansant, je sentis ma douleur dans le genou se réveiller, et devenir de plus en plus cuisante : mais au moment même, Victorine dit d'une voix assez haute pour être entendue des autres danseurs : « Mais vraiment c'est à s'endormir ! » Alors on frappe des mains, on fait signe aux musiciens, et la valse tournoie avec un élan rapide. Je subjugue avec effort le tourment que j'endure, je pirouette élégamment, je fais une mine riante : et pourtant Victorine me répète à chaque instant : « Pourquoi donc si lourd aujourd'hui, cher baron ? Vous n'êtes plus du tout le même danseur que d'habitude. » Autant de coups de poignard qui m'entraient brûlants dans le cœur!.....

» Pauvre ami! dit Euchar en souriant, je comprends tout l'excès de ton martyre. — Eh bien, poursuivit Ludwig, tout cela n'était que le prélude de la catastrophe la plus déplorable! Tu sais, mon ami, combien de temps j'ai consacré à apprendre les passes de la contredanse à seize, tu sais avec quel zèle, pour atteindre à la perfection que je rêvais, je les ai toutes étudiées dans cette chambre même, me livrant aux sauts les plus hardis, et renversant à chaque instant les cristaux et les porcelaines, sans me soucier de les briser. L'une de ces passes surtout est dans ce genre la plus admirable invention de l'esprit humain. Quatre couples se groupent d'une manière pittoresque, et les cavaliers, balançant sur la pointe du pied droit, entourent du bras droit la taille de leurs dames, tandis qu'ils décrivent du bras gauche au-dessus de leurs têtes une courbe gracieuse; et

les autres danseurs font la ronde. Vestris ni Gardel n'ont rien imaginé de comparable. — J'avais fondé sur cette seize l'espoir du plus beau moment de ma vie. Je réservais mon triomphe pour la fête du comte Walther Puck. Dans cette passe délicieuse, tenant ainsi Victorine dans mes bras, je voulais lui murmurer à l'oreille : « Ravissante, divine comtesse ! je vous aime inexprimablement, je vous adore ! soyez à moi, ange de lumière ! » — Voilà pourquoi, cher Euchar, je fus transporté d'une si grande joie quand je reçus une invitation formelle de la part du comte, bien que j'eusse lieu de craindre qu'il ne m'oubliât, car il avait paru, quelques jours auparavant, très-irrité contre moi, après que je lui eus exposé la doctrine de l'enchaînement des choses, leur dépendance mécanique, le système du macrocosme enfin d'où il tirait la conclusion bizarre que je comparais sa personne à un pendule, allusion malicieuse, disait-il, qu'il ne me pardonnait qu'à cause de ma jeunesse, et sur cela il m'avait tourné le dos.

» Eh bien donc, quand cette valse malencontreuse fut finie, je me tins à l'écart dans une salle voisine, où je ne rencontrai que le bon Cochenille, qui s'empressa de me verser du Champagne. L'effet subit du vin fut de me rendre une nouvelle vigueur ; je ne ressentis plus aucun mal. La *seize* allait commencer, je rentrai précipitamment dans le salon, je courus près de Victorine, et, saisissant sa main que je baisai avec ardeur, je pris place dans le quadrille. Voici le signal de la figure en question : je me surpasse moi-même, je balance, je voltige, le dieu des ballets

m'eût admiré! j'entoure enfin de mon bras droit la taille svelte de ma danseuse, et, comme je l'avais résolu, je m'écrie tout bas : « Divine, adorable comtesse!... » etc. —L'aveu de l'amour s'est échappé de mes lèvres, je cherche une réponse dans les yeux de ma dame.... Seigneur du ciel! ce n'est pas Victorine avec qui j'ai dansé, c'est une autre demoiselle que je ne connais pas du tout, qui ressemble seulement à Victorine de port et de costume!

» Peux-tu t'imaginer quel coup de foudre ce fut pour moi! Un vertige soudain fit tout vaciller confusément à mes yeux, je cessai d'entendre l'orchestre, et, bondissant comme un forcené à travers les figurants, accueilli à droite et à gauche par mille cris aigus et plaintifs, je ne m'arrêtai court dans un coin reculé du salon, qu'en me sentant saisir par deux bras vigoureux ; c'étaient ceux du maudit président consistorial que j'avais déjà vu en rêve, et qui me cria dans l'oreille d'une voix de Stentor : « Mille tonnerres! mille dieux, Baron! je crois que vous avez une légion de diables dans les jambes. A peine en quittant la table de jeu viens-je de paraître ici, que, semblable à un ouragan, vous vous élancez du milieu de la danse et m'écrasez les pieds, de telle sorte qu'il y aurait de quoi mugir de douleur comme un taureau, si je n'étais pas un homme de bonne compagnie. Voyez un peu quelle perturbation vous venez de produire! » En effet, la musique avait cessé, tous les danseurs étaient dispersés, et je remarquai plusieurs hommes qui boîtaient, tandis que les dames regagnaient leurs places prêtes à défaillir

et réclamant des odeurs. C'était la passe de désespoir que j'avais exécutée sur les pieds des danseurs jusqu'à ce que le massif président eût mis fin à ma course aventureuse.

» Victorine vint à moi : « Très-bien! dit-elle avec des yeux étincelants de colère, une politesse sans pareille, monsieur le baron! Vous m'engagez à danser, puis, vous offrez la main à une autre dame, et vous troublez en outre tout le bal!.... » Tu peux te figurer mes protestations, mais Victorine me répliqua hors d'elle-même: « Ces mystifications sont de votre goût, monsieur le baron, je vous connais, mais je vous prie de ne plus me choisir désormais pour l'objet de votre caustique et mordante ironie. » Là-dessus elle me quitta. Ma danseuse vint à moi, la gentillesse, je pourrais dire la bienveillance en personne! La pauvre enfant a pris feu, et je ne peux pas lui en vouloir : mais est-ce ma faute? O Victorine! Victorine! O seize de malheur! danse infernale qui me livre en proie à toutes les furies!... »

Ludwig ferma les yeux, il soupira, il pleura; et Euchar fut assez charitable pour ne pas partir d'un bruyant éclat de rire. Il n'ignorait pas d'ailleurs que des accidents du genre de celui dont son pauvre ami avait été victime au bal du comte Walther Puck, font parfois, moralement parlant, l'effet des cantharides sur des hommes même beaucoup moins fats que ne l'était Ludwig.

Celui-ci, après avoir avalé, sans se brûler les lèvres comme la veille, deux ou trois tasses de chocolat, parut retrouver une certaine énergie et supporter

plus courageusement son affreuse destinée. « Mais dis-moi donc, mon bon ami, dit-il à Euchar, qui s'était mis à lire, dis-moi, tu étais aussi invité au bal? — Oui, répondit Euchar avec indifférence et levant à peine les yeux de dessus son livre.

» Et tu n'y es pas venu, et tu ne m'a pas même ouvert la bouche de cette invitation! — J'étais retenu, répliqua Euchar, par une affaire plus importante pour moi que n'importe quel bal au monde, eût-il même été donné par l'empereur du Japon.

» La comtesse Victorine, reprit Ludwig, s'est informée avec beaucoup d'instances du motif de ton absence. Elle paraissait même si inquiète et tournait du côté de la porte des regards si assidus, qu'en vérité j'aurais pu devenir jaloux, et croire que tu avais enfin pour la première fois réussi à toucher un cœur de femme, si tout ne s'était expliqué naturellement. J'ose à peine te répéter avec combien peu de ménagement la jeune comtesse s'est prononcée sur ton compte. Tu n'étais rien moins, disait-elle, qu'un original insensible et chagrin, dont la présence lui était à charge dans une réunion joyeuse, et toute sa crainte était que tu ne vinsses encore cette fois la troubler au milieu de son plaisir. Aussi a-t-elle été enchantée de ne pas te voir arriver. — A parler franchement, je ne conçois pas du tout, mon cher Euchar, comment toi que le ciel a doué de tant d'avantages moraux et physiques, tu as un malheur aussi décidé auprès des dames, et pourquoi, par exemple, je prévaux toujours sur toi. Homme froid! homme froid! Je suis tenté de te croire absolument

incapable de ressentir le suprême bonheur de l'amour, et voilà sans doute la cause de ta disgrâce auprès du beau sexe ; tandis que moi !... Vois enfin : cet ardent transport de colère de ma Victorine, quelle en a été la cause, sinon la flamme amoureuse dont elle brûle pour moi, le favori, le mortel bienheureux ? »

La porte s'ouvrit, et un singulier petit homme entra dans la chambre, vêtu d'un habit rouge garni de larges boutons d'acier, d'une veste noire, culotte et bas de soie pareils, frisé en hauteur, et abondamment poudré, avec un petit cadogan en rosette. « Excellent Cochenille, lui cria Ludwig, excellent monsieur Cochenille ! qu'est-ce qui me procure le rare plaisir ?.... »

Euchar allégua des affaires importantes qui l'appelaient ailleurs, et il laissa son ami en tête à tête avec le valet de chambre du comte Walther Puck.

Cochenille, avec un sourire doucereux et les yeux baissés, assura que sa haute seigneurie monsieur le comte était convaincu que le très-honorable seigneur baron avait été atteint pendant la seize d'une singulière maladie, dont le nom latin sonnait à peu près comme *raptus*, et il ajouta que lui monsieur Cochenille venait s'informer de l'état de santé où le très-honorable seigneur baron jugeait à propos de se trouver.

« Comment *raptus?* s'écria Ludwig, *raptus,* ô Cochenille ! » Alors il raconta en détail au valet de chambre du comte Walther Puck tout ce qui s'était passé, et il conclut en le priant d'employer sa rare

habileté à rétablir autant que possible un bon ordre dans ses affaires.

Ludwig apprit que sa danseuse était une cousine de la comtesse Victorine, venue exprès de la campagne pour la fête du comte, que la comtesse et elle n'avaient qu'un cœur et qu'une âme, et que, suivant un goût naturel aux jeunes femmes qui leur fait révéler l'analogie de leurs caractères par la couleur des étoffes et le choix des fleurs dont elles se parent, les deux amies prenaient souvent plaisir à porter un costume exactement semblable. Cochenille prétendit au reste que le courroux de la comtesse Victorine ne pouvait guère inspirer la crainte de conséquences sérieuses. Car à la fin du bal, et comme elle se trouvait assise à côté de sa cousine, au moment où il leur offrait des glaces, toutes deux riaient à l'envi du meilleur cœur, et il avait surpris en même temps le nom du très-honorable seigneur baron, prononcé très-distinctement entre elles à plusieurs reprises. Il ajouta encore qu'il savait en effet que la cousine de mademoiselle la comtesse était d'une complexion très-amoureuse, et qu'elle exigerait à coup-sûr que monsieur le baron continuât ce qu'il avait commencé, et lui fit une cour assidue, jusqu'à ce qu'il prît enfin des gants glacés pour la conduire à l'autel nuptial. Toutefois, monsieur Cochenille promit bien de faire de son côté tout ce qu'il faudrait pour la dissuader d'un pareil espoir. Il se proposait, dès le lendemain, pendant qu'il aurait l'honneur de coiffer sa gracieuse seigneurie monsieur le comte, et au moment où il friserait la deuxième boucle du côté

gauche, de lui exposer toute l'affaire, en le priant de faire entendre à la cousine, sous forme de judicieux conseils d'oncle, que la déclaration d'amour de monsieur le baron n'avait point d'autre importance que n'en ont d'ordinaire ces sortes de galanteries, et qu'il n'y fallait voir qu'une agréable plaisanterie, ajoutée comme un gracieux complément à la figure de la contredanse. Il ne devait pas y avoir besoin d'autre remède au mal. Cochenille enfin conseilla au baron de voir Victorine le plus tôt possible, et il lui en indiqua une occasion favorable pour le jour même. La présidente consistoriale Veehs devait, dit-il, donner le soir un thé esthétique du plus suave parfum et qu'elle faisait venir directement de la frontière de Chine par l'ambassade russe, comme le lui avait appris le valet de chambre de l'ambassadeur lui-même. Victorine devait y assister, et là tout pourrait s'arranger au mieux.

Ludwig reconnut qu'une méfiance indigne de lui pouvait seule avoir jeté quelques nuages sur son amour fortuné; et il résolut de faire preuve au thé esthétique de la présidente consistoriale d'une amabilité si enchanteresse, qu'il ne viendrait pas à l'esprit de Victorine de le bouder un seul moment.

III.

Le thé esthétique ; toux suffocante d'un poète tragique. — L'histoire prend un caractère grave, et il est question de batailles sanglantes, de suicide, et d'autres choses de même genre.

Il faut absolument que le bienveillant lecteur consente à suivre nos deux amis Ludwig et Euchar au thé esthétique de madame la présidente consistoriale Veehs. Voici, en effet, une douzaine de dames environ, en grande toilette, assises en demi-cercle au milieu du salon. Celle-là sourit sans penser, celle-ci est absorbée par la contemplation de ses pieds, du bout desquels elle répète avec une scrupuleuse attention les pas de quelque nouvelle contredanse française ; une autre parait endormie d'un doux sommeil et livrée à des rêves plus doux encore ; la quatrième laisse errer les regards provocateurs de ses yeux enflammés sur tous les jeunes hommes présents, car elle ne saurait se borner à un seul ; la cinquième murmure d'une voix étouffée : « Admirable ! — divin ! — sublime ! » Et ces exclamations s'adressent au jeune poète qui débite, avec tout le pathétique possible, une nouvelle tragédie fataliste,

dont le ridicule et l'insipidité sont tout-à-fait appropriés à la circonstance. Ce qui y ajoutait, du reste, un charme singulier, c'était l'accompagnement lointain d'une espèce de grondement comparable au sourd roulement de la foudre, et que produisait la voix bourdonnante du président consistorial occupé à jouer au piquet avec le comte Walther Puck au fond de l'appartement. Ainsi le jeune poète lisait avec l'accent le plus suave possible :

« Un seul moment encore résonne à mon oreille !
Voix ! douce voix ! ô voix de l'abîme sans fond !
Souffle mystérieux de l'éther !...... »

Mais au même moment éclata avec furie la voix tonnante qui bruissait depuis long-temps d'une manière menaçante. « Mille noms d'enfer ! » s'écria le président consistorial avec un tel mugissement, que le salon en retentit, et que tout le monde se leva avec effroi. Le plus joli, c'est que l'auteur, sans se déconcerter le moins du monde, continua :

« Oui, de sa pure haleine
C'est un soupir plaintif, oh ! je le reconnais,
C'est le son de sa voix aérien et frais ! »

Cependant, une fatalité supérieure à celle qui gouvernait les personnages de la tragédie vint empêcher le poète de terminer sa lecture. Précisément au moment où il voulait forcer sa voix au diapason le plus élevé de l'énergie tragique, pour faire valoir

une horrible imprécation mise dans la bouche du héros de la pièce, il lui survint dans le gosier Dieu sait quel empêchement qui provoqua une quinte de toux si atroce et si opiniâtre, qu'on l'emporta hors du salon à demi-mort.

La présidente, qui depuis long-temps dissimulait mal son ennui, ne fut que légèrement affectée de cette interruption imprévue. Dès que l'ordre fut rétabli dans la compagnie, elle demanda s'il ne serait pas à propos, non plus de lire, mais de raconter verbalement quelque histoire dramatique, et elle ajouta qu'Euchar était pour ainsi dire dans l'obligation de donner cette satisfaction à la société, lui qui par son habituelle taciturnité, contribuait si peu à l'amusement général.

Euchar déclara avec modestie qu'il était un très-mauvais narrateur, et que d'ailleurs le meilleur de ses récits serait sans doute trop sérieux, et peut-être même si excessivement sombre, qu'il doutait qu'on prît plaisir à l'entendre. Mais aussitôt quatre demoiselles fort jeunes s'écrièrent à la fois : « Oh, du sombre! oh oui, du terrible! oh, qu'il y a de plaisir à se sentir frémir !.... »

Euchar s'assit donc en face des dames, et il commença ainsi :

Nous avons passé par une époque fatale, ouragan furieux qui s'est déchaîné sur la terre, et au milieu duquel la nature humaine, ébranlée dans ses plus intimes profondeurs, a produit des monstruosités cachées, de même que la mer soulevée par la

tempête lance sur la crête de ses vagues mugissantes les merveilles terribles de ses abîmes. Tout ce qu'un courage indompté, une valeur à toute épreuve, tout ce que la haine, la vengeance, la fureur et le désespoir peuvent réaliser au sein d'une lutte à outrance, tout cela s'est vu et produit durant la guerre sanglante de l'indépendance espagnole. Je vais, sauf votre bon plaisir, vous raconter les aventures étranges d'un de mes amis, je l'appellerai Edgar, qui combattit en Espagne sous les ordres de Wellington.

Edgar, dans l'amer et profond chagrin que lui inspirait l'asservissement de l'Allemagne, sa patrie, avait quitté sa ville natale et s'était rendu à Hambourg, où il vivait solitairement dans une petite chambre qu'il avait louée dans un quartier écarté. Il n'était séparé que par une cloison de l'humble demeure d'un vieillard malade et qui ne sortait jamais. C'est tout ce qu'il savait de son voisin, qu'il entendait parfois gémir et proférer des plaintes douces et touchantes sans comprendre le sens de ses paroles. Au bout d'un certain temps, celui-ci marchait souvent dans sa chambre de long en large, ce qui semblait annoncer son retour à une meilleure santé. Un jour enfin il accorda une guitare et se mit à fredonner tout bas des airs qu'Edgar reconnut pour des chansons espagnoles.

L'hôtesse, qu'il pressa de questions plus positives, lui confia que le vieillard était un officier espagnol du corps commandé par le marquis *de la Romana*, que sa maladie avait forcément retenu à Hambourg, et que sans doute la surveillance secrète de la

police l'empêchait maintenant de se montrer publiquement.

Au milieu de la nuit suivante, Edgar entendit son voisin pincer de sa guitare avec plus d'énergie qu'à l'ordinaire. Puis il commença à chanter sur une mélodie singulièrement expressive et des plus pittoresques la *Prophétie du Pyrénéen*, de don Juan Batista de Arriaza. Il en vint à ces strophes :

Y oye que el gran rugido
Es ya trueno en los campos de Castilla,
En las Asturias bèlico alarido,
Voz de venganza en la imperial Sevilla ;
Junto à Valencia es rayo,
Y terremoto horrisono en Moncàyo.

Mira en hares guerreras,
La España toda hieriendo hasta sus fines,
Batir tambores, tremolar banderas,
Estallar bronçes, resonar clarines,
Y aun las antiguas lanzas.
Salir del polvo à renovar venganzas !

— « Que notre ami, interrompit la présidente, veuille bien avoir la complaisance, avant de poursuivre son récit, de nous répéter en allemand ces vers sonores ; car j'avoue que je partage avec plusieurs de mes estimables hôtes le défaut esthétique de ne pas comprendre l'espagnol.

» La vigueur originale de ces vers, répliqua Euchar, ne peut que s'altérer beaucoup dans une traduction; mais en voici le sens [6] :

« Entends ces cris d'exaltation et de rage ébran-
» ler les champs de la Castille : les Asturies y répon-
» dent par de belliqueuses clameurs, l'impériale
» Séville n'a qu'une voix pour la vengeance, un ton-
» nerre menaçant gronde dans Valence; le sol de
» Monçayo frémit d'une commotion épouvantable!

» Vois, d'une frontière à l'autre, l'Espagne entière,
» échevelée et sanglante, se ruer aux combats : les
» tambours retentissent, les étendards se déploient;
» le bronze éclate et tonne, les clairons fatiguent les
» échos, et les antiques lances enfouies sous la pous-
» sière cherchent à se dérouiller dans le sang de nou-
» veaux ennemis. »

Edgar se sentit le cœur embrasé par l'ardent enthousiasme qui respirait dans le chant du vieillard. Un nouveau monde s'ouvrait devant lui. Il comprit alors par quel remède il pouvait guérir sa funeste léthargie en se consacrant à une vie agitée, et, lancé dans d'audacieuses entreprises, donner un libre cours à l'activité dévorante de son âme. « Oui, en Espagne! en Espagne! » s'écria-t-il à haute voix : au même instant, l'instrument et la voix du vieillard se turent. Edgar ne put résister à l'envie de connaître celui qui venait de lui révéler une vie toute nouvelle; la porte du voisin cède sous la pression de sa main; mais celui-ci, au premier pas qu'Edgar fait dans la chambre, s'élance hors de son lit un poignard à la main, en s'écriant « *traidor!* » traitre! Cependant mon ami parvint, par une adroite manœuvre, à esquiver le coup de la mort, puis il saisit vigoureusement le

vieillard débile et sut le maintenir renversé sur son lit. En même temps, il le suppliait avec les expressions les plus touchantes de lui pardonner sa fougueuse incartade, protestant qu'il était loin de songer à le trahir; il lui expliqua comment, au contraire, sa chanson patriotique, en réveillant l'amer chagrin qui empoisonnait sa vie, l'avait enflammé d'un saint enthousiasme et rempli d'une ardeur guerrière sans égale; il déclara enfin qu'il voulait voler en Espagne, heureux d'aller combattre pour la cause de la liberté.

Le vieillard envisagea Edgar avec attention, en disant à demi-voix : « Serait-il possible ! » Et quand Edgar eut encore répété de la manière la plus énergique que rien ne l'empêcherait d'exécuter sa résolution, il le pressa ardemment contre son sein, et jeta en même temps de côté le poignard qu'il tenait encore à la main.

Edgar apprit alors que le vieillard s'appelait Baldassare de Luna, et qu'il descendait d'une des plus nobles familles de l'Espagne. Dénué de tout, sans amis, sans nulle assistance au sein de sa profonde misère, il se voyait, hélas! réduit à languir loin de sa patrie dans cette déplorable condition. Et Edgar ne pouvait parvenir à consoler cet infortuné, si digne de compassion. Mais lorsqu'à la fin il s'engagea par les serments les plus sacrés à assurer leur double fuite en Angleterre, il sembla qu'un feu nouveau vint ranimer et vivifier les membres engourdis du vieillard. Ce n'était plus un malade affaissé, non, c'était un jeune homme exalté et vigoureux qui

déjà défiait hardiment l'impuissant courroux de ses oppresseurs.

Edgar fut fidèle à sa promesse. Il réussit à tromper la vigilance d'une police ombrageuse et à passer en Angleterre avec Baldassare de Luna. Mais le destin ennemi ne laissa pas au vieux et vaillant soldat la satisfaction de revoir sa patrie. Retombé malade de nouveau, il mourut à Londres dans les bras d'Edgar. A ses derniers moments, un esprit prophétique lui fit entrevoir le triomphe prochain de l'Espagne affranchie; et à la prière suprême que murmuraient péniblement ses lèvres glacées par l'approche de la mort, Edgar l'entendit mêler le mot *Vittoria!* tandis que sur ses traits radieux éclatait une pure et céleste béatitude.

Ce fut précisément à l'époque où l'armée victorieuse de Suchet menaçait d'anéantir les derniers soutiens de l'insurrection nationale et d'appesantir pour jamais sur l'Espagne le joug honteux de la domination étrangère, qu'Edgar arriva devant Tarragone avec la brigade du colonel anglais Sterret. On sait que cet officier trouva la place dans une situation trop critique pour risquer un débarquement. Mais le jeune Allemand, avide de chances périlleuses, ne put se résoudre à partager cette inaction. Il quitta les Anglais et parvint à pénétrer dans la ville, défendue par le général espagnol Contreras avec huit mille hommes des meilleures troupes espagnoles. On sait encore que, malgré la plus énergique résistance, les troupes françaises prirent Tarragone d'assaut, et que Contreras lui-même, blessé d'un

coup de baïonnette, tomba au pouvoir des ennemis.

Edgar fut témoin, en cette circonstance, des scènes les plus horribles, telles que l'enfer en doit à peine présenter. Fût-ce par une infâme trahison, ou par la négligence inconcevable des chefs, bref, les troupes chargées de la défense des remparts manquèrent bientôt de munitions. Elles résistèrent long-temps à la baïonnette aux ennemis qui se précipitaient par la brèche ouverte; et lorsqu'enfin elles furent obligées de se soustraire à son feu meurtrier, elles tentèrent dans un désordre extrême de sortir de la ville par une porte opposée. Mais le peu de largeur de cette issue s'opposant au libre passage de leur grand nombre, il fallut rester exposé à un carnage inévitable. Pourtant, quatre mille Espagnols environ, dont faisait partie le régiment d'Almeira, où Edgar était enrôlé, parvinrent à s'échapper. Avec la rage furieuse que donne le désespoir, ils se frayèrent un passage à travers les bataillons ennemis qu'ils rencontrèrent, et poursuivirent leur retraite sur la route de Barcelone. Ils se croyaient enfin hors de péril, lorsque le feu terrible de plusieurs pièces de campagne, mises en batterie par l'ennemi derrière un profond ravin qui coupait la route, vint semer de nouveau dans leurs rangs une mort inévitable. Edgar tomba frappé.

Une violente douleur de tête fut la seule sensation qu'il éprouva en revenant à lui. Il faisait une nuit profonde. Il se sentit frissonner d'une angoisse mortelle en entendant autour de lui des gémissements étouffés et les déchirantes lamentations des

agonisants. Il parvint à se lever et à se traîner loin de là. Aux premières lueurs de l'aurore, il se trouva à l'entrée d'un défilé profond, et il commençait à y descendre, lorsqu'il aperçut une troupe de cavaliers ennemis qui le gravissait lentement. Il lui paraissait impossible de se soustraire cette fois à la captivité; mais tout-à-coup des coups de feu partis de l'épaisseur des buissons, étendent morts quelques-uns des cavaliers, et une troupe armée de *guérillas* se précipite sur les autres. Edgar appelle à haute voix en espagnol ses libérateurs, et il est accueilli avec joie. Il n'avait reçu qu'une forte éraflure dont il fut promptement guéri, de sorte qu'il put se joindre au corps d'armée de don Joachim Blacke, qui, après plusieurs combats successifs, parvint à entrer dans Valence.

Qui ne sait que la plaine arrosée par le Guadalaviar, où Valence élève avec orgueil ses tours superbes, peut s'appeler un vrai paradis terrestre? La constante sérénité du ciel, le charme divin d'une nature magnifique se reflètent dans les mœurs de ses habitants pour qui la vie est une fête perpétuelle. Et cette belle Valence était alors la place d'armes, le foyer de la guerre dévastatrice! Au lieu des doux refrains d'amour qui troublaient seuls autrefois le silence des nuits, au lieu des langoureux soupirs qui montaient vers les balcons aux jalousies entr'ouvertes, on n'entendait plus que le sourd roulement des canons, des caissons de poudre, les cris farouches des sentinelles, le murmure sinistre des bataillons se croisant dans les rues. Toute idée de plaisir

était anéantie, le pressentiment d'une destinée fatale était peint sur tous les visages; tantôt le découragement et la douleur rendaient la consternation générale, tantôt mille imprécations de fureur contre l'ennemi éclataient de toutes parts.

L'Alameda, la plus délicieuse promenade de Valence, naguère le rendez-vous journalier du beau monde, était alors consacrée aux revues des troupes de la garnison. Ce fut en cet endroit qu'un jour Edgar, appuyé debout contre un arbre, et réfléchissant tristement à la sombre fatalité qui semblait s'appesantir sur l'Espagne, remarqua un homme avancé en âge, d'une taille élevée, d'un aspect fier, qui se promenait à pas lents de long en large, et qui, chaque fois qu'il passait devant lui, s'arrêtait un moment et fixait un regard pénétrant sur lui.

Edgar, à la fin, s'approcha de lui et lui demanda avec réserve ce qui pouvait le rendre l'objet de cette espèce d'examen. « Je ne me suis donc pas trompé, dit cet homme, et un sombre éclair jaillit sous ses sourcils noirs et touffus, vous n'êtes pas Espagnol, et pourtant, s'il faut s'en rapporter à ce costume, je dois voir en vous un de nos frères d'armes. Mais cela me paraît un peu suspect! »

Edgar, bien qu'il se sentît blessé assez vivement de cette apostrophe peu courtoise, expliqua néanmoins au vieillard d'un ton poli quelles circonstances l'avaient amené en Espagne. Mais il n'eut pas plutôt prononcé le nom de Baldassare de Luna, que le vieillard s'écria tout haut avec un chaleureux enthousiasme: « Que dites-vous? Baldassare

de Luna? — Baldassare de Luna, mon digne cousin! l'intime de mon cœur, le dernier, l'unique ami que le ciel m'ait laissé ici-bas!.... »

Edgar acheva de l'instruire de son aventure, et il ne manqua pas de lui apprendre avec quelle espérance consolatrice était mort Baldassare de Luna. Le vieillard joignit les mains, leva vers le ciel ses yeux baignés de larmes, et, les lèvres tremblantes, il semblait s'entretenir avec l'ombre de son vieil ami. « Pardonnez-moi, dit-il en se retournant vers Edgar, si une sombre méfiance m'a fait user envers vous de procédés qui ne me sont pas familiers. Depuis quelque temps, le soupçon a couru que les ennemis poussaient l'infamie de la ruse jusqu'à introduire dans nos rangs des officiers étrangers pour nous rendre victimes d'odieuses trahisons. Les événements de Tarragone n'ont donné que trop de poids à cette opinion, et la Junte a déjà résolu de faire sortir de la place tous les officiers étrangers. Don Joachim Blake a pourtant déclaré qu'il ne pouvait se passer de ceux attachés au génie, mais il a pris aussi l'engagement formel de faire fusiller immédiatement le premier sur qui viendrait à planer le moindre soupçon de trahison. Si vous êtes réellement un ami de mon cher Baldassare, vous êtes sans doute un brave et galant homme..... En attendant, vous voilà prévenu, et c'est à vous d'agir en conséquence. » A ces mots, le vieillard le quitta.

La fortune des armes paraissait avoir complètement abandonné les Espagnols; tous les efforts d'un courage désespéré ne pouvaient rien contre les

progrés de plus en plus rapides de l'ennemi. Valence fut peu à peu bloquée de toutes parts, et Blake, réduit aux dernières extrémités, résolut de franchir la ligne des assiégeants avec douze mille hommes de troupes d'élite. On sait qu'un très-petit nombre seulement put y parvenir, et que le reste fut massacré ou refoulé dans la ville. Ce fut grâce à la résistance opiniâtre qu'Edgar opposa durant plusieurs heures à l'ennemi à la tête du vaillant régiment des chasseurs d'Ovihuela, que cette déroute ne fut pas plus désastreuse encore; mais, comme à Tarragone, le choc d'une balle le renversa au plus fort du combat.

Edgar, depuis ce moment jusqu'à ce qu'il reprît toute sa connaissance, tomba dans un état qu'il m'a dépeint comme tout-à-fait étrange et surnaturel. Souvent il lui semblait entendre au sein d'une mêlée furieuse le tonnerre des bouches à feu, les cris de rage des combattants; il voyait les Espagnols victorieux renverser tous les obstacles : mais lorsqu'enflammé d'une héroïque ardeur il donnait à son bataillon le signal de la charge, soudain un coup terrible venait l'étourdir et le priver de l'usage de ses sens. Puis, il se sentait distinctement couché sur un lit moelleux, on lui donnait à boire une boisson fraîche, il entendait de douces voix converser ensemble, et il ne pouvait pourtant secouer l'engourdissement du rêve. Une fois, s'imaginant encore être au plus épais de la mêlée, il lui sembla que quelqu'un le saisissait rudement par l'épaule, tandis qu'un chasseur ennemi déchargeait son fusil sur lui. Il sentit la balle le frapper à la poitrine et pénétrer

lentement dans les chairs au milieu des souffrances les plus aiguës, et puis toute espèce de sentiment l'abandonner et se perdre dans un profond sommeil de mort.

Edgar se réveilla tout d'un coup de cette léthargie avec le plein usage de ses sens. Mais tout ce qui l'entourait lui parut si extraordinaire, qu'il fit de vains efforts pour deviner en quel endroit il se trouvait. Il était couché en effet dans un lit riche et moelleux, garni de couvertures de soie, offrant un singulier contraste avec le petit caveau de pierres brutes dont il formait l'ameublement, et qui ressemblait exactement à un cachot. On n'y distinguait ni portes ni fenêtres, et une lampe sombre l'éclairait seule d'une lueur vacillante. Edgar se souleva avec peine sur le lit, et il aperçut alors un moine franciscain assis sur un fauteuil dans un coin du caveau et qui paraissait dormir.

« Où suis-je ! » s'écria Edgard avec toute la force dont il était capable. Le moine sortit de son assoupissement, il releva la mèche de la lampe, la prit et en éclaira le visage d'Edgar, lui tâta le pouls et murmura quelques paroles qu'Edgar ne comprit pas. Il allait le questionner lui-même, lorsqu'une paroi du mur s'ouvrit sans faire aucun bruit, et un homme entra qu'Edgar reconnut aussitôt pour le vieillard de l'Alameda. Le moine lui dit que la crise était passée, et que désormais tout irait bien. « Dieu soit loué ! » répliqua le vieillard. Et il s'approcha du lit d'Edgar. Celui-ci voulut parler, mais le vieillard lui recommanda le silence, parce que le moindre effort

pourrait être dangereux. « Ma rencontre, ajouta-t-il, et votre présence dans un pareil lieu doivent sans doute vous paraître inexplicables; mais peu de mots suffiront non-seulement pour vous tranquilliser entièrement, mais pour vous convaincre de la nécessité qu'il y avait de vous loger dans ce triste réduit. »

Edgar apprit alors tout ce qui s'était passé. Lorsqu'il tomba frappé d'une balle à la poitrine sur le champ de bataille, ses intrépides compagnons l'avaient relevé sous le feu terrible de l'ennemi et l'avaient rapporté dans la ville. Là il arriva qu'au milieu du tumulte et de la foule, don Rafael Marchez (c'était le nom du vieillard) reconnut Edgar blessé qu'on portait à l'hôpital, et le fit conduire dans sa propre maison, voulant entourer de tous les soins possibles l'ami de Baldassare de Luna. La blessure d'Edgar était effectivement assez grave; mais ce qui rendit surtout sa position critique, ce fut la fièvre nerveuse dont les symptômes s'étaient déjà manifestés, et qui éclata bientôt dans toute son énergie.

On sait que Valence fut bombardée durant trois jours et trois nuits avec le plus déplorable succès. Les terribles résultats du siége remplirent d'horreur et d'épouvante cette ville regorgeant d'habitants; la même populace qui, exaspérée par la Junte, avait exigé avec d'épouvantables menaces que Blake se défendît à toute outrance, voulait maintenant le contraindre à main armée à une reddition immédiate. Blake, avec le sang-froid d'un héros, fit dis-

perser par la garde Wallone ces furieux ameutés, et capitula ensuite avec Suchet à des conditions honorables.

Don Rafael Marchez voulut empêcher qu'Edgar, en danger de mort, fût fait prisonnier de guerre. Lorsque la capitulation fut conclue, et que les Français furent entrés dans Valence, il le fit transporter dans le caveau secret dont nul étranger ne pouvait découvrir l'accès. « Ami de mon cher Baldassare, dit en finissant don Rafael Marchez, soyez aussi le mien ; chaque goutte de votre sang versé pour ma patrie est tombée brûlante dans mon sein et y a effacé tout soupçon d'une méfiance trop souvent justifiée dans ces temps de malheur. — La même ardeur que nourrit dans un cœur espagnol une haine implacable, éclate et brille dans ses amitiés, et le rend capable de tous les dévouements, de tous les sacrifices pour ceux qui en sont l'objet. Des ennemis sont installés dans ma maison, mais vous êtes en sûreté : car, je le jure ! s'il arrivait quelque malheur, je me laisserais plutôt ensevelir sous les ruines de ces murs que de vous trahir : croyez-moi ! »

Durant le jour, un profond silence régnait tout autour de l'obscure retraite du malade ; mais pendant la nuit, Edgar croyait souvent distinguer, comme renvoyé par un écho souterrain, un bruit de pas, de portes ouvertes et fermées, un murmure de voix sourd et confus, et le cliquetis des armes de guerre. La nuit paraissait être le signal d'une agitation souterraine. Edgar questionna à ce sujet le franciscain, qui ne s'absentait que fort rarement, et

qui lui prodiguait les soins les plus infatigables. Il répondit à Edgar que plus tard don Rafael Marchez lui apprendrait sans doute ce qu'il désirait savoir. La prévision ne tarda pas à se réaliser. Quand Edgar fut en effet rétabli de manière à pouvoir se lever, don Rafael vint le trouver une nuit, une torche allumée à la main, et il l'invita à s'habiller et à le suivre avec le père Eusebio ; ainsi s'appelait le franciscain qui lui avait servi de médecin et de garde-malade.

Don Rafael se dirigea par un couloir étroit aboutissant à une porte qui s'ouvrit à un coup frappé par don Rafael.

Quel fut l'étonnement d'Edgar, en entrant dans une salle voûtée spacieuse et bien éclairée, d'y voir une nombreuse réunion d'hommes pour la plupart d'un aspect farouche, inculte et sauvage. Au milieu d'eux était un homme vêtu d'un costume de paysan des plus communs, les cheveux en désordre, et offrant dans toute sa personne, avec les indices d'une vie inquiète, vagabonde, un singulier caractère de fierté et d'audace qui commandait le respect. Dans la noble expression de ses traits, dans son regard de feu surtout éclatait ce courage guerrier qui décèle les héros. Ce fut à ce personnage que don Rafael présenta son ami comme le jeune et vaillant Allemand qu'il avait sauvé des mains de l'ennemi, et qui ne demandait qu'à combattre avec eux pour la grande cause de la liberté espagnole. Ensuite, se tournant vers Edgar, il lui dit : « Vous voyez ici, au cœur même de Valence, sous les pieds de nos ennemis, le foyer mysté-

rieux et inextinguible où s'attise le feu dévorant qui doit consommer la perte de nos infâmes oppresseurs, le jour où, complètement aveuglés par la fortune de leurs armes, et se fiant à un calme trompeur, ils se livreront sans réserve à l'enivrement de l'orgueil et du plaisir. Ces souterrains dépendent du couvent des Franciscains : c'est ici que, par cent routes secrètes et divergentes, se réunissent les chefs de nos braves défenseurs ; c'est d'ici que notre sainte insurrection rayonne pour ainsi dire sur les points les plus éloignés du pays, et prépare la défaite et l'anéantissement du perfide étranger qui n'a dû ses odieuses victoires qu'à la supériorité du nombre. — Don Edgar ! nous voyons en vous un Espagnol, un frère : prenez part à la gloire de notre entreprise ! »

Alors l'Empecinado [6], car l'homme au costume de paysan n'était autre que cet illustre chef des guérillas, l'Empecinado, dont l'audacieuse intrépidité tenait réellement du prodige, qui bravait à lui seul tous les efforts de l'armée d'invasion, et qu'on voyait, tel que l'esprit indestructible de la vengeance, au moment même où l'on cherchait en vain les traces de son passage, et quand les ennemis annonçaient hautement la défaite complète de ses bandes, reparaître tout-à-coup avec des forces doubles et venir jusqu'aux portes de Madrid glacer de terreur le monarque illégitime ; l'Empecinado donc tendit la main à Edgar et lui adressa une allocution brève et chaleureuse.

Sur ces entrefaites, on amena dans la salle un jeune homme garotté ; sur ses traits pâles comme

la mort se peignait un désespoir inconsolable; il tremblait et parut sur le point de défaillir quand il se vit en face de l'Empecinado. Celui-ci le perçait de son regard flamboyant; et après un court moment de silence, il prit la parole avec un calme sinistre et fait pour glacer de terreur.

« Antonio, dit-il, vous êtes entré en intelligence avec l'ennemi, vous vous êtes rendu chez Suchet plusieurs fois à des heures indues, et vous avez ourdi le dessein de livrer le secret de nos retraites dans la province de Cuença.

» J'en conviens! » dit Antonio avec un douloureux soupir et sans redresser sa tête penchée.

L'Empecinado s'écria alors avec l'accent farouche d'une ardente colère : « Se peut-il bien que tu sois un Espagnol, et que le véritable sang de tes aïeux coule dans tes veines? Ta mère n'était-elle pas la vertu en personne? Si ce n'était charger sa mémoire d'une flétrissure infâme que de supposer un seul instant qu'elle ait pu faire tache au vieil honneur de sa maison, je croirais que tu es un bâtard, un rejeton impur de la plus ignoble race qui soit au monde! — Tu as mérité la mort : prépare-toi à la subir. »

Alors Antonio se jeta en gémissant aux pieds de l'Empecinado et s'écria à haute voix : « Mon oncle! mon oncle! ne croyez-vous pas que toutes les furies de l'enfer me déchirent la poitrine? Ayez pitié de moi, je vous en conjure! Songez combien est grande la puissance fatale du démon. Oui, mon oncle, je suis un Espagnol : laissez-moi le prouver! accordez-

moi cette grâce ! permettez-moi d'effacer dignement le déshonneur, l'opprobre jeté sur moi par les artifices de Satan; que je puisse me réhabiliter à vos yeux, à ceux de mes frères ! Mon oncle ! vous me comprenez, vous savez la grâce que j'implore de vous ? »

L'Empecinado parut touché des supplications du jeune homme; il le releva et dit d'un ton presque affectueux : « Tu as raison, la malignité du démon exerce un grand empire. Ton repentir est vrai, il doit l'être : je sais quel est l'objet de tes supplications. Je te pardonne, fils de ma sœur bien-aimée, viens sur mon cœur ! » — L'Empecinado détacha lui-même les liens du jeune homme; et après l'avoir tendrement serré dans ses bras, il lui tendit le poignard qu'il portait à sa ceinture. « Merci ! » s'écria l'autre. Puis il baisa, les yeux baignés de larmes, la main de son oncle, leva vers le ciel un regard pieux, s'enfonça profondément le poignard dans le cœur et tomba sans proférer un cri.

Cette scène ébranla Edgar encore souffrant à un tel point qu'il faillit s'évanouir. Le père Eusebio le ramena dans son lit.

Au bout de quelques semaines, don Rafael Marchez crut pouvoir sans danger faire sortir Edgar de cette sombre retraite, peu propice à sa parfaite guérison. Au sein de la nuit il le fit monter dans une chambre écartée dont les fenêtres donnaient sur une rue à peu près déserte; et il lui recommanda sur toutes choses de ne pas franchir le seuil de sa porte,

au moins durant le jour, à cause des Français logés dans la maison.

Edgar, sans savoir lui-même à quel propos, eut pourtant un jour la fantaisie de sortir dans le corridor. Mais au même instant où il venait d'ouvrir sa porte, celle qui se trouvait vis-à-vis s'ouvrit aussi, et un officier français accourut précipitamment vers lui, en s'écriant : « Mon cher Edgar ! quel destin vous a conduit ici ? soyez mille fois le bienvenu ! » A ces mots il embrassa le jeune homme avec effusion. Celui-ci avait, au premier coup d'œil, reconnu le colonel Lacombe, de la garde impériale.

Précisément à l'époque fatale de l'invasion des Français en Allemagne, le hasard avait conduit le colonel dans la maison d'un oncle d'Edgar, chez lequel il s'était retiré après avoir été forcé de déposer les armes. Lacombe était né dans le midi de la France. La parfaite bonté de son caractère, et, ce qui n'est pas précisément la qualité distinctive de ses compatriotes, son extrême délicatesse envers des hôtes irrités et blessés, parvinrent à triompher de l'aversion et même de la haine irréconciliable qu'Edgar portait fortement enracinées dans son âme contre d'arrogants vainqueurs. Bref, plusieurs beaux traits de cet officier qui mirent encore en relief la noblesse et la générosité de ses sentiments, lui concilièrent décidément l'amitié du jeune homme.

On peut se figurer combien celui-ci fut embarrassé, quand le colonel s'écria : « Edgar ! comment te trouves-tu donc ici, à Valence ? » Il était incapable d'ouvrir la bouche. Le colonel le regarda

fixement ; puis il dit d'un air sérieux : « Ha ! je sais ce qui t'a conduit ici. C'est un champ ouvert à ta haine : tu as tiré le glaive de la vengeance en faveur des prétendues libertés d'un peuple insensé; et..... je ne puis te blâmer de cela. Tu me donnerais le droit de douter de ton amitié, si tu pouvais jamais me supposer capable de te trahir. Non, mon ami ! c'est au contraire à partir d'aujourd'hui que tu commences à être en parfaite sûreté. Écoute-moi : dorénavant tu passeras ici pour le représentant en voyage d'une maison de commerce allemande de Marseille que je connais depuis long-temps, entends-tu bien ! » Et le colonel n'eut point de repos qu'Edgar n'eût quitté sa retraite et ne fût emménagé, quoiqu'à sa grande répugnance, dans la plus belle des chambres que don Rafael Marchez avait mises à sa disposition.

Edgar s'empressa d'instruire le méfiant Espagnol de la manière dont tout s'était passé, et de ses anciennes relations avec Lacombe. Don Rafael se contenta de répliquer gravement et sèchement : « En effet, c'est un singulier hasard ! »

Le colonel appréciait très-bien la position d'Edgar ; cependant il ne pouvait pas démentir l'esprit caractéristique de sa nation, chez laquelle la vive agitation et les bruyants plaisirs d'une vie dissipée passent pour un remède infaillible aux plus profondes blessures du cœur. Aussi voyait-on tous les jours le colonel se promener à l'Alameda bras dessus bras dessous avec le prétendu négociant de Marseille, qu'il entraînait dans les joyeuses parties de ses ca-

marades, sans cesse occupés des fantaisies les plus extravagantes.

Edgar avait bien remarqué maintes figures sinistres qui l'obsédaient partout de regards méfiants, et il éprouva un vif saisissement lorsqu'entrant un soir avec le colonel dans une *posada*, il entendit chuchotter très-distinctement derrière lui : *Acqui està el traidor!* (Voilà le traître!)

Don Rafael devint de jour en jour plus réservé, plus froid, plus laconique dans ses discours vis-à-vis d'Edgar, et il finit par éviter absolument sa rencontre, après lui avoir fait dire qu'il pouvait désormais, au lieu de dîner comme d'habitude en tête à tête avec lui seul, prendre ses repas en compagnie du colonel Lacombe.

Un jour que le colonel vaquait à son service et qu'Edgar se trouvait seul dans l'appartement, on frappa doucement à la porte, et le père Eusebio entra. Il s'informa de la santé d'Edgar, et parla ensuite d'une foule de choses indifférentes, jusqu'à ce qu'il s'arrêtât tout court en regardant fixement Edgar dans les yeux. Puis, d'une voix profondément émue, il dit : « Non! don Edgar vous n'êtes pas un traître! C'est une loi de la nature humaine que, dans le délire de la fièvre, dans ces rêves éveillés où l'esprit vital soutient un rude combat contre l'aberration des organes sensitifs, lorsque les fibres du cerveau, de plus en plus violemment tendues, contraignent la pensée bouillonnante à se manifester au-dehors, — oui, c'est une loi de notre nature que nous laissions alors malgré nous lire dans les secrets les plus intimes de

notre âme! Combien de fois, don Edgar, durant les nuits que j'ai passées près de votre lit, combien de fois ne m'avez-vous pas révélé ainsi vos sentiments et vos pensers les plus cachés? Non! don Edgar, vous ne pouvez pas être un traitre. Mais prenez garde à vous, — prenez garde! »

Edgar supplia le père Eusebio de lui dire quels soupçons pesaient sur lui, quel danger le menaçait. « Je ne veux pas vous cacher, lui dit Eusebio, que votre commerce avec le colonel Lacombe et ses amis vous a rendu suspect. On craint, même sans vous attribuer de mauvaise intention, que dans les transports du plaisir, à quelque joyeux festin, après avoir bu un peu trop du généreux vin d'Espagne, vous ne courriez le risque de trahir les secrets de cette maison, auxquels don Rafael vous a initié Vous n'êtes pas, j'en conviens, à l'abri de tout danger! — Cependant, poursuivit Eusebio, après une pause et les yeux baissés, en voyant qu'Edgar gardait un silence pensif; cependant il y a un moyen de vous soustraire à cette chance de péril, vous n'avez qu'à vous jeter tout-à-fait dans les bras des Français : ils vous feront sortir sain et sauf de Valence.

» Que dites-vous? s'écria Edgar avec impétuosité, vous oubliez que je suis un bon Allemand! Non! plutôt mourir en restant irréprochable, que d'assurer mon salut par une insigne lâcheté! — Don Edgar! s'écria le moine avec enthousiasme, vous n'êtes pas un traitre! » Puis, il pressa le jeune homme sur son cœur, et quitta la chambre les larmes aux yeux.

Au milieu de la nuit suivante, Edgar resté seul,

car le colonel n'était pas revenu, entendit des pas approcher; et bientôt la voix de don Rafael s'écria : « Ouvrez! don Edgar! ouvrez! » Lorsque Edgar eut ouvert, il vit devant lui don Rafael, une torche à la main, et le père Eusebio. Le premier invita Edgar à le suivre, attendu qu'il devait assister à une importante délibération dans le souterrain du couvent des Franciscains. Ils étaient déjà descendus dans le sombre corridor, et don Rafael marchait quelques pas en avant pour les éclairer, lorsqu'Eusebio souffla ces mots à l'oreille d'Edgar : « O Dieu, don Edgar! vous allez à la mort! rien ne peut plus vous y soustraire. »

Edgar avait dans maints combats sanglants conservé le sang-froid et la liberté d'esprit que donne l'intrépidité; mais ici il se sentit frissonner d'angoisse et d'horreur à l'idée de l'assassinat qui l'attendait; il chancela, et le père Eusebio le soutint avec peine. Pourtant, la longueur du trajet lui permit non-seulement de se remettre, mais même de prendre une ferme résolution applicable à cette conjoncture périlleuse. En entrant dans la salle voutée, Edgar aperçut le terrible l'Empecinado, dont les yeux étincelaient de fureur et de vengeance. Derrière lui étaient groupés quelques guérillas et plusieurs moines franciscains. Alors tout-à-fait maître de lui-même, Edgar s'avança vivement et avec assurance vers le chef des guérillas, et dit d'un ton calme et sérieux : « Je ne pouvais être admis devant vous plus à propos qu'aujourd'hui, señor! j'avais déjà songé à exposer à don Rafael une demande que je

me félicite de pouvoir vous adresser en personne. Je suis maintenant complètement rétabli ; le père Eusebio, qui m'a guéri et soigné assidûment, peut en rendre témoignage : je me sens fort et vaillant, et je ne puis supporter plus long-temps le morne repos où je vis au milieu d'ennemis que je déteste. Je vous en prie, señor, faites-moi conduire au-dehors par les chemins secrets qui viennent aboutir ici, afin que je me joigne à vos soldats et que je prenne ma part de la gloire et des dangers dont mon âme est avide !....

» Hom ! répliqua l'Empecinado d'un ton presque moqueur, est-ce que vous persistez encore dans le parti de ce peuple insensé, qui préfère mourir plutôt que de rendre hommage à la grande nation? vos nouveaux amis ne vous ont-ils pas suggéré de meilleur avis? — Vous connaissez mal le caractère allemand, répliqua Edgar avec dignité, vous ne savez pas que le courage inébranlable qui brûle au fond de nos cœurs aussi pur que la flamme resplendissante du naphte, que notre loyauté morale nous défendent comme une cuirasse impénétrable contre tous les traits empoisonnés de la corruption et de la perfidie. Je vous en prie encore une fois, señor, envoyez-moi au camp, que je puisse, au grand jour, donner de nouveaux gages à la bonne opinion que je crois avoir déjà dignement justifiée. »

L'Empecinado regardait Edgar d'un air surpris, tandis qu'un sourd murmure parcourait l'assemblée. Don Rafael manifesta le désir de parler à l'Empecinado ; mais celui-ci lui fit signe de s'écarter, et, s'approchant d'Edgar, il saisit sa main et lui dit avec

émotion : « Peut-être un autre sort vous était-il réservé en ce jour, don Edgar! Toutefois, songez à votre patrie! les ennemis qui ont accompli sa ruine honteuse vont se trouver devant vous; songez que vos frères d'Allemagne lèveront aussi un regard d'espérance vers le phénix qui doit renaître, paré d'un resplendissant plumage, du sein des flammes à la lueur desquelles nous combattons, et que le désespoir sait enfanter des prodiges de courage en inspirant un saint mépris du péril et de la mort.

» J'ai déjà réfléchi à tout cela, répliqua Edgar, avant de quitter ma patrie pour venir verser mon sang dans l'intérêt de votre indépendance. Ce fut quand don Baldassare de Luna gisait mourant entre mes bras que la soif de la vengeance vint embraser tout mon être. — Parlez-vous sérieusement? s'écria alors l'Empecinado comme dans un subit accès de colère, eh bien, il faut que vous partiez cette nuit même, en cet instant : vous ne devez plus rentrer dans la maison de don Rafael. »

Edgar déclara qu'il n'avait point d'autre désir; et aussitôt il fut emmené par le père Eusebio et un autre homme appelé Isidore Mirr, qui s'éleva plus tard au rôle de chef de guérillas.

Chemin faisant, le bon Eusebio ne pouvait assez cordialement témoigner à Edgar la part qu'il prenait à sa délivrance. « Le ciel, dit-il, s'est intéressé à votre vertu, et vous a inspiré la courageuse conduite dont le succès peut passer pour un divin miracle. » Beaucoup plus près de Valence qu'il ne le soupçonnait, et que l'ennemi n'eût voulu le croire, Edgar

trouva la première bande de guérillas, dans laquelle il fut incorporé.

Je passe sous silence les aventures guerrières d'Edgar, qui pourraient parfois paraître empruntées aux fabuleuses chroniques de la chevalerie, et j'arrive au moment où Edgar rencontra d'une manière tout-à-fait inopinée don Rafael Marchez parmi les guérillas. « On vous avait réellement mal jugé, don Edgar ! » lui dit don Rafael. Edgar lui tourna le dos.

A l'approche de la nuit, don Rafael tomba dans une inquiétude qui ne fit que s'accroître jusqu'au dernier excès de l'angoisse. Il courait çà et là, gémissant, soupirant, levant au ciel des mains suppliantes. « Qu'est-il donc arrivé au vieillard ? demanda Edgar. — Il est parvenu, répliqua Isidore Mirr, après s'être évadé lui-même de Valence, à sauver le meilleur de son avoir qu'il a fait charger sur des mulets, et il les attend cette nuit; la crainte de quelque malheur le poursuit sans doute. » Edgar fut surpris d'une avarice qui semblait alors étouffer tout autre sentiment dans le cœur de don Rafael. — Il était minuit, la lune jetait une clarté resplendissante sur la cîme des montagnes, lorsqu'on entendit le bruit d'une vive fusillade qui partait du défilé le plus proche. Bientôt, plusieurs guérillas, grièvement blessés, arrivèrent en boitant, et annoncèrent que la troupe chargée de la conduite des mulets de don Rafael avait été attaquée inopinément par des chasseurs français. Presque tous les camarades avaient été tués, et l'ennemi s'était emparé des mulets.

« Grand Dieu! mon enfant! mon pauvre malheureux enfant! » s'écria don Rafael. Et il tomba par terre sans connaissance.

« Eh bien, que faisons-nous ici? cria Edgar à haute voix. Sus, amis! courons vite au défilé, allons venger la mort de nos frères, et arracher à ces chiens la proie tombée sous leurs dents. — Le brave Allemand a raison! » s'écria Isidore Mirr. Chacun en dit autant, et la troupe se précipita dans le défilé avec le fracas de l'ouragan.

Il n'y avait plus qu'un petit nombre de guérillas qui tenaient bon et défendaient chèrement leur vie. Avec le cri de *Valence!* Edgar se jeta au milieu du groupe d'ennemis le plus épais, et ses camarades l'imitèrent en poussant des hurlements effroyables comme des tigres altérés de sang. La frayeur subite que leur causa cette attaque inopinée désarma pour ainsi dire les ennemis; et les guérillas leur plongèrent leurs poignards dans la poitrine, ou les assommèrent à coups de crosses de carabines avant qu'ils pussent se reconnaître. Des coups de feu ajustés d'une main sûre frappaient ceux qui cherchaient leur salut dans une prompte fuite. C'étaient les mêmes guérillas valenciens qui surprirent aussi à l'improviste les cuirassiers détachés du corps du général Moncey, les attaquèrent en flanc, les tuèrent presque tous à coups de poignard, et regagnèrent leurs repaires maîtres des armes et des chevaux.

Tout était déjà décidé lorsque Edgar entendit un cri perçant sortir de l'épaisseur du taillis. Il y courut aussitôt, et aperçut un petit homme se débattant

contre un Français, sans lâcher les rênes d'un mulet qu'il avait prises entre ses dents. En ce moment même, et avant qu'Edgar fût à portée, le Français renversa le petit en le frappant d'un poignard qu'il lui avait probablement arraché, et il s'efforçait déjà d'entraîner le mulet dans la profondeur du bois. Edgar jette un cri, le Français tire sur lui et le manque ; Edgar se précipite et lui passe sa baïonnette au travers du corps. Le petit homme gémissait pitoyablement ; Edgar le releva, lui fit lâcher non sans peine les rênes qu'il avait mordues convulsivement ; et ce ne fut qu'en voulant le placer sur le mulet, qu'il aperçut assise dessus une figure humaine enveloppée d'un manteau et gémissant faiblement, qui tenait entre ses bras le cou de l'animal. Ce devait être une jeune fille, à en juger à sa voix. Edgar plaça alors le petit homme blessé derrière elle ; il saisit les rênes du mulet, et il regagna ainsi le lieu du campement, où Isidore Mirr était déjà rendu avec ses camarades, n'ayant plus trouvé d'ennemis à combattre.

On descendit de dessus le mulet le petit homme, que la perte de son sang avait fait évanouir, bien que la blessure ne fût pas mortelle, et après lui la jeune fille. Mais tout-à-coup, don Rafael s'élance hors de lui-même, en criant à haute voix : « Mon enfant !.... mon cher enfant ! » Et il voulait serrer dans ses bras la petite fille qui paraissait avoir de huit à dix ans ; mais lorsqu'à la lueur brillante des torches il reconnut la figure d'Edgar, il se précipita à ses genoux en s'écriant : « O don Edgar !

don Edgar! ce genou n'a jamais plié devant aucun mortel, mais vous n'êtes pas un homme, vous êtes un ange envoyé par le ciel pour me sauver d'une affliction mortelle, d'un désespoir inconsolable! O don Edgar, une méfiance maligne avait pris racine dans ce cœur qui méditait votre perte! Maudite soit mon intention d'avoir voulu vous rendre victime d'une mort ignominieuse, vous, le plus loyal, le plus généreux des hommes, vous, le courage et l'honneur personnifiés! Tuez-moi, don Edgar, tirez de moi une sanglante vengeance! Jamais vous ne pourrez me pardonner mon indignité. »

Edgar, dans l'intime conscience de n'avoir rien fait que ce que lui prescrivaient l'honneur et le devoir, se sentit peiné des humbles démonstrations de don Rafael. Il chercha à le calmer par tous les moyens imaginables, et n'y réussit enfin qu'avec beaucoup de peine.

Don Rafael raconta que le colonel Lacombe avait été stupéfait de la disparition d'Edgar, et que, soupçonnant quelque perfidie, il avait été sur le point de faire fouiller toute la maison et de le faire arrêter lui-même, don Rafael. C'est ce qui l'avait déterminé à prendre la fuite; et grâce aux démarches et aux efforts des Franciscains, il était également parvenu à faire sortir de Valence sa fille, son valet, et maintes choses de première nécessité.

Cependant on avait songé à conduire plus loin le domestique blessé, ainsi que la fille de don Rafael; celui-ci, trop vieux pour participer aux entreprises hardies des guérillas, dut les accompagner. Quand

le triste moment de se séparer d'Edgar fut arrivé ; le vieillard lui fit présent d'un certain talisman qui le sauva en effet dans la suite de maint danger pressant.

Ce fut ainsi qu'Euchar termina son récit, qui semblait avoir vivement excité l'intérêt de toute la compagnie. — Le jeune poète, qui s'était remis de sa toux suffocante, et qui était rentré au salon, dit que les aventures d'Edgar en Espagne offraient plus d'un excellent canevas de tragédie ; seulement il y réclamait un supplément convenable d'intrigue amoureuse, ainsi qu'un bon dénouement, un bon assassinat, un coup d'apoplexie, quelque peu de folie, ou autre chose de ce genre. — « Ah oui, de l'amour ! dit une jeune demoiselle en rougissant jusqu'au blanc des yeux, il manque à votre histoire, d'ailleurs fort gentille, quelque jolie aventure d'amour, cher monsieur le baron !

» Mais, ma gracieuse demoiselle, répliqua Euchar en souriant, vous pensez donc que j'ai voulu vous régaler d'un roman ? ne sont-ce pas les propres aventures de mon ami Edgar dont je vous ai fait le récit ? et est-ce ma faute si la rude vie qu'il a menée dans les montagnes sauvages de l'Espagne a été malheureusement tout-à-fait dépourvue d'aventures de ce genre ? — Je crois, murmura Victorine à demi-voix, je crois connaître cet Edgar, qui est resté malheureux parce qu'il a dédaigné le bien le plus précieux ! » —

Mais personne n'avait fait autant de frais d'en-

thousiasme que Ludwig. Il criait de toutes ses forces : « Oui, je la connais la fatale *Profecia del Pirineo* du divin don Juan-Batista de Arriaza ! Oh ! — Elle versa dans mon sein des flammes brûlantes : je voulais voler en Espagne, je me serais jeté dans la lutte ardente… si cela avait seulement été dans l'enchaînement des choses. Ha ! je me mets très-bien à la place d'Edgar : comme j'aurais parlé dans ce fatal moment à ce terrible l'Empecinado dans le souterrain des Franciscains ! » Ludwig commença alors un discours si éloquent, si pathétique, que tout le monde en fut stupéfait, et ne pouvait assez admirer le courage et l'héroïque résolution de son auteur.

« Quel malheur que cela ne fût pas dans l'enchaînement des choses ! l'interrompit la présidente. Quoi qu'il en soit, par suite de cet enchaînement fatal sans doute, ou plutôt par une bonne inspiration, j'ai réservé aujourd'hui même à mes chers hôtes un divertissement qui va donner au récit de notre aimable ami une conclusion réjouissante et tout-à-fait caractéristique. »

Les portes s'ouvrirent, Emanuela entra, et derrière elle le nabot contrefait Biagio Cubas avec sa guitare à la main, et se confondant en bizarres salutations. Pour Emanuela, elle s'avança au milieu du cercle avec cette grâce inimitable que les deux amis Ludwig et Euchar avaient déjà admirée en elle le jour de leur promenade, et, après s'être inclinée, dit d'une voix douce et gracieuse qu'elle allait faire devant la société l'essai d'un talent qui n'avait sans doute d'autre charme que son caractère d'étrangeté.

Depuis le peu de jours que les deux amis l'avaient rencontrée, la jeune fille semblait être devenue plus grande, plus belle, plus ravissante ; elle était même élégamment vêtue, presque avec recherche. « Eh bien ! chuchota Ludwig à l'oreille de son ami, pendant que Cubas disposait les œufs pour le fandango avec cent grimaces des plus bouffonnes, eh bien, Euchar, tu peux maintenant réclamer ta bague à la petite. — Nigaud ! répliqua Euchar, ne la vois-tu pas à mon doigt? je l'avais retirée par mégarde avec mon gant, dans lequel je l'ai retrouvée le soir même. »

La danse d'Emanuela électrisa tous les spectateurs; car aucun d'eux n'avait jamais rien vu de semblable. Tandis qu'Euchar, l'air sérieux, considérait attentivement la danseuse, Ludwig éclatait en exclamations bruyantes et des plus emphatiques. Alors Victorine, auprès de qui il était assis, lui souffla à l'oreille : « Hypocrite ! vous osez me parler d'amour, et vous êtes épris de ce petit être arrogant, de cette banquiste espagnole ? ne vous avisez plus de la regarder. » — Ludwig ne fut pas médiocrement embarrassé de cet amour excessif que lui témoignait Victorine, et qui pouvait ainsi à l'improviste, et sans nul motif raisonnable, allumer en elle tant de jalousie. « Je suis très-heureux! murmura-t-il en lui-même, mais c'est gênant. »

Quand la danse fut achevée, Emanuela prit la guitare, et commença à chanter des romances espagnoles d'un caractère gai. Mais Ludwig lui ayant demandé de vouloir bien répéter la *jolie* chanson

qu'elle avait chantée devant son ami Euchar, Emanuela commença aussitôt :

Laurel imortal al gran Palafox, *etc.*

En chantant, son enthousiasme devenait de plus en plus ardent, sa voix plus sonore, ses accents plus expressifs. Quand enfin elle arriva à la strophe qui proclame la délivrance de la patrie, elle dirigea alors sur Euchar son regard étincelant, un torrent de larmes jaillit de ses yeux, et elle tomba prosternée. La présidente s'élança aussitôt et releva la jeune fille. « Assez, assez! ma douce et charmante enfant! » lui dit-elle. Et, l'ayant fait asseoir sur le sofa, elle l'embrassa sur le front et lui fit mille caresses.

« Elle est folle! murmura Victorine à l'oreille de Ludwig; tu n'aimes pas une folle, n'est-ce pas? — Dis-le moi, oh! dis-le moi tout de suite, je t'en prie, que tu es incapable d'aimer une folle!... — Ah mon Dieu!.... non, non! » répondit Ludwig tout effrayé, car il ne savait que penser de l'explosion de cet amour subit et effréné de la part de Victorine?

Pendant que la présidente obligeait Emanuela à prendre du vin doux et des biscuits pour se remettre, elle faisait aussi servir au brave guitariste Biagio Cubas, qu'on entendait sanglotter accroupi dans un coin du salon, un bon verre de véritable Xérès, qu'il vida jusqu'à la dernière goutte, avec un joyeux : *Doña, viva vuestra merced mil años*[1]*!*

On imagine bien que les femmes s'empressèrent alors auprès d'Emanuela, et l'assaillirent de ques-

tions sur sa patrie, sa position et le reste. La présidente sentait trop la contrainte pénible où devait se trouver la jeune fille pour ne pas l'en délivrer promptement; et elle lui fraya un passage à travers le cercle compact formé autour d'elle, où figuraient même les joueurs de piquet. — Le président consistorial trouvait que la jeune Espagnole était un petit être charmant et adorable; mais sa maudite danse lui avait agacé les nerfs des jambes, et parfois il avait été pris du même vertige que si Satan lui-même l'eût contraint à valser avec lui. Le chant de la jeune fille, au contraire, était quelque chose de réellement prodigieux, et lui avait fait un très-grand plaisir.

Le comte Walther Puck émit un avis tout opposé. Il dépréciait le chant d'Emanuela, dépourvu qu'il était de fioritures, et vantait au contraire à l'excès sa danse *délicieuse*, suivant son expression. Il s'appuyait complaisamment sur sa compétence en pareille matière; car autrefois, disait-il, il aurait pu jouter avec le plus habile maître de ballets. « Croirais-tu bien, cher ami, dit-il en s'adressant au président consistorial, que je dansais alors le *fiocco* avec la vigueur et l'agilité d'un premier sujet? sais-tu que j'abattais avec la fine pointe du pied un tambour de basque suspendu à neuf pieds plus haut que mon menton? Et quant au fandango avec les œufs, j'en ai ma foi écrasé bien souvent plus que n'en pourraient pondre sept poules dans un jour.

» Par tous les diables, c'étaient là des tours d'adresse! cria le président consistorial. — Et comme le bon Cochenille, poursuivit le comte, joue *fort*

agréablement du flageolet, je danse encore quelquefois comme un perdu au son dudit instrument, bien que secrètement et seul dans ma chambre.

» Oh, je le crois bien, cher comte! » cria le président consistorial avec un gros rire. Pendant ce temps, Emanuela avait disparu avec le vieillard.

Lorsque la société fut sur le point de se séparer, la présidente dit : « Mon cher Euchar! je parie que vous auriez encore bien des choses intéressantes à nous raconter de votre ami Edgar! votre récit est un fragment qui nous a tous si vivement intrigués, que nous n'en dormirons pas de la nuit. Je ne vous accorde de répit que jusqu'à demain soir pour venir nous tranquilliser. Il faut que nous en apprenions davantage sur don Rafael, sur l'Empecinado, les guérillas; et s'il était possible que votre Edgar devint amoureux, ne nous le cachez pas surtout. — Oh! ce serait charmant! » cria-t-on de toutes parts. Et Euchar dut s'engager à revenir le lendemain pour compléter dignement son récit.

En retournant au logis, Ludwig ne pouvait assez s'appesantir sur les preuves touchantes que lui avait données Victorine de son fol amour pour lui. « Mais, s'écria-t-il, son propre accès de jalousie m'a fait lire clairement dans mon cœur; j'y ai jeté un regard pénétrant, et j'ai découvert que j'aime inexprimablement Emanuela. — Je la chercherai, je lui ferai l'aveu de ma passion, je la presserai contre mon cœur!... — Oui, fais cela, mon garçon! » répliqua Euchar tranquillement.

Le lendemain au soir, quand la compagnie de la

veille fut réunie chez la présidente, elle annonça avec regret que le baron Euchar lui avait écrit qu'un événement imprévu l'ayant obligé de partir subitement, il se voyait dans la nécessité de renvoyer le complément de son récit à l'époque de son retour.

XV.

Retour d'Euchar. Scènes d'un parfait bonheur conjugal. — Conclusion de l'histoire.

Il pouvait s'être écoulé deux ans, lorsqu'un matin une élégante berline de voyage, pesamment chargée, s'arrêta à la porte de l'*Ange d'or*, l'hôtel le plus distingué de W.... Il en descendit un jeune homme, une dame voilée et un vieux monsieur. Ludwig passait précisément par là, il s'arrêta, et ne se lassait point d'examiner, à travers son lorgnon, les nouveaux venus et leur équipage. En ce moment, le jeune homme s'étant retourné de son côté, vint se précipiter dans ses bras en s'écriant : « Ludwig ! mon bon Ludwig, sois mille fois le bienvenu ! »

Ludwig ne fut pas médiocrement surpris de revoir son ami Euchar d'une manière aussi inattendue. Car c'était Euchar lui-même qui venait de descendre de la berline de voyage. « Mon excellent ami, dit Ludwig, qui est la dame voilée que tu accompagnes, et le vieux monsieur? J'éprouve une telle surprise... Et mais, voilà encore une voiture de bagages qui

arrive, et j'aperçois au milieu d'eux.... Le ciel me soit en aide ! — Mes yeux me trompent-ils ? — »

Euchar prit Ludwig sous le bras, l'emmena quelques pas plus loin, et lui dit : « Tu sauras tout en temps et lieu, mon bon ami; mais, pour le moment, donne-moi d'abord de tes nouvelles, je t'en conjure. Tu es pâle comme un déterré, le feu de tes yeux est éteint; je te le dis franchement, tu es devenu plus vieux de dix ans. Aurais-tu fait une grave maladie ? un chagrin fatal pèse-t-il sur toi ?...

» Mon Dieu non ! répliqua Ludwig. Je suis au contraire l'homme le plus fortuné du monde, et je mène une véritable vie de cocagne, toute consacrée à l'amour et au plaisir. Car apprends, mon ami, que depuis plus d'un an la céleste Victorine m'a accordé sa chère et gracieuse main. — Vois cette belle maison là-bas aux vitres resplendissantes, c'est ma résidence : et ce que tu as de mieux à faire en ce moment, c'est de venir tout de suite avec moi visiter mon paradis terrestre. — Combien ma chère femme sera aise de te revoir ! comme nous allons la surprendre ! » —Euchar demanda seulement le temps de changer de vêtements, et promit de se rendre ensuite chez son ami Ludwig, qui devait l'instruire de quelle manière s'était accompli son heureux mariage.

Ludwig reçut son ami au bas de l'escalier, et le pria de monter aussi doucement que possible; car Victorine, lui dit-il, était souvent sujette et en proie en ce moment même à des douleurs de tête nerveuses qui lui causaient une telle irritation, qu'elle

entendait retentir les pas les plus légers dans la maison, bien que son appartement fût situé dans le bâtiment en aile le plus reculé. Tous deux avancèrent alors tout doucement sur les marches recouvertes d'une thibaude, ils traversèrent avec les mêmes précautions un long corridor, et entrèrent enfin dans la chambre de Ludwig. Après de familiers épanchements, inspirés par le plaisir de se revoir, Ludwig tira brusquement la sonnette; mais il s'écria aussitôt : « Ah mon Dieu ! — mon Dieu ! qu'ai-je fait? — Malheureux ! » Et il se cacha la figure dans les mains comme un homme désespéré. L'effet suivit de près la cause, et l'on vit tout-à-coup s'élancer dans la chambre une petite chipie de femme de chambre qui s'écria d'un ton commun et glapissant en s'adressant à Ludwig : « Monsieur le baron, que faites-vous donc? Voulez-vous donc tuer la pauvre madame la baronne, qui déjà est en convulsions?

» Ah, mon Dieu, dit Ludwig d'un ton lamentable, ma bonne Annette, dans l'excès de ma joie je n'y ai pas songé! Regarde : voilà monsieur le baron, mon meilleur, mon plus cher ami, qui vient d'arriver, que je n'avais pas vu depuis plusieurs années, — un ancien et intime ami de ta maîtresse ! — prie-la, supplie-la de permettre qu'il lui soit présenté. Fais cela, bonne Nette ! » Ludwig lui glissa de l'argent dans la main, et elle quitta la chambre en marmottant d'un air de dédain : « Je verrai ce qu'il y aura à faire. »

Euchar, qui pressentait une scène comme il n'en arrive que trop fréquemment dans la vie privée, et

dont naturellement la peinture se représente dans cent romans et comédies, réfléchit à part lui sur le parfait bonheur domestique dont s'était vanté son ami. Il compatit intérieurement à sa triste destinée, et il chercha à diriger l'entretien sur des choses indifférentes. Mais Ludwig, loin de s'y prêter, revint au contraire sur les événements singulièrement remarquables, dit-il, qui s'étaient passés depuis l'absence d'Euchar, et dont il fallait absolument qu'il lui fît le récit.

« Tu te rappelles sans doute, commença-t-il, cette soirée chez la présidente Veehs, où tu racontas les aventures en Espagne de ton ami Edgar. Tu te rappelles aussi quel violent accès de jalousie s'empara de Victorine, et comment elle me dévoila sa brûlante passion pour moi. Et moi, fou que j'étais, tu sais que je devins en même temps éperdûment amoureux de la petite danseuse espagnole, qui me laissait lire à merveille dans ses regards à quel point je pouvais me bercer du plus doux espoir. Tu auras peut-être remarqué qu'à la fin de son fandango, lorsqu'elle rassembla avec le pied ses œufs en forme de pyramide, la pointe de cette pyramide était dirigée vers moi, placé précisément au milieu du cercle, derrière le fauteuil de madame Veehs. Pouvait-elle, je te le demande, exprimer plus clairement combien je l'intéressais ? Dès le lendemain, je me mis à la recherche de ce cher bijou; mais il n'était pas dans l'enchaînement des choses que je la retrouvasse. Bref, j'avais oublié presque complètement la petite danseuse, lorsque le hasard...

» L'enchaînement des choses, interrompit Euchar.

» Eh bien oui, poursuivit Ludwig, l'enchaînement des choses me fit passer quelques jours après en me promenant devant le même cabaret où nous vîmes la petite Espagnole pour la première fois. L'hôtesse se précipita aussitôt; car tu ne saurais croire combien la bonne femme qui m'avait donné du vinaigre et de l'eau pour mon genou blessé, avait gardé d'affection pour moi; — oui, elle se précipita aussitôt vers moi, et s'informa très-instamment de ce qu'étaient devenus la danseuse et son vieux compagnon, qui lui avaient procuré tant d'affluence, et qui, depuis plusieurs semaines, n'avaient plus reparu. — Je résolus de m'assurer moi-même, le jour suivant, si elle était encore ici ou non; mais l'enchaînement des choses s'opposa à l'exécution de ce dessein. Mon cœur se repentit même alors de la folie que je voulais faire, et se dévoua de nouveau tout entier à la céleste Victorine. Mais mon délit d'infidélité avait causé une impression si profonde sur son naturel trop irritable, qu'elle refusa absolument de me voir et même d'entendre parler de moi. Le brave Cochenille m'assura qu'elle était tombée dans une sombre mélancolie, qu'elle avait déjà failli plus d'une fois être étouffée par ses sanglots, et qu'elle ne cessait point de répéter avec des gémissements lamentables : « Je l'ai perdu! je l'ai perdu! » — Tu peux t'imaginer quel effet cela fit sur moi, de quelle douleur je fus pénétré, navré par suite de ce fatal malentendu! Enfin, Cochenille m'offrit son aide, il me promit d'instruire adroitement la jeune comtesse de mes

véritables sentiments, de lui peindre mon désespoir, de lui dire que je n'étais plus le même, que je dansais tout au plus quatre fois dans le courant d'un bal, qu'au théâtre je promenais des regards distraits dans les coulisses, que je négligeais ma toilette, et ainsi de suite. Je le gratifiai généreusement de mes pièces d'or, et en revanche il me consolait chaque matin par une nouvelle lueur d'espérance. Enfin, Victorine reparut à mes yeux : ah, qu'elle était belle! ô Victorine! mon trésor, ma chère, ma délicieuse femme! la douceur, la bonté même!... »

Annette entra et déclara à Ludwig que madame la baronne était surprise au dernier point des idées singulières qui offusquaient ce jour-là l'esprit de monsieur le baron : que d'abord il avait sonné comme si le feu était à la maison, et qu'ensuite il avait la déraison de solliciter de madame la baronne, mortellement malade, qu'elle admît des visites importunes; qu'elle ne pouvait recevoir personne ce jour-là, et qu'elle présentait ses excuses au monsieur étranger. En disant cela, Annette regarda fixement Euchar dans le blanc des yeux, le toisa de la tête aux pieds, et puis quitta la chambre.

Ludwig baissa les yeux, et, après un moment de silence, poursuivit quelque peu déconcerté : « Tu ne saurais jamais croire avec quelle froideur presque moqueuse Victorine me traita. Si les gages antérieurs de son ardent amour ne m'eussent dûment convaincu que cette conduite était une feinte de sa part, une vengeance qu'elle voulait exercer, j'aurais pu réellement concevoir des doutes fâcheux; mais, à la fin,

la dissimulation lui devint trop à charge, et ses procédés à mon égard de plus en plus affectueux, jusqu'à ce qu'un soir elle me confia son châle dans un bal. Mon triomphe fut alors décidé. J'arrangeai pour la seconde fois cette fatale contredanse à seize, je la dansai à ravir avec elle, avec elle la bien-aimée! et je lui glissai à l'oreille, en balançant sur la pointe du pied droit, et en entourant de mon bras sa taille délicieuse : « Ravissante, divine comtesse! je vous aime d'un amour inexprimable, je vous adore : soyez à moi, ange de lumière! » — Victorine me rit au nez, mais cela ne m'empêcha pas de me présenter le lendemain chez elle à une heure convenable, c'est-à-dire à une heure après midi, de me procurer accès auprès d'elle par l'entremise de mon ami Cochenille, et de la supplier de m'accorder sa main.

» Elle me regarda en face silencieusement, je me jetai à ses pieds, je saisis cette main qui devait devenir mienne, et je la couvris de baisers brûlants. Elle me laissa faire, mais, je dois en convenir, son regard fixe et sérieux, qui me semblait pour ainsi dire dénué de puissance visuelle et appartenir à une image inanimée, me fit éprouver une étrange sensation. A la fin pourtant, deux grosses larmes coulèrent de ses yeux, elle me serra la main, et avec tant de force que je fus sur le point de crier, ayant précisément alors un doigt malade; puis elle se leva et quitta la chambre son mouchoir sur les yeux.

» Mon bonheur ne pouvait me paraître équivoque, je me rendis auprès du comte, et je lui demandai la main de sa fille. « Bien! très-bien! *délicieux!* mon

excellent baron, dit le comte en souriant avec complaisance; mais avez-vous déjà fait quelque démarche significative près de la comtesse? êtes-vous aimé? Moi, comme un véritable fou, je suis excessivement partisan de l'amour! » — Je racontai au comte comment la chose s'était passée pendant la contredanse. Ses yeux étincelaient de plaisir: « C'est *charmant!* délicieux, en vérité! s'écria-t-il coup sur coup. — Montrez-moi un peu cette passe, cher *baronetto*, ajouta-t-il un moment après, je vous en prie. » Je figurai la passe et je me posai dans la position que j'ai déjà décrite. « *Charmant!* mon divin ami, tout-à-fait charmant sur ma parole! » s'écria le comte extasié. Il sonna sur-le-champ, et cria par la porte: « Cochenille! Cochenille! »

» Quand Cochenille fut arrivé, il fallut que je lui chantasse l'air de la seize que j'avais composé moi-même. « Prenez votre flageolet, Cochenille, dit le comte, et jouez ce que monsieur le baron vient de chanter. » Cochenille exécuta assez bien ce qu'on lui ordonnait. Il me fallut alors jouer le rôle de la dame et danser avec le comte, qui voltigeait avec une légèreté dont je ne l'aurais jamais cru capable à son âge, et qui, au moment décisif, balançant avec coquetterie sur la pointe du pied droit, me murmura à l'oreille: « O le plus *exquis* des barons, ma fille Victorine est à vous! »

» La charmante Victorine faisait la coquette, comme c'est du reste l'habitude des jeunes filles. Elle restait silencieuse et grave, ne disant ni oui ni non, et même ses manières à mon égard détruisirent peu à peu

toutes mes premières espérances. J'appris en outre à cette époque que le jour où, en dansant la seize, j'avais engagé par mégarde la cousine de Victorine au lieu d'elle, les jeunes filles avaient concerté cette mauvaise plaisanterie pour me mystifier d'une manière horrible. Je devins effectivement tout triste, et j'imaginai presque qu'il dépendait de l'enchaînement des choses que je me laissasse mener par le nez. — Craintes futiles! — Au moment où je m'y attendais le moins, d'une façon tout-à-fait inopinée, précisément lorsque j'étais accablé de la plus extrême douleur, le céleste oui sortit en tremblant des lèvres les plus douces! — Je compris alors seulement quelle contrainte Victorine s'était si long-temps imposée; car on ne l'avait jamais vue si gaie, si joyeuse qu'elle le devint alors. Si elle me refusait encore la caresse la plus innocente, si j'osais à peine me hasarder à lui baiser la main, il fallait ne s'en prendre assurément qu'à un excès de pudeur de sa part. Quelques-uns de mes amis, il est vrai, voulaient me fourrer mille sottes préventions dans la tête; mais le jour qui précéda mon mariage devait dissiper pleinement les derniers doutes de mon âme. — De grand matin, j'accourus chez ma fiancée. Elle n'était pas dans sa chambre; mais sur sa table de travail se trouvaient des papiers. J'y jette un coup d'œil, et je reconnais l'écriture si nette et si gentille de ma Victorine. — Je lis : c'est un journal... O ciel! ô vous, dieux protecteurs! — Chaque note, chaque ligne me fournit une nouvelle preuve de l'ardeur inexprimable avec laquelle Victorine m'a toujours

aimé. La plus petite circonstance est mentionnée, et partout se retrouvent ces phrases : « Te ne sais donc pas lire dans ce cœur.... homme insensible ! Faut-il que, dans le délire du désespoir, et abjurant toute honte, je me jette à tes pieds pour te dire que sans ton amour la vie pour moi n'a plus de charmes et ressemble à la nuit du tombeau ?... » Et ainsi de suite à chaque page. A la date du jour où je m'étais épris d'un amour passionné pour la petite Espagnole, je trouve ces mots : « Tout est perdu !... il l'aime, rien n'est plus certain. Insensé ! Ne sais-tu pas que le regard de la femme qui aime peut surprendre les plus intimes sensations du cœur ?... »

» Je lisais cela à haute voix. En ce moment, Victorine paraît. Son agenda à la main, je me précipite à ses pieds, et je m'écrie : « Non, non ! je n'ai jamais aimé cette petite folle : toi, toi seule as toujours été l'idole de mon cœur ! » Victorine me regarde alors fixement, et s'écrie d'une voix perçante qui résonne encore à mes oreilles : « Malheureux ! ce n'est pas de toi qu'il est question. » Et, s'élançant avec précipitation, elle court s'enfermer dans une autre chambre. — Te serais-tu imaginé que la pruderie féminine pût aller aussi loin ? » —

Annette revint en ce moment, et s'informa, au nom de madame la baronne, pourquoi donc monsieur le baron ne conduisait pas auprès d'elle l'étranger dont on lui avait annoncé la visite et qu'elle attendait en vain depuis une demi-heure. « Femme excellente, incomparable ! s'écria le baron avec émotion ; elle se sacrifie à mes désirs. » Euchar ne

fut pas médiocrement surpris de trouver la baronne entièrement habillée et presque parée.

« Je t'amène ici notre cher Euchar, nous le tenons de nouveau ! » s'écria Ludwig. Mais Euchar s'étant approché de la baronne, et ayant saisi sa main, un tremblement convulsif s'empara d'elle, et avec une exclamation étouffée, elle tomba évanouie dans son fauteuil.

Euchar, incapable de maîtriser sa pénible émotion, s'empressa de s'éloigner. « Pauvre Ludwig ! se dit-il en lui-même, non, ce n'était pas de toi qu'il s'agissait ! » Il vit alors clairement la condition déplorable dans laquelle les étranges illusions de la plus aveugle fatuité avaient précipité son ami Ludwig ; il comprit enfin à qui s'adressait l'amour brûlant de Victorine, et son cœur en fut singulièrement troublé.

Ce fut alors seulement que s'éclaircirent à ses yeux maintes circonstances du passé auxquelles, dans sa naïve modestie, il n'avait pas jusque-là pris garde ; alors seulement il lut au fond du cœur passionné de Victorine, et il concevait à peine comment il n'avait pas deviné plus tôt la vérité. Ces mille occasions où l'amour de Victorine se manifestait presque sans aucune réserve lui revinrent clairement en mémoire, et il dut s'avouer qu'alors même une antipathie singulière et inexplicable contre cette belle et gracieuse jeune fille lui inspirait toujours une humeur chagrine et maussade. Maintenant, cette humeur se tournait amèrement contre lui-même, pénétré qu'il était d'une profonde compassion pour la pauvre enfant,

victime des suggestions décevantes d'un mauvais génie.

Le soir de ce jour-là, les mêmes personnes devant qui Euchar avait raconté, deux années auparavant, les aventures d'Edgar en Espagne, se trouvaient de nouveau réunies chez la présidente Weehs. Euchar y fut accueilli avec la joie et les acclamations les plus vives, mais il ressentit comme une secousse électrique à l'aspect de Victorine, qu'il ne s'attendait nullement à trouver là. Aucune trace de maladie ne se remarquait en elle, ses yeux étincelaient du même feu qu'à l'ordinaire, et une toilette pleine de goût et de recherche rehaussait ses grâces et sa beauté. Euchar, peiné de sa présence, paraissait, contrairement à son habitude, confus, embarrassé. Victorine sut adroitement se rapprocher de lui; elle saisit tout-à-coup sa main, le tira à part, et lui dit d'un ton calme et sérieux :

« Vous connaissez le système de mon mari sur l'enchaînement des choses. Moi je pense que le véritable enchaînement de notre vie consiste dans nos fautes et nos erreurs, où nous retombons toujours après nous en être en vain repentis; de sorte que l'existence humaine ressemble à une fantasmagorie qui nous enveloppe de ses folles illusions, et ne cesse de nous abuser qu'à l'heure de la mort, dernier résultat de ce jeu ironique et cruel! — Euchar! je sais tout, je sais qui je verrai encore ce soir, je sais que c'est depuis aujourd'hui seulement que vous avez lu dans mon cœur. — Ce n'est pas vous, non, ce fut un mauvais génie qui m'a plongée

dans cette douleur amère et insensée ! Le démon a cédé au moment où je vous ai revu !... Paix et repos sur nous, Euchar !

» Oui, répliqua Euchar attendri, oui, Victorine, paix et repos sur nous ! La puissance céleste ne laisse jamais une belle âme méconnue veuve de consolation et d'espérance.

» Tout est passé, et à présent tout est bien, » dit Victorine. Elle essuya une larme dans ses yeux, et se rapprocha de la compagnie.

La présidente avait observé le couple, et elle murmura tout bas à l'oreille d'Euchar : « Je lui ai tout dit : ai-je bien fait ? — Ne faut-il pas, répliqua Euchar, que je me résigne à tout ? » —

Il y eut alors, comme on pouvait s'y attendre, un nouvel élan de joie et d'étonnement sur le retour inespéré d'Euchar, et chacun l'assaillit de questions sur les lieux où il était allé, et sur ce qui lui était arrivé dans cet espace de temps.

« En vérité, mesdames, dit Euchar, je ne suis venu que pour remplir l'engagement que j'ai pris vis-à-vis de vous, il y a deux ans, de vous raconter encore quelque chose des aventures de mon ami Edgar, d'arrondir en quelque sorte ma narration, et d'y mettre enfin la dernière pierre, le dénouement que regrettait alors monsieur le poëte. Je puis assurer qu'il ne sera plus question désormais de caveaux ténébreux, de meurtres, ni d'autres choses semblables ; mais qu'au contraire, et conformément au désir des dames, il y aura une dose raisonnable d'amour romanesque. Je crois, d'après cela, pouvoir justement

compter sur un succès flatteur. » Tout le monde applaudit avec vivacité, et le cercle se resserra étroitement. Euchar prit place au milieu, et commença sans autre préambule :

« Je n'entrerai dans aucun détail sur les expéditions guerrières, et à peine croyables, auxquelles Edgar prit part tant qu'il resta le compagnon d'armes des guérillas. Je dois dire seulement que le talisman qu'il avait reçu de don Rafael Marchez, au moment de leur séparation, consistait dans une petite bague avec des chiffres mystérieux, qui, devant le faire passer pour un initié intime des sociétés secrètes les plus mystérieuses, lui assurait partout la confiance absolue des confédérés, et le mettait tout-à-fait à l'abri d'un danger semblable à celui qu'il avait couru à Valence. Plus tard, il entra dans le corps d'armée anglais commandé par Wellington. Aucune balle ennemie ne vint plus compromettre ses jours, et après la cessation des hostilités, il retourna sain et sauf dans sa patrie. Quant à don Rafael Marchez, il ne l'avait point revu, et n'avait rien appris ultérieurement de ses destinées.

» Edgar était depuis long-temps dans sa ville natale, lorsqu'un jour la petite bague qu'il portait constamment au doigt lui fut dérobée d'une singulière manière. Le lendemain, de très-bonne heure, un petit homme étrange entra dans sa chambre, lui présenta sa bague perdue, et lui demanda si elle ne lui appartenait pas. Sur la réponse affirmative que lui fit Edgar d'un air amical, cet homme s'écria avec transport en espagnol : « O don Edgar ! c'est vous, — oui, c'est vous,

il n'y a plus aucun doute. » Alors Edgar se rappela les traits de ce visage, et reconnut le petit homme : c'était ce fidèle serviteur de don Rafael qu'il avait trouvé défendant la fille de son maître avec le courage du désespoir. « Au nom de tous les saints! s'écria-t-il, vous êtes le serviteur de don Rafael Marchez! je vous reconnais; où est-il? — Ah! mes étranges pressentiments vont-ils se confirmer? » Le petit homme, pour toute réponse, le supplia de le suivre sans délai.

» Il conduisit Edgar dans un faubourg éloigné, et monta avec lui jusqu'au grenier d'une misérable maison. Quel spectacle! Souffrant et épuisé, portant sur ses traits flétris les traces d'un chagrin dévorant, don Rafael Marchez gisait étendu sur une paillasse, devant laquelle était agenouillée une jeune fille, une enfant du ciel! Lorsque Edgar entra, la jeune fille s'élança vers lui et l'entraîna auprès du vieillard en s'écriant avec l'accent de la joie la plus vive : « Mon père! — mon père, c'est lui, n'est-ce pas, c'est lui.....

» Oui, dit le vieillard dont les yeux caves lancèrent un éclair passager, et qui leva avec peine vers le ciel ses mains jointes; c'est lui, notre libérateur! — O don Edgar, qui l'aurait pensé, que la flamme ardente que je nourrissais dans mon sein pour la liberté de ma patrie dût provoquer et éclairer ma propre ruine! » —

» Après les premiers transports d'une joie extrême mêlés à ceux de la plus profonde douleur, Edgar apprit que les ennemis de don Rafael, par leurs per-

fides manœuvres, avaient réussi, après le rétablissement de la paix, à le rendre suspect au gouvernement, qui avait prononcé contre lui un arrêt de bannissement et confisqué tous ses biens. Il s'était vu réduit à la plus profonde misère, et ne vivait que du produit de la danse et du chant de sa pieuse fille, assistée par son fidèle serviteur.

— « C'est Emanuela ! c'est Biagio Cubas ! » s'écria Ludwig. Et tout le monde de répéter après lui : « Oui, oui, c'est Emanuela, c'est Cubas ! »

La présidente réclama le silence, disant que le narrateur ne devait pas être interrompu avant la conclusion entière de son histoire, et quoiqu'il ne fût pas difficile d'en présager le dénouement. « Je crois deviner moi-même, ajouta-t-elle, qu'Edgar, à la première rencontre de la charmante Emanuela, s'éprit pour elle du plus ardent amour.

» C'est la vérité ! » reprit Euchar. Et à ces mots, une légère rougeur colora ses traits. « C'est la vérité. Même avant leur reconnaissance, il n'avait pu contempler cette merveilleuse enfant sans qu'un doux pressentiment fit palpiter son cœur, et le sentiment jusqu'alors ignoré de l'amour le plus passionné embrasait déjà tout son être ! — Edgar devait offrir ses services, et il les fit agréer. Il conduisit d'abord don Rafael avec Emanuela et le fidèle Cubas à la terre de son oncle, et je l'ai assisté moi-même dans cette mission.

» Bientôt l'étoile de don Rafael sembla vouloir briller en sa faveur d'un nouvel éclat ; car il reçut une lettre du bon père Eusebio qui lui mandait que les

moines franciscains auxquels tous les secrets détours de sa maison étaient familiers, étaient parvenus à mettre en sûreté dans leur couvent le trésor assez considérable en or et en joyaux qu'il avait recélé avant sa fuite de Valence; et il ne s'agissait plus que de l'envoyer chercher par une personne sûre. Edgar résolut à l'instant de partir pour Valence avec le fidèle Cubas. Il revit son honnête gardien, le père Eusebio, et le trésor de don Rafael fut remis entre ses mains. Mais il savait que don Rafael Marchez estimait son honneur plus que toutes les richesses du monde. Il se rendit donc à Madrid, et il parvint à prouver l'innocence complète de don Rafael au gouvernement qui cassa la sentence de son exil. »

En cet instant, les portes du salon s'ouvrirent, et l'on vit entrer une dame magnifiquement vêtue, suivie d'un homme âgé d'un extérieur noble et fier. La présidente alla au-devant d'eux, elle conduisit la dame au milieu du cercle, — chacun s'était levé de son siége, — et elle dit en les présentant : « Doña Emanuela Marchez, l'épouse de notre Euchar; — don Rafael Marchez!

» Oui, dit Euchar, tandis que l'expression du plus complet ravissement éclatait dans son regard et colorait ses joues d'une vive rougeur, il ne me restait plus en vérité que cela à dire : cet Edgar dont je vous ai entretenu n'est autre que moi-même. »

Victorine tendit les bras à Emanuela, rayonnante d'amour et d'un charme incomparable, elle la pressa tendrement sur son cœur; on eût dit que toutes deux se connaissaient déjà depuis long-temps. — Cepen-

dant, Ludwig disait, en jetant sur ce groupe un regard indécis : « Tout cela était dans l'enchaînement des choses. »



NOTES DU TRADUCTEUR.



[1] (Pag. 280.) *Mignon*, personnage du roman de Gœthe, *Wilhelm Meister*, avec lequel la jeune bohémienne espagnole offre une certaine analogie.

[2] (Pag. 282.)

Un laurier immortel au héros Palafox!
La terreur de la France et l'honneur de l'Espagne!

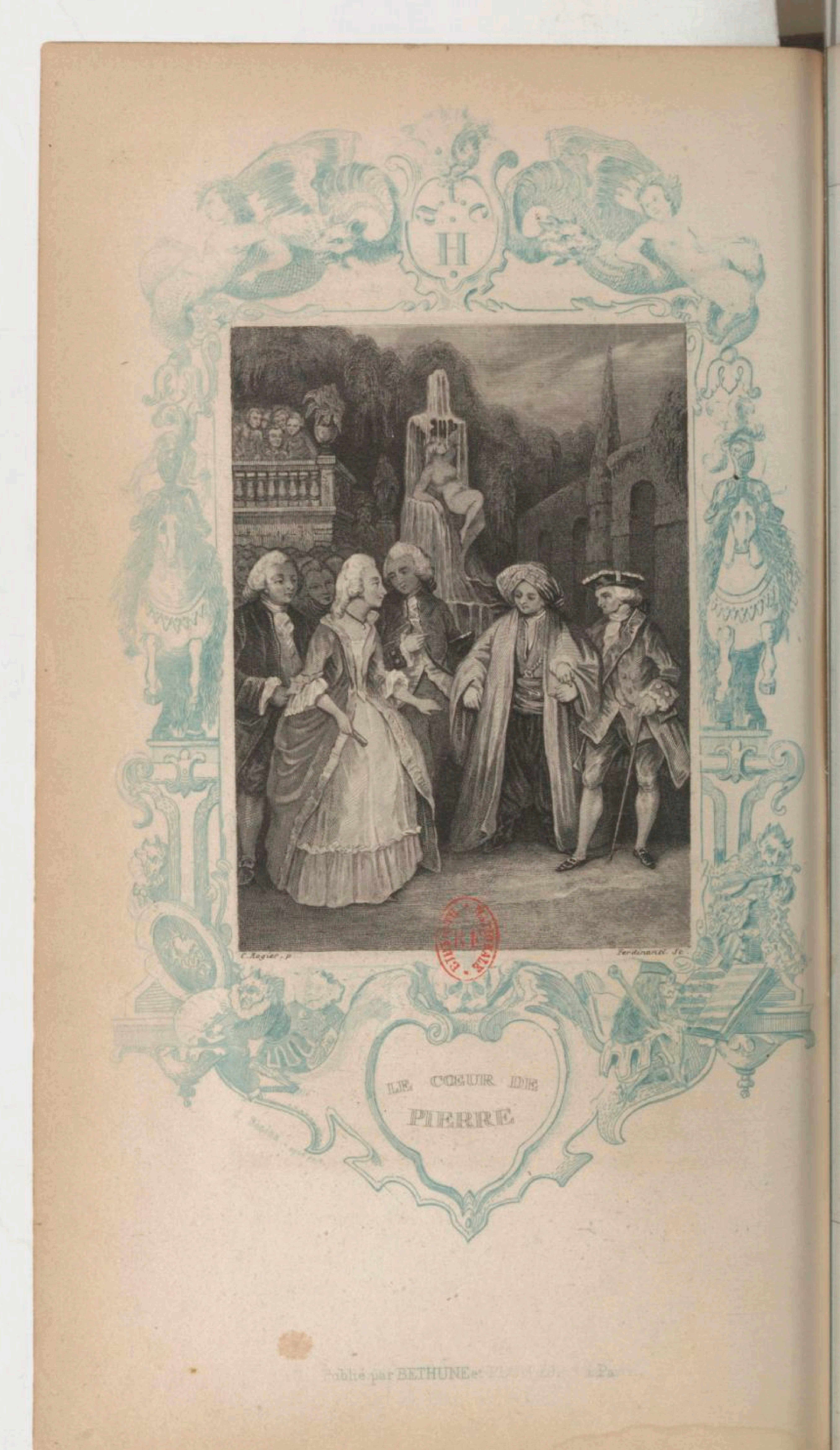
[3] (Pag. 289.) Le jeu de mots est plus piquant en allemand où c'est le même mot *freiherr* qui signifie *seigneur libre* et *baron* par extension.

[4] (Pag. 297.) Mot anglais inscrit sur les marchandises où instruments dont le débitant a obtenu un brevet d'invention.

[5] (Pag. 311.) Le texte porte : *Cependant ils ont été assez bien rendus en allemand;* et Hoffmann cite les deux strophes de Friedlaender. Mais l'éloge qu'il en fait ne me paraît qu'à demi mérité. Je ne crois pas qu'il soit possible de traduire l'original espagnol, n'importe en quelle langue, sans lui faire perdre de sa vigueur et de sa précision. La prose, du moins, reste plus maîtresse du terme convenable.

[6] (Pag. 324.) *El Empecinado*, c'est-à-dire *l'Empoissé*, surnom qu'avait reçu ce hardi chef de guérillas, qui vit plus tard, comme on sait, son existence aventureuse se terminer par une mort déplorable.

[7] (Pag. 341.) Je souhaite à votre gracieuse seigneurie mille ans de vie!


C. Rogier. p
Ferdinand. Sc.
LE COEUR DE
PIERRE
Publié par BETHUNE et

LE CŒUR DE PIERRE.

I.

Tout voyageur qui, à une heure favorable de la journée, passe à la distance d'une demi-heure de chemin de la petite ville de G.... du côté du midi, est frappé de l'aspect imposant d'un château qui s'élève à droite de la grand'route, avec ses murs peints et crénelés d'une manière bizarre, pareil à un géant qui vous regarde à travers le sombre feuillage des halliers. Ces halliers environnent un vaste parc qui s'étend au loin dans la vallée. — Si le hasard te conduit jamais là, bien-aimé lecteur, ne crains pas le léger retard apporté à ton voyage, ni le modeste pour-boire qu'il te faudra peut-être donner au jardinier; mais descends bravement de voiture, et fais-toi introduire dans le parc et dans la maison, sous prétexte d'avoir intimement connu le défunt propriétaire du château, le conseiller à la cour de G.... Reutlinger.

Tu peux d'ailleurs en agir ainsi sans scrupule, pourvu qu'il te plaise de lire jusqu'à la fin tout ce

que je suis disposé à te raconter; car j'espère qu'après cela le conseiller Reutlinger sera tellement présent à tes yeux avec toutes ses bizarres façons d'agir, que tu croiras l'avoir connu familièrement toi-même.

Dès le premier abord, tu trouves le château décoré, dans un style lourd et antique, d'ornements grotesques et bigarrés. Tu critiques avec raison le mauvais goût de ces peintures sur pierre, la crudité et le contraste choquant des couleurs; mais après un examen plus attentif, il te semble qu'un esprit mystérieux et fantastique anime ces murailles peintes; et c'est avec la sensation d'un frisson étrange que tu pénètres sous le porche spacieux. Les champs distincts des parois revêtues d'un enduit imitant le marbre blanc, sont couverts d'arabesques coloriées, aux couleurs tranchantes, où l'on voit des fleurs, des fruits, des pierres, des figures d'hommes et d'animaux accouplés et entrelacés de la manière la plus fantasque, et dont on croit soupçonner vaguement la signification mystérieuse.

Dans le grand salon qui occupe tout le rez-de-chaussée dans sa largeur, et dont le plafond en coupole s'élève plus haut que le deuxième étage, la plastique a reproduit en sculptures dorées tout ce que tu viens de voir indiqué dans les peintures du vestibule. Tu ne manqueras pas, à la première vue, de te récrier sur le goût corrompu du siècle de Louis XIV, de déclamer hautement contre un style aussi faux, aussi maniéré, aussi confus, aussi baroque! Mais pour peu que tu partages ma manière de voir, et si, comme je me plais toujours à le supposer,

lecteur bénévole ! tu es doué d'une active imagination, tu oublieras bientôt toute idée de blâme, quelque bien fondé qu'il soit d'ailleurs. Cet arbitraire sans frein, cette exagération ne te paraîtront plus que de hardis caprices du génie de l'artiste, se jouant avec ces milliers de figures soumises à son libre arbitre, mais formulant pourtant dans leur ensemble, dans leur enchaînement complet, ce sentiment d'amère ironie qu'inspirent les déceptions de la vie terrestre aux âmes profondes qui souffrent de quelque blessure mortelle.

Je t'engage, bien-aimé lecteur, à parcourir les petites chambres du deuxième étage, dont les fenêtres donnent sur le grand salon, qu'elles entourent comme d'une galerie. Leur décoration est très-simple, mais de loin en loin l'on rencontre des inscriptions allemandes, turques et arabes qu'on s'étonne de voir ainsi réunies. Tu visiteras ensuite le jardin : il est planté à l'ancienne mode française, avec de longues et larges avenues bordées de hautes murailles de charmille, qui entourent de spacieux bosquets, et orné d'ifs, de statues et de fontaines. Je ne sais, bien-aimé lecteur, si tu ne ressens pas comme moi une impression sérieuse et solennelle à la vue d'un de ces vieux jardins à la française ; mais ne préfères-tu pas un pareil chef-d'œuvre de l'art au ridicule encombrement de mesquineries qui constituent nos soi-disant jardins anglais, avec des petits ponts et des petits fleuves, des petits temples et des petites grottes ? Au bout du jardin, tu entres dans un bois obscur de saules-pleureurs, de

bouleaux aux branches pendantes, et de pins de Weymouth. Le jardinier te fait remarquer que ce petit bois, comme il est aisé de le voir du haut de la maison, a la forme régulière d'un cœur. Au milieu, est un pavillon en marbre de Silésie de couleur foncée, bâti en forme de cœur. Tu entres, tu vois le sol revêtu de dalles de marbre blanc, et au milieu un cœur de grandeur naturelle..... C'est une pierre d'un rouge foncé encastrée dans le marbre. Tu te penches, et tu découvres ces mots gravés dans la pierre : Il repose.

Dans ce pavillon, devant ce cœur de pierre d'un rouge foncé, qui alors ne portait pas encore cette inscription, se trouvaient, le jour de la Nativité de la Vierge, c'est-à-dire le huit septembre de l'année 180—, un grand et vieux monsieur de belle prestance et une vieille dame, tous deux fort richement et élégamment vêtus à la mode du dernier siècle.

« Mais, dit la vieille dame, comment, cher conseiller, vous est venue une idée aussi bizarre, ou, pour mieux dire, aussi lugubre, de faire bâtir ce pavillon pour servir de tombeau à votre cœur, qui doit reposer, dites-vous, sous cette pierre rouge ?

» Taisons-nous sur ce sujet, chère conseillère intime ! répliqua le vieux monsieur. — Appelez-le la fantaisie maladive d'une âme ulcérée, appelez-le comme vous voudrez; mais sachez que lorsqu'au milieu de cette riche propriété, dont un caprice dérisoire du destin m'a gratifié comme d'un jouet qu'on jette à l'enfant naïf pour lui faire oublier son

plus cuisant chagrin, lorsqu'au milieu de cette riche propriété la mélancolie la plus noire s'empare de moi, lorsque tous les maux que j'ai soufferts reviennent de nouveau m'assaillir, sachez que je trouve alors dans cet asile la consolation et le repos. Les gouttes de mon sang ont ainsi rougi cette pierre, mais elle est restée froide comme glace, et, quand elle sera en contact avec mon cœur, elle rafraîchira l'ardeur funeste qui le consume. »

La vieille dame contempla du regard le plus triste le cœur de pierre ; et comme elle se penchait un peu en avant, deux grosses larmes brillantes comme des perles tombèrent sur la pierre rouge. Le vieux monsieur tendit alors la main avec vivacité et saisit celle de la dame. Ses yeux étincelaient d'un feu juvénil. Telle qu'apparaît aux lueurs magiques du crépuscule l'admirable perspective d'un riche paysage embelli de fleurs et de verdure, on vit se peindre dans ses regards brûlants toute une époque, depuis long-temps passée, pleine d'amour et de bonheur. « Julie ! — Julie ! et vous aussi vous avez pu blesser d'un coup mortel ce pauvre cœur !.... » Ainsi s'écria le vieux monsieur d'une voix à moitié étouffée par la tristesse la plus douloureuse.

« Ce n'est pas moi, répliqua la vieille dame avec beaucoup de douceur et de tendresse, ce n'est pas moi qu'il faut accuser, Maximilien ! — N'est-ce pas votre caractère intraitable et vindicatif, n'est-ce pas votre foi déraisonnable à des pressentiments chimériques et aux singulières visions d'une sombre fatalité, qui vous a chassé d'auprès de moi, et qui, à la

fin, a dû me contraindre à donner la préférence à cet homme plus doux et plus flexible qui recherchait ma main en même temps que vous ? Ah ! Maximilien, vous deviez bien le sentir combien vous étiez aimé ! mais votre incurable manie de vous tourmenter vous-même ne m'a-t-elle pas fait souffrir aussi jusqu'au dernier excès de l'angoisse et de l'épuisement ? »

Le vieux monsieur interrompit la dame en quittant sa main : « Oh, vous avez raison, madame la conseillère, il faut que je reste seul, aucun cœur humain ne doit s'attacher à moi ; tout ce que peuvent l'amitié la plus pure, l'amour le plus dévoué, vient se briser en effet contre ce cœur de pierre.

» Combien vous êtes amer ! répartit la dame, combien vous êtes injuste envers vous-même et envers les autres, Maximilien ! Qui ne vous connaît pas comme le plus généreux bienfaiteur des malheureux, comme le plus stable, le plus ardent défenseur du bon droit et de l'équité ? — Mais quel mauvais génie a donc jeté dans votre âme cette horrible défiance qui vous fait soupçonner ruine et malheur dans une parole, dans un regard, même dans la plus futile circonstance indépendante de toute volonté humaine !

» Ne porté-je pas à tout ce qui m'approche l'affection la plus sincère ? dit le vieux monsieur d'une voix adoucie et la larme à l'œil. Mais ce sentiment d'amour déchire mon cœur au lieu de le satisfaire ! — Ah ! poursuivit-il en élevant la voix, il a plu à l'impénétrable Providence de me douer d'une faculté

qui, en me préservant de dangers mortels, me fait souffrir mille morts. Semblable au juif-errant, je vois sur le front du rebelle Caïn, du méchant hypocrite, le signe de la réprobation éternelle! Je sais lire les secrets présages que le mystérieux esprit de l'univers, le hasard selon nous, séme en se jouant sur notre route comme autant de problèmes à résoudre. Une céleste et charmante vierge nous surveille constamment de ses clairs yeux d'Isis, mais c'est pour saisir violemment de ses griffes de sphinx et précipiter dans l'abime l'infortuné qui ne devine pas ses énigmes!

» Toujours ces funestes rêveries! dit la vieille dame. — Qu'est devenu cet aimable et charmant enfant, le fils de votre frére cadet, que vous avez recueilli, il y a quelques années, avec tant de bienveillance, et qui semblait ressentir pour vous tant d'amour et de reconnaissance?

» Je l'ai chassé! répliqua le vieux monsieur d'une voix rude, c'était un scélérat, un serpent que je réchauffais dans mon sein pour ma propre ruine.

» Un scélérat! un enfant de six ans? demanda la dame toute consternée.

» Vous connaissez l'histoire de mon frère puîné, poursuivit le vieux monsieur; vous savez qu'il abusa plusieurs fois de ma confiance d'une manière infâme, et qu'étouffant dans son cœur tout sentiment fraternel, il se faisait une arme contre moi de chaque bienfait que je lui rendais. Ce n'est pas faute de ses constants efforts si je n'ai pas à déplorer la perte de mon honneur, de mon existence civile! Vous savez

comment, réduit à la plus profonde misère, il vint à moi il y a plusieurs années, comment il feignit hypocritement un retour à des sentiments affectueux pour moi et une réforme dans sa manière de vivre désordonnée, quels soins et quels secours je lui prodiguai, et comment ensuite il profita de son séjour dans ma maison pour s'emparer frauduleusement de certains documents.... mais assez là-dessus. — Son jeune fils me plut; et quand l'infâme fut forcé de fuir, après avoir vu déjouer les intrigues qui devaient m'envelopper dans un désastreux procès criminel, je gardai l'enfant chez moi. Un avertissement du destin m'a délivré dernièrement de ce petit monstre.

» Et cet avertissement du destin, c'était sans doute un de vos mauvais rêves, » dit la vieille dame. Mais le vieux monsieur poursuivit : « Écoutez, Julie! et jugez vous-même.

» Vous savez que l'infernale méchanceté de mon frère me porta le plus rude coup que j'aie jamais souffert. — A moins pourtant..... Mais silence là-dessus. Ce fut peut-être en effet l'irritation maladive dont mon âme fut alors affectée, qui m'inspira l'idée de faire construire dans ce petit bois une sépulture pour mon cœur. Bref, cela s'exécuta. — Le petit bois était dessiné dans la forme d'un cœur, le pavillon était bâti, les ouvriers s'occupaient de ce dallage en marbre. Un jour, en venant visiter leur ouvrage, j'aperçois à quelque distance l'enfant, nommé Max, ainsi que moi, qui faisait rouler par terre quelque chose avec mille bonds joyeux et de grands éclats de rire. Un sombre pressentiment traversa mon âme!

— Je m'avance vers l'enfant, et je demeure consterné en voyant que c'était cette pierre rouge taillée en forme de cœur, qui était dans le pavillon prête à être mise en place, qu'il avait portée dehors, et avec laquelle il jouait ainsi. — « Misérable ! m'écriai-je, tu joues avec mon cœur comme a fait ton père ! » Et comme il s'approchait de moi en pleurant, je le repoussai avec horreur. Mon intendant reçut les ordres nécessaires pour le conduire ailleurs. Et depuis, je ne l'ai jamais revu.

» Homme affreux ! » s'écria la vieille dame. Mais le vieux monsieur s'inclinant poliment, lui dit : « Les suprêmes arrêts du destin ne s'accordent pas avec les molles délicatesses féminines ! » Et, lui offrant son bras, il la conduisit hors du pavillon, et à travers le petit bois, dans le jardin. — Le vieux monsieur était le conseiller aulique Reutlinger, et la vieille dame, la conseillère intime Foerd.

II.

Le jardin offrait ce jour-là le spectacle le plus singulièrement remarquable que l'on pût voir. Une nombreuse société de vieux messieurs, venus des petites villes voisines, conseillers intimes, conseillers auliques et autres, avec leurs familles, s'y trouvait rassemblée. Tous, jusqu'aux jeunes gens et aux demoiselles, étaient rigoureusement costumés à la mode de l'année 1760, avec de grandes perruques, des habits galonnés, des frisures pyramidales, des jupes à paniers, et ainsi de suite; ce qui présentait un aspect d'autant plus extraordinaire, que tous ces anciens costumes s'alliaient merveilleusement avec le caractère gothique du jardin. Chacun se croyait reporté, comme par l'effet d'un enchantement, à une époque passée depuis long-temps.

Cette mascarade était le résultat d'une idée extravagante de Reutlinger. Il avait l'habitude de célébrer tous les trois ans dans sa propriété, le jour de la Nativité de la Vierge, *la fête du vieux temps*; et il y invitait tous ceux qui voulaient y assister, mais

sous la condition expresse que chaque convive adopterait pour ce jour-là le costume exact de l'année 1760. Les jeunes gens pour qui il eût été embarrassant de se procurer de semblables habits, pouvaient librement disposer de la garde-robe bien fournie du conseiller. Il était évident que celui-ci n'avait d'autre but que de mener joyeuse vie durant les trois jours consacrés à cette fète, en réminiscence de l'heureux temps de sa jeunesse.

Ernest et Willibald se rencontrèrent dans une allée écartée. Tous deux s'examinèrent quelques moments en silence, et partirent ensuite d'un fol éclat de rire. « Tu m'as l'air, s'écria Willibald, du chevalier désespéré, cherchant à retrouver sa route dans le labyrinthe d'amour. »

Et Ernest répliqua : « Il me semble voir en toi un des héros de *l'astrée*.

» Mais vraiment, reprit Willibald, l'idée du vieux conseiller n'est pas si mauvaise. Il veut absolument se mystifier lui-même, et ressusciter comme par magie une époque où il vivait réellement, bien qu'encore à présent, vieillard alerte et vigoureux, il jouisse de la santé la plus robuste et d'une étonnante vivacité d'esprit, au point qu'il surpasse en énergie et par sa fraîcheur d'imagination plus d'un jeune homme énervé avant l'âge. Du reste, il n'a pas à craindre que quelqu'un de ses convives démente ici son costume par ses gestes ou son langage; car de pareils vêtements rendent assurément la chose tout-à-fait impossible. Vois un peu comme nos jeunes dames se dandinent avec grâce et coquetterie

dans leurs jupes à cors et à paniers, et comme elles jouent à ravir de l'éventail. En vérité, moi-même, sous la perruque qui recouvre ma Titus, je me sens inspiré par un esprit tout particulier de courtoisie antique; et surtout à l'aspect de cette délicieuse enfant, la plus jeune fille du conseiller intime Foerd, la charmante Julie, je ne sais ce qui me retient de m'approcher d'elle, de mettre humblement un genou en terre, et de lui dire catégoriquement : « Charmante Julie! quand donc, en payant de retour » l'amour qui me consume depuis si long-temps, » vous résoudrez-vous à rendre à mon âme le repos » dont elle est altérée? Il est impossible que cette » merveilleuse beauté corporelle ne serve de temple » qu'à une froide idole de pierre. La pluie creuse le » marbre à la longue; un sang impur amollit le diamant; mais ton cœur ne peut se comparer qu'à » l'enclume qui s'endurcit de plus en plus sous les » coups répétés des marteaux. Plus mon cœur bat, » plus tu deviens insensible. Laisse-donc ton regard si touchant se reposer sur moi : vois déjà » comme mon cœur fond au feu de ses rayons, vois » mon âme qui se consume dans l'attente de la rosée » rafraîchissante qu'épanchera ta faveur. — Ah! » veux-tu me désespérer par ton silence, âme insensible! Mais les rochers inanimés répondent par la » voix de leurs échos à la voix qui les interroge; et » tu refuses de m'honorer d'une réponse, moi qu'une » douleur inconsolable.....

» Je t'en prie, dit Ernest en interrompant son ami, qui avait débité tout cela avec les simagrées les plus

bouffonnes ; trève de comédie. Te voilà encore dans tes accès d'extravagance, et tu ne t'aperçois pas que Julie, qui s'approchait de nous d'abord amicalement, vient de s'enfuir tout-à-coup tout effarouchée. Sur l'apparence, elle croit sans doute, comme ferait toute autre à sa place, que tu te railles d'elle sans pitié; et c'est ainsi que tu ajoutes à ta réputation d'esprit satirique endiablé; c'est ainsi que tu me compromets dans cette société où je suis nouveau venu ; car déjà tout le monde chuchotte en me lançant un coup d'œil équivoque et avec un sourire aigre-doux : C'est l'ami de Willibald.

» Laisse-les dire, répondit Willibald, je n'ignore pas que bien des gens, et surtout de jeunes filles de seize à dix-sept ans, riches de grandes espérances, m'évitent soigneusement; mais je connais le but où tous les chemins aboutissent, et je sais aussi que lorsqu'ils m'y rencontreront ou plutôt qu'ils m'y trouveront établi comme dans mon propre domaine, ils seront les premiers à me tendre la main aussi cordialement que possible.

» Tu veux parler, dit Ernest, de la réconciliation finale promise dans la vie éternelle, quand nous aurons secoué le joug des idées et des besoins terrestres.

» Oh! je t'en prie, l'interrompit Willibald, parlons raison, et n'allons pas encore soulever ces vieilles questions rebattues précisément dans le moment le moins convenable. En effet, que pouvons-nous faire de mieux à cette heure, que de nous abandonner à

la joyeuse impression des scènes merveilleuses dues à la bizarre imagination de Reutlinger, et dans lesquelles nous voici comme encadrés. Vois-tu là-bas cet arbre dont le vent balance çà et là les énormes fleurs blanches ? Ce ne peut pas être le *Cactus grandiflorus,* car il ne fleurit qu'à minuit, et je ne sens pas non plus l'arôme pénétrant qu'il devrait exhaler. — Dieu sait quel arbre miraculeux le conseiller a encore transplanté dans son Tusculum. » Les amis se dirigèrent de ce côté, et ils ne furent pas médiocrement surpris à la vue d'un massif de sureaux dont les fleurs n'étaient autre chose que des perruques poudrées à blanc suspendues à ses branches, et qui se balançaient de haut en bas avec leurs bourses ou leurs petites queues pendantes, jouet capricieux du vent du sud. De bruyants éclats de rire derrière les arbres trahirent la présence de leurs propriétaires. Plusieurs vieux messieurs, tous dispos et alertes, s'étaient réunis sur une verte pelouse entourée de buissons fleuris. Après avoir ôté leurs habits et accroché aux branches les incommodes perruques, ils jouaient ensemble au ballon. Mais personne ne surpassait en adresse le conseiller Reutlinger, qui lançait à chaque coup le ballon à une hauteur prodigieuse, et d'une façon si habile, qu'il retombait juste aux pieds de son partner.

En ce moment, on entendit une musique discordante de fifres aigus accompagnés de tambours. Les joueurs s'interrompirent aussitôt, et reprirent à la hâte leurs habits et leurs perruques. « Qu'est-ce donc encore que cela ? dit Ernest. — Je parie, repartit

Willibald, que c'est l'ambassadeur turc qui fait son entrée.

» L'ambassadeur turc? demanda Ernest tout stupéfait. — Oui, reprit Willibald; c'est ainsi que j'appelle le baron d'Exter, qui réside à G...., mais que tu ne connais encore que trop imparfaitement pour apprécier en lui l'un des originaux les plus surprenants qu'il y ait au monde. Il a été autrefois ambassadeur de notre cour à Constantinople, et il aime encore à se mirer pour ainsi dire au reflet de cette époque fortunée qui signala le printemps de sa vie. Ses descriptions du palais qu'il occupait à Péra rappellent les magiques palais de diamant des *Mille et une nuits*; et il se vante de posséder, comme le sage roi Salomon, un secret empire sur les puissances occultes de la nature. En effet, ce baron d'Exter, malgré ses fanfaronades et son charlatanisme, a je ne sais quoi de mystique et de surnaturel qui souvent me maîtrise malgré moi, surtout en raison du plaisant contraste que présente son extérieur passablement grotesque. De là, c'est-à-dire de sa manie caractéristique pour les sciences mystérieuses, provient sa liaison intime avec Reutlinger, qui est lui-même adonné de corps et d'âme à ce genre de superstitions. Tous deux sont partisans décidés de Mesmer, et ce sont du reste d'étranges visionnaires chacun dans leur genre. »

Pendant cette conversation, les deux amis étaient arrivés jusqu'à la grande grille du parc par laquelle l'ambassadeur turc entrait effectivement. C'était un petit homme rondelet, avec un joli kaftan turc, et

coiffé d'un épais turban formé de châles de diverses couleurs. Mais il n'avait pu déroger à ses habitudes jusqu'à se séparer de sa perruque à marteaux et à bourse plate, et il avait aussi gardé par nécessité, à cause de sa goutte, ses bottes de castor fourrées, ce qui altérait assez grièvement la couleur orientale de son costume. Les gens de sa suite, ceux-là même qui faisaient cet abominable charivari, et en qui Wilibald reconnut, malgré leur travestissement, les laquais et le cuisinier d'Exter, étaient noircis de suie pour figurer des esclaves africains, et ils portaient des bonnets pointus de papier peint, ressemblant assez à des san-benitos, ce qui produisait l'effet le plus plaisant.

L'ambassadeur turc donnait le bras à un vieil officier que, d'après son costume, on pouvait croire nouvellement ressuscité sur quelque champ de bataille de la guerre de sept ans. C'était le général de Rixendorf, commandant de la ville de G...., qui, pour complaire au conseiller, avait endossé ce jour-là, ainsi que ses officiers, cet ancien uniforme.

« *Salama milek!* » dit Reutlinger en donnant l'accolade au baron Exter, qui ôta son turban et le remit ensuite sur sa perruque, après avoir essuyé la sueur de son front avec un foulard des Indes orientales. En ce moment, on vit s'agiter entre les branches d'un grand cerisier quelque chose d'étincelant qu'Ernest contemplait depuis long-temps sans pouvoir en discerner clairement la nature. C'était tout bonnement le conseiller intime de commerce Harscher, vêtu d'un habit de cérémonie en brocard d'or, avec

des culottes semblables et une veste de drap d'argent semée de fleurs bleues. Il écarta les branches du cerisier, et, avec assez de prestesse pour son âge, descendit par une échelle appuyée contre l'arbre en chantant ou plutôt en sifflant d'une voix glapissante: *Ah! che vedo. o Dio che sento!* Et il courut se jeter dans les bras de l'ambassadeur turc.

Le conseiller de commerce avait passé sa jeunesse en Italie, il était amateur passionné de musique, et il avait encore la prétention, grâce à un fausset aigu usé depuis long-temps, de chanter à l'égal de Farinelli.

« J'ai vu, dit Willibald à Ernest, monsieur Harscher se bourrer les poches de cerises dont il compte faire hommage aux dames, avec l'accompagnement de quelque nouveau madrigal sentimentalement récité. Mais comme il porte, à l'instar du grand Frédéric, à même sa poche son tabac d'Espagne sans tabatière, il ne recueillera de sa galanterie que des regards courroucés et des refus dédaigneux.

Partout, l'ambassadeur turc, ainsi que le héros de la guerre de sept ans, avait été accueilli avec des transports de satisfaction. Juliette Foerd s'approcha du dernier, et après s'être inclinée devant lui avec une humilité filiale, elle voulut lui baiser la main; mais l'ambassadeur s'élança vivement entre eux en s'écriant: « Folies! extravagances! » Puis il embrassa la jeune fille avec effusion, et, à cette occasion, marcha très-rudement par mégarde sur les pieds du conseiller Harscher, qui ne fit cependant entendre qu'un léger miaulement de douleur. Cependant Exter

entraîna avec lui Julie à l'écart. On le vit alors s'escrimer et gesticuler avec feu, ôter son turban, le remettre, l'ôter encore et ainsi de suite.

« Que se passe-t-il donc entre le vieux baron et la jeune demoiselle ? demanda Ernest. — En effet, répliqua Willibald, il paraît que c'est une affaire importante ; car, bien qu'Exter soit le parrain de la jeune fille, et qu'il l'aime à la folie, il n'a pourtant pas l'habitude de se sauver si vite avec elle loin de la société.

En ce moment, l'ambassadeur turc parut s'arrêter tout court ; il étendit son bras droit en avant, et cria d'une voix qui retentit dans tout le jardin : « Apporte ! »

Willibald partit d'un bruyant éclat de rire. « Vraiment, dit-il ensuite, ce n'est rien moins que la merveilleuse histoire du chien de mer qu'Exter raconte à Julie au moins pour la millième fois. »

Ernest voulut absolument connaître cette histoire miraculeuse. « Apprends donc, dit Willibald, que le palais du ci-devant ambassadeur était situé sur le rivage du Bosphore, et qu'on descendait jusqu'à la mer par un superbe escalier en marbre de Carrare. Un jour Exter était sur la galerie, plongé dans une profonde méditation ; tout-à-coup un cri perçant et prolongé le fait tressaillir. Il regarde au-dessous de lui : un chien de mer monstrueux vient d'arracher un jeune enfant des bras de sa mère, une pauvre femme turque assise sur les marches de marbre, et il replonge avec sa proie dans les flots. Exter descend précipitamment, la femme tombe à ses pieds en jetant des cla-

meurs de désespoir : Exter se détermine sur-le-champ, il avance sur la dernière marche baignée par la vague, il étend le bras, et crie d'une voix sonore : *Apporte!* — Soudain le chien de mer se montre à la surface de l'eau, tenant dans sa large gueule l'enfant, qu'il dépose sain et sauf et avec soumission aux pieds du magicien ; et puis, se dérobant à tout remercîment, il s'enfonce de nouveau sous les eaux.

» Oh! ceci est un peu fort, s'écria Ernest ; ceci est un peu fort! — Vois-tu bien, poursuivit Willibald, le baron tirer à présent une petite bague de son doigt, et la montrer à Julie ? Toute belle action a sa récompense ! Exter, non content d'avoir sauvé l'enfant de la femme turque, la gratifia encore, en apprenant que son mari, pauvre portefaix, parvenait à peine à gagner leur pain de chaque jour, de quelques joyaux et de quelques pièces d'or ; à la vérité, ce n'était qu'une bagatelle, tout au plus la valeur de vingt à trente mille thalers. Là-dessus, la femme tira de son doigt un petit saphir, et força le baron à l'accepter, assurant que c'était un bijou de famille auquel elle tenait beaucoup, et dont l'action d'Exter pouvait seule lui commander l'abandon. Exter prit l'anneau qui lui semblait d'une mince valeur, et il ne fut pas médiocrement étonné lorsqu'il reconnut plus tard, à l'aide de caractères arabes presque imperceptibles gravés à l'entour, qu'il portait au doigt le sceau du grand Ali, qui lui sert maintenant quelquefois à attirer à lui les colombes sacrées de Mahomet, avec lesquelles il s'entretient.

» Voilà des histoires tout-à-fait merveilleuses !

s'écria Ernest en riant, mais voyons un peu ce qui se passe là-bas dans ce cercle, au milieu duquel je vois se trémousser en tout sens et en piaillant une petite créature qui sautille comme un atome Cartésien. »

Les deux amis arrivèrent près d'une pelouse, tout autour de laquelle étaient assis de vieux et de jeunes messieurs, des dames âgées et des demoiselles; et au milieu du cercle une petite femme, en costume bariolé, haute de quatre pieds tout au plus, et avec une petite tête en boule, d'une grosseur disproportionnée, sautait et gambadait en faisant claquer ses petits doigts, et en chantant d'une voix grêle et criarde : *Amenez vos troupeaux, bergères !*

« Croirais-tu bien, dit Willibald, que cette petite nabote rabougrie, qui s'exténue à faire ainsi le joli cœur, est la sœur aînée de Julie? Tu vois qu'elle appartient malheureusement à ces femmes disgraciées qu'une nature marâtre semble avoir pris plaisir à mystifier avec la plus cruelle ironie. Condamnées en effet, en dépit de tous leurs efforts, à une éternelle enfance, coquetant encore sous les rides avec cette affectation ridicule de naïveté enfantine attachée à leur figure et à toute leur personne, comment ne deviendraient-elles pas lourdement à charge aux autres et à elles-mêmes? et comment ne se verraient-elles pas en butte presque toujours à une juste dérision? »

La petite dame, avec ses entrechats et son radotage français, importuna bientôt à l'excès les deux amis; ils s'esquivèrent donc comme ils étaient venus,

et se rapprochèrent de l'ambassadeur turc. Celui-ci les conduisit dans le salon, où l'on faisait les préparatifs du concert qu'on devait exécuter dans la soirée, et le soleil était déjà près de se coucher.

Le piano d'Oesterlein fut ouvert, et l'on mit en place les pupitres destinés à chaque musicien. La société se rassembla peu à peu, on servit des rafraîchissements et du thé dans de la vieille porcelaine de Saxe. Puis, Reutlinger saisit un violon et exécuta avec une rare habileté une sonate de Corelli, que le général Rixendorf accompagna sur le piano, et le conseiller Harscher sur le théorbe avec un talent digne de sa réputation. Ensuite, la conseillère intime Foerd chanta une grande scène italienne d'Anfossi, avec une expression touchante et une supériorité de méthode qui triompha de sa voix chevrotante et inégale. Dans le regard inspiré de Reutlinger éclataient la joie et l'enthousiasme d'une jeunesse, hélas! bien loin de lui.

L'adagio était fini, Rixendorf donnait le signal de l'allégro, lorsque la porte du salon s'ouvrit tout-à-coup brusquement, et un jeune homme bien vêtu et de jolie tournure s'y précipita tout troublé, hors d'haleine, et se jeta aux pieds de Rixendorf en s'écriant d'une voix entrecoupée : « O monsieur le général ! — vous m'avez sauvé — vous seul — tout va bien — tout va bien! O mon Dieu, comment pourrai-je donc vous remercier !.... » Le général paraissait embarrassé ; il releva doucement le jeune homme, et il le conduisit dans le jardin en cherchant à calmer ses transports.

Cette scène avait causé une surprise générale.

Chacun avait reconnu dans le jeune homme le secrétaire du conseiller intime Foerd, sur qui tous les regards s'étaient reportés avec curiosité. Mais celui-ci prenait prise sur prise et s'entretenait en français avec sa femme. Cependant l'ambassadeur turc s'étant enfin adressé directement à lui, il déclara nettement qu'il ne pouvait réellement pas s'expliquer quel génie diabolique avait si subitement lancé son jeune Max au milieu de l'honorable compagnie, ni le motif de ses remercîments exaltés. « Mais, ajouta-t-il, j'aurai bientôt l'honneur.... » A ces mots il se glissa hors du salon, et Willibald s'empressa de le suivre.

Le trio féminin de la famille Foerd, c'est-à-dire les trois sœurs Nanette, Clémentine et Julie, étaient loin de montrer la même contenance. Nanette agitait son éventail, parlait de l'*étourderie* du jeune homme, et reprit le refrain de sa chanson : *Amenez vos troupeaux, bergères;* mais personne n'eut l'air d'y faire attention. Quant à Julie, elle s'était retirée dans un coin du salon, le dos tourné à la société, dans le but évident de cacher non-seulement sa vive rougeur, mais même quelques larmes qu'on avait pu surprendre dans ses yeux.

« La joie et la douleur blessent avec la même gravité le sein de l'infortuné; mais la goutte de sang que fait jaillir l'atteinte de l'épine ne colore-t-elle pas d'un rouge plus vif la rose pâlissante? » Ainsi s'exprimait avec une emphase affectée la jeune Clémentine, toute imbue du style de Jean-Paul; et elle pressait en même temps à la dérobée la main d'un gentil jeune homme blond, qui n'avait que trop légè-

rement secoué déjà les chaînes de roses dans lesquelles Clémentine l'avait enlacé avec une jalousie menaçante, et qu'il avait trouvées mêlées d'épines trop aiguës. Il répondit par un sourire assez fade, et dit seulement : « Oh oui, charmante ! » En même temps, il lorgnait un verre de vin qu'un domestique venait de lui présenter, et qu'il aurait volontiers vidé sur la sentence sentimentale de Clémentine. Mais il en était bien empêché, attendu que Clémentine tenait fortement sa main gauche, tandis qu'avec la droite il venait justement de prendre possession d'un morceau de gâteau.

En ce moment, Willibald reparut dans le salon, e tout le monde de l'entourer et de l'accabler d'un déluge de questions : Pourquoi ? d'où ? quoi et comment? Willibald prétendait obstinément ne rien savoir, mais c'était d'un air de finesse qui laissait croire tout le contraire. On ne cessa pas de le solliciter, car on avait très-bien remarqué qu'il avait rejoint avec le conseiller intime Foerd le général Rixendorf et le jeune Max, et pris part à leur entretien avec beaucoup de chaleur.

« Si l'on exige absolument, dit-il enfin, que je divulgue prématurément l'affaire importante dont il s'agit, on voudra bien me permettre d'adresser certaines questions préalables à la très-honorable compagnie. » On y consentit sans peine. Alors Willibald commença d'un ton pathétique : « Le secrétaire de monsieur le conseiller intime Foerd, appelé Max, ne vous est-il pas à tous connu comme un jeune homme

bien élevé et richement doté par la nature? — Oui, oui, oui! crièrent les dames tout d'une voix.

» Son aptitude aux affaires, poursuivit Willibald, son zèle et l'étendue de ses connaissances ne sont-ils pas notoires? — Oui, oui! » crièrent les messieurs d'un commun accord. Et quand Willibald demanda encore si Max ne passait pas partout pour le garçon le plus subtil, pour l'esprit le plus fécond en drôleries, en joyeusetés, et s'il ne possédait pas enfin comme dessinateur un talent si remarquable, que Rixendorf n'avait pas dédaigné de lui donner des leçons, lui, Rixendorf, dont la réputation d'amateur avait pour garant des œuvres vraiment extraordinaires. Ce fut un chœur général des dames et des messieurs qui répondit : « Et oui! oui! oui! » Willibald alors commença le récit attendu si impatiemment.

« Il y a quelque temps, dit-il, qu'un jeune maître de l'honorable corporation des tailleurs célébrait sa noce. La chose se fit avec pompe. La rue retentissait des accords des trompettes dominant le sourd ronflement des contrebasses. C'était avec un véritable désespoir que Jean, le domestique de monsieur le conseiller intime, regardait les croisées resplendissantes de la salle du bal; le cœur lui saignait en croyant entendre parmi les danseurs les pas de la jeune Henriette, qu'il savait être à la noce. Mais lorsqu'il vit Henriette se montrer elle-même à la fenêtre, il ne put pas y tenir plus long-temps, il courut à la maison, se mit dans sa plus belle tenue, et monta résolument dans la salle de noce.

On consentit bien à son admission, mais à la

condition douloureuse qu'à la danse le premier tailleur venu aurait la préférence sur lui, ce qui le réduisait à ne pouvoir s'adresser qu'aux jeunes filles que personne ne se souciait d'inviter, à cause de leur laideur ou d'autres désagréments. Henriette était engagée pour toutes les valses et contredanses, mais dès qu'elle vit son bien-aimé, elle oublia toutes ses précédentes promesses pour le prendre pour cavalier, et l'intrépide Jean renversa par terre, en lui faisant faire plusieurs culbutes, un petit avorton de tailleur qui voulait lui disputer la main d'Henriette. Ce fut le signal d'un soulèvement général. Jean se défendit comme un lion, en distribuant de tous côtés des soufflets et de solides coups de poing; mais il dut succomber enfin au nombre de ses ennemis, et il fut ignominieusement jeté en bas de l'escalier par les compagnons tailleurs.

Plein de fureur et de désespoir, il voulait briser les carreaux, il jurait et tempêtait; Max, en rentrant chez lui, passa par là en ce moment, et il délivra le malheureux Jean des mains des soldats du guet, qui se disposaient à le mener en prison. Jean ne cessait de se plaindre de sa mésaventure, et persistait à vouloir en tirer une vengeance éclatante. Max, pourtant, mieux conseillé, parvint à calmer son exaspération; mais ce ne fut qu'en s'engageant formellement lui-même à prendre parti pour lui et à lui donner satisfaction de l'injure qu'il avait reçue. »

Ici Willibald s'arrêta tout court. — « Eh bien? — eh bien? et après? — une noce de tailleurs — un couple amoureux — des coups de bâton — où tout

cela doit-il aboutir ? » Ainsi criait-on de toutes parts.

« Permettez-moi, reprit Willibald, de faire observer à l'honorable assemblée, ainsi que l'expose le célèbre Weber Zettel, que dans cette comédie de Jean et d'Henriette, il se rencontre des choses qui flatteront peu le goût du public, et qu'il pourrait même bien arriver que certaines convenances s'y trouvassent blessées.

» Bon, vous saurez bien arranger cela, cher monsieur Willibald, dit la vieille conseillère du chapitre de Krain en lui frappant sur l'épaule. Quant à moi, je puis entendre bien des choses!

» Le secrétaire Max, poursuivit donc Willibald, s'assit l'autre jour à son bureau, prit une belle et grande feuille de papier vélin, un crayon et de l'encre de Chine, et dessina, avec la vérité d'imitation la plus parfaite, un grand et superbe bouc. Il n'est point de physionomiste qui n'eût trouvé, dans les traits expressifs de ce merveilleux animal, un riche et curieux sujet d'étude. Il y avait dans le regard de ses yeux spirituels je ne sais quelle vivacité énergique, bien que les contours de son museau barbu parussent plissés par une espèce de contraction musculaire, qui témoignait d'une souffrance intérieure très-aiguë. En effet, le bon bouc était occupé à mettre au monde, par une voie fort naturelle, mais avec de douloureux efforts, une foule de tout petits tailleurs mignons et charmants, armés de ciseaux et de carreaux, et dont l'activité vitale se déployait dans leurs postures grotesques et variées. Au bas du dessin étaient

écrits des vers que j'ai malheureusement oubliés; cependant, si je ne me trompe, le premier disait : Eh ! qu'est-ce donc que le bouc a.... mangé? — Je puis certifier, du reste, que cet étrange bouc...

» Assez ! assez ! s'écrièrent les dames, laissez là cette vilaine bête ! parlez de Max, c'est de Max que nous voulons savoir.....

» Le susdit Max, reprit Willibald, donna le dessin complétement terminé et d'un effet saisissant au vindicatif Jean, qui alla aussitôt adroitement le placarder sur la porte de l'auberge des tailleurs, où, pendant tout un jour, il fut l'objet de la curiosité des passants et servit de texte à mille plaisanteries. Les polissons des rues attroupés lançaient leurs bonnets en l'air avec des transports de joie, et se mettaient à danser autour de chaque tailleur qui passait, en chantant et en criant de tous leurs poumons : « Eh ! qu'a donc mangé le bouc ! — Ce ne peut être que Max, le secrétaire du conseiller intime, qui a fait ce dessin, disaient les peintres, — ce ne peut être que Max, le secrétaire du conseiller intime, qui a écrit ces vers, s'écriaient les maîtres d'écriture. Bref, lorsque l'honorable corporation des tailleurs eut recueilli toutes les informations nécessaires, Max fut dénoncé aux magistrats comme l'auteur de la caricature; et comme il ne pouvait guère compter sur le succès d'une dénégation, il se voyait menacé d'une incarcération peu agréable.

» Il courut alors tout désespéré chez son protecteur, le général Rixendorf; il avait déjà consulté vainement vingt avocats. Tous avaient froncé le sour-

cil, hoché la tête et parlé d'un système de dénégation opiniâtre, expédient qui répugnait beaucoup à l'honnête Max. Le général lui dit au contraire : « Tu as fait une sottise, mon cher enfant ! Ce ne sera point les avocats qui te sauveront, ce sera moi, et seulement parce que j'ai reconnu dans ton tableau un dessin correct et un véritable esprit de composition. Le bouc, comme figure principale, a de l'expression et du caractère. J'ai remarqué aussi les tailleurs déjà couchés par terre, qui présentent à l'œil un groupe de forme pyramidale très-heureux et riche sans confusion. Tu as aussi fort bien traité la figure principale du groupe inférieur, le tailleur qui travaille à se dégager avec tous les signes d'une douleur insupportable. Il y a du Laocoon dans l'expression de souffrance peinte sur ses traits. Je te félicite encore de la manière naturelle dont sont représentés ceux qui tombent, non du ciel, il est vrai. Maints raccourcis trop hardis sont très-adroitement dissimulés au moyen des carreaux. Ton imagination enfin t'a bien servi pour peindre la pénible attente de nouveaux enfantements.... »

Mais les dames commencèrent à murmurer avec impatience, et le conseiller à l'habit de brocard murmura : « Mais le procès de Max, le procès, mon cher ami ? »

» Cependant, ne le prends pas en mauvaise part, dit le général (ainsi continua Willibald), l'idée de ce tableau ne t'appartient pas, elle est très-ancienne; mais c'est précisément ce qui doit te sauver. » A ces mots, le général fouilla dans un vieux bureau,

et en tira une blague à tabac sur laquelle la caricature de Max se trouvait très-nettement reproduite, et même presque sans aucune variation. Il remit la blague à son protégé comme pièce de conviction, et tout fut dit.

» Comment cela? comment cela? s'écrièrent confusément tous les auditeurs; mais les juristes qui se trouvaient dans la société se mirent à rire tout haut, et le conseiller intime Foerd, qui sur ces entrefaites était rentré dans le salon, dit en souriant: « Oui sans doute, il nia l'*animum injuriandi,* l'intention d'offenser, et il fut acquitté.

» C'est-à-dire, ajouta Willibald, que Max dit pour sa défense: « Je ne puis nier que le dessin ne soit de ma main, mais je n'ai point eu l'intention de blesser en aucune manière la corporation des tailleurs que j'honore infiniment; j'ai copié simplement, comme vous pouvez le reconnaître, le dessin original existant sur cette ancienne blague à tabac, qui appartient au général Rixendorf, mon maître dans l'art de peindre. Mon imagination m'a seulement suggéré quelques légers changements. Cet ouvrage a passé dans des mains étrangères, mais moi je ne l'ai montré à personne, et encore moins affiché. Quant à cette circonstance qui fait tout le corps du délit, j'attends qu'on produise des renseignements contre moi. » — La production desdits renseignements est restée à la charge de l'estimable corporation des tailleurs, et Max a été acquitté aujourd'hui même. De là ses transports de joie et ses remerciments à son protecteur. » —

Toutefois, l'opinion générale fut que la manière chaleureuse dont Max avait exprimé sa reconnaissance était empreinte d'une folle exagération relativement aux circonstances qui l'avaient motivée. Il n'y eut que la conseillère intime Foerd qui dit d'une voix émue : « Ce jeune homme a un sentiment d'honneur plus délicat que personne et une susceptibilité des plus vives. C'eût été pour lui un coup affreux que d'encourir une punition corporelle, et il aurait pour jamais déserté cette résidence.

» Peut-être, ajouta Willibald, y a-t-il encore au fond de cela quelque raison secrète..... — Précisément, cher Willibald, dit Rixendorf qui venait d'entrer, et qui avait entendu les paroles de la conseillère intime, et si Dieu le permet, tout cela ne tardera pas à s'éclaircir et à tourner à bien ! » —

Clémentine trouva toute l'histoire fort triviale, et Nanette n'en pensa rien du tout ; mais Julie avait recouvré tout son enjouement. Reutlinger convia alors ses convives à la danse. Aussitôt quatre joueurs de théorbe, assistés d'une couple de cornets à bouquin, de basses et de violons, jouèrent une sarabande expressive. Les vieux dansèrent et les jeunes gens faisaient tapisserie. Le conseiller de brocard se distingua surtout par ses hardis entrechats, et la soirée se passa fort gaîment.

III.

Il en fut de même de la matinée du lendemain. Comme la veille, un concert et un bal devaient clore les plaisirs de la journée. Le général Rixendorf était déjà au piano, le conseiller de brocard avait le théorbe sous le bras, et la conseillère intime Foerd sa partie de chant à la main. On n'attendait plus que la présence du conseiller Reutlinger, lorsqu'on entendit retentir des cris d'angoisse, et qu'on vit les domestiques courir au fond du jardin.

Bientôt ils rapportèrent le conseiller aulique avec les traits bouleversés et pâle comme la mort. Le jardinier l'avait trouvé couché par terre profondément évanoui, non loin du pavillon du petit bois. — Rixendorf se leva précipitamment de devant le piano avec un cri d'effroi. On fit usage aussitôt de spiritueux, et l'on commença par frotter avec de l'eau de Cologne le front du conseiller qu'on avait étendu sur le canapé

Mais l'ambassadeur turc s'empressa d'écarter tout le monde en s'écriant coup sur coup : « Finissez !

finissez! ô gens ignorants et maladroits! vousne faites là qu'affaiblir et irriter en pure perte notre robuste et vaillant conseiller! » A ces mots, il lança son turban dans le jardin par-dessus toutes les têtes, et le kaftan après. Puis il commença à décrire avec la main autour du conseiller aulique des cercles étranges qu'il rétrécissait graduellement, de telle sorte qu'à la fin il lui touchait presque les tempes et le creux de l'estomac. Puis il souffla son haleine sur le conseiller, qui ouvrit aussitôt les yeux et dit d'une voix faible : « Exter! tu as eu tort de m'éveiller! — Une puissance ténébreuse m'a annoncé ma fin prochaine, et peut-être m'était-il accordé de passer à mon insu de cette léthargie au sommeil de la mort.

» Sottises, rêveries! s'écria Exter, ton heure n'est pas encore venue. Regarde seulement autour de toi, mon bon frère, vois où tu es, et redeviens joyeux comme il convient d'être. »

Le conseiller aulique s'aperçut alors qu'il se trouvait dans le salon en pleine compagnie. Il se leva vivement du canapé, fit quelques pas en avant, et dit avec un gracieux sourire : « Je vous ai donné là un méchant spectacle, mes honorables hôtes! Mais il n'a pas dépendu de moi que ces maladroits me portassent autre part qu'ici. Hâtons-nous d'oublier ce fâcheux intermède : dansons! » — La musique commença aussitôt; mais au moment où tout le monde était occupé à se saluer révérencieusement dans le premier menuet, le conseiller aulique se glissa hors du salon avec Exter et Rixendorf.

Lorsqu'ils furent arrivés dans une chambre éloi-

gnée, Reutlinger se laissa tomber épuisé dans un fauteuil, et, cachant son visage dans ses mains, il dit d'une voix suffoquée par la douleur : « O mes amis ! mes amis ! » —

Exter et Rixendorf supposaient avec raison que quelque accident fatal avait amené cette crise, et que le conseiller allait leur faire connaître la vérité. — « Conviens-en, mon vieil ami, dit Rixendorf, il t'est arrivé dans le jardin quelque chose de funeste ! Dieu sait de quelle manière !

» Mais, interrompit Exter, je ne conçois pas du tout comment quelque chose de fâcheux pourrait arriver au conseiller, surtout à cette époque où son principe sidéral brille d'un éclat plus pur et plus beau que jamais.

» Pourtant ! pourtant, Exter ! reprit le conseiller d'une voix sourde, ce sera bientôt fait de moi ! l'audacieux provocateur d'esprits n'aura pas frappé impunément aux portes de leur sombre empire. Je te le répète, une puissance mystérieuse m'a permis de jeter un regard derrière la toile. — Une mort prochaine, une mort affreuse peut-être m'est annoncée !

» Mais dis-moi donc ce qui t'est arrivé, répéta Rixendorf avec impatience, je parie que tout se réduit à un rêve de ton imagination ; toi et Exter vous gâtez votre vie à plaisir avec vos chimères extravagantes.

» Apprenez donc, dit le conseiller en se levant de son fauteuil et se plaçant entre ses deux amis, quelle émotion d'horreur et d'effroi m'a plongé dans ce profond évanouissement. Vous étiez déjà tous rassem-

blés dans le salon, lorsque, je ne sais moi-même à quel propos, il me prit la fantaisie de faire encore un tour seul dans le jardin. Mes pas se dirigèrent involontairement vers le petit bois. Là il me sembla tout-à-coup entendre un léger frôlement et le sourd murmure d'une voix plaintive. — Les sons semblaient venir du pavillon : je m'approche; la porte du pavillon est ouverte, et j'aperçois — moi-même ! — moi en personne, mais tel que j'étais il y a trente ans, avec le même habit que je portais dans ce jour de funeste mémoire où je songeais à me soustraire au plus amer désespoir en mettant fin à une vie misérable, lorsque Julie m'apparut comme une ange de lumière dans sa parure nuptiale.... C'était le jour de son mariage. — Eh bien, mon image, moi, mon propre individu, était agenouillé dans le pavillon devant le cœur rouge, et murmurait en frappant dessus de manière à lui faire rendre un son creux : « Jamais, jamais tu ne pourras donc t'attendrir, cœur de pierre! » — Je demeurai stupéfait et immobile, un frisson mortel vint glacer mes veines. Soudain j'aperçois Julie dans tout l'éclat de sa parure nuptiale, rayonnante de fraîcheur et de beauté, qui s'avance sous les arbres et qui tend les bras vers mon image, cet autre moi plus jeune de trente ans, avec l'expression de la plus vive tendresse. Je tombai sans connaissance! »

Le conseiller, à ces mots, retomba encore à demi-évanoui dans le fauteuil; mais Rixendorf saisit ses deux mains, les secoua et lui cria d'une voix forte : « Quoi! c'est là tout ce que tu as vu, mon ami, tu

n'as vu que cela, rien que cela? — Nous ferons une décharge de tes canons japonais en signe de victoire! Quant à ta mort prochaine, quant à l'apparition de ton Sosie, ce n'est rien, rien du tout! Tu vivras encore long-temps sur cette terre, et j'espère te guérir de tes mauvais rêves, en te montrant leur peu de réalité. »

En même temps, Rixendorf se précipita hors de la chambre plus vite que son âge ne semblait devoir le permettre. Il était douteux que le conseiller eût entendu les paroles de Rixendorf; car il était encore abattu et les yeux fermés. Exter se promenait à grands pas de long en large, il fronçait le sourcil et disait avec humeur : « Je parie que cet homme songe encore à expliquer tout cela d'une manière naturelle; mais il n'y parviendra pas aisément, n'est-il pas vrai, cher conseiller? Nous nous connaissons aux apparitions! — Je voudrais bien seulement avoir mon kaftan et mon turban. » En parlant ainsi, il tira de son gousset un petit sifflet d'argent, qu'il portait constamment sur lui, et en donna un coup prolongé. Presque immédiatement un de ses Maures parut, et lui remit en effet le turban et le kaftan.

Bientôt après entra la conseillère intime Foerd, suivie de son mari et de sa fille Julie. Le conseiller aulique se leva promptement, et, tout en assurant qu'il était parfaitement guéri, il se sentit effectivement beaucoup mieux. Il demanda qu'il ne fût plus question de cet incident, et ils allaient retourner tous dans le salon, à l'exception d'Exter, qui s'était étendu sur le sofa dans son costume turc, et qui buvait du

café en fumant dans une pipe démesurément longue, dont le fourneau, posé sur des roulettes, glissait en tous sens sur le parquet. Mais tout-à-coup la porte s'ouvrit, et Rixendorf s'élança dans la chambre. Il tenait par la main un jeune homme vêtu de l'ancien costume militaire. C'était Max, dont l'aspect fit frissonner le conseiller aulique.

« Tu vois ici ton double, mon ami, l'objet de ton illusion chimérique, s'écria Rixendorf. C'est moi qui ai retenu ici mon excellent Max, et qui lui ai fait donner par ton valet de chambre un habit de ta garderobe, pour qu'il pût figurer convenablement avec nous. C'était lui qui était agenouillé près du cœur dans le pavillon. Oui, devant ton cœur de pierre, oncle dur et insensible! tu as vu prosterné ton neveu, lui que tu as impitoyablement repoussé loin de toi sous l'influence d'une vision chimérique! Si le frère a manqué grièvement au frère, il a expié depuis long-temps ses torts en mourant accablé de la plus profonde misère. — Voilà l'orphelin sans soutien, voilà ton neveu, appelé Max comme toi, ton fidèle portrait au physique comme au moral; on le prendrait pour ton propre fils. L'enfant et le jeune homme ont courageusement lutté contre les vagues mugissantes du torrent de la vie. — Allons! — Fais-lui bon accueil, que ce cœur inflexible s'attendrisse! tends-lui une main bienfaisante, pour qu'il ait au moins un appui, si le malheur déchaînait sur lui de trop violentes tempêtes. » —

Le jeune homme, avec une contenance humble et respectueuse, des larmes brûlantes dans les yeux,

s'était approché du conseiller. Celui-ci était là pâle comme un spectre, les yeux étincelants, la tête rejetée orgueilleusement en arrière, muet et glacé; mais quand le jeune homme voulut prendre sa main, il recula de deux pas avec un geste de répulsion, et il s'écria d'une voix terrible : « Traître! — Viens-tu ici pour m'assassiner? — Va-t-en! fuis loin de moi! oui, tu te fais un jouet de mon cœur, de moi-même! — Et toi aussi, Rixendorf, tu prêtes les mains à la puérile comédie dont on cherche à me rendre la dupe! — Va-t-en! te dis-je; fuis loin d'ici, loin de mes yeux, toi qui es né pour ma perte, toi le fils du plus infâme scé.....

» Arrête! s'écria soudain Max, dont les yeux lançaient des éclairs de colère et de désespoir, arrête, oncle dénaturé! frère barbare et impitoyable! toi qui as accumulé de prétendus griefs contre mon pauvre malheureux père, qui eut à se reprocher peut-être un excès de légèreté, mais qui ne conçut jamais la pensée d'un crime, toi qui as provoqué sur sa tête l'opprobre et le déshonneur! — O malheureux fou que j'étais d'avoir pu croire un seul moment que je parviendrais jamais à émouvoir ce cœur de pierre, et à réparer à tes yeux les torts de mon père en t'entourant d'affection et de dévouement! — C'est abandonné de tout le monde, sur le grabat de la misère, mais pressé dans les bras d'un fils désolé, que mon père a terminé sa triste existence. — Eh bien! — « Max! me dit-il, fais un acte de vertu : réconcilie à ma mémoire un frère implacable.... Deviens son fils! » Telles furent les dernières paroles qu'il pro-

nonça. Mais tu me repousses, comme tu repousses tout ce qui s'approche de toi avec amour et dévouement, tandis que tu te laisses mystifier par des hallucinations absurdes et diaboliques! — Eh bien, meurs donc seul et délaissé! que de cupides valets guettent incessamment ton heure dernière et se partagent tes dépouilles avant même que tes yeux, fatigués de la vie, ne soient entièrement clos. Au lieu des soupirs plaintifs, des regrets sincères de ceux qui voulaient adoucir par leur amour le reste de ta vie, que tu entendes en mourant les rires moqueurs, les insolentes plaisanteries des mercenaires, dont tu auras vainement acheté les soins à prix d'or! — Jamais, jamais tu ne me reverras plus. »

Le jeune homme allait se précipiter dehors, quand il vit Julie prête à tomber par terre et poussant de douloureux sanglots. Il s'élança promptement vers elle, la reçut dans ses bras, et la pressant tendrement sur son sein, il s'écria avec l'accent déchirant d'un désespoir inconsolable : « O Julie, Julie! tout espoir est perdu! » —

Reutlinger était resté immobile, tremblant de tous ses membres, et sans proférer une parole; ses lèvres, convulsivement serrées, ne pouvaient articuler une syllabe. Mais lorsqu'il aperçut Julie dans les bras de Max, il poussa des cris violents comme un insensé. Il s'avança vers eux d'un pas hardi et vigoureux, il saisit la jeune fille dans ses bras, et, la soulevant en l'air, il lui demanda d'une voix étouffée : « Aimes-tu ce Max, Julie? — Comme ma vie! répliqua Julie avec l'expression de la plus amère douleur. Le poi-

gnard que vous enfoncez dans son cœur a traversé ma poitrine ! »

Alors le conseiller la reposa lentement par terre, et la fit asseoir avec précaution dans un fauteuil. Puis il resta là, les deux mains croisées sur son front. Le silence de la tombe régnait autour de lui. Pas un mot, pas un mouvement de la part des témoins de cette scène. — Enfin le conseiller tomba sur ses deux genoux, une vive rougeur vint enflammer ses traits, et ses yeux se remplirent de larmes. Il leva la tête, étendit les deux bras vers le ciel, et dit d'une voix basse et solennelle : « Puissance impénétrable et éternelle ! c'était ta suprême volonté. — Ma vie agitée n'a été que le germe enfoui dans le sein de la terre, et d'où surgit l'arbre vigoureux qui porte des fleurs et des fruits magnifiques. — O Julie, Julie ! — ô pauvre fou aveuglé que je suis !.... »

Le conseiller aulique se voila le visage, on l'entendit sangloter. Cela dura quelques minutes, puis Reutlinger se leva tout-à-coup avec impétuosité, il s'élança vers Max, qui restait là interdit, et le pressant sur sa poitrine, il s'écria comme hors de lui-même : « Tu aimes Julie : tu es mon fils ! — non, mieux que cela, tu es moi, — moi-même. — Tout t'appartient, tu es riche, très-riche, tu as une campagne, des maisons, de l'argent comptant. — Laisse-moi rester auprès de toi, tu me donneras le pain de la charité dans mes vieux jours, — n'est-ce pas, tu le veux bien ? — car tu m'aimes, toi ! n'est-ce pas ? Il faut bien que tu m'aimes, n'es-tu pas moi-même ! — ne crains plus mon cœur de pierre, presse-moi bien

fort contre ta poitrine, les battements du tien l'attendriront! — Max! Max, mon fils! — mon ami, — mon bienfaiteur! »

Il poursuivit ainsi, sur ce ton, au point que tout le monde s'inquiétait de ces transports frénétiques d'une sensibilité exaltée. Rixendorf, en ami prudent, parvint enfin à le calmer, et le conseiller, plus maître de lui-même, comprit seulement alors tout ce qu'il avait réellement gagné en cet excellent jeune homme, et s'aperçut avec une profonde émotion que la conseillère intime Foerd voyait aussi dans l'union de sa Julie avec le neveu de Reutlinger, renaître pour ainsi dire une époque de félicité perdue pour elle depuis bien long-temps.

Le conseiller Foerd manifestait une grande satisfaction; il prenait beaucoup de tabac, et exprimait son assentiment dans un français bien correct et prononcé suivant toutes les règles. Il s'agissait avant tout de faire part de cet événement aux deux sœurs de Julie; mais on ne pouvait les trouver nulle part. On avait déjà cherché la petite Nanette dans les grands vases du Japon qui garnissaient le vestibule, et où elle aurait bien pu se laisser tomber, en se penchant trop par-dessus les bords, mais en vain; enfin on la découvrit endormie sous un rosier touffu, où elle se distinguait à peine. On joignit aussi Clémentine dans une allée écartée du parc, où elle déclamait en ce moment à haute voix après le jeune homme blond qu'elle avait en vain poursuivi: « Oh! souvent l'homme s'aperçoit bien tard combien il fut aimé, combien il fut ingrat et oublieux,

et combien était grand le cœur qu'il méconnut ! » — Les deux sœurs témoignérent d'abord un peu d'humeur du mariage de leur sœur, plus jeune qu'elles, mais aussi de beaucoup plus belle et plus attrayante. La médisante Nanette surtout fit la grimace avec son petit nez retroussé ; mais Rixendorf la prit à part et lui fit entendre qu'elle pourrait bien avoir un jour un mari beaucoup plus distingué, avec une propriété encore plus belle. Alors elle redevint contente, et chanta de nouveau son refrain : *Amenez vos troupeaux, bergères!* Pour Clémentine, elle dit très-sérieusement et avec emphase : « Dans la vie conjugale, les plaisirs calmes et faciles, le bonheur domestique circonscrit entre quatre murailles étroites, ne sont qu'un accessoire de peu d'importance. Ce qui en constitue l'essence, la vitalité, ce sont les torrents d'amour qui coulent de deux cœurs sympathiques comme des flots de naphte flamboyants, pour se réunir et se confondre dans une harmonieuse unité ! »

La société du salon, déjà avertie de ces circonstances étranges et joyeuses, attendait le couple d'époux avec impatience pour se livrer aux félicitations d'étiquette. Le conseiller de brocard, qui avait tout vu et tout entendu par la fenêtre, remarqua d'un air très-fin : « Je comprends à présent pourquoi le pauvre Max attachait à son bouc tant d'importance; car s'il avait été une fois en prison, il n'y avait plus moyen de songer à une réconciliation. » Tout le monde, Villibald le premier, approuva cette sage réflexion.

Comme les principaux acteurs de notre histoire

allaient donc quitter la chambre pour rentrer au salon, l'ambassadeur turc, qui était resté si longtemps silencieux sur le sofa, et qui n'avait témoigné de sa participation à tout cela, qu'en faisant glisser sa pipe dans tous les sens avec les grimaces les plus étranges, se leva subitement comme un fou et se précipita entre les deux fiancés : « Quoi — quoi, s'écria-t-il, s'épouser tout de suite ! conclure ce mariage ainsi, à l'improviste ! — Je rends justice à tes talents, Max, à ton zèle laborieux, mais tu n'es qu'un apprenti dans la vie, sans expérience, sans acquit, sans usage du monde. Tu marches les pieds en dedans, et tu es incivil dans ton langage, comme je l'ai remarqué tout-à-l'heure lorsque tu as tutoyé ton oncle, le conseiller aulique Reutlinger ! Allons, mon garçon ! il faut courir le monde ! — à Constantinople ! — là tu apprendras tout ce qu'il faut savoir dans la vie, et à ton retour tu épouseras à ton aise cette charmante et jolie enfant, ma chère Juliette. »

Tout le monde parut fort surpris de ce conseil d'Exter. Mais celui-ci prit le conseiller aulique à part ; tous deux se placèrent en face l'un de l'autre, se mirent mutuellement les mains sur les épaules, et échangèrent quelques mots arabes. Puis Reutlinger s'approcha de Max, lui prit la main, et lui dit très-doucement et amicalement : « Mon cher et bon fils Max, mon ami ! fais-moi ce plaisir, va à Constantinople ; cela peut demander six mois tout au plus, et ensuite nous ferons joyeusement la noce ici ! » — Malgré toutes les protestations de sa fiancée, Max dut partir pour Constantinople.

Maintenant, bien-aimé lecteur, je pourrais bien à propos terminer là mon récit, car tu peux aisément imaginer qu'après être revenu de Constantinople, où il avait vu la marche de marbre sur laquelle le chien de mer avait déposé l'enfant devant Exter, ainsi que beaucoup d'autres choses remarquables, Max se maria sans obstacle avec Julie ; et tes exigences ne vont pas sans doute jusqu'à vouloir savoir quelle était la parure de la mariée, et combien d'enfants l'heureux couple a procréés jusqu'à ce jour.

Il ne me reste qu'une seule chose à ajouter, c'est que le jour de la Nativité de la Vierge de l'année 18—, Max et Julie étaient agenouillés en face l'un de l'autre près du cœur du pavillon. D'abondantes larmes coulaient de leurs yeux sur cette froide pierre; car elle recouvrait alors le cœur, hélas ! trop cruellement ulcéré du bon conseiller aulique. Non pour imiter le cénotaphe de lord Horion, mais parce que rien ne pouvait mieux résumer la vie et les souffrances de son pauvre oncle, Max avait de sa propre main gravé ces mots dans la pierre :

Il repose !

FIN DU TOME TROISIÈME.

TABLE DES CONTES

DU TOME TROISIÈME.

FIN DE LA TABLE.


BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE
3 7531 02864842 7